



DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ETUDIER LES BELLES LETTRES,

Par raport à l'esprit & au cœur.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & associé à l'Academie Roiale des Inscriptions & Belles Lettres.*

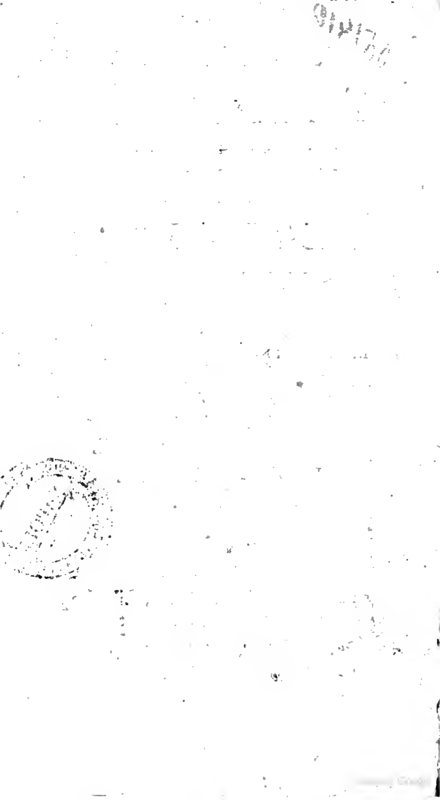
TOME TROISIÉME.

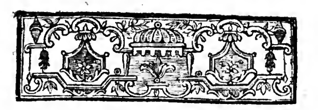
DE L'HISTOIRE.

Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire, rue saint Jacques, à la Vertu.
M. DCC. XXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.





AVERTISSEMENT de l'Auteur.

J'AVOIS compté d'abord qu'un volume seul me suffiroit pour ce que j'avois à dire sur l'Histoire, & je craignois même que ce n'en fût peut-être encore trop. Mais, quelques retranchemens que j'aie faits, l'abondance & la richesse des sujets que j'ai eus à traiter, m'ont insensiblement entraîné plus loin que je ne pensois. J'ai éprouvé, en composant cet Ouvrage, quelque chose de ce qui arrive à ceux qui se trouvent à une table servie magnifiquement, & couverte d'un grand nombre de mets exquis, où il est difficile de s'en tenir sévérement au pur nécessaire, & de garder les régles d'une exacte sobriété. Les morceaux d'histoire ausquels je me suis

attaché, fourniſſent un ſi grand nombre de faits conſidérables, de modéles éclatans de toutes ſortes de vertus, de principes utiles pour la conduite de la vie; qu'il ne m'a pas été poſſible de me renfermer dans les juſtes bornes que je m'étois d'abord preſcrites à moi-même. Comme le principal but que je me propoſe dans cette partie de mon Ouvrage, eſt de former l'eſprit & le cœur des jeunes gens, de leur inſpirer du goût pour la lecture, & ſurtout pour celle de l'hiſtoire, & de leur bien faire connoître le fruit qu'ils en doivent tirer; je me ſuis peut-être un peu trop livré à la beauté & à la ſolidité des matieres que je traitois, parce qu'elles m'ont paru fort propres à mon deſſein, & j'ai beſoin que l'indulgence du Lecteur me pardonne cette eſpece d'intempérance.

Je n'ai point cru devoir garder de régles uniformes dans les faits que je raporte, ni dans les réflexions que j'y ajoute. Quelquefois les récits ſont aſſez longs: dans d'autres endroits ils ſont fort courts & fort

abrégés : quelquefois même ils ſont confondus avec les réflexions. Je ne donne point ici des préceptes ni des modéles ſur la maniére de compoſer l'hiſtoire : je propoſe ſeulement quelques eſſais de la méthode qu'on peut ſuivre en l'enſeignant aux jeunes gens ; & pourvû que ces eſſais puiſſent leur être de quelque utilité, il me ſemble que par là les irrégularités qu'on y pourra remarquer, rentrent en quelque ſorte dans la régle.

On trouvera ici, ſi je ne me trompe, beaucoup de traits d'hiſtoire curieux & intéreſſans, beaucoup de réflexions également ingénieuſes & ſolides, où je n'ai d'autre part ni d'autre mérite, que de les avoir ramaſſés de différens endroits pour les faire entrer dans mon Ouvrage. Tous ces paſſages, ſi admirables pour l'ordinaire dans les anciens auteurs, perdent beaucoup de leur beauté en paſſant de la langue originale dans une langue étrangere par une traduction ſouvent foible, ou même défectueuſe. Ce ſont comme autant de fleurs

délicates, qu'il eſt difficile de manier pour les joindre enſemble, ſans flétrir & ſans amortir en quelque choſe leur vivacité. Ou, pour par plus juſte, ce ſont des fruits excellens, qui, outre le ſuc & le goût qui en ſont inſéparables, ont une fraîcheur & un coloris, dont il eſt à craindre que la main qui les cueille ne leur faſſe perdre une grande partie. J'eſpere néanmoins que malgré cet inconvénient, que j'aurois bien ſouhaité pouvoir éviter, le Lecteur plus attentif aux choſes mêmes qu'au ſtile, ne laiſſera pas de goûter encore & d'eſtimer ce qu'il y a de beau & de ſolide dans les faits, dans les maximes, dans les réflexions que l'antiquité m'a fournies, & dont j'ai cru devoir faire un recueil aſſez ample en faveur des jeunes gens, qui ne peuvent pas encore avoir une grande connoiſſance de l'hiſtoire.

Je déclare ici dès le commencement, & je le répeterai ſouvent dans la ſuite, que c'eſt pour eux principalement que j'écris. Ainſi je ne croirai point avoir perdu mon

tems, ni ma peine, si mon travail peut leur devenir utile. Je puis me rendre ce témoignage, que je n'ai rien omis pour arriver à ce but. Ce que je ne pouvois tirer de mon propre fonds, je n'ai point fait difficulté de l'emprunter d'ailleurs; & je me croi obligé d'avouer que ce qu'il y a de plus beau dans cet Ouvrage, ne vient point de moi. Ecrivains grecs & latins, auteurs anciens & modernes, livres imprimés & manuscrits, amis absens & présens, j'ai tout mis à contribution, pour faire entrer dans mon Ouvrage le plus de beautés & de richesses qu'il m'a été possible.

J'aurois pu ne point entamer dans ce Tome-ci ce qui regarde l'histoire Romaine: mais comme il me reste beaucoup de matiere * pour le Tome suivant, j'ai été bien aise de remplir davantage celui-ci, afin de me réserver plus de place dans l'autre; & d'ailleurs les morceaux de l'histoire Romaine que je touche étant entiérement détachés les uns des autres, peuvent aussi, sans aucun inconvénient, être placés & lûs séparément.

* On peut voir Page 10. ce qui doit entrer dans ces deux Tomes.

Il m'en reste deux bien importans pour le Tome qui suivra celui-ci, & qui sont déja tout prêts. Le premier regarde le tems de l'histoire Romaine que Polybe avoit choisi pour sujet de son grand Ouvrage, c'est-à-dire depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la destruction du roiaume de Macédoine, par la défaite & par la mort de Persée son dernier Roi. Polybe me fournit encore l'autre morceau dans un endroit célébre, où cet Auteur, aussi bon politique qu'habile historien, prévoit & prédit, sur la connoissance qu'il avoit de l'état présent de l'empire Romain, que le gouvernement républicain feroit place à la domination monarchique.

Il nous manque, ce me semble, un Ouvrage qui seroit d'une grande utilité, & je pourrois même dire d'une absolue nécessité, pour les jeunes gens. C'est une histoire ancienne composée en françois pour leur usage d'où l'on écarteroit toutes les questions épineuses de critique, & les faits peu importans, &

où l'on tâcheroit de faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les Auteurs anciens ; & il faut avouer qu'il s'y rencontre des beautés infinies, soit pour les pensées, soit pour les principes, qui sont bien propres à élever l'ame, & à inspirer de grands & de nobles sentimens pour tous les états & pour toutes les conditions de la vie. J'ai dit qu'un pareil Ouvrage me paroissoit d'une absolue nécessité pour les jeunes gens, je parle sur-tout de ceux qui étudient dans les Colléges. Car la multiplicité des choses qu'on est obligé d'enseigner dans les classes, ne laisse point aux Professeurs, quelque érudition & quelque bonne volonté qu'ils puissent avoir, le tems d'enseigner de vive voix l'Histoire à leurs écoliers : & cependant on convient assez généralement que cette étude fait une des plus essentielles parties de l'éducation de la jeunesse. Il seroit donc à souhaiter qu'il y eût un Ouvrage composé exprès pour les jeunes gens, dont on leur prescriroit tous les jours

une certaine lecture & une certaine tâche, & dont on leur feroit rendre compte de tems en tems. Cet Ouvrage ne devroit être, ni un simple abrégé, chargé presque uniquement de dates & de noms, ce qui ne peut guéres servir qu'à ceux qui savent déja l'Histoire; ni d'une trop grande étendue; car de jeunes gens occupés de beaucoup d'autres études nécessaires, ne peuvent pas donner un tems considérable à celle de l'histoire. Si l'on me jugeoit capable d'un pareil Ouvrage, & que Dieu me donnât assez de vie & de santé pour l'entreprendre, au défaut d'un meilleur Ouvrier, je m'en chargerois volontiers quand j'aurai achevé celui que j'ai entre les mains. Car je comprens parfaitement de quel usage & de quelle importance il seroit, pour d'autres personnes même que celles qui étudient dans les Colleges; & j'ai toujours une vraie peine de n'avoir aucun livre de cette sorte à proposer à des jeunes gens de bonne volonté, qui au sortir des études souhaiteroient s'instruire de l'histoire,

& qui ne sont pas en état de la puiser dans les sources mêmes. L'histoire * Grecque a encore plus besoin de ce secours, que l'Histoire Romaine, qui pour l'ordinaire est plus connue, & dont on a quelques parties écrites de mains de maîtres; au lieu qu'on n'a presque aucune idée de la premiere. Je sens bien ce qui devroit entrer dans un tel Ouvrage, pour le rendre en même tems agréable & utile: mais il y a une grande différence entre le sentir, & le pouvoir heureusement exécuter.

Avant que de finir cet Avertissement, je dois dire un mot de la seconde édition des deux premiers volumes de cet Ouvrage qui commence aussi à paroître. Je les ai retouchés le plus exactement qu'il m'a été possible, & j'ai profité des remarques & des réflexions que plusieurs personnes ont eu la bonté de me communiquer. Les changemens que j'y ai faits sont en assez grand nombre, mais peu considérables, & ne regardent point le fonds de l'Ouvrage, ni les princi-

* J'entens par ce mot toutes les histoires anciennes qui sont distinguées de l'histoire Romaine, & je prie qu'on me passe cette maniere de parler.

pes. J'ai corrigé quelques citations, qui n'étoient pas justes; & en retranchant, en ajoutant, ou en changeant quelques mots & quelques phrases, j'ai tâché d'éclaircir des endroits, dont apparemment l'obscurité avoit donné lieu à la critique. J'ai fait peu d'additions. La plus grande est la traduction de deux lettres de Cicéron à son ami Atticus, & de deux passages de son second livre sur la nature des dieux, que j'ai cru devoir ajouter dans l'endroit du premier Tome où je donne quelques régles pour bien traduire, & où j'en ai apporté des exemples.

Quand mes deux premiers volumes parurent pour la premiere fois, l'incertitude du succès me causa de grandes craintes. Maintenant c'est l'accueil favorable que je ne puis me dissimuler qu'on leur a fait, qui m'inquiete pour ce troisiéme volume, dans la juste appréhension où je suis de ne pas répondre comme je le souhaiterois à l'attente du public. Si le desir de lui plaire en tâchant de rendre quelque service à la jeunesse, est un titre pour méri-

ter ses suffrages, j'ose par cet endroit me flater de n'être pas tout-à-fait indigne de son approbation.

APPROBATION.

J'Ai lû & examiné, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, ce troisiéme volume, *De la manière d'étudier & d'enseigner les Belles Lettres, &c.* Comme il roule entiérement sur l'Histoire, outre qu'il aura plus d'agrémens pour toute sorte de personnes, on y trouvera encore de plus grands avantages que dans les deux premiers pour le dessein que l'Auteur s'est proposé, qui est de former l'esprit & le cœur des jeunes gens. Donné à Paris ce premier jour d'Août 1727.

COUTURE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres

nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre cher & bien amé le Sieur ** * Nous ayant fait representer qu'il auroit composé un Ouvrage intitulé, *De la maniere d'enseigner & d'étudier les Belles Lettres par raport à l'esprit & au cœur*, & dont il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Letrres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par cesdites Présentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée attachée pour modele sous le contrescel desdites Présentes, & de le vendre, faire vendre & débiter pat-tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie; ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre; ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant

ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril dernier; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nulllité des Présentes. Du contenu desquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin

dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingtiéme jour du mois de Decembre l'an de grace mil sept cent vingt-cinq, & de notre Régne le onziéme. Par le Roy en son Conseil, DE SAINT-HILAIRE.

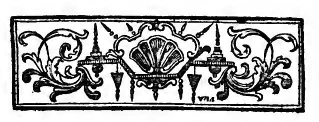
Regiſtré, enſemble la Ceſſion, ſur le Regiſtre V I. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris* No. 353. fol. 282. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du* 28. *Février*. 1723. *A Paris le* 4. *Janvier mil ſept cent vingt-ſix.*

BRUNET, *Syndic.*

J'ai cédé mon droit du présent Privilege au Sieur Jacques Estienne Libraire de Paris, pour en jouir suivant nos conventions. A Paris ce 4. Janvier 1726.

C. ROLLIN.

DE



DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ETUDIER LES BELLES LETTRES.

LIVRE QUATRIE'ME, *DE L'HISTOIRE.*

AVANT-PROPOS.



CE n'est pas sans raison que [a] l'histoire a toujours été regardée comme la lumiere des tems, la dépositaire des événemens, le témoin fidele de la verité, la source des bons conseils & de la prudence, la régle de la conduite & des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes

De l'utilité de l'histoire.

a Historia testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuncia vetustatis. *Cic. lib. 2. de Orat. num. 36.*

du ſiecle & du pays où nous vivons, reſſerrés dans le cercle étroit de nos connoiſſances particulieres & de nos propres réflexions, [a] nous demeurons toujours dans une eſpece d'enfance, qui nous laiſſe étrangers à l'égard du reſte de l'univers, & dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précedé, & de tout ce qui nous environne. [b] Qu'eſt-ce que ce petit nombre d'années qui compoſent la vie la plus longue, qu'eſt-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir ſur la terre, ſinon un point imperceptible à l'égard de ces vaſtes régions de l'univers, & de cette longue ſuite de ſiecles qui ſe ſont ſuccedé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'eſt à ce point imperceptible que ſe bornent nos connoiſ-

a Neſcire quid antea quàm natus ſis acciderit, id eſt ſemper eſſe puerum Cic. *in Orat n.* 120.

b Terram hanc cum populis urbibuſque... puncti loco ponimus, ad univerſa referentes : minorem portionem ætas noſtra quàm puncti habet, ſi tempori comparetur omni. *Senec. de conſol. ad Marc. cap.* 20.

Nullum ſeculum magnis ingeniis clufum eſt, nullum non cogitationi pervium. *Idem.*

Si magnitudine animi egredi humanæ imbecillitatis anguſtias libet, multum per quod ſpatiemur temporis eſt... Licet in conſortium omnis ævi pariter incedere. *Id. de brev. vit. cap.* 14.

ſances, ſi nous n'appellons à notre ſecours l'étude de l'hiſtoire, qui nous ouvre tous les ſiecles & tous les pays ; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité ; qui nous met ſous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entrepriſes, toutes leurs vertus, tous leurs défauts ; & qui, par les ſages réflexions qu'elle nous fournit, ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de tems une prudence anticipée, fort ſupérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'hiſtoire eſt l'école commune du genre humain ; également ouverte & utile aux grands & aux petits, aux princes & aux ſujets, & encore plus néceſſaire aux grands & aux princes qu'à tous les autres. Car comment à travers cette foule de flateurs qui les aſſiegent de toutes parts, qui ne ceſſent de les louer & de les admirer, c'eſt-à-dire de les corrompre & de leur empoiſonner l'eſprit & le cœur ; comment, dis je, la timide verité pourra-t-elle approcher d'eux, & faire entendre ſa foible voix au milieu de ce tumulte

& de ce bruit confus ? Comment osera-t-elle leur montrer les devoirs & les servitudes de la roiauté ; leur faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire ; leur representer que s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront clairement [a] qu'ils sont pour les peuples, & non les peuples pour eux, les avertir de leurs défauts ; leur faire craindre le juste jugement de la postérité ; & dissiper le nuage épais que forme autour d'eux le vain phantôme de leur grandeur, & l'enivrement de leur fortune.

Elle ne peut leur rendre ces services si importans & si necessaires que par le secours de l'histoire ; qui seule est en possession de leur parler avec liberté, & qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des rois mêmes, aussi-bien que la renommée, que Séneque appelle, *liberrimam principum judicem*. On a beau faire valoir leurs talens, admirer leur esprit ou leur courage, vanter leurs exploits & leurs conquêtes : si tout

Senec. de Consol. ad Marc. cap. 4.

a Assiduis bonitatis argumentis probavit, non rempublicam suam esse, sed se reipublicæ. *Senec. de Clem. lib. 1, cap. 19.*

cela n'eſt point fondé ſur la verité & ſur la juſtice, l'hiſtoire leur fait ſécrettement leur procès ſous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plûpart des plus fameux conquérans que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain,[a] des brigands des nations, qui pouſſés par une ambition inquiette & aveugle, portent la déſolation de contrées en contrées,[b] & qui ſemblables à une inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met ſous les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur & l'exécration du genre humain : au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurele en ſont encore regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont uſé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainſi l'on peut dire que l'hiſtoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce tribunal établi autre-

a Prædo gentium levavit ſe. *Jerem.* 4. 7.

b Philippi aut Alexandri latrocinia cæterorumque, qui exitio gentium clari, non minores fuere peſtes mortalium, quàm inundatio qua planum omne perfuſum eſt, quàm conflagratio qua magna pars animantium exaruit. *Senec. lib.* 3. *Nat. Quæſt. in Præfat.*

fois chez les Egyptiens, où les princes, comme les particuliers, étoient cités & jugés après leur mort, & que par avance elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation. [a] Enfin, c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le sceau de l'immortalité, & qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siecles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite méconnu pour un tems, & la vertu opprimée, appellent au tribunal incorruptible de la posterité, qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siecle leur a quelquefois refusée, & qui, sans respect pour les personnes, & sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus, condamne avec une sévérité inexorable l'abus injuste de l'autorité.

Il n'est point d'âge, point de condition, qui ne puisse tirer de l'histoire les mêmes avantages ; & ce que j'ai dit des princes & des conquérans, comprend aussi, en gardant de justes proportions, toutes les personnes con-

a Præcipuum munus annalium reor, ne virtutes sileantur, utque pravis dictis factisque ex posteritate & infamia metus sit. *Tacit. Annal. lib.* 3. *cap.* 65.

ſtituées en dignité : Miniſtres d'Etat, Généraux d'armées, Officiers, Magiſtrats, Intendans, Prélats, Supérieurs eccleſiaſtiques tant ſéculiers que réguliers, les peres & meres dans leur famille, les maîtres & maitreſſes dans leur domeſtique, en un mot tous ceux qui ont quelque autorité ſur les autres. Car il arrive quelquefois à ces perſonnes d'avoir dans une élévation très bornée plus de hauteur, de faſte, & de caprices que les rois, & de pouſſer plus loin l'eſprit deſpotique & le pouvoir arbitraire. Il eſt donc très avantageux que l'hiſtoire leur faſſe à tous d'utiles leçons ; que d'une main non ſuſpecte elle leur préſente un miroir fidele de leurs devoirs & de leurs obligations ; & qu'elle leur faſſe entendre qu'ils ſont tous pour leurs inférieurs, & non leurs inférieurs pour eux.

Ainſi l'hiſtoire, quand elle eſt bien enſeignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrie les vices, elle démaſque les fauſſes vertus, elle détrompe des erreurs & des préjugés populaires, elle diſſipe le preſtige enchanteur des richeſſes & de tout ce vain éclat qui éblouit

les hommes, & démontre par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnemens, qu'il n'y a de grand & de loüable que l'honneur & la probité. De l'estime & de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes & belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, & qu'elle seule le rend véritablement grand & estimable. [a] Elle apprend à respecter cette vertu, & à en démêler la beauté & l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, & même quelquefois du décri & de l'infamie : comme au contraire elle n'inspire que du mépris & de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumiere, & placé sur le trône.

a Si, quemadmodum visus oculorum quibusdam medicamentis acui solet & repurgari, sic & nos aciem animi liberare impedimentis voluerimus, poterimus perspicere virtutem, etiam obrutam corpore, etiam paupertate opposita, & humilitate & infamia objacentibus: cernemus, inquam, pulcritudinem illam, quamvis sordido obtectam. Rursus æquè malitiam, & ærumnosi animi veternum perspiciemus, quamvis multus circà divitiarum radiantium splendor impediat, & intuentem, hinc honorum illinc magnarum potestatum, falsa lux verberet. *Senec. Epist.* 115.

Mais pour me borner à ce qui eſt de mon deſſein, je regarde l'hiſtoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfans, également propre à les amuſer & à les inſtruire, à leur former l'eſprit & le cœur, à leur enrichir la memoire d'une infinité de faits auſſi agréables qu'utiles. [a] Elle peut même beaucoup ſervir, par l'attrait du plaiſir qui en eſt inſéparable, à piquer la curioſité de cet âge avide d'apprendre, & à lui donner du goût pour l'étude. Auſſi, en matiere d'éducation, c'eſt un principe fondamental, & obſervé dans tous les tems, que l'étude de l'hiſtoire doit précéder toutes les autres, & leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux Caton, ce celebre Cenſeur, dont le nom & la vertu ont tant fait d'honneur à la république Romaine, & qui prit un ſoin particulier d'élever par lui-même ſon fils ſans vouloir s'en repoſer ſur le travail des maîtres, compoſa exprès pour lui & écrivit de ſa propre main en gros caracteres de belles hiſtoires ; afin,

a Fatendum in ipſis rebus quæ diſcuntur & cognoſcuntur, invitamenta ineſſe, quibus ad diſcendum cognoſcendumque moveamur. *Cic. lib. 5. de fin. bon. & mal. n. 5.*

diſoit-il que cet enfant dès le plus bas âge fût en état, ſans ſortir de la maiſon paternelle, de faire connoiſſance avec les grands hommes de ſon pays, & de ſe former ſur ces anciens modéles de probité & de vertu.

Il n'eſt pas néceſſaire que je m'arrête plus long-tems à prouver l'utilité de l'hiſtoire : c'eſt un point dont on convient aſſez généralement, & que peu de perſonnes révoquent en doute. L'important eſt de ſçavoir ce qu'il faut obſerver pour rendre cette étude utile, & pour en tirer tout le fruit qu'on en doit attendre. C'eſt ce que je vais eſſaier de faire.

Diviſion de l'Ouvrage.

POUR METTRE quelque ordre dans ce que j'ai à dire ſur l'hiſtoire, je diviſerai ce traité en quatre parties. La premiere ſera ſur le goût de la ſolide gloire & de la veritable grandeur, & ſervira à precautionner les jeunes gens contre les fauſſes idées que l'étude même de l'hiſtoire pourroit leur donner ſur ce ſujet. La ſeconde regardera l'hiſtoire ſainte. La troiſiéme traitera de l'hiſtoire profane. Dans la derniere je dirai quelque choſe de la fable, de l'étude des antiquités Grecques & Romaines, des Auteurs

où l'on doit puiser la connoissance de l'histoire, & de l'ordre dans lequel on les doit lire.

Je ne parle point ici de l'histoire de France, parce que l'ordre naturel demande qu'on fasse marcher l'histoire ancienne avant la moderne, & que je ne crois pas qu'il soit possible de trouver du tems pendant le cours des Classes pour s'appliquer à celle de France. Mais je suis bien éloigné de regarder cette étude comme indifférente; & je vois avec douleur qu'elle est négligée par beaucoup de personnes, à qui pourtant elle seroit fort utile, pour ne pas dire nécessaire. Quand je parle ainsi, c'est à moi-même le premier que je fais le procés, car j'avoue que je ne m'y suis point assez appliqué, & j'ai honte d'être en quelque sorte étranger dans ma propre patrie, après avoir parcouru tant d'autres pays. Cependant notre histoire nous fournit de grands modéles de vertus, & un grand nombre de belles actions, qui demeurent la plûpart ensévelies dans l'obscurité, soit par la faute de nos historiens, [a] qui n'ont pas eu, comme les

[a] Quia provenere ibi magna scriptorum ingenia.

Grecs & les Romains, le talent de les faire valoir ; soit par une suite du mauvais goût qui fait qu'on est plein d'admiration pour les choses qui sont éloignées de notre tems & de notre pays, pendant que nous demeurons froids & indifférens pour celles qui se passent sous nos yeux, & dans le siecle où nous vivons. Si l'on n'a pas le tems d'enseigner aux jeunes gens dans les Classes l'histoire de France, il faut tâcher au moins de leur en inspirer du goût, en leur en citant de tems en tems quelques traits, qui leur fassent naître l'envie de l'étudier quand ils en auront le loisir.

per terrarum orbem (veterum) facta pro maximis celebrantur. *Sallust. in bello Catilin.*



PREMIERE PARTIE.

SUR LE GOÛT DE LA SOLIDE GLOIRE, ET DE LA VERITABLE GRANDEUR.

TOUT le monde convient qu'un des premiers ſoins de quiconque penſe à former les jeunes gens dans l'étude des belles lettres, eſt d'établir d'abord des principes & des régles du bon goût, qui leur puiſſent ſervir de guides dans la lecture des auteurs. Il eſt d'autant plus néceſſaire de leur donner un pareil ſecours pour l'hiſtoire, qui peut être regardée comme une étude de morale & de vertu, qu'il eſt infiniment plus important de juger ſainement de la vertu que de l'éloquence; & qu'il eſt beaucoup moins honteux & moins dangereux de ſe méprendre ſur les régles du diſcours, que ſur celles des mœurs.

Notre ſiecle, & encore plus notre nation, ont un beſoin extrême d'être détrompés d'une infinité d'erreurs &

de faux préjugés qui deviennent tous les jours de plus en plus dominans, sur la pauvreté & les richesses ; sur la modestie & le faste ; sur la simplicité des bâtimens & des meubles ; & sur la somptuosité & la magnificence ; sur la frugalité, & les rafinemens de la bonne chere ; en un mot sur presque tout ce qui fait l'objet du mépris ou de l'admiration des hommes. [a] Le goût public devient sur cela la régle des jeunes gens. Ils regardent comme estimable, ce qui est estimé de tous. Ce n'est pas la raison, mais la coutume qui les guide. [b] Un seul mauvais exemple seroit capable de corrompre l'esprit des jeunes gens susceptibles de toutes sortes d'impressions : que n'y a-t-il donc point à craindre pour eux dans un tems où

a Recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est. *Senec. Epist.* 123.

Nulla res nos majoribus malis implicat, quàm quòd ad rumorem componimur : optima rati ea, quæ magno assensu recepta sunt . . nec ad rationem, sed ad similitudinem vivimus. *Id. lib. de vit. beat. cap.* 1.

b Unum exemplum, aut luxuriæ, aut avaritiæ, multum mali facit . . . quid tu accidere his moribus credis in quos publicè factus est impetus? . . adeo nemo nostrûm ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest. *Senec E*. 7.

Definit esse remedio locus, ubi, quæ fuerant vitia, mores sunt. *Ep.* 39.

les vices sont passés en usage, [a] & où la cupidité s'efforce d'éteindre tout sentiment d'honneur & de probité.

Quel besoin n'ont-ils pas de cette [b] science, dont le principal effet est de dissiper les faux préjugés qui nous séduisent, parce qu'ils nous plaisent; de nous guérir & de nous délivrer des erreurs populaires que nous avons sucées avec le lait; de nous apprendre à faire le discernement du vrai & du faux, du bon & du mauvais, de la solide grandeur & d'une vaine enflure; [c] & d'empêcher que la contagion du mauvais exemple & des coutumes vicieuses n'infecte l'esprit des jeunes gens, & n'étoufe en eux les heureuses semences de bien & de vertu qu'on y remarque. [d] C'est dans

a Certatur ingenti quodam nequitiæ certamine: major quotidie peccandi cupiditas, minor verecundiæ est. *Id. lib. 2. de Ira, cap. 8.*

b Sapientia animi magistra est ... Quæ sint mala, quæ videantur, ostendit. Vanitatem exuit mentibus, dat magnitudinem solidam: nec ignorari sinit, inter magna quid intersit & tumida: *Epist. 90.*

Inducenda est in occupatum locum virtus, quæ mendacia contra verum placentia exstirpet; quæ nos à populo, cui nimis credimus, separet, ac sinceris opinionibus reddat. *Epist. 94.*

c Tanta est corruptela malæ consuetudinis, ut ab ea tanquam igniculi extinguantur à natura dati, exorianturque & confirmentur vitia contraria. *Cic. lib. 1. de leg. n. 33.*

d Socrates hanc summam dixit esse sapientiam bona malaque distinguere. *Senec. Epist. 71.*

cette ſcience, qui conſiſte à juger des choſes, non par l'opinion commune, mais par la verité ; non par ce qu'elles paroiſſent au dehors, mais par ce qu'elles ſont réellement, que Socrate mettoit toute la ſageſſe de l'homme.

J'ai donc cru devoir commencer ce traité ſur l'hiſtoire par établir des principes & des régles pour juger ſainement des belles & des bonnes actions, pour bien diſcerner en quoi conſiſte la ſolide gloire & la véritable grandeur, & pour démêler préciſément ce qui eſt digne d'eſtime & d'admiration, & ce qui ne mérite que l'indiférence & le mépris. Sans ces régles les jeunes gens peu précautionnés, n'aiant pour guides que leurs propres panchans, ou les opinions populaires, pourroient prendre pour modele tout ce qui eſt conforme à ces fauſſes idées, & ſe remplir des paſſions & des vices de ceux dont l'hiſtoire raporte des actions éclatantes, qui ne ſont pas toujours vertueuſes ni eſtimables.

Il n'y a, à proprement parler, que l'Evangile & la parole de Dieu qui puiſſe nous preſcrire des régles ſûres & invariables pour juger ſainement

de toutes choses ; & il semble que c'est uniquement dans un fonds si riche que je devrois puiser les instructions que j'entreprens de donner aux jeunes gens sur un sujet si important. Mais, afin de leur faire mieux comprendre combien les erreurs que je combats ici sont condannables, & combien elles sont contraires même à la droite raison, je ne tirerai mes principes que du paganisme, qui nous enseignera que ce qui rend l'homme véritablement grand & digne d'admiration, ce n'est point les richesses, la magnificence des bâtimens, la somptuosité des habits ou des meubles, le luxe de la table, l'éclat des dignités ou de la naissance, la réputation, les actions brillantes, telles que les victoires & les conquêtes, ni même les qualités de l'esprit les plus estimables : mais [a] que c'est par le cœur que l'homme est tout ce qu'il est, & que plus il aura un cœur véritablement grand & généreux, plus il aura de mépris pour tout ce qui pa-

a Cogita in te, præter animum, nihil esse mirabile : cui magno nihil magnum est. *Senec. Ep.* 8.
Hoc nos doce, beatum esse illum, cui omne bonum in animo est .. illum erectum, & excelsum, & mirabilia calcantem. *Id. Epist.* 45.

roît grand au reste des hommes. Je n'avois d'abord tiré mes exemples que de l'histoire ancienne : mais des personnes habiles & intelligentes m'ont conseillé d'y en ajoûter d'autres tirés de l'histoire moderne, & sur-tout de celle de France, & elles m'en ont elles-mêmes fourni plusieurs, dont je reconnois ici leur être redevable.

Quoique j'aie puisé tous mes principes, & la plûpart des exemples dans le paganisme, & que j'aie évité de proposer pour modéles tant de Saints illustres que le christianisme nous fournit pour tous les états & toutes les conditions ; il ne s'en suit pas que mon dessein ait été de me borner à des vertus purement paiennes. On peut considerer les choses d'une maniere plus humaine, sans en examiner la derniere fin & les plus sublimes motifs. On s'éleve ainsi par degrés à une vertu plus pure & plus parfaite ; & en se rendant attentif & docile à la raison, l'on se prepare à le devenir à la religion & à la foi, qui commandent les mêmes choses, mais en proposant de plus grands motifs, & de plus dignes récompenses.

Au reste je prie le Lecteur de se souvenir que cet ouvrage n'est point fait pour les savans, qui sont très instruits du fond de l'histoire, & qui pourroient trouver ennuieux ce grand nombre de faits que je cite, parce qu'ils n'ont rien de nouveau pour eux: [a] mais que mon dessein est d'instruire principalement de jeunes étudians, qui souvent n'auront presque d'autre idée de l'histoire que celle que je leur en donne dans ce livre; ce qui m'oblige d'être plus long, de rapporter plus d'exemple, & d'y joindre plus de réflexions que je n'aurois fait sans cela.

§. I.

RICHESSES. PAUVRETE'.

[b] Comme les richesses sont le prix de ce qui est le plus estimé & le plus

a Nos institutionem professi, non solùm scientibus ista, sed etiam discentibus tradimus: ideoque paulo pluribus verbis debet haberi venia *Quintil. lib. 11. cap. 1.*

b Hæc ipsa res tot magistratus, tot judices detinet, quæ magistratus & judices facit, pecunia: quæ ex quo in honore esse cœpit, verus rerum honor cecidit... Admirationem nobis parentes auri argentique fecerunt: & teneris infusa cupiditas altius sedit, crevitque nobiscum. Deinde totus populus, in alia discors, in hoc convenit: hoc suspiciunt, hoc suis optant.. Denique eo mores redacti sunt, ut paupertas maledicto probroque sit, contempta divitibus, invisa pauperibus. *Senec. Epist.* 115.

recherché dans la vie, des dignités, des charges, des terres, des maisons, des ameublemens, de la bonne chere, du plaisir : il n'est pas étonnant qu'elles soient elles-mêmes plus estimées & plus recherchées que tout le reste. Ce sentiment, déja trop naturel aux enfans, est nourri & fortifié en eux par tout ce qu'ils voient & par tout ce qu'ils entendent. Tout retentit des louanges des richesses. L'or & l'argent font l'unique ou le principal objet de l'admiration des hommes, de leurs désirs, de leurs travaux. On les regarde comme ce qui fait toute la douceur & la gloire de la vie, & la pauvreté au contraire comme ce qui en fait la honte & le malheur.

Senec. Epist. 125.

Cependant l'antiquité nous fournit un peuple entier (chose étonnante !) qui se recrie contre de tels sentimens. Euripide avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminoit par cette pensée : *Les richesses sont le souverain bonheur du genre humain : & c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des dieux & des hommes.* Ces derniers vers révolterent tout le peuple d'Athenes. Il s'éleva d'une voix

commune contre le Poëte, & l'auroit chassé de la ville sur le champ, s'il n'avoit prié qu'on attendît la fin de la piece, où le panegyriste des richesses périssoit miserablement. Mauvaise & pitoiable excuse! L'impression que de telles maximes font sur l'imagination étant vive & promte, n'attend pas les remedes lents que l'auteur croit y apporter dans la conclusion de la piece.

Le peuple Romain ne pensoit pas moins noblement. Son ambition étoit d'acquerir beaucoup de gloire, & peu de bien.[a] Chacun cherchoit, dit un historien, non à s'enrichir, mais à enrichir sa patrie; & ils aimoient mieux être pauvres dans une République riche, qu'être eux-mêmes riches pendant que la République seroit pauvre. On sait que c'est à l'école & dans le sein de la pauvreté que furent formés les Camilles, les Fabrices, les Curius; & qu'il étoit ordinaire aux plus grands hommes de mourir sans laisser de quoi fournir *Horat. Od. 12. lib. 1.*

a Patriæ rem unusquisque, non suam, augere properabat: pauperque in divite, quàm dives in paupere imperio versari malebat. *Val. Max. lib. 4. cap. 4.*

aux dépenses de leurs funerailles, ni de quoi doter leurs filles.

Telle étoit aussi la disposition de nos anciens Magistrats, & on lit avec plaisir dans l'histoire des Premiers Presidens du Parlement de Paris, que le celebre Jean de la Vacquerie » mourut plus riche d'honneur & de » réputation que de bien de fortune. » Car ayant délaissé trois filles, héri- » tieres seulement de ses vertus, le » roi LOUIS XI. son maître, pour » reconnoissance des services qu'il lui » avoit rendus, prit le soin de les » marier selon leur condition & de » ses propres deniers.

Un mot de l'Empereur Valérien nous marque l'estime qu'on faisoit encore de la pauvreté dans ces derniers tems de l'Empire. Il avoit nommé au Consulat Aurélien, celui-là, même qui depuis fut Empereur ; & comme il étoit pauvre, il chargea le Garde du trésor de lui fournir tout l'argent dont il auroit besoin pour les dépenses qu'il falloit faire en entrant dans cette charge, & il lui écrivit en ces termes : [a] » Vous donnerez

a Aureliano, cui consulatum detulimus, ob paupertatem, qua ille magnus est, ceteris ma-

à Aurélien, que j'ai nommé Consul, « tout ce qui sera nécessaire pour les « spectacles dont la coutume le char- « ge. Il mérite ce secours A CAUSE « DE SA PAUVRETÉ, QUI LE REND « VERITABLEMENT GRAND, ET QUI « LE MET AU-DESSUS DE TOUS LES « AUTRES. « -

Voila comme dans tous les tems, & dans tous les Etats, ont pensé ceux qui avoient l'ame véritablement noble & élevée. Ces grands hommes, persuadés [a] que rien ne marque davantage de la petitesse & de la bassesse d'esprit que d'aimer les richesses, & que rien au contraire n'est plus grand ni plus généreux que de les mépriser, faisoient consister la plus sublime vertu à supporter avec noblesse la pauvreté; & à la regarder comme un avantage, & non comme un malheur. Selon eux, le second dégré de la vertu consistoit à faire un bon usage des richesses, quand on en possedoit; & ils

jor, dabis ob editionem Circensium, &c *Vopisc. in vita Imper. Aurel.*

a Nihil est tam angusti animi tamque parvi, quàm amare divitias: nihil honestius magnificentiusque quàm pecuniam contemnere, si non habeas; si habeas, ad beneficentiam liberalitatemque convertere. *Cic. lib. 1. Offic. n.* 68.

pensoient que l'emploi le plus conforme à leur destination, & le plus propre à attirer aux riches l'estime & l'amour des hommes, étoit de les faire servir au bien de la societé. En un mot, a ils comptoient ne posseder véritablement, que ce qu'ils avoient donné.

Plut. Cimon, Général Athenien, ne croyoit avoir de grands biens que pour les communiquer à ses citoiens, pour vêtir les uns: & pour soulager la misere des autres. Ce que Philopœmen gagnoit sur l'ennemi, il ne l'emploioit qu'à fournir des chevaux ou des armes à ceux de ses citoiens qui en manquoient, & à paier la rançon des prisonniers de guerre. Aratus, Général des Achéens, se fit universellement aimer, & sauva sa patrie, en appliquant les presens qu'il recevoit des rois à calmer les divisions qui y regnoient, en acquittant les dettes des uns, en aidant les autres dans leurs besoins, & en rachetant les captifs.

Pour me contenter d'un seul exem-

a Nihil magis possidere me credam, quàm bene donata. *Senec. de vit. beat. cap.* 20. Hoc habeo, quodcumque dedi. *Lib.* 6. *de benef. cap.* 3.

ple

ple parmi les Romains, Pline le jeune dépense des sommes considérables pour le service de ses amis. Il remet à l'un tout ce qu'il lui doit. Il acquitte les dettes qu'un autre avoit contractées pour de justes raisons. Il augmente la dot de la fille d'un autre, afin qu'elle puisse soutenir la dignité de celui qui la doit épouser. Il fournit à l'un de quoi être Chevalier Romain. Pour gratifier un autre, il lui vend une terre au-dessous de sa valeur. Il donne à un autre * de quoi retourner en son pays, pour y finir tranquillement ses jours. Il se rend facile dans les discussions de famille, & relâche volontiers de ses droits. Il gratifie sa nourrice d'une petite terre, qui suffit pour la faire subsister. Il fait présent à sa * patrie d'une bibliothéque, avec un revenu suffisant pour l'entretenir. Il y fonde les gages des Professeurs pour l'instruction de la jeunesse. Il y fait un établissement pour élever les orphelins & les enfans des pauvres, dont il reste encore quelques vestiges jusqu'à ce jour. Et il fait tout cela avec un bien médiocre. Mais sa frugalité étoit, comme il le déclare lui-même, un

Lib. 2. Epist. 4.
Lib. 3. Epist. 11.
Lib. 6. Epist. 32.
Lib. 1. Epist. 19.
Lib. 7. Epist. 11. & 14.
* Le Poëte Martial.
Lib 3. Epist. 21.
Lib. 4. Epist. 10.
Lib. 8. Ep. 2.
Lib. 5. Epist. 7.
Lib. 6. Epist. 3.
Lib. 1. Ep. 8.
* la ville de Come.
Lib. 4. Epist. 13.
Lib. 1. Epist. 8.

riche fonds, qui suppléoit à ce qui manquoit à son revenu, & qui fournissoit à toutes ces liberalités qui nous étonnent dans un particulier. *Quod cessat ex reditu, frugalitate suppletur; ex qua, velut ex fonte, liberalitas nostra decurrit.*

Lib. 1. Epist. 4.

Qu'on demande aux jeunes gens ce qu'ils pensent d'un tel exemple, en leur faisant comparer ce noble & cet aimable usage des richesses avec celui qu'en font ces hommes dénaturés, qui vivent comme s'ils n'étoient nés que pour eux seuls; qui n'estiment les biens que parce qu'ils servent d'instrumens à leurs passions, pour entretenir leur luxe, l'amour des délices, une vaine ostentation, une curiosité inquiette; qui ne font d'aucune ressource, ni pour leurs proches, ni pour leurs amis, ni pour leurs plus anciens & plus fideles domestiques; & qui croient ne rien devoir ni au sang, ni à l'amitié, ni à la reconnoissance, ni au mérite, ni à l'humanité, ni même à la patrie.

Hommes illustres de M. Perrault.

M. de Turenne aiant pris le commandement de l'armée d'Allemagne, trouva les troupes en si mauvais état, qu'il vendit sa vaisselle d'argent pour

habiller les soldats, & pour remonter la cavalerie, ce qu'il a fait plus d'une fois. Quoiqu'il n'eût que * quarante mille livres de rente de sa maison, il ne voulut jamais accepter des sommes considérables que ses amis lui offroient, ni rien prendre à crédit chez les marchands; de peur, disoit-il, que s'il venoit à être tué, ils n'en perdissent une bonne partie. Je sai que tous les ouvriers qui travailloient pour sa maison, avoient ordre de porter leurs mémoires avant qu'on partit pour la campagne, & qu'ils étoient paiés régulierement.

Pendant qu'il commandoit en Allemagne, une ville neutre, qui crut que l'armée du Roi alloit de son côté, fit offrir à ce Général cent mille écus, pour l'engager à prendre une autre route, & pour le dédommager d'un jour ou deux de marche qu'il en pourroit couter de plus à l'armée. *Je ne puis en conscience*, répondit M. de Turenne, *accepter cette somme, parceque je n'ai point eu intention de passer par cette ville.* *Lettres de Boursault.*

L'action du grand Scipion en Es-

* *Lorsqu'il mourut on ne trouva pas chez lui quinze cens francs d'argent comptant.*

pagne, lorſqu'il ajoûta à la dot d'une jeune Princeſſe qu'il avoit fait priſonniere la rançon que ſes parens avoient apportée pour la racheter, ne lui a fait guéres moins d'honneur que ſes plus fameuſes conquêtes. Une action toute pareille du Chevalier Bayard ne mérite pas moins de louange. Quand Breſſe fut priſe d'aſſaut ſur les Venitiens, il avoit ſauvé du pillage une maiſon où il s'étoit retiré pour ſe faire panſer d'une bleſſure mortelle qu'il avoit reçue au ſiege, & avoit mis en ſureté la Dame du logis, & ſes deux jeunes filles qui y étoient cachées. A ſon départ cette Dame, pour lui marquer ſa reconnoiſſance, lui offrit une boete où il y avoit deux mille cinq cens ducats, qu'il refuſa conſtamment. Mais voiant que ſon refus l'affligeoit d'une maniére ſenſible, & ne voulant pas laiſſer ſon hoteſſe mal contente de lui, il conſentit à recevoir ſon préſent, & ayant fait venir les deux jeunes filles pour leur dire adieu, il donna à chacune d'elles mille ducats pour aider à les marier, & laiſſa les cinq cens qui reſtoient pour être diſtribués à des Communautés qui auroient été pillées.

Vie du Chev. Bayard.

Mais, pour mieux concevoir combien le désintéressement a de noblesse & de grandeur, considérons-le, non dans des Généraux d'armée & des Princes, dont la puissance & la gloire semblent peut-être relever l'éclat de cette vertu ; mais dans des personnes du plus bas rang, à l'égard de qui rien ne peut exciter l'admiration que la vertu même. Un pauvre homme, qui étoit portier à Milan chez un Maître de pension, trouva un sac où il y avoit deux cens écus. Celui qui l'avoit perdu, averti par une affiche publique, vint à la pension, & ayant donné de bonnes preuves que le sac lui appartenoit, le portier le lui rendit. Plein de joie & de reconnoissance, il offrit à son bienfaiteur vingt écus, que celui-ci refusa absolument. Il se réduisit donc à dix, puis à cinq. Mais le trouvant toujours inexorable : *Je n'ai rien perdu*, dit-il d'un ton de colere en jettant par terre son sac, *Je n'ai rien perdu, si vous ne voulez rien recevoir.* Le portier reçut cinq écus, qu'il donna aussitôt aux pauvres. S. Aug. Serm. 178.

J'ai entendu raconter à un Lieutenant Général des armées du Roi, que

dans une occaſion, où les ſoldats s'amuſoient à dépouiller les corps de ceux qui avoient été tués, l'Officier qui les commandoit, pour les animer à pourſuivre vivement l'ennemi, & en même tems pour les dédommager, leur avoit jetté 40 ou 50 piſtolles qu'il avoit dans ſa poche. Le plus grand nombre refuſa de prendre part à cette liberalité, qu'ils trouvoient deshonorante pour eux, comme s'ils avoient beſoin de préſens pour faire leur devoir, & pour ſervir leur Roi. Feu M. de Louvois aiant été informé de cette action, les combla de louanges, leur fit diſtribuer à chacun une certaine ſomme à la vûe des troupes, & eut ſoin de les avancer dans l'occaſion.

Chacun ſent bien, en liſant de telles hiſtoires, l'effet qu'elles produiſent ſur ſon cœur. Que l'on compare une conduite ſi noble & ſi généreuſe avec la baſſeſſe de ſentiment de tant de perſonnes qui ne cherchent & n'eſtiment dans les grandes places que l'occaſion & la facilité de s'enrichir, & l'on n'aura pas de peine à conclure avec Cicéron, qu'il n'y a point de vice plus infamant, ſur-tout

pour ceux qui sont constitués en dignité, & chargés de procurer le bien des autres, que l'avarice. *Nullum igitur vitium tetrius quàm avaritia, præsertim in principibus, & rempublicam gubernantibus. Habere enim quæstui rempublicam, non modò turpe est, sed sceleratum etiam & nefarium.* Lib. 2. Offic. n. 77.

Cette attache à l'argent est un défaut qui deshonore aussi infiniment les gens de lettres; comme au contraire rien ne leur fait plus d'honneur que de regarder avec indiférence les richesses.

Séneque, après avoir fait de si fréquens & de si magnifiques éloges de la pauvreté, avoit bien raison [a] de se reprocher à lui-même l'indigne attachement qu'il avoit pour les biens, & ces acquisitions sans nombre qu'il avoit faites de terres, de jardins, & de maisons magnifiques, ne craignant point d'emploier pour cela les usures les plus criantes, & de deshonorer entierement, sinon la philosophie, du moins le philosophe.

Tout ce qu'il dit dans un de ses

a Ubi est (*dit-il en parlant à Neron*) animus ille modicis contentus? Tales hortos instruit, & per hæc suburbana incedit, & tantis agrorum spatiis, tam lato fœnore exuberat? *Tacit. Annal. l.* 14. c. 53.

Lib. de vita beata. c. 17. 25. Traités pour justifier sa conduite, ne fera jamais croire qu'il étoit sans attache pour les biens, & qu'il ne leur avoit donné entrée que dans sa maison, & non dans son cœur. *Sapiens non amat divitias, sed mavult, non in animum illas, sed in domum recipit.*

Dictionnaire de Bayle. Je suis fâché qu'Amiot, qui dans son siecle a fait tant d'honneur à la litterature, ait terni un peu sa gloire par cette rouille de l'avarice. C'étoit un pauvre garçon, fils à ce que l'on croit d'un boucher, & qui s'étoit avancé par son mérite. Il étoit devenu Evêque d'Auxerre, & Grand Aumonier de France. Charles IX. qu'il avoit élevé & instruit, l'appelloit toujours son Maître, & se jouant quelquefois avec lui, il lui reprochoit en riant son avarice. Un jour qu'Amiot demandoit un Benefice de grand revenu, ce Prince lui dit : *Eh quoi, mon Maître ! vous disiez que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content : je croi que vous les avez, & plus. Sire*, répondit-il, *l'appetit vient en mangeant.* Et toutefois il obtint ce qu'il désiroit. Il mourut riche de plus de deux cens mille écus.

Nous avons dans l'Université un homme que je n'ose nommer, parcequ'il est encore en vie, mais dont je ne puis passer sous silence le noble & rare désintereslement. Après avoir enseigné, avec beaucoup de réputation la Philosophie dans le College de Beauvais, où il avoit été élevé comme enfant de la maison, & dont il fut depuis désigné Principal ; dans le tems même qu'il remplissoit la premiére dignité de l'Université, il fut appellé à la Cour pour travailler à l'éducation du Prince qui occupe maintenant le trône d'Espagne ; & depuis il a eu l'honneur d'être emploié auprès de notre jeune Roi actuellement regnant. Les deux Cours de France & d'Espagne se sont empressées de lui marquer leur reconnoissance en lui offrant des Benefices & des pensions, qu'il a toujours constamment refusés, alléguant pour raison que ses gages lui suffisoient, & beaucoup au-dela, pour vivre selon son état, dans lequel ses différens emplois, quelque éclatans qu'ils fussent, ne lui ont jamais rien fait changer.

§. II.

Batimens.

Il eſt rare de juger ſainement de ce qui brille au dehors, & de ce qui frape les yeux par un éclat extérieur. Il y a peu de perſonnes qui entendent parler des fameuſes pyramides d'Egypte, ſans être tranſportées d'admiration, & ſans ſe récrier ſur la grandeur & ſur la magnificence des princes qui les bâtirent. Je ne ſai ſi cette admiration eſt bien fondée, & ſi ces maſſes énormes de bâtimens, qui coutérent des ſommes immenſes, qui firent périr un nombre infini d'hommes emploiés à ces travaux, [a] & qui n'étoient que pour la pompe & l'oſtentation, ſans être deſtinés à aucun uſage ſolide; ſi, dis-je, de tels bâtimens méritent qu'on en parle avec tant d'éloges.

La vraie élevation ne conſiſte pas à déſirer ou à faire ce qu'une imagination déréglée, ou une erreur populaire, repréſentent comme grand & magnifique. Elle ne conſiſte pas à tenter des choſes difficiles par l'at-

a Pyramides Regum pecuniæ otioſa ac ſtulta oſtentatio. *Plin. lib. 36. hiſt. nat. cap. 12.*

trait même de la difficulté. Elle ne ſe ſent pas excitée par l'idée du merveilleux, & par le plaiſir de ſurmonter l'impoſſible, comme l'hiſtoire l'a remarqué de Neron, à qui tout ce qui étoit ſans apparence ſe montroit ſous l'idée de grandeur. *Erat incredibilium cupitor.* *Tacit. Ann. lib 15. c. 42.*

Cicéron ne trouve d'ouvrages & de bâtimens véritablement dignes d'admiration, que ceux qui ont pour but l'utilité publique : des acqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arſenaux, des ports de mer. *Lib. 2. Offic. n. 60.*

Il remarque que Periclès, le premier homme de la Grece, fut juſtement blâmé d'avoir épuiſé le tréſor public pour embellir la ville d'Athénes, & l'enrichir d'ornemens ſuperflus. Les Romains, dès la fondation de l'Empire, eurent un goût bien différent. Ils viſoient au grand, mais dans les choſes qui regardent ou la religion, ou l'utilité publique. Tite-Live remarque que, ſous Tarquin le ſuperbe, on acheva un ouvrage pour faire écouler les eaux de la ville, & que l'on bâtit les fondemens du Capitole avec une magnificence que les ſiecles poſtérieurs ont eu de la peine *Ibid.* *Lib. 1. n. 46.*

à égaler : & aujourd'hui l'on admire encore la beauté & la solidité des grands chemins construits par les Romains en différens endroits, & qui subsistent presque dans leur entier depuis tant de siecles.

Il faut à peu près porter le même jugement par raport aux bâtimens des particuliers. Cicéron, en examinant quelle doit être la maison d'un homme constitué en charge, & qui tient un rang distingué dans l'Etat, veut qu'on y cherche avant tout l'utilité & l'usage : à quoi l'on peut ajoûter une seconde vûe, qui regarde la commodité & la dignité : [a] mais il recommande sur-tout d'y éviter une somptuosité & une magnificence, dont l'exemple ne manque jamais de devenir contagieux & funeste, chacun se piquant dans ce genre non seulement d'atteindre, mais de surpasser les autres. Lucullus, dit Cicéron, a-t-il beaucoup d'imitateurs de ses excellentes qualités ? mais combien

Lib. 1. Offic. n. 138.

a Cavendum est etiam præsertim si ipse ædifices, ne extra modum sumptu & magnificentia prodeas quo in genere multum mali etiam in exemplo est. Studiosè enim plerique, præsertim in hac parte, facta principum imitantur : ut L. Luculli summi viri virtutem quis? at quàm multi villarum magnificentiam imitati sunt ! *Ibid. n.* 140.

n'en a-t-il point pour ce qui regarde la ſomptuoſité des bâtimens ? On pourroit citer de notre tems beaucoup de familles qui ont été ou entierement ruinées, ou notablement incommodées, par la fureur de bâtir, ſoit à la ville ſoit à la campagne, des maiſons magnifiques, qui abſorbent le bien le plus liquide d'une famille, & paſſent bien-tôt à des étrangers, qui profitent de la folie des premiers maîtres. Et c'eſt ce qui doit porter les perſonnes chargées de l'éducation des jeunes gens à les précautionner de bonne heure contre un goût ſi commun & ſi dangereux.

Les anciens Romains en étoient bien éloignés. Plutarque dans la vie de Paul Emile fait mention d'un Ælius Tuberon, [a] grand homme de bien dit-il, & qui ſoutint la pauvreté plus noblement & plus généreuſement que nul autre Romain. Ils étoient ſeize proche parens, tous du nom & de la famille Ælia, qui n'avoient qu'une petite maiſon à la ville, & autant à la campagne, où ils vivoient tous enſemble avec leurs femmes, & un grand nombre de petits enfans.

a Ἀνὴρ ἄριστος, ϗ μεγαλοπρεπέστατα Ῥωμαίων πενίᾳ χρησάμενος.

Cic. lib. 1. de Offic. n. 139.

Chez ces anciens Romains, ce n'étoit point la maiſon qui faiſoit honneur au maître, mais le maître qui faiſoit honneur à la maiſon. [a] Une cabane chez eux devenoit auſſi auguſte qu'un temple, parceque la juſtice, la généroſité, la probité, la bonne foi, l'honneur y habitoient: & peut-on appeller petite une maiſon, qui renfermoit tant & de ſi grandes vertus?

Le goût pour la modeſtie des bâtimens & l'éloignement de toute ſomptuoſité en ce genre, a paſſé de la République à l'Empire, & des particuliers aux Empereurs mêmes.

Plin. in Paneg.

Trajan mettoit ſa gloire à édifier peu, afin d'être plus en état d'entretenir les anciens édifices. *Idem tam parcus in ædificando, quàm diligens in tuendo.* Il ne faiſoit point de cas de tout ce que l'on donne à l'oſtentation & à la vanité. [b] Il connoiſſoit, dit

a Iſtud humile tugurium ... jam omnibus templis formoſius erit, cùm illic juſtitia conſpecta fuerit, cùm continentia, cùm prudentia, pietas, omnium officiorum rectè diſpenſandorum ratio. Nullus anguſtus eſt locus, qui hanc tam magnarum virtutum turbam capit. *Senec. de conſol. ad Helv. cap. 9.*

b Scis ubi vera Principis, ubi ſempiterna ſit gloria: ubi ſint honores in quos nihil flammis, nihil ſenectuti, nihil ſucceſſoribus liceat. Arcus enim, & ſtatuas, aras etiam

Pline, en quoi consistoit la véritable gloire d'un Prince. Il savoit que des statues, des arcs de triomphe, des bâtimens, sont sujets à périr par les flammes ; par le tems, par la fantaisie d'un successeur : mais que celui qui méprise l'ambition, qui modére ses passions, qui donne des bornes à une puissance qui n'en a point, est loué de tout le monde durant sa vie, & encore plus après sa mort, lorsque personne n'est contraint de le louer.

L'évenement fit voir qu'il avoit pensé juste. Alexandre Sévere ayant fait rétablir plusieurs ouvrages de Trajan, y fit remettre par tout le nom de ce Prince, sans souffrir qu'on y substituât le sien. Tous les grands Empereurs ont eu la même modération ; & l'on voit encore aujourd'hui qu'il y a beaucoup plus de médailles frapées à la gloire des princes qui ont réparé les édifices publics, & les monumens de leurs prédécesseurs, qu'à l'honneur de ceux qui en ont fondé de nouveaux.

templaque demolitur & obscurat oblivio, negligit carpitque posteritas. Contrà, contemtor ambitionis, & infinitæ potestatis domitor ac frenator animus, ipsa vetustate florescit, nec ab ullis magis laudatur, quàm quibus minimè necesse est. *Plin.*

Sueton. Nous avons déja remarqué ailleurs qu'Auguste, pendant près de cinquante ans de regne, se contenta toujours d'un même appartement & de mêmes meubles.

Suet. in vit. Vesp. cap. 2. Vespasien & Tite se firent un honneur & un plaisir de conserver à la campagne la petite habitation qui leur venoit de leurs peres, sans y faire aucun changement.

Ces maîtres du monde ne se trouvoient pas logés trop à l'étroit dans une maison qui n'avoit été bâtie que pour un simple particulier. On voit encore aujourd'hui les vestiges de la maison de campagne d'Adrien, qui ne passe pas la grandeur de nos maisons ordinaires, & qui n'égale point celle de plusieurs particuliers de nos jours.

Maintenant des hommes qui n'ont d'autre mérite que leurs richesses, (& souvent sortis de quelle origine!) bâtissent, à la ville & à la campagne, de superbes palais. Malheur à quiconque se trouve près d'eux. Tôt ou tard la maison, la vigne, & l'héritage du voisin sont absorbés dans ces vastes bâtimens, & servent à agrandir leurs jardins & leurs parcs.

Ce que l'histoire nous apprend du Cardinal d'Amboise, Archevêque de Rouen, & Ministre d'Etat sous Louis XII. est un exemple bien rare. Un Gentilhomme de Normandie avoit une terre voisine de la belle maison de Gaillon, qui, dès lors, appartenoit à l'Archevêché de Rouen. Il n'avoit point d'argent pour marier sa fille ; &, pour en trouver, il offrit au Cardinal de vendre sa Terre à vil prix. Un autre auroit peut-être profité de cette occasion : mais le Cardinal sachant le motif du Gentilhomme, lui laissa sa Terre, & lui donna gratuitement l'argent dont il avoit besoin. *Vie du Card. d'Amboise par Baudier.*

Nous avons eu de nos jours un Prince, dont la France regrettera éternellement la perte, par beaucoup d'autres endroits, & en particulier à cause de l'éloignement extrême qu'il avoit pour tout faste, & pour toute dépense inutile. On lui proposoit d'embellir un appartement par des cheminées plus ornées & plus à la mode : comme il n'y avoit point de nécessité, il aima mieux conserver les anciennes. Un bureau de quinze cens livres qu'on lui conseilloit d'a- *Mgr. le Duc de Bourgogne.*

cheter, lui parut d'un trop grand prix : il en fit chercher un vieux dans le garde-meuble, & il s'en contenta. Il en étoit ainsi de tout : & le motif de cette épargne, étoit de se mettre en état de faire de plus grandes libéralités. Quelle bénédiction pour un roiaume, & quel présent du ciel, qu'un Prince de ce caractére ! En fait de solide gloire & de véritable grandeur, combien un tendre amour pour les peuples, qui va jusqu'à s'épargner tout pour les soulager, est-il préférable à toute la magnificence des plus superbes bâtimens.

C'est ce que le Roi Louis XIV. près de mourir, c'est-à-dire dans un tems où l'on juge sainement des choses, fit entendre au Roi actuellement regnant. Entre plusieurs autres avis qu'il lui donna, * dont on a crû avec raison devoir conserver à jamais la mémoire, *J'ai trop aimé la guerre*, lui dit-il, *ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites.* Dans le dernier entretien qu'il eut à Seaux tête à tête avec son

* *Dernieres paroles de Louis XIV. au Roi Louis XV., de l'Imprimerie du Cabinet du Roi.*

petit-fils qui partoit pour l'Espagne, il lui avoit recommandé la même chose : & le Roi d'Espagne a raporté à une personne de qui l'on tient ceci, que son grand-pere lui avoit dit ces paroles les larmes aux yeux.

§. III.

Ameublemens. Habillemens. Equipages.

Rien de tout cela ne rend un homme plus grand ni plus estimable, parce que rien de tout cela ne fait partie de lui-même, mais est hors de lui, & lui est entierement étranger. Cependant voilà en quoi la plûpart des hommes font consister leur grandeur. Ils se regardent comme confondus & incorporés avec tout ce qui les environne, ameublemens, habillemens, équipages. Ils enflent & grossissent le plus qu'ils peuvent par tout cet appareil l'idée qu'ils se forment d'eux-mêmes. Par là ils s'estiment fort grands, & se flattent de paroître tels aux yeux des autres.

a Mais pour juger sainement de leur

a Nemo istorum quos divitiæ honoresque in altiore fastigio ponunt, magnus est. Quare ergo

grandeur, il faut les examiner en eux-mêmes, & mettre à l'écart pour quelques momens leur train & leur ſuite. On reconnoît pour lors qu'ils ne paroiſſoient grands & élevés, que parce qu'on les conſideroit ſur leur baſe. Quand ils ſont réduits à eux ſeuls, à leur propre fonds, à leur juſte meſure ; ce vain phantôme diſparoît. Ils ſont riches & parés au dehors, comme le ſont les murailles de leurs appartemens : au dedans ce n'eſt ſouvent que petiteſſe, que baſſeſſe, que pauvreté, que vuide affreux de tout mérite ; & quelquefois même cet éclat extérieur cache les plus grands crimes & les plus honteux déſordres.

magnus videtur ? Cum baſi illum ſua metiris... Hoc laboramus errore, ſic nobis imponitur, quòd neminem æſtimamus eo quod eſt, ſed adjicimus illi & ea quibus adornatus eſt. Atqui cùm voles veram hominis æſtimationem inire, & ſcire qualis ſit, nudum inſpice. Ponat patrimonium, ponat honores, & alia fortunæ mendacia. *Senec. Epiſt.* 76.

Auro illos, argento, & ebore ornavi : intus boni nihil eſt. Iſti, quos pro felicibus aſpicitis, ſi, non qua occurrunt, ſed qua latent, videritis, miſeri ſunt, ſordidi, turpes ad ſimilitudinem parietum ſuorum extrinſecus culti. Itaque, dum illis licet ſtare, & ad arbitrium ſuum oſtendi : nitent & imponunt : cùm aliquid incidit quod diſturbet ac detegat, tunc apparet quantum altæ ac veræ fœditatis alienus ſplendor abſconderit. *Id. lib. de Provid. cap.* 6.

a Dieu, dit quelque part Séneque, ne pouvoit mieux décrier ni dégrader tous ces biens extérieurs qui font l'objet de nos vœux, qu'en les accordant souvent, comme il fait, à des misérables & à des scélérats, & en les refusant pour l'ordinaire aux plus gens de bien. En effet, où ceux-ci en seroient-ils réduits, si l'on ne jugeoit des hommes que par le dehors ? & combien de fois le plus solide mérite a-t-il été méconnu, & exposé même au mépris, parce qu'il étoit caché sous un vil habit, & sous un extérieur peu frapant ?

Philopœmen, le plus grand homme de guerre qui de son tems fût dans la Gréce, qui illustra si fort la République des Achéens par son rare mérite, & que les Romains mêmes ont appellé par admiration le dernier des Grecs : Philopœmen, dis-je, étoit pour l'ordinaire vêtu fort simplement, & marchoit assez souvent sans suite & sans train. Il arriva seul en cet état dans la maison d'un ami qui l'avoit invité à prendre un repas chez lui. La maîtresse du logis qui atten-

Plut. in vit. Philop.

a Nullo modo magis potest Deus concupita traducere, quàm si illa ad turpissimos defert, ab optimis abigit. *Ibid. cap.* 5.

doit le Général des Achéens, le prit pour un domestique, & le pria de vouloir bien l'aider à faire la cuisine, parce que son mari étoit absent. Philopœmen quitta sans façon son manteau, & se mit à fendre du bois. Le mari étant survenu dans cet instant, s'écria, dans la surprise que lui causa un tel spectacle :[a] Qu'est-ce donc, seigneur Philopœmen, & que veut dire ceci ? C'est, repliqua-t-il, que je paie l'intérêt de ma mauvaise mine.

Plutarch. in Apophthegm. Scipion Emilien, pendant cinquante-quatre ans qu'il vécut, ne fit aucune acquisition, & ne laissa en mourant que quarante-quatre marcs de vaisselle d'argent, & trois marcs de vaisselle d'or, quoiqu'il eût été le maître de toutes les richesses de Carthage, & qu'il eût enrichi ses soldats plus qu'aucun autre Général d'armée. Aiant été député par le Senat Romain, avec un plein pouvoir, pour remettre le bon ordre dans les villes & dans les provinces, & pour être l'inspecteur des nations & des rois, quoiqu'il fût né d'une des plus illustres maisons de Rome, qu'il eût été ado-

a Τί τοῦτο (ἔφη) Φιλοποίμην; Τί γὰρ ἄλλο (ἔφη δὼ ἴζων ἐκεῖνον) ἢ κακῆς ὄψεως δίκας δίδωμι.

pté dans une des plus riches, & qu'il eût un si auguste caractére à soutenir au nom de l'Empire Romain, il ne mena avec lui qu'un ami, encore étoit-ce un philosophe, & cinq domestiques: l'un desquels étant mort dans le voiage, il se contenta des quatre qui lui restoient, jusqu'à ce qu'il en eût fait venir un de Rome pour le remplacer. Aussi-tôt qu'il fut arrivé à Alexandrie avec cette médiocre suite, la renommée le découvrit malgré les précautions que sa modestie avoit prises, & attira au-devant de lui toute la ville à la descente du vaisseau.[a] Sa personne seule, sans autre escorte que celle de ses vertus, de ses exploits, & de ses triomphes, lui suffit pour faire disparoître même aux yeux du peuple, le vain éclat du Roi d'Egypte qui étoit venu à sa rencontre avec toute sa cour, & pour attirer sur lui seul les yeux, les acclamations, & les applaudissemens de tout le monde.

Panætius.

Ces exemples nous apprennent qu'on ne doit point juger des hom- *Senec. Epist. 47.*

a Cùm per socios & exteras gentes iter faceret, non mancipia sed victoriæ numerabantur; nec, quantum auri & argenti, sed quantum amplitudinis pondus secum ferret, æstimabatur. *Val. Max. lib. 4. cap. 3. n. 13.*

mes par le dehors, comme on n'estime point un cheval par sa parure. Un rare mérite peut être caché sous un vil habit, comme un vétement précieux peut couvrir de grands vices. Ils nous montrent en second lieu qu'il faut plus de courage & de force d'esprit qu'on ne pense, pour se mettre au-dessus des opinions populaires, & pour ne point être touché d'une espece de honte qu'il a plû au monde d'attacher à une maniére de vivre simple, pauvre, frugale. *Séneque*, tout philosophe qu'il étoit, ou qu'il vouloit paroître, avoit conservé quelque chose de cette mauvaise honte; a & il en fait lui même l'aveu au sujet d'un chariot de paysan dont il se servoit quelquefois pour aller à sa maison de campagne, mais qui le faisoit rougir malgré lui quand d'honnêtes gens le rencontroient sur le chemin dans cet équipage: preuve certaine,

a Vix à me obtineo, ut hoc vehiculum velim videri meum. Durat adhuc perversa recti verecundia. Quoties in aliquem comitatum lautiorem incidimus, invitus erubesco: quod argumentum est, ista quæ probo, quæ laudo, nondum habere certam fidem & immobilem. Qui sordido vehiculo erubescit, pretioso gloriatur. Parum adhuc profeci: nondum audeo frugalitatem palam ferre: etiam nunc curo opiniones viatorum. *Senec. Epist.* 87.

dit-il,

dit-il, qu'il n'étoit pas bien sincérement convaincu de tout ce qu'il avoit dit & écrit sur les avantages d'une vie pauvre & frugale. Celui qui rougit d'un chariot de paysan, ajoûte-t-il, fait donc cas d'un chariot magnifique. C'est avoir fait peu de progrès dans la vertu, que de n'oser se déclarer ouvertement pour la pauvreté & la frugalité, & d'être encore attentif à ce que diront les passans.

Agésilas, Roi de Lacédémone, étoit en cela plus philosophe que Séneque. L'éducation de Sparte l'avoit aguerri contre cette mauvaise honte. Pharnabase, Gouverneur de l'une des provinces du Roi de Perse, avoit souhaité traiter de la paix avec lui. L'entrevûe se fit en pleine campagne. Le premier parut avec tout le faste & tout le luxe de la cour des Perses. Il étoit vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or & d'argent. On étendit par terre de superbes tapis, & on y joignit de riches coussins pour s'asseoir dessus. Agésilas, vêtu tout simplement, n'y fit point tant de façon : il s'assit par terre sur le gazon. Le faste du Persan en rougit, & ne pouvant soutenir une telle comparaison,

Plut. in vit. Agesil.

rendit hommage à la ſimplicité du Lacédémonien en l'imitant. C'eſt qu'un autre cortége, bien plus brillant que tout l'or & l'argent de Perſe, environnoit Agéſilas, & le rendoit reſpectable. Je veux dire ſon nom, ſa réputation, ſes victoires, & la terreur de ſes armes, qui faiſoit trembler le Roi de Perſe, juſques ſur ſon trône.

Les Empereurs [1] Nerva, [2] Trajan, [3] Antonin, [4] Marc-Auréle, firent vendre les palais, la vaiſſelle d'or & d'argent, les meubles précieux, & toutes les ſuperfluités dont ils pouvoient ſe paſſer, & que leurs prédéceſſeurs avoient accumulées par la ſeule envie de poſſéder ſeuls ce qu'il y a de plus rare & de plus beau. Ces mêmes Princes, auſſi-bien que Veſpaſien, Pertinax, Sévére, Alexandre, Claude II, Tacite, que leur mérite ſeul éleva à l'empire, & que tous les ſiecles ont admirés comme les meilleurs & les plus grands Princes, ont toujours aimé une grande ſimplicité dans leurs habits, dans leurs meubles, dans tout leur extérieur, & n'ont eu que du mépris pour tout ce qui ſentoit le faſte & le luxe. En re-

1. *Dio.*
2. *Plin. paneg.*
3. *Capitol.*
4. *In vit. M. Aur. Vict. epitom. & Eutrop.*

tranchant toutes ces dépenſes inutiles, ils trouvoient un plus grand fonds dans leur modeſtie, que les plus avares dans leurs rapines ; & ſans chercher à ſe relever par un éclat extérieur, a ils ne ſe montroient Empereurs que par le ſoin des affaires. Dans tout le reſte ils s'égaloient aux autres citoiens, & vivoient en ſimples particuliers. Mais plus ils s'abbaiſſoient, plus ils paroiſſoient grands & auguſtes.

Plin. paneg.

Dio. lib. 66.

Veſpaſien dans les jours ſolennels buvoit dans une petite taſſe d'argent que lui avoit laiſſé ſa grand-mere qui l'avoit élevé. La ſuite de Trajan étoit fort modeſte & médiocre. Il n'envoioit point devant lui faire retirer le monde pour lui faire place, & il vouloit bien être quelquefois obligé de s'arrêter dans les rues pour laiſſer paſſer le train des autres.

Sueton. cap. 2. vit. Veſp.

Plin. paneg.

Marc-Auréle portoit encore plus loin l'éloignement de tout ce qui a quelque air de luxe & de faſte. Il couchoit ſur la dure : dès l'âge de douze ans il prit l'habit de philoſophe : il ſe paſſoit de gardes, d'ornemens impériaux, des marques d'honneur qu'on

M. Aur. vit. Dio Julian. Caſ.

a Τῇ προνοίᾳ τῶν κοινῶν, αὐτοκράτωρ ἐνομίζετο.

portoit devant les Césars & les Augustes. Et ce n'étoit point par l'ignorance du grand & du beau qu'il se conduisoit ainsi, mais par un goût plus vif & plus pur qu'il avoit de l'un & de l'autre, & par l'intime persuasion où il étoit que la plus grande gloire, aussi bien que le principal devoir de l'homme, sur-tout s'il a quelque pouvoir, & s'il se trouve dans une place distinguée, c'est d'imiter la divinité en se mettant en état d'avoir besoin de très-peu de chose pour lui, & en faisant aux autres tout le bien dont il est capable.

Vie du Card. d'Ossat. Arnaud d'Ossat, si célébre par son adresse merveilleuse dans les négociations, quoiqu'il ne fût point meublé à beaucoup près en Cardinal, ne voulut pourtant point accepter l'argent, le coche, (c'est-à-dire le carrosse) & les chevaux, ni le lit de damas rouge, que le Cardinal de Joyeuse lui envoya présenter trois semaines *Lettre 131.* après sa promotion. *Car*, dit-il, *encore que je n'aie point tout ce qu'il me faudroit pour soutenir cette dignité, si est-ce que je ne veux pour cela renoncer à l'abstinence & modestie que j'ai toujours gardée*. Une telle disposition est bien plus

rare & bien plus estimable, qu'un magnifique équipage, & qu'un riche ameublement.

Le Tribun du peuple qui se rendit l'avocat des Dames Romaines contre le sévere Caton, pour leur faire restituer après la seconde guerre Punique le droit d'user d'or & d'argent dans leurs habits, semble insinuer que la parure étoit comme leur partage naturel, dont elles ne pouvoient se passer; & que ne pouvant aspirer aux dignités, au sacerdoce, à l'honneur du triomphe, il y auroit, non seulement de la dureté, mais de l'injustice, à leur refuser une consolation, que la seule necessité des tems leur avoit fait retrancher. Cette raison put toucher le peuple, mais elle ne fait pas d'honneur au sexe, qu'elle taxe de petitesse & de foiblesse d'esprit, en faisant voir combien il est sensible aux plus petites choses. *Virorum hoc animos vulnerare posset: quid muliercularum censetis, quas etiam parva movent?* Liv. lib. 34. n. 7.

Cependant l'histoire nous apprend que les Dames Romaines se dépouillérent généreusement de tous leurs bijoux, & donnérent tout leur or & leur argent; dans une premiere oc- Liv. lib. 5. n. 35.

casion, pour mettre la République en état de s'acquiter d'un vœu qu'elle avoit fait à Apollon, & on leur accorda pour cela d'honnorables distinctions; & dans une autre, pour racheter Rome d'entre les mains des Gaulois, ce qui procura aux Dames le droit & le privilége de pouvoir être louées publiquement après leur mort aussi-bien que les hommes. Dans la seconde guerre Punique les veuves portérent de même leur or & leur argent au trésor public, pour aider l'État dans l'extrême besoin où il se trouvoit.

Ibid. n. 50.

Liv. lib. 24. n. 18.

La fameuse Cornélie, fille du grand Scipion, & mere des Gracques, est connuë de tout le monde. Il n'y avoit point à Rome de noblesse plus illustre, ni de maison plus riche que la sienne. Une Dame de Campanie l'étant venu voir, & logeant chez elle, étala avec pompe tout ce qu'il y avoit alors de plus à la mode & de plus grand prix pour la toilette des femmes; or & argent, bijoux, diamans, brasselets, pendans d'oreilles, & tout cet attirail que les anciens appelloient *mundum muliebrem.* Elle s'attendoit à en trouver encore da-

Valer. Max. lib. 4. cap. 4.

vantage chez une personne de cette qualité, & demanda avec beaucoup d'empressement à voir sa toilette. Cornélie fit durer adroitement la conversation jusqu'au retour de ses enfans, qui étoient aux écoles publiques : & quand ils furent rentrés, » Voila, dit-elle en les lui montrant, » ma parure & mes bijoux : *Et hæc, inquit, ornamenta mea sunt.* Il ne faut que se demander à soi-même ce qu'on pense naturellement au sujet de ces deux Dames, pour reconnoître combien la noble simplicité de l'une l'emporte au-dessus de la vaine magnificence de l'autre. Quel merite en effet, & quel esprit y a-t-il à amasser à force d'argent beaucoup de pierreries & de bijoux, à en tirer vanité, & à ne savoir parler d'autre chose ? Et au contraire quelle force d'esprit n'y a-t-il point, sur-tout pour une Dame de la prémiere qualité, de se mettre au-dessus de ces bagatelles, de faire consister son honneur & sa gloire dans la bonne éducation de ses enfans, de n'épargner aucune dépense pour y réussir, & de montrer que la noblesse & la grandeur d'ame est de tous les sexes !

Opusc. de Loysel.

» L'Archevêque de Bourges (de » Beaunes) dans la Harangue qu'il fit » aux Etats de Blois contre le luxe, » principalement en ce qui étoit des » coches, (c'est-à-dire des carosses) » dont plusieurs personnes de medio- » cre condition commençoient à se » servir, releve extrêmement la mo- » destie de la Première Présidente de » Thou, laquelle, pour montrer » exemple aux autres Dames de qua- » lité, s'étoit toujours contentée de » se faire porter en trousse à cheval » lorsqu'elle faisoit ses visites dans la » ville. Ce qu'il y a de beau & de loüable dans ce trait d'histoire, n'est pas de faire ses visites montée en croupe sur un cheval; telles étoient les mœurs de ce tems-là : mais c'est la force & la grandeur d'ame de cette Dame, qui croioit que c'étoit soutenir la dignité de son rang, & être veritablement Première Présidente, que de donner aux autres l'exemple de modestie & de simplicité.

§. IV.

Du luxe de la table.

Il fut porté à Rome dans les derniers tems de la République à un ex-

cès qui paroît à peine croiable : & ſous les Empereurs on enchérit encore ſur ce qui s'étoit pratiqué juſques-là.

Lucullus, qui d'ailleurs avoit d'excellentes qualités, crut au retour de ſes campagnes devoir ſubſtituer à la gloire des armes & des combats celle de la magnificence, & il tourna tout ſon eſprit de ce côté-là. Il emploia des ſommes immenſes pour ſes bâtimens & pour ſes jardins : il fit encore de plus grandes dépenſes pour ſa table. Il vouloit que chaque jour elle fût ſervie avec la même ſomptuoſité, n'y eût-il perſonne de dehors. Comme ſon maître d'hotel s'excuſoit un jour de la modicité d'un repas ſur ce qu'il n'y avoit point de compagnie : Ne ſavois-tu pas, lui dit-il, que Lu- « cullus devoit manger aujourd'hui « chez Lucullus ? » Cicéron & Pompée, ne pouvant croire ce qu'on diſoit de la magnificence ordinaire de ſes repas, voulurent un jour le ſurprendre, & s'aſſûrer par eux-mêmes de ce qui en étoit. L'aiant rencontré dans la place publique, ils lui demandérent à diner, & ne ſouffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre

Plut. in vit. Luculli.

à ses gens. Il se contenta donc d'ordonner qu'on les fit manger dans la sale d'Apollon. Le repas fut servi avec une promptitude & une opulence qui surprit & effraia les conviés. Ils ne savoient pas que *la sale d'Apollon* étoit le mot du guet, & signifioit que le festin devoit monter à cinquante mille * drachmes.

* vingt-cinq mille francs.

Si la bonne chere & le luxe de la table peuvent procurer quelque solide gloire, Lucullus étoit le plus grand homme de son tems. Mais qui ne voit quelle petitesse d'esprit, & même quelle folie il y avoit à faire consister son honneur & sa réputation à persuader le public que tous les jours il faisoit pour lui seul des dépenses énormes & insensées ? Voila pourtant de quoi il se repaissoit. Je ne sai si les convives, qui admiroient sans doute & louoient beaucoup une telle magnificence, étoient plus sages que lui. Car c'est ce qui entretenoit sa folie & sa maladie. *Irritamentum est omnium, in quæ insanimus, admirator & conscius.* Et il en est ainsi de tout ce qui compose cette magnificence extérieure par laquelle on veut se rendre considérable, vastes apparte-

Senec. Epist. 94.

mens, meubles précieux, riches vétemens. [a] Tout cela est pour la montre, & non pour l'usage : pour les spectateurs, & non pour le maître. Réduisez-le à la solitude, vous le rendez frugal & modeste, & vous faites tomber tout ce vain appareil.

Voici une autre espece de folie. Une personne entrant dans la cuisine d'Antoine, fut surprise d'y voir huit sangliers qu'on faisoit rotir en même tems. Elle crut que le nombre des convives devoit être fort grand, ce n'en étoit point là la raison. C'est que chez Antoine, pendant qu'il étoit à Alexandrie, il falloit que vers l'heure du souper il y eût toujours un repas magnifique prêt à servir, afin qu'au moment qu'il plairoit au maître de la maison de se mettre à table, il trouvât les viandes les plus exquises cuites à propos. *Plut. in vit. Anton.*

Je ne parle point de ces dépenses poussées jusqu'à l'extravagance & à la fureur : un plat composé de lan-

a Quid miraris ? quid stupes ? Pompa est. Ostenduntur istæ res, non possidentur. *Senec. Epist.* 110.

Ambitio & luxuria scenam desiderant : sanabis ista, si absconderis. *Id. Epist* 94.

Assuescamus à nobis removere pompam, & usus rerum non ornamenta metiri. *Id. De tranquil. anim. cap.* 9.

gues des oiseaux les plus rares qui fussent dans l'univers; plusieurs perles d'un prix infini fondues, & infusées dans une liqueur, pour avoir le plaisir d'avaler en un seul coup un million.

A ces monstres de faste & de luxe, qui deshonorent l'humanité, opposons la modestie & la frugalité d'un Caton, l'honneur de son siecle & de sa République: je parle de l'ancien, surnommé ordinairement le Censeur. Il se glorifioit de n'avoir jamais bû d'autre vin que celui de ses ouvriers & de ses domestiques, de n'avoir jamais fait acheter de viande pour son souper qui passat * trente sesterces, de n'avoir jamais porté de robe qui eût couté plus de * cent drachmes d'argent. Il avoit appris, disoit-il, à vivre ainsi, par l'exemple du célébre Curius, ce grand homme qui chassa Pyrrhus de l'Italie, & qui remporta trois fois l'honneur du triomphe. La maison qu'il avoit habitée dans le pays des Sabins, étoit voisine de celle de Caton, & par cette raison il le regardoit comme un modéle que le titre du voisinage devoit encore lui rendre plus respectable. C'est ce

Plut. in vit. Caton. Cens.

* trois livres quinze sols.

* cinquante livres.

Curius que les ambaſſadeurs des Samnites trouvérent dans une maiſon petitement & pauvrement bâtie, aſſis au coin de ſon feu où il faiſoit cuire des racines; & qui refuſa avec hauteur leurs préſens, ajoûtant que quiconque ſe pouvoit contenter d'un tel repas n'avoit pas beſoin d'or; & que pour lui il eſtimoit plus honorable de commander à ceux qui avoient de l'or, que de l'avoir ſoi-même.

Ces exemples, comme trop anciens, pourront faire peu d'impreſſion ſur la plupart des hommes de notre ſiecle: mais ils en faiſoient une ſi profonde ſur pluſieurs des plus grands Empereurs Romains, que quoiqu'ils fuſſent au comble des richeſſes & de la puiſſance, qu'ils duſſent ſoutenir la majeſté d'un vaſte empire, & qu'ils euſſent devant les yeux les profuſions en tout genre de leurs prédéceſſeurs; ils croioient ne pouvoir aſpirer à devenir véritablement grands, qu'autant que s'élevant au-deſſus de la corruption de leur ſiecle, ils ſe rapprocheroient de ces vénérables modéles de l'antiquité, formés ſur les régles de la raiſon la plus pure, &

sur le goût le plus juste de la solide gloire.

C'est en étudiant ces grands originaux que Vespasien se déclara l'ennemi du faste, des délices, de la bonne chere, & qu'il voulut dans tout son extérieur imiter la modestie & la frugalité des anciens. C'est par ces vertus qu'il arrêta le cours du luxe public & des dépenses excessives, sur tout celles de la table. [a] Et ce désordre, qui avoit paru à Tibere au-dessus des remedes, qui s'étoit infiniment accru depuis sous les mauvais princes, & que les loix armées de toute la terreur des peines n'avoient pû réprimer, ceda à l'exemple seul de sa sobrieté & de sa simplicité, & au desir qu'on eut de lui plaire en l'imitant. Il dégrada de même & deshonora le luxe & la molesse, en ôtant le brevet d'une charge à un jeune homme qui étoit venu tout parfumé pour l'en remercier, & en ajoûtant : *J'aimerois mieux que vous sentissiez l'ail.*

Tacit. Ann. lib. 3. cap. 52.

Sueton. lib. 8. cap. 8.

Præfecturam.

Les Empereurs Nerva, Trajan,

a Præcipuus adstricti moris auctor Vespasianus fuit, antiquo ipse cultu victuque : obsequium inde in principem, & æmulandi amor, validior quàm pœna ex legibus & metus. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 55.*

Antonin, Marc-Aurele, Sévére, Alexandre, Pertinax, Aurélien, Tacite, Claude II. Probe, tous princes qui ont fait le plus d'honneur au trône, conduits par le même goût, & disciples des mêmes maîtres, se sont toujours piqués d'avoir une table des plus frugales & des plus modestes, & en ont sévérement banni la somptuosité & les délicatesses de la bonne chere. La plupart même d'entr'eux se contentoient à l'armée des nourritures * les plus communes qu'on donne aux soldats; & afin qu'ils n'en pussent douter, Alexandre faisoit tenir sa tente ouverte pendant ses repas. Quand il n'étoit point à l'armée, la dépense journaliere de sa maison, dont le détail * nous étonne, étoit si modique, qu'à peine suffiroit-elle aujourd'hui à un simple particulier. Il n'avoit aucune vaisselle d'or, & celle d'argent n'alloit pas à trois cens marcs : de sorte que, quand il vouloit traiter beaucoup de monde, il empruntoit de la vaisselle à ses amis

** Fromages, lard, féves, légumes.*

* *Quinze pintes de vin par jour, trente livres de viande, & 80. livres de pain. On y ajoutoit seulement un oison les jours de fête, & dans les plus grandes solemnités un Faisan ou deux, & deux Chapons.* Lamprid. in vita Alexan.

avec leurs gens pour ſervir, n'ayant gardé dans le palais qu'autant d'officiers qu'il lui en faloit dans ſon ordinaire. Ce n'étoit point par un eſprit d'épargne qu'il en uſoit ainſi; car jamais prince ne fut plus libéral. Mais il étoit convaincu, comme il le

Lamp. in vit. Alexand.

répétoit ſouvent, que ce n'étoit pas dans l'éclat ni dans la magnificence que conſiſtoit la grandeur & la gloire de l'Empire, mais dans les forces de l'Etat, & dans la vertu de ceux qui gouvernent. * Ptolémée, Roi d'Egypte, lontems auparavant avoit donné l'exemple d'une pareille modeſtie. Il n'avoit dans ſon palais que peu de vaiſſelle, dont la quantité étoit bornée à ſon uſage particulier. Et quand il donnoit à manger à ſes amis, il en envoioit querir chez eux,[a] en déclarant qu'il eſt plus digne d'un Roi d'enrichir les autres, que d'être riche lui-même.

*fils de Lagus. *Plut. in Apophthegm.*

Syneſius.

Ce que l'hiſtoire raporte de l'Empereur Probe, * qui tient un des premiers rangs entre les plus grands Princes, & ſous qui l'Empire Romain

a Τοῦ πλουτεῖν ἔλεγε τὸ πλουτίζειν εἶναι βασιλικώτερον.

* *Sineſius le nomme* Carin: *mais M. de Tillemont, après le P. Petau, prétend que cela convient mieux Probe.*

monta au comble de ſon bonheur, n'eſt pas moins digne d'admiration. Pendant la guerre qu'il fit aux Perſes, comme il s'étoit aſſis à terre ſur l'herbe pour y prendre ſon repas, qui n'étoit composé que d'un plat de poits cuits la veille, & de quelques morceaux de porc ſalé, on vint lui annoncer l'arrivée des ambaſſadeurs de Perſe. Sans changer ni de poſture, ni d'habit qui conſiſtoit en une caſaque de pourpre mais de laine, & en un bonnet qu'il portoit parcequ'il n'avoit pas un cheveu ; il commanda qu'on les fît approcher, & il leur dit qu'il étoit l'Empereur, & qu'ils pouvoient dire à leur Maître, que s'il ne penſoit à lui, il alloit rendre en un mois toutes ſes campagnes auſſi nues d'arbres & de grains, que ſa tête l'étoit de cheveux ; & en même tems il ôta ſon bonnet, pour leur mieux faire comprendre ce qu'il leur diſoit. Il les invita à prendre part à ſon repas s'ils avoient beſoin de manger ; ſinon, qu'ils n'avoient qu'à ſe retirer à l'heure même. Les ambaſſadeurs firent leur raport à leur Prince, qui fut tout effraié, auſſi-bien que ſes ſoldats, d'avoir affaire à des gens ſi

ennemis des délices & du luxe. Il vint lui-même trouver l'Empereur, & accorda tout ce qu'on lui demandoit.

Dans le paralléle de tout ce que j'ai raporté jusqu'ici sur le faste & sur la simplicité, où l'on voit d'un côté tout ce qu'il y a de plus brillant, les richesses, les superbes bâtimens, les meubles & les vétemens les plus précieux, la table le plus somptueusement & le plus délicatement servie; & où l'on n'aperçoit d'autre part que pauvreté, simplicité, frugalité, modestie, mais accompagnées de victoires, de triomphes, de consulats, de dictatures, de l'empire même du monde entier: je demande, en ne consultant que le bon sens & la droite raison, de quel côté on mettra le noble & le grand, & auquel des deux l'on croira devoir accorder son estime & son admiration. La délibération ne sera pas difficile. Et c'est ce sentiment naturel, & non étudié, que je regarde comme la régle du bon goût sur la solide gloire & la véritable grandeur.

Quand je cite ces anciens exemples de modestie & de frugalité,

mon dessein n'est pas d'exiger qu'on s'y conforme en tout. Notre siecle & nos mœurs ne comportent plus une vertu si mâle & si robuste. Il y a d'ailleurs des bienséances à garder, & l'on peut dans chaque état & dans chaque genre ramener les choses à une honnête & louable médiocrité, qui en justifie & en rectifie l'usage. Mais combien devroit-on avoir de honte & de regret, en voiant jusqu'à quel point nos mœurs ont dégénéré de la vertu de ces anciens payens? & combien devroit-on faire d'efforts pour se raprocher au moins en quelque dégré de ces premiéres régles, si l'on est assez malheureux pour n'avoir plus le courage ou la liberté d'y atteindre?

Mon dessein, en raportant ces exemples, est premierement d'apprendre aux jeunes gens qu'ils ne doivent point regarder comme méprisables ni comme malheureux ceux qui mènent une vie pauvre & frugale. C'est la réflexion que fait Séneque à l'occasion de ces exemples mêmes dont je parle. [a] Croions-nous, dit-il, que

[a] Scilicet majores nostri, quorum virtus etiam nunc vitia nostra sustentat, infelices erant, qui

nos ancêtres, dont les vertus soutiennent encore aujourd'hui un empire que nos vices auroient fait perir depuis lontems, fussent fort à plaindre, parcequ'ils se préparoient eux-mêmes à manger, parcequ'ils n'avoient que des lits fort durs, parcequ'on ne voioit ni or ni diamans dans leurs maisons & dans leurs temples.

J'ai bien senti qu'on pourroit me faire une objection sur tout ce que je dirois des anciens Grecs & Romains. Car, quoiqu'on ait du respect pour les exemples de la frugalité, de la simplicité, de la pauvreté d'Aristide, de Cimon, de Curius, de Fabricius, de Caton, &c. il est assez naturel d'en rabattre quelque chose par la persuasion où l'on est que dans des Républiques pauvres il ne leur étoit gueres possible de vivre autrement; & il reste un doute dans la plupart des esprits, si ces exemples peuvent être d'usage pour notre siecle qui est plus riche & plus abondant, & où l'on se rendroit ridicule de vouloir

sibi manu sua parabant cibum, quibus terra cubile erat, quorum tecta nondum auro fulgebant, quorum templa nondum gemmis nitebant? *Senec. De consolat. ad Helv. cap.* 10.

les imiter. Mais il me ſemble que l'exemple des Empereurs doit rendre mes preuves complettes & ſans réplique. En effet, ſi ces maîtres du monde, dont les richeſſes égaloient la puiſſance, qui ſuccédoient à des Empereurs qui avoient porté le luxe, les délices, la bonne chere, & les folles dépenſes aux derniers excès, aimoient néanmoins la frugalité, la modeſtie, la ſimplicité, la pauvreté, que peut-on répliquer de raiſonnable contre les maximes que j'ai avancées ſur ce ſujet?

Je demande ſi ces grands princes dont je viens de parler, ſi ces hommes extraordinaires, ſi ces génies ſupérieurs n'avoient pas le goût de la véritable grandeur & de la ſolide gloire : ſi toutes les nations & tous les ſiecles ſe ſont trompés dans les éloges magnifiques qu'ils en ont faits : ſi quelqu'un oſa jamais les accuſer d'avoir avili ou la nobleſſe de leur naiſſance, ou la dignité de leur rang, ou la majeſté de l'Empire : ſi ce ne ſont pas au contraire ces qualités-là même qui les ont rehauſſés davantage, & qui leur ont attiré plus univerſellement l'eſtime, l'amour,

l'admiration de la poſtérité. Un particulier aujourd'hui ſe pourroit-il flater d'être meilleur juge qu'eux de la véritable gloire, & ſe devroit-il croire ou malheureux, ou deshonoré, de ſe trouver dans une ſi illuſtre compagnie, & de ſe voir à côté d'un Trajan, d'un Antonin, d'un Marc-Auréle? Fera-t-on plus de cas d'un Apicius, qui ſe donnant pour maître conſommé dans l'art de bien préparer un repas, gâta & corrompit ſon ſiecle par cette malheureuſe ſcience? *Senec. de consol. ad Helv. cap 10.* *Qui ſcientiam popinæ profeſſus, diſciplina ſua ſeculum infecit.* Préférera-t-on aux grands exemples que j'ai cités, ceux de Caligula, de Neron, d'Othon, de Vitellius, de Commode, d'Eliogabale? Car, par un bonheur ineſtimable, tous les bons Empereurs généralement & ſans exception ont été du caractére que je recommande ici; & généralement tous les méchans Empereurs ſe trouvent dans la claſſe oppoſée, avec tous les vices que je condanne.

En ſecond lieu mon deſſein eſt de faire eſtimer aux jeunes gens dans les grands hommes de l'antiquité le fonds même & le principe d'où par-

toit le généreux mépris qu'ils faiſoient de ce que preſque tous les hommes admirent & recherchent. Car c'eſt ce fonds, c'eſt cette diſpoſition de l'ame, qui eſt véritablement eſtimable. On peut au milieu des richeſſes & des grandeurs être détaché & modeſte : comme l'on peut dans l'obſcurité d'une vie pauvre & malheureuſe conſerver beaucoup d'orgueil & d'avarice.

L'Empereur Antonin eſt regardé comme l'un des plus grands princes qui aient jamais regné. Il fut en telle vénération à toute la poſtérité, que ni le peuple Romain, ni les ſoldats, ne pouvoient ſouffrir d'Empereur qui ne portât ſon nom ; & Alexandre Sévere trouva même ce nom trop auguſte, pour oſer le prendre. Antonin, par une égalité d'eſprit & une grandeur d'ame qui le rendoient indépendant de toutes les choſes extérieures, ſe contentoit pour l'ordinaire de ce qu'il y a de plus ſimple & de plus médiocre. Comme il ne recherchoit rien de particulier dans ſa nourriture, dans ſon logement, dans ſon lit, dans ſes domeſtiques, dans ſes habits, ne voulant que les

Dio. l. b. 70. Capitol. in vit. T. Ant.

Capitol. in vit. Macrin. Did. Geta. Lamprid. in vit. Alexand.

M. Aurel. lib. 1. c. 18. & lib. 6. c. 23.

étofes communes, & qui se rencontroient les premiéres : aussi usoit-il des commodités qui se présentoient, sans les rejetter par vanité ; prêt à user de tout avec modération, & à se priver de tout sans chagrin.

C'est ce fonds & cette disposition d'esprit que la femme de Tubéron, dont j'ai déja parlé, admiroit sur tout dans son mari, selon la remarque judicieuse de Plutarque. [a] » Elle ne » rougissoit point, dit cet historien, » de la pauvreté de son mari : mais » elle admiroit en lui la vertu qui le » faisoit consentir à rester pauvre : c'est-à-dire, le motif qui le retenoit dans sa pauvreté, en lui interdisant les moiens de s'enrichir, qui sont ordinairement peu honnêtes, & mêlés d'injustice. Car les voies légitimes d'amasser du bien étoient très-rares pour un noble Romain, à qui celles du négoce & des manufactures étoient fermées, & qui ne pouvoit attendre, pour récompense des services qu'il rendoit à l'Etat, ni gratification, ni pension, ni aucune autre sorte de bienfaits que les Officiers ont coutume

[a] Οὐκ αἰσχυνομέναι τὴν πενίαν τῶ ἀνδρὸς, ἀλλὰ θαυμάζουσα τὴν ἀρετὴν δι' ἧς πένης ἦν.

aujourd'hui

aujourd'hui de recevoir de la libéralité de nos Rois. Il ne pouvoit gueres devenir riche qu'en pillant les Provinces comme les autres Magiſtrats & les autres Généraux. Et c'eſt cette grandeur d'ame, ce déſintereſſement, cette délicateſſe, cet amour de la juſtice, qui lui faiſoient rejetter tous les indignes moiens de ſortir de la pauvreté, que cette Dame admiroit, & avec grande raiſon. Infiniment élevée au deſſus des ſentimens ordinaires, elle démêloit à travers les voiles de la pauvreté & de la ſimplicité la grandeur d'ame qui en étoit la cauſe & ſe croioit obligée de reſpecter encore d'avantage ſon mari par l'endroit même qui l'auroit peut-être rendu mépriſable à d'autres. θαυμάζουσα τὴν ἀρετὴν δι' ἣν πένης ἦν.

Il me ſemble que ce ſont ces ſortes de traits qu'il faut principalement faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture de l'hiſtoire, parceque rien n'eſt plus capable de leur former le goût & le jugement, & c'eſt à quoi doit tendre tout le travail des maîtres.

Il eſt bon auſſi de fortifier ces inſtructions par des exemples tirés de

l'histoire moderne, & sur-tout des grands hommes dont la mémoire est encore récente. Qui n'a pas entendu parler de la simplicité & de la modestie de M. de Turenne dans son train & dans ses équipages? » Il se » cache, dit M. Fléchier dans son » Oraison funébre; mais sa réputa- » tion le découvre. Il marche sans » suite & sans équipages; mais cha- » cun dans son esprit le met sur un » char de triomphe. On compte, en » le voiant, les ennemis qu'il a vain- » cus, non pas les serviteurs qui le » suivent. Tout seul qu'il est, on se » figure autour de lui ses vertus & » ses victoires qui l'accompagnent. » Il y a je ne sai quoi de noble dans » cette honnête simplicité; & moins » il est superbe, plus il devient vé- » nérable. Il avoit le même caractére en tout; dans ses bâtimens, dans ses meubles, dans sa table. M. de Catinat, digne disciple d'un tel maître, l'imita dans cette simplicité, comme dans ses vertus guerriéres.

J'ai entendu dire à des Officiers qui avoient servi sous ces deux grands hommes, qu'à l'armée leurs tables étoient servies proprement, mais

très-ſimplement ; qu'elles étoient abondantes, mais militaires ; qu'on n'y mangeoit que des viandes communes, & qu'on n'y buvoit que du vin tel qu'il naiſſoit dans le pays où les troupes ſe trouvoient.

Le Maréchal de la Ferté, que ſon grand âge & ſes infirmités avoient mis hors d'état de ſervir, avoit un fils, dont il faiſoit préparer les équipages pour la campagne. Son maître-d'hôtel aiant fait par ordre du fils une ample proviſion de truffes, de morilles, & de toutes les autres choſes néceſſaires pour faire d'excellens ragoûts, lui en apporta le mémoire. Le Maréchal n'eut pas plûtôt vû dequoi il s'agiſſoit, qu'il jetta le mémoire avec indignation, en diſant : » Ce n'eſt pas ainſi que nous avons » fait la guerre. De la groſſe viande » apprêtée ſimplement, c'étoient-là » tous nos ragoûts. Dites à mon fils, » que je ne veux entrer pour rien » dans une dépenſe auſſi folle que » celle-là, & auſſi indigne d'un hom» me de guerre. On tient ceci d'un Officier qui l'a entendu dire au Maréchal de la Ferté.

Le même homme a remarqué

que dans la derniére guerre les Officiers qui se trouvoient rassemblés à Paris ne s'entretenoient presque que de la bonne chére qu'ils avoient faite pendant la campagne.

Louis XIV. dans le Code militaire qu'il a laissé, & qui renferme divers réglemens pour les gens de guerre, outre ce qui regarde la vaisselle d'argent, les équipages, & les habits, recommande en particulier [a] la simplicité & la frugalité des repas, entre pour cela dans un fort grand détail, & défend sous de grosses peines les dépenses & la somptuosité des tables. C'est qu'un Prince habile dans l'art de regner, comprend aisément de quelle importance il est

[a] *Sa Majesté voulant par toutes voies ôter les moiens aux Officiers Généraux de ses armées de se constituer en des dépenses inutiles & superflues, comme celles qui se font en leurs tables, s'étant introduit une méchante coutume de faire dans les armées des repas plus magnifiques & somptueux qu'ils ne font ordinairement en leurs maisons; ce qui non seulement incommode les plus riches, mais ruine entierement les moins accommodés, qui à leur exemple*, PAR UNE FAUSSE RÉPUTATION, *croient être obligés de les imiter . . . Défend Sa Majesté aux Lieutenans Généraux, &c. qui tiendront table, d'y faire servir autre chose que des potages & du rôti: avec des entrées & entremets qui ne seront que de grosses viandes, sans qu'il puisse y avoir aucunes assiettes volantes ni hors d'œuvre, &c.* Réglemens du 24. Mars 1672. & du premier Avril 1705.

pour l'État de bannir des armées tout luxe & toute magnificence ; [a] de réprimer la folle ambition de ceux qui croient se distinguer [b] par une fausse politesse, & par l'étude de tout ce qui énerve & amollit les hommes ; & de couvrir de honte des profusions qui consument en peu de mois ce qui serviroit pendant plusieurs années.

§. V.

DIGNITE'S, HONNEURS.

Les dignités, & les marques de respect qui y sont attachées, peuvent avoir de quoi flater agréablement l'ambition & la vanité de l'homme ; mais elles ne lui procurent point par elles-mêmes une véritable gloire, ni une solide grandeur, parcequ'elles lui sont étrangéres, qu'elles ne sont pas toujours la preuve & la récompense du mérite, qu'elles n'ajoutent rien aux bonnes qualités ni du corps

a. Ambitione stolida luxuriosos apparatus conviviorum, & irritamenta libidinum, ut instrumenta belli, lucrantur. *Tacit. hist. lib.* 1. *cap.* 88.

b Paulatim discessum ad delinimenta vitiorum, balnea, & conviviorum elegantiam ; idque apud imperitos humanitas vocatur. *Tacit. in vit. Agric. cap.* 21.

ni de l'esprit, qu'elles ne remedient à aucuns de ses défauts, & que souvent au contraire elles ne servent qu'à les multiplier & à les rendre plus remarquables, en les rendant publics, & les exposant à un plus grand jour. Ceux qui jugent sainement des choses, sans se laisser éblouir par un vain éclat, ont toujours regardé les dignités comme un poids, dont ils se trouvoient plûtôt chargés qu'honorés; & plus elles étoient élevées, plus ce poids leur a paru pesant & terrible. Il n'y a rien de plus grand ni de plus brillant aux yeux des hommes, que l'autorité souveraine & la roiauté; & il n'y a rien en même-tems de plus pénible ni de plus accablant. La gloire qui l'environne fait qu'on admire avec raison ceux qui ont eu le courage de la refuser : les travaux & les peines dont elle est inséparable font qu'on admire encore davantage ceux qui en remplissent tous les devoirs.

Ces jeunes Sidoniens qui refusérent le sceptre qui leur étoit offert, avoient bien compris, comme Héphestion le leur dit, qu'il y avoit infiniment plus de gloire à mépriser la

roiauté, qu'à l'accepter : *Primi intellexistis quanto majus esset regnum fastidire, quàm accipere.* Et la réponse d'Abdalonyme, qu'on avoit tiré de la poussiere pour le faire monter sur le trône, marque assez quels étoient ses sentimens. Alexandre lui aiant demandé comment il avoit porté son état de pauvreté & de misére : » Plaise aux Dieux, répondit-il, » que je puisse porter la roiauté avec » autant de force & de courage ! *Utinam, inquit, eodem animo regnum pati possim!* Ce mot, *regnum pati*, » porter, souffrir la roiauté, » est plein de sens, & signifie qu'il la regardoit comme un fardeau plus pesant & plus dangereux que la pauvreté. *Q. Curt. l. 4. n. 1.*

On verra dans la suite combien il falut faire de violence à Numa Pompilius second roi des Romains, pour lui faire accepter une autorité qui lui paroissoit d'autant plus formidable, qu'elle lui donnoit un pouvoir presque sans bornes, & que sous le titre spécieux de Roi & de Maître, elle le rendoit effectivement le serviteur & l'esclave de tous ses sujets.

Tacite & Probe, qui ont fait tant *Vopisc. in vit.*

Tacit. & Prob. d'honneur à leur place, furent tous deux élevés à l'Empire malgré eux. Le premier eut beau représenter son âge avancé & sa foiblesse, qui le mettoient hors d'état de marcher à la tête des armées : [a] tout le Sénat lui répondit que c'étoit à son esprit & à sa prudence que l'Empire étoit confié, & que c'étoit son mérite que l'on choisissoit, & non son corps. Une lettre que Probe écrivit à un des principaux Officiers de l'Empire, nous apprend quels étoient ses véritables sentimens. » Je n'ai jamais » désiré, lui dit-il, la place où je » suis ; je n'y suis monté qu'à regret, » & je n'y demeure que parce que j'y » suis forcé par la crainte de jetter » la République dans de nouveaux » périls, & de m'y exposer moi-» même.

Vie de Charles V. par Leti. Après la mort de l'Empereur Maximilien, on vit naître de puissantes brigues de la part de ceux qui prétendoient à l'Empire. Les deux plus considérables Concurrens furent François I. & Charles V. Les Electeurs,

a Quis meliùs quàm senex imperat? Imperatorem te, non militem facimus. Tu jube, milites pugnent: animum tuum, non corpus eligimus.

pour mettre fin à ces conteſtations, réſolurent de les exclure tous deux comme étrangers, & de mettre la Couronne Impériale ſur la tête d'un homme de leur nation, & du nombre des Electeurs. Ils choiſirent donc d'une commune voix Frédéric de Saxe, ſurnommé le Sage, qui demanda deux jours pour ſe déterminer, & au troiſiéme il remercia les Electeurs avec beaucoup de modeſtie, en leur repréſentant qu'à l'âge où il étoit il ne ſe ſentoit pas aſſez de force pour ſoutenir un ſi grand poids. Toutes les remontrances qu'on lui fit n'aiant pû vaincre ſa réſiſtance, les Electeurs le priérent de nommer la perſonne qu'il jugeroit en conſcience la plus propre, l'aſſurant qu'ils s'en raporteroient à ſon avis. Fréderic refuſa lon-tems de le faire; mais enfin, forcé par les vives inſtances des Electeurs, il ſe déclara pour le Roi Catholique.

Ce que nous avons dit de l'Autorité Souveraine; il faut le dire de toutes les places de l'Etat, & de toutes les Magiſtratures. Les Princes les plus éclairés ont écarté les ambitieux, & cherché ceux qui fuyoient

les emplois. Ils ont vû, malgré les ténébres de l'infidélité » que la République ne pouvoit être sûrement » confiée qu'à ceux qui avoient assez » de mérite pour n'oser s'en charger. Et ils cherchoient avec tant de soin des hommes dignes des premiéres places, qu'ils en trouvoient à qui il faloit faire violence pour les leur faire accepter, comme Pline le fait remarquer de Trajan.

Lamprid. in vit. Alex. Sev.

Tous ces exemples nous montrent qu'il n'y a rien de véritablement grand dans les dignités que le danger qui les environne; qu'il faut mettre la véritable gloire à savoir les mépriser généreusement, ou à ne s'en charger que pour l'utilité publique; que la solide grandeur consiste à renoncer à la grandeur même; qu'on en est esclave dès qu'on la desire, & qu'on est au-dessus d'elle quand on la méprise.

§. VI.

Victoires, Noblesse d'Extraction, Talens de l'Esprit, Réputation.

Je réunis sous un même titre ces

avantages, quoique très-différens entre eux, parce qu'ils ont tous quelque chose d'extrêmement flateur & de séduisant, & qu'ils paroissent avoir quelque chose de plus propre & de plus personnel à ceux qui les possedent. Mais, quoiqu'ils soient d'un ordre bien supérieur aux autres biens dont j'ai parlé jusqu'ici, ce n'est point encore là pourtant ce qui fait la solide gloire & la véritable grandeur.

VICTOIRES.

S'il y a quelque chose qui soit capable d'élever l'homme au dessus de l'homme même, & de lui donner une supériorité qui le distingue du reste des mortels, il semble que c'est la gloire qui revient des combats & des victoires. Un Prince, un Général, qui marche à la tête d'une nombreuse armée, dont tous les yeux sont tournés vers lui; qui d'un seul signal fait remuer ce vaste corps dont il est l'ame, & met en mouvement cent mille bras; qui porte partout la terreur & l'effroi; qui voit tomber devant lui les plus forts remparts & les plus hautes tours; devant qui, en un mot, tout l'univers étonné & trem-

blant garde le silence : un tel homme paroît quelque chose de bien grand, & semble approcher beaucoup de la divinité.

Cependant, quand on examine de sang froid, sans préjugés, & avec des yeux éclairés par la raison, ces fameux heros de l'antiquité, ces illustres conquérans, on trouve souvent que cet éclat si brillant des actions guerriéres n'est qu'un vain phantôme, qui peut imposer de loin, mais qui disparoît & s'évanouit à mesure qu'on s'en approche ; & que toute cette prétendue gloire n'a souvent pour principe & pour fondement que l'ambition, l'avarice, l'injustice, la cruauté.

C'est ce que Séneque remarque des plus grands guerriers ; & de ceux qui ont eu le plus de part à l'admiration de tous les siecles. On trouve, dit-il, assez de heros qui ont porté au loin le fer & le feu, qui ont forcé des villes regardées avant eux comme imprenables, qui ont conquis & ravagé de vastes provinces, & qui sont arrivés jusqu'au bout de l'univers, couverts du sang des nations. Mais ces hommes vainqueurs de tant

Senec. Epist. 94.

de peuples, étoient eux-mêmes vaincus par leurs passions. Ils n'ont trouvé personne qui leur résistât : mais eux-mêmes n'avoient pû résister à l'ambition & à la cruauté.

Peut-on appeller autrement que fureur ce mouvement impétueux qui poussoit Alexandre dans des pays éloignés & inconnus pour les ravager ? Etoit-il sage, d'enlever à chaque particulier, à chaque pays, ce qu'il avoit de plus cher & de plus précieux, & de porter par-tout la désolation, en commençant par la Gréce même, à laquelle il étoit redevable de son éducation ? Quelle rage de gloire, que celle pour qui le monde entier étoit trop petit ! [a] Il demandoit un jour à un pirate qu'il avoit pris, quel droit il croioit avoir d'infester ainsi les mers : » Le même, répliqua le pirate avec une libre fier- *Ibid.*

[a] Eleganter & veraciter Alexandro illi Magno quidam comprehensus pirata respondit. Nam cùm idem rex hominem interrogasset, quid ei videretur, ut mare haberet infestum ; Ille libera contumacia : Quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor : quia tu magna classe, imperator. *Fragmens de Cicéron du troisieme livre de la République, cité par saint Augustin, liv. 4. de la Cité de Dieu, chap. 4.*

té, » que tu as de piller l'univers. » Mais parce que je le fais avec un » petit navire, on m'appelle Brigant : » & toi, qui le fais avec une grande » flote, on te donne le nom de Con- » quérant. Réponse très-spirituelle, & encore plus véritable !

[a] Qu'est-ce qui étoufa dans le cœur de César tous les sentimens de fidélité, de soumission, de justice, d'humanité, & de reconnoissance qu'il devoit à sa République, qui l'avoit tiré de la foule des citoiens pour lui confier les plus grands commandemens, & pour lui prodiguer les dignités & les honneurs, sinon une ambition démesurée, & une illusion de fausse gloire, qui lui inspira un desir ardent de voir tous les autres au dessous de lui ; & qui lui fit dire, qu'il aimeroit mieux être le premier dans un village, que le second à Rome ? Quel autre motif le porta à tourner contre le sein de sa patrie les armes mêmes qu'elle lui avoit mises à la main contre les ennemis de l'Etat, & d'emploier toute la puissance

a Quid C. Cæsarem in sua fata pariter ac publica immisit ? Gloria, & ambitio ; & nullus supra ceteros eminendi modus. *Senec. epist.* 94.

& toute la grandeur qu'il ne tenoit que d'elle seule, pour la mettre aux fers après l'avoir fait nager dans le sang de ses enfans? Il pensoit sans doute, comme disoit Civilis chef des révoltés contre les Romains, que tout est permis à un homme qui a les armes à la main, & qu'on ne rend point compte de la victoire: *victoria rationem non reddi.* Tacit. hist. lib. 4. cap. 14.

Tout homme équitable & sensé, qui lira attentivement & de suite toutes les vies des hommes illustres Grecs & Romains de Plutarque, s'il s'examine & s'interroge lui-même, sentira au fonds de son cœur que ce n'est point à Alexandre ni à César qu'il donne la préférence sur tous les autres; qu'ils ne sont ni les plus grands, ni les plus accomplis, ni ceux qui font le plus d'honneur à la nature humaine; & qu'il ne les juge pas les plus dignes de son estime, de son amour, de sa vénération, ni des justes louanges de la postérité.

D'ailleurs, la valeur guerriére laisse souvent des hommes, que des victoires ont rendu célébres, très-foibles & très-médiocres dans d'autres tems, & par raport à d'autres objets.

[a] Mêlés de bonnes & de mauvaises qualités ils font effort pour paroître grands, quand ils se donnent en spectacle : mais ils rentrent dans leur petitesse naturelle, dès qu'ils se négligent & qu'ils n'ont plus de témoin. On est étonné, quand on les voit seuls & sans armées, combien il y a de distance entre un Général & un grand homme.

Pour porter sur ces fameux Conquérans un jugement équitable & éclairé, il est nécessaire d'apprendre aux jeunes gens à séparer avec soin ce qu'ils ont d'estimable d'avec ce qui est digne de censure. En rendant justice à leur courage, à leur activité, à leur habileté dans les affaires, à leur prudence, il faut les plaindre d'avoir souvent ignoré l'usage qu'ils devoient faire de ces grandes qualités, & d'avoir employé au vice & à leurs passions des talens toujours estimables en eux-mêmes, mais qui n'auroient dû servir qu'à la vertu. Faute de distinguer des choses si différentes, il n'est que trop ordinaire

a Malis bonisque artibus mixtus, &c. Palàm laudares : secreta malè audiebant. *Tacit. hist. lib. 1. cap. 10.*

de confondre leurs véritables motifs avec les prétextes, la fin secrete qu'ils se proposoient avec les moiens qu'ils emploioient, leurs talens avec l'abus qu'ils en ont fait. Et par une erreur encore plus pernicieuse, en nous laissant trop éblouir par leurs belles actions, dont l'éclat couvre ce qu'elles ont de vicieux & d'injuste, nous leur accordons une estime entiére & sans exception, & nous accoutumons les personnes peu attentives à mettre le vice à la place de la vertu, & à combler de louange ce qui ne mérite que du blâme. Ce qui peut rendre les victoires glorieuses & dignes d'admiration, c'est la justice de la guerre, & la sagesse du Conquérant. Car il faut poser pour principe, que la gloire ne peut jamais être séparée de la justice; *Nihil honestum esse potest, quod justitiâ vacat* : & que si c'est la cupidité, & non l'utilité publique, qui fait affronter les périls, une telle disposition ne mérite point le nom de courage & de force, & ne peut

Offic. lib. 1. n. 62.

a Animus paratus ad periculum, si sua cupiditate, non utilitate communi impellitur, audaciæ potiùs nomen habeat, quàm fortitudinis. *Ibid. n. 63.*

être appellée qu'audace & férocité.

Hist. du Cheval. Bayard. Une parole célébre du Chevalier Bayard mourant montre bien la vérité de ce que je viens de dire. Il avoit été blessé mortellement en combattant pour son Roi, & étoit couché au pié d'un arbre. Le Connétable Duc de Bourbon, qui poursuivoit l'armée des Francois, passant près de lui, & l'aiant reconnu, lui dit qu'il avoit grande pitié de lui, le voiant en cet état, pour avoir été si vertueux Chevalier. Le Capitaine Bayard lui répondit : *Monsieur, il n'y a point de pitié en moi ; car je meurs en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous, de vous voir servir contre votre Prince, & votre patrie, & votre serment.* Et peu après ledit Bayard rendit l'esprit. La gloire est-elle ici du côté du vainqueur, & le sort du mourant ne lui est-il pas infiniment préférable ?

Noblesse de l'Extraction.

Il faut avouer qu'il y a dans [a] la noblesse de l'extraction & dans l'ancienneté des familles je ne sai quel attrait

[a] Erat hominum opinioni nobilitate ipsa, blanda conciliatricula, commendatus. *Cic. pro Sext. n. 21.*

puissant pour se concilier l'estime, & pour gagner les cœurs. Ce respect qu'il est naturel d'avoir pour les Nobles, [a] est une sorte d'hommage qu'on se croit encore obligé de rendre à la mémoire de leurs ancêtres à cause des grands services qu'ils ont rendu à la République, & comme la continuation du paiement d'une dette dont on n'a pu s'acquitter pleinement à leur égard, & qui par cette raison doit se répandre sur toute leur postérité.

Outre le titre de reconnoissance qui nous engage à ne pas borner notre respect pour les grands hommes au tems où ils vivent, comme eux-mêmes n'y bornent pas leur zéle, mais s'efforcent de devenir utiles aux siecles futurs ; [b] l'interêt public demande qu'on paie à leurs descendans ce tribut d'honneur & de considération, qui est pour eux un engagement à soutenir & à perpétuer

Senec. de benef lib. 4. cap. 30.

a Quia in oratione plerique hoc perficiunt, ut tantum majoribus eorum debitum esse videatur, unde etiam, quod posteris solveretur, redundaret. *De leg. Agr. ad popul. n.* 1.

b O mnes boni mper nobilitati favemus, & quia utile est reipublicæ nobiles homines esse dignos majoribus suis & quia valet apud nos clarorum hominum & benè de rep. meritorum, memoria etiam mortuorum. *Cic. pro Sext. n.* 21.

dans leur famille la réputation de leurs ancêtres, en se piquant d'y perpétuer aussi les mêmes vertus qui ont illustré leurs ayeux.

Mais, afin que cet honneur qu'on rend à la noblesse, soit un véritable hommage, il doit être volontaire, & partir du cœur. Dès qu'on prétend l'éxiger à titre de dette, ou l'arracher par force, on perd tout le droit qu'on y avoit, & il se change en haine & en mépris. L'orgueil d'un homme qui croit que tout lui est dû à cause de sa naissance, & qui du haut de son rang méprise le reste des hommes, choque trop l'amour propre, pour ne pas révolter contre lui tous les esprits. Est-ce en effet une si grande gloire que de compter une longue suite d'ayeux illustres par leurs vertus, quand on leur ressemble peu? Le mérite des autres devient-il le nôtre? [a] Les images des ancêtres rangées en grand nombre dans une sale, rendent-elles un homme plus estimable? Si l'honneur des familles consiste à pouvoir remonter d'âge en âge jus-

a Non facit nobilem atrium plenum fumosis imaginibus . . . Animus facit nobilem. *Senec. ep.* 44.

ques dans les siecles les plus reculés, & à se perdre dans les ténebres d'une antiquité obscure & inconnue, [a] nous sommes tous également nobles de ce côté-là, parce que nous avons tous une origine également ancienne.

[b] Il faut donc en revenir à l'unique source de la véritable noblesse, qui est le mérite & la vertu. On a vû des Nobles deshonorer leur nom par des vices bas & rampans, & des roturiers illustrer & annoblir leur famille par leurs grandes qualités. Il est beau de soutenir la gloire des ancêtres par des actions qui répondent à leur réputation : mais aussi il est glorieux de laisser à ses descendans un titre qu'on n'a point reçu de ses ayeux ; de devenir le chef & l'auteur de sa noblesse ; &, pour me servir d'un mot de Tibére qui vouloit couvrir le défaut de naissance de Curtius-Rufus, très-grand homme d'ailleurs, d'*être* [c] *né de soi-même*.

Senec. controv. 6. lib. 1.

» Je ne puis pas, disoit autrefois un

a Eadem omnibus principia, eademque origo. Nemo altero nobilior, nisi cui rectius ingenium, & artibus bonis aptius. *Senec. lib. 3. de benef. cap. 28.*

b Nobilitas sola est atque unica virtus *Juvenal. lib. 3. Sat. 8.*

c Curtius-Rufus videtur mihi ex se natus. *Tacit. Annal. lib. 11.*

illustre Romain, à qui la Noblesse reprochoit son peu de naissance,
» produire en public les images de
» mes ancêtres, leurs triomphes, ni
» leurs consulats : mais je puis, s'il
» en est besoin, produire les récom-
» penses militaires dont on m'a ho-
» noré, & les cicatrices des blessures
» que j'ai reçûes dans les combats.
» [a] Ce sont là mes images & mes
» titres de noblesse, que je n'ai point
» reçu de mes ancêtres, mais que
» je me suis acquis par les travaux
» & les dangers que j'ai essuiés.

Liv. lib. 4. n. 3. Il y avoit à Rome, dès les commencemens de la République, une éspéce de guerre déclarée entre la Noblesse & le peuple. Les Nobles d'abord croioient se deshonorer en s'alliant à des familles plébeiennes. Ils se regardoient comme une autre espéce d'hommes. Il sembloit qu'ils souffrissent avec peine que la populace respirât avec eux le même air, & reçût la même lumiére du soleil. Et ils avoient mis entre le peuple & les honneurs une barriére, que le mé-

a Hæc sunt meæ imagines, hæc nobilitas, non hereditate relicta, ut illa illis, sed quæ ego plurimis meis laboribus & periculis quæsivi. *Sallust. in bello Jugurth.*

rite eut bien de la peine dans la suite à forcer. Il resta toujours quelque chose de cette opposition & de cette antipathie entre les deux ordres, & Salluste remarque, en parlant de Métellus, que ses rares qualités étoient souillées & ternies par un air de hauteur & de mépris : défaut, ajoûte-t-il, qui n'est que trop ordinaire aux Nobles. *Cui quanquam virtus, gloria, atque alia optenda bonis superabant, tamen inerat contemptor animus & superbia, commune nobilitatis malum.* *Sallust. in bello Jugurth.*

Il faut donc bien se mettre dans l'esprit, que la noblesse qui vient de la naissance est infiniment au dessous de celle qui vient du mérite : & pour s'en bien convaincre, il ne faut que les comparer ensemble. Le Pape Clement VIII. fit une promotion de plusieurs Cardinaux, dans laquelle il comprit deux François, savoir M. d'Ossat, & le Comte de la Chapelle, qui depuis se fit appeller le Cardinal de Sourdis, du nom Seigneurial de sa maison : l'un, en qui le Pape *ne desiroit que l'extraction de plus grande maison*, parce qu'il y trouvoit abondamment tout le reste ; l'autre, à qui tout manquoit, excepté la naissance. *Vie du Card. d'Ossat par M. Amelot*

A qui des deux aimeroit-on mieux ressembler ?

Histoire de Xim. par M. Flechier liv. 6.

Le Cardinal de Granvelle, en parlant du Cardinal Ximenès, avoit accoutumé de dire : *Que le tems a souvent caché sous les voiles de l'oubli l'origine des grands hommes ; que celui-ci étoit sans doute issu de sang roial, ou que du moins il avoit un cœur de Roi dans la personne d'un particulier.*

S'il y a beaucoup de grandeur d'ame à oublier sa noblesse, & à ne s'en point prévaloir ; on peut dire aussi qu'il n'y en a pas moins pour ceux qui se sont élevés par leur mérite, à ne pas oublier la bassesse de leur extraction, & à n'en pas rougir.

Sueton. cap. 12.

Vespasien, non-seulement ne la dissimuloit pas, mais s'en faisoit quelquefois honneur : & il se mocqua publiquement de ceux qui par une fausse généalogie vouloient faire remonter sa maison jusqu'à Hercule.

Suet. c. 2. Vit. Vespas.

Le même Empereur, sans avoir honte d'un objet qui renouvelloit sans cesse le souvenir de son origine, continua, depuis qu'il fut parvenu à l'Empire, d'aller tous les ans passer l'été dans sa petite maison de campagne près de Rieti où il étoit né, & il

il n'y voulut faire ni augmentation, ni embelissement. Tite son fils s'y fit porter dans sa derniére maladie, afin de finir ses jours dans le lieu qui avoit vû naître & mourir son pere. Pertinax, le plus grand homme de son siecle, & qui fut bientôt après Empereur, pendant les trois ans qu'il demeura en Ligurie, logea dans la maison de son pere; & en ornant les environs par un grand nombre d'édifices publics, il laissa au milieu la cabanne paternelle, monument illustre & de son peu de naissance, & de sa grandeur d'ame. On diroit que ces Princes affectoient de rappeller le souvenir de leur ancien état, tant la grandeur de leur mérite personnel dédaignoit tout appui étranger, & sentoit qu'elle pouvoit se soutenir par elle-même. En effet, on ne voit pas que dans tout l'empire Romain personne leur ait jamais reproché l'obscurité de leur origine, ou qu'on ait pour cette raison diminué quelque chose de la vénération que leurs vertus leur attiroient.

Suet. vit. Tit. c. 11.

Capitol. vit. Pertin.

Tabernam.

Benoît XII, du pays de Foix, étoit fils d'un Meunier, d'où vient qu'il fut appellé le *Cardinal blanc*. Il n'ou-

Dict. de Moreri.

blia jamais sa premiére condition ; & quand il s'agit de marier sa niéce, il la refusa à de grands Seigneurs qui la demandoient, & la donna à un Marchand. Il disoit que les Papes devoient être semblables à Melchisedech qui n'avoit point de parens, & il se servoit pour l'ordinaire de ces paroles du Prophete, *Si les miens ne dominent point, je serai sans tache, & je serai purifié d'un très-grand crime.*

Ps. 18.

Histoire du Conc. de Const. par J. l'Enfant.

Jean de Brogni *, Cardinal de Viviers, qui présida au Concile de Constance en qualité de Doien des Cardinaux, avoit été porcher dans son enfance. Des religieux le rencontrérent exerçant ce vil emploi, & aiant remarqué en lui beaucoup d'esprit & de vivacité, ils lui proposérent d'aller à Rome dans le dessein de l'y faire étudier. Le jeune garçon accepta la proposition, & pour faire son voiage, alla de ce pas acheter des souliers chez un Cordonnier, qui lui fit crédit d'une partie du prix, & ajouta en riant qu'il le paieroit, lorsqu'il seroit devenu Cardinal. Il le devint en effet, & non-seulement il n'oublia point la bassesse de sa premiére condition, mais il voulut en perpétuer le

* *Brogni est un village près d'Anneci, entre Chamberi & Geneve.*

ſouvenir. Dans une chapelle qu'il fit bâtir à Geneve * au devant du portail de l'Egliſe de S. Pierre, il fit graver ſon avanture, s'étant fait repréſenter jeune, & piés nuds, gardant des pourceaux, ſous un arbre; & tout autour de la muraille, il avoit fait mettre des figures de ſouliers, pour marque de la faveur que lui avoit fait le Cordonnier. Ce monument ſubſiſte encore à Geneve.

* *Il avoit eu pendant quelque tems l'adminiſtration de cet Evêché.*

TALENS DE L'ESPRIT.

Quelque brillante que ſoit la gloire des armes & de la naiſſance, il y a dans celle qui vient de la ſcience & des talens de l'eſprit quelque choſe de plus intéreſſant. Elle ſemble naître davantage de notre propre fonds, & nous appartenir toute entiére. Elle n'eſt point bornée, comme celle des armes, à certains tems & à certaines occaſions, & n'eſt point, comme elle, dépendante de mille ſecours étrangers. Elle donne à l'homme une ſupériorité infiniment plus flateuſe que celle qui naît des richeſſes, de la naiſſance, des dignités, parce que tout cela eſt hors de nous, au lieu que l'eſprit eſt notre propre bien, ou

plûtôt qu'il est nous-même, & constitue notre essence.

Cependant ce n'est point l'esprit seul qui fait la solide gloire des hommes. Je le suppose excellent par lui-même, & orné de tout ce qu'il y a de plus rare & de plus exquis dans les sciences, philosophie, mathématiques, histoire, belles lettres, poesie, éloquence. Tout cela fait l'homme savant, mais non l'homme de bien: *Non faciunt bonos ista, sed doctos.* Et qu'est-ce que l'homme savant, s'il n'est que savant, sinon assez souvent un homme vain, entêté, plein de lui-même, méprisant tous les autres; &, pour le dire en un mot, un animal de gloire? C'est ainsi que Tertullien définit quelque part les savans du Paganisme: *animal gloriæ.*

Senec. Epist. 36.

Y a-t-il rien de plus pitoiable, & en même tems de plus digne de mépris, qu'un tel homme, sottement enflé de sa science & de son habileté, avide & insatiable de louanges; qui ne se nourrit que de vent & de fumée, & qui ne songe à vivre que dans l'opinion des autres? Philippe, pere d'Alexandre le Grand, fit merveilleusement sentir le ridicule de ce défaut

Ælian. lib. 12. cap. 51. Athen. lib. 7. cap. 10.

à un Medecin nommé Ménécrate, qui avoit eu la vanité de prendre le surnom de *Jupiter sauveur*, à cause de quelques cures heureuses qu'il avoit faites, & qu'il attribuoit uniquement à son savoir. L'aiant invité à manger chez lui, il lui fit dresser une table à part, sur laquelle on ne servit qu'une cassollette fumante d'encens. Le Medecin d'abord se crut fort honoré: mais comme on le laissa tout le reste du repas à jeun, il sentit bien ce que signifioit la fumée de cet encens; & après avoir servi de risée aux convives, il remporta du festin avec le titre de Jupiter sa faim toute entiére, & la juste honte qu'il avoit si bien méritée, en attribuant à sa seule habileté un succès qui lui venoit d'ailleurs.

Ce qu'il y a donc dans la science & dans les talens de l'esprit capable de faire honneur, n'est point la science même, ni les talens de l'esprit, mais le bon usage qu'on en fait; & l'on peut dire que la modestie, plus que toute autre chose, en releve infiniment le prix & l'éclat. On aime à voir les grands hommes avouer quelquefois qu'ils se sont trompés, com-

Lib. de vul-nerib. capit. me le fait le célébre Hippocrate à l'occasion d'une suture de tête, où il s'étoit mépris. [a] Un tel aveu, comme le remarque Celse, en raportant le trait dont je parle, suppose dans celui qui le fait un fonds de mérite non commun, & une élevation d'ame qui sent bien que ces pertes ne sont point capables de lui faire de tort : au lieu qu'un petit esprit qui ne peut se dissimuler sa pauvreté, n'a garde de rien hazarder ni de rien perdre volontairement du peu qu'il possede.

On aime aussi à voir les savans disputer entr'eux sans aigreur, sans emportement, sans passion, comme Cicéron marque qu'il étoit disposé à le faire : *Nos & refellere sine pertinacia, & refelli sine iracundia, parati sumus.* Notre siecle nous a fourni plusieurs exemples de cette vertu : mais quand il n'y auroit que celui du Pere Mabillon, il feroit infiniment d'honneur à la littérature. On sait combien,

Acad. Quæst. lib. 2. n. 5.

a De suturis se deceptum esse Hippocrates memoriæ prodidit, more magnorum virorum, & fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil sibi detrahunt. Magno ingenio, multaque nihilominus habituro, convenit etiam veri erroris simplex confessio. *Cels. lib. 8. cap. 4.*

dans ses disputes avec le fameux Abbé de la Trape, sa douceur & sa modération lui donnérent d'avantage sur son adversaire. Il en eut un autre, qui pouvoit disputer avec lui aussi-bien de modestie que de science : c'est le P. Papebroch, qui avoit donné lieu à la composition de la Diplomatique. » Je vous avoue, dit ce savant Jésuite dans une lettre latine qu'il écrivit au P. Mabillon sur ce sujet, en lui laissant la liberté de la publier, que je « n'ai plus d'autre satisfaction d'avoir « écrit sur cette matiére, que celle de « vous avoir donné occasion de com- « poser un ouvrage si accompli. Il est « vrai que j'ai senti d'abord quelque « peine en lisant votre livre, où je me « suis vû réfuté d'une maniére à ne pas « répondre : mais enfin l'utilité & la « beauté d'un ouvrage si précieux, ont « bientôt surmonté ma foiblesse ; & « pénétré de joie d'y voir la vérité « dans son plus beau jour, j'ai invité « mon compagnon d'études à venir « prendre part à l'admiration dont je « me suis trouvé tout rempli. C'est- « pourquoi ne faites pas difficulté, « toutes les fois que vous en aurez « l'occasion, de dire publiquement «

» que je suis entierement de votre
» avis.

Il y a des modesties artificieuses & étudiées, qui couvrent un orgueil secret: celle-ci montre une ingénuité & une simplicité, qui fait bien voir qu'elle part du cœur. Je ne puis finir cet article qui regarde le P. Mabillon, sans remarquer que feu M. l'Archevêque de Reims (le Tellier) en le présentant au Roi Louis XIV, lui dit:
» J'ai l'honneur, Sire, de présen-
» ter à votre Majesté le Moine de son
» roiaume le plus savant & le plus
» modeste.

Un autre caractére encore bien aimable dans un savant, c'est d'être toujours prêt à faire part aux autres de son travail, à leur communiquer ses remarques, à les aider de ses réflexions, & à contribuer de tout son pouvoir à la perfection de leurs ouvrages. Je ne sai si quelqu'un a porté plus loin ce caractére que M. de Tillemont. Ses recueils, ses extraits, qui étoient le fruit du travail de plusieurs années, devenoient le bien propre de quiconque en avoit besoin. Il ne craignoit point, comme cela est assez ordinaire aux savans, que ses

ouvrages ne perdissent le mérite de l'invention & la grace de la nouveauté, s'il les montroit à d'autres avant que de les avoir rendu publics. La même louange est dûe à M. d'Hérouval. * Si le mépris de la gloire & de la vaine réputation l'a empêché de rien produire au jour par lui-même, son zéle pour le bien public lui a fait prendre part à presque tous les ouvrages qui ont paru de son tems, en communiquant aux Auteurs ses lumiéres, ses remarques, & ses manuscrits.

* *Ant. de Vion, Auditeur des Comptes.*

RE'PUTATION.

C'est ici de tous les biens humains celui qui est regardé, même parmi les plus honnêtes gens, comme le plus cher & le plus précieux; & par raport auquel l'indifférence, & encore plus le mépris, paroissent interdits. [a] Que peut-on attendre en effet de quiconque est insensible au jugement que le public, & sur-tout les gens de bien portent de sa conduite? Ce n'est pas seulement, comme le

a Adhibenda est quædam reverentia & optimi cujusque, & reliquorum. Nam negligere quid de se quisque sentiat, non solùm arrogantis est, sed etiam omnino dissoluti. *Offic. lib. 1. n. 99.*

dit Cicéron, l'effet d'une fierté & d'une arrogance insupportable, c'est encore la marque d'un homme sans probité & sans honneur.

Mais aussi un desir trop empressé de louange, qui en est avide & affamé, & qui semble en quelque sorte la mendier, loin d'être la marque d'une grande ame, est la preuve la plus certaine d'un esprit vain & léger, qui se repaît de vent, & qui prend l'ombre pour la réalité.

Cependant c'est là le foible de la plûpart des hommes, & quelquefois même de ceux qui se distinguent par un mérite particulier, & ce qui les porte souvent à chercher la gloire où elle n'est pas.

Plut. in vit. Alex. Philippe de Macédoine n'avoit pas le goût fort délicat dans le choix des moiens qui peuvent attirer une solide réputation. Il ambitionnoit toute sorte de gloire, & en toute sorte de matiére. Il tiroit vanité, comme un déclamateur, de la force de son éloquence. Il comptoit les victoires que ses chariots remportoient aux jeux Olympiques, & il avoit grand soin de les faire graver sur ses monnoies. Il donnoit des leçons aux joueurs

d'instrumens, & prétendoit réformer les maîtres : ce qui lui attira de l'un d'eux cette ingénieuse réponse, qui sans l'offenser étoit fort capable de le desabuser : *A Dieu ne plaise que vous soyez jamais assez malheureux, Sire, pour savoir ces choses-là mieux que moi.* Il fit lui-même une pareille leçon à son fils, pour avoir marqué dans un repas trop d'habileté dans la musique. *N'as-tu pas honte*, lui dit-il, *de chanter si bien?* En effet, il y a des connoissances qui font le mérite d'un particulier, & où il est permis d'exceller à quiconque n'a point d'autre soin, mais qu'un Prince ne doit qu'effleurer ; parce que ce seroit se dégrader que d'affecter d'y être trop habile, & qu'il doit son tems à des choses plus sérieuses & plus importantes. [a] Neron, qui d'ailleurs avoit de l'esprit & de la vivacité, a été blamé d'avoir négligé des occupations convenables à son rang, pour s'amuser à graver, à peindre, à chanter, & à conduire des chariots. Un Prince qui a le goût de la vraie gloire, n'as-

a Nero puerilibus statim annis vividum animum in alia detorsit : cælare, & pingere, cantus aut regimen equorum exercere. *Tacit. Annal. lib.* 13. *cap.* 3.

pire point à une telle réputation. Il ſait à quelles connoiſſances il doit s'attacher, de quelles il doit s'abſtenir : & quelque penchant qu'il ſe ſente pour les ſciences, même les plus eſtimables, il ne s'y livre point, mais les étudie en prince, c'eſt-à-dire avec cette ſobrieté, & cette ſage retenue que Tacite admiroit dans ſon beau-pere Agricola : *Retinuit, quod eſt difficillimum, ex ſapientia modum.*

Vit. Agric. cap 4.

Cicéron trouve une vanité pitoiable dans la ſecrette joie que reſſentoit Démoſthéne de s'entendre louer en paſſant par une pauvre vendeuſe d'herbes. Lui-même étoit encore plus ſenſible à la louange que l'Orateur Grec.

Tuſc. Quaeſt. lib. 5. n. 103.

Il l'avoue de bonne foi dans une occaſion, où il peint merveilleuſement le cœur humain. Il revenoit de Sicile, où il avoit été Queſteur, dans la penſée qu'il n'étoit parlé que de lui dans toute l'Italie, & que par-tout il n'étoit fait mention que de ſa Queſture. Paſſant à Pouzolle, où les bains attiroient beaucoup de beau monde : Y a-t-il lontems, lui dit quelqu'un, que vous êtes parti de Rome ? quelle nouvelle y dit-on ? Moi, dit-il, tout

Cic. Orat. pro Planc. n. 64. 66.

surpris, je reviens de ma province. Oui, reprit l'autre, je me le rappelle, c'est d'Afrique. Point du tout, répliqua Cicéron d'un ton de dépit & de colére, c'est de Sicile. Eh! quoi, ajouta un troisiéme qui se prétendoit mieux informé que les autres, ne savez-vous pas qu'il a été Questeur à Syracuse, & il n'en étoit rien : car ç'avoit été dans une autre partie de la Sicile. Cicéron confus & honteux ne trouva d'autre expédient pour se tirer d'affaire, que de se mêler dans la foule : & il ajoute que cette avanture lui fut plus utile que n'auroient été tous les complimens ausquels il s'étoit attendu.

Il ne paroît pas pourtant qu'il en fût moins porté depuis à rechercher les louanges. Tout le monde sait avec quel soin il saisissoit toutes les occasions de parler de lui-même, jusqu'à en devenir insupportable. Mais rien ne marque mieux son caractére que sa lettre à l'Historien Lucceius, où il lui découvre naïvement & sans détour son foible au sujet des louanges. Il le pressoit d'écrire l'histoire de son Consulat, & de la publier de son vivant : afin, disoit-il, qu'étant mieux

Epist. 12. lib. 5.

connu des hommes, je puiſſe moi-même jouir de ma gloire & de ma réputation : *ut & ceteri viventibus nobis ex libris tuis nos cognoſcant, & noſmetipſi vivi gloriola noſtra perfruamur.* Il le prie avec inſtance de ne s'en pas tenir ſcrupuleuſement aux loix rigoureuſes de l'hiſtoire, d'accorder quelque choſe à l'amitié, aux dépens même de la vérité, & de ne point craindre de dire de lui plus de bien que peut-être il n'en penſe. *Itaque te planè etiam atque etiam rogo, ut & ornes ea vehementiùs etiam quàm fortaſſe ſentis, & in eo leges hiſtoriæ negligas..... amorique noſtro pluſculum etiam, quàm concedit veritas, largiaris.*

Voila ce que ſont preſque tous les hommes, ſouvent ſans s'en appercevoir. Car, à entendre Cicéron, il étoit tout-à-fait éloigné d'un tel foible. *Nihil eſt in me inane*, dit-il à Brutus, *neque enim debet.* Jamais perſonne, dit-il encore en écrivant à Caton, n'a été moins ſenſible que moi à la louange & aux vains applaudiſſemens du peuple. *Si quiſquam fuit unquam remotus & natura, & magis etiam (ut mihi quidem ſentire videor) ratione atque doctrina, ab inani laude*

Ad Brut. epiſt. 3.

Epiſt. 4. lib. 15. ad Famil.

& sermonibus vulgi, ego profectò is sum.

Pour mieux comprendre combien il y a de petitesse & de foiblesse dans cette vanité, il ne faut qu'ouvrir les yeux, & considérer combien il y a de grandeur d'ame & de noblesse dans une conduite opposée. Quelques traits choisis que j'en raporterai le feront mieux sentir.

1. *Souffrir avec peine la louange, & parler de soi-même avec modestie.*

Cette vertu, qui semble jetter un voile sur les plus belles actions, & qui n'est attentive qu'à les couvrir, sert malgré elle à les relever davantage, & à leur donner un lustre qui les rend plus éclatantes.

Niger, qui prit le titre d'Empereur en Orient, refusa le panegyrique que l'on vouloit prononcer à sa louange, & il s'en rendit encore plus digne par les motifs de son refus. Faites, dit-il, le panegyrique des anciens Capitaines, afin que ce qu'ils ont fait, nous apprenne ce que nous devons faire. Car c'est se moquer de faire l'éloge d'un homme vivant, & surtout d'un prince: ce n'est pas le louer parce qu'il fait bien, mais c'est le fla-

ter, afin d'en tirer quelque récompense. Pour moi, je veux être aimé durant ma vie, & loué après ma mort.

Second traité de la charité & de l'amour propre, ch. 5.

» Ceux, dit M. Nicole dans ses essais de Morale, » qui ont oui parler de la guerre aux deux premiers » Capitaines de ce siecle, (M. le Prince, & M. de Turenne) ont toujours » été ravis de la modestie de leurs » discours. Personne n'a jamais remarqué qu'il leur soit échapé sur » ce sujet la moindre parole qu'on » pût soupçonner de vanité. On les » a toujours vû rendre justice à tous » les autres, & ne se la rendre jamais » à eux-mêmes; & l'on auroit souvent cru, en leur entendant faire » le recit des batailles où ils avoient » eu le plus de part par leur conduite » & par leur valeur, qu'ils n'y étoient » pas même présens, ou qu'ils y » étoient demeurés sans rien faire. » Ces gens qu'on voit si occupés de » quelques occasions où ils se sont » signalés, qu'ils en étourdissent tout » le monde, comme Cicéron faisoit » de son Consulat, font voir par là » que la vertu ne leur est gueres naturelle, & qu'il leur a falu de grands

efforts pour guinder leurs ames juſ- «
qu'à l'état où ils ſont ſi aiſes de ſe «
faire voir. Mais il y a bien plus de «
grandeur à ne faire pas de réflexion «
ſur ſes plus grandes actions, enſorte «
qu'il ſemble qu'elles nous écha- «
pent, & qu'elles naiſſent ſi natu- «
rellement de la diſpoſition de notre «
ame, qu'elle ne s'en aperçoit point. «

2. *Contribuer de bon cœur à la réputation des autres.*

Scipion l'Africain, pour obtenir à son frere la conduite de l'importante guerre qu'on alloit faire contre Antiochus le Grand, s'étoit engagé à ſervir ſous lui comme un de ſes Lieutenans. Dans cette fonction ſubalterne, loin de ſonger à partager avec ſon frere l'honneur de la victoire, il ſe fit un devoir & un plaiſir de lui en laiſſer la gloire toute pure & toute entiére, & de ſe l'égaler à lui-même en tout par la défaite d'un ennemi non moins redoutable qu'Annibal, & par le titre d'Aſiatique, auſſi glorieux que celui d'Africain. *Liv. lib. 37.*

Marc-Aurele, par une ſemblable délicateſſe, & par un déſintereſſement de gloire auſſi généreux, renonça au *Vita M. Aurel.*

plaisir qu'il s'étoit fait de mener en Orient Lucille sa fille, qu'il donnoit en mariage à Lucius Verus, occupé pour lors à faire la guerre aux Parthes, de peur d'étoufer par sa présence la réputation naissante de son gendre, & de paroître s'attirer, à son préjudice, l'honneur d'avoir achevé cette importante guerre.

Xenoph. in Cyrop. On sait avec quelle fidelité & quelle soumission Cyrus raportoit à Cyaxare son oncle & son beau pere toute *Tacit. in vita Agricol.* la gloire de ses exploits : avec quelle attention Agricola, qui acheva la conquête de l'Angleterre, faisoit honneur à ses supérieurs de tous ses succès, & avec quelle modestie il cédoit une partie de sa propre réputation pour relever la leur.

Plut. in prac. reip. ger. Plutarque raconte la conduite pleine de modération, qu'il garda lui-même dans la députation, dont il fut chargé de la part de sa ville vers le Proconsul de la province. Son Collegue aiant été obligé de rester en chemin, il s'acquitta seul de la commission, & y réussit. A son retour, lorsqu'il fut près de rendre publiquement compte de sa députation, son pere l'avertit de ne point parler en

son nom seul, mais de s'expliquer comme si son Collegue avoit été présent, & qu'ils eussent tout concerté & tout exécuté ensemble. Et le motif d'un conseil si sage étoit, [a] qu'un tel procédé, non-seulement est plein d'équité & d'humanité, mais ôte encore à la gloire du succès, ce qui a coutume d'affliger & d'irriter l'envie.

[b] Ce que Cicéron dit de l'union parfaite qui étoit entre Hortensius & lui, & de l'attention mutuelle qu'ils avoient à s'entr'aider dans la noble carriére du barreau, à se communiquer réciproquement leurs lumiéres, & à se faire valoir l'un l'autre, est un exemple bien rare parmi les personnes d'une même profession, & bien digne en même tems d'être imité. [c] Un Historien remarque qu'Atticus leur ami commun, étoit le nœud & le lien de cette union si intime, & que c'étoit lui qui faisoit

a Ὀυ γὰρ μόνον ἐπιεικὲς τὸ τοιοῦτον καὶ φιλάνθρωπόν ἐστιν, ἀλλὰ καὶ τὸ λυποῦν τοῦ φθόνου ἀφαιρεῖ τῆς δόξης.

b Semper alter ab altero adjutus, & communicando, & monendo, & favendo. *Brut. n. 3.*

c Efficiebat, ut inter quos tanta laudis esset æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, essetque talium virorum copula. *Corn. Nep. in vita Att. cap. 5.*

que la vive émulation de gloire qui se trouvoit entre ces deux illustres Orateurs, n'étoit point altérée par de bas sentimens d'envie & de jalousie.

De clar. Orat. n. 85. 88.

Lélius, ami intime du second Scipion, avoit plaidé à deux différentes reprises une cause fort importante; & les Juges avoient deux fois ordonné un plus ample informé. Les parties l'exhortant à ne se point rebuter, il leur persuada de remettre leur affaire entre les mains de Galba, qui étoit plus propre que lui à la plaider, parce qu'il parloit avec plus de force & de véhémence. En effet Galba, dans une seule Audience, emporta tous les suffrages, & gagna pleinement sa cause. Il faut avouer qu'un tel desintéressement, en fait de réputation, a quelque chose de bien grand. Mais, dit Cicéron, c'étoit la coutume de ce tems de rendre sans peine justice au mérite d'autrui. *Erat omnino tum mos, ut faciles essent in suum cuique tribuendo.*

Horat. Satyr. 6. lib. 1.

J'ai toujours admiré la droiture & la candeur d'ame de Virgile, qui ne craignit point, en produisant Horace à la Cour de Mécéne, de se donner un rival, qui pourroit disputer

avec lui de la gloire du bel esprit, &, sinon lui enlever entierement, du moins partager avec lui les faveurs & les bonnes graces de leur commun protecteur. Mais, dit Horace, on ne se conduisoit point ainsi chez Mécéne. Jamais il n'y eut de maison plus éloignée de ces bas sentimens que la sienne, ni où l'on vécût d'une maniere plus pure & plus noble. Le mérite & le crédit de l'un ne faisoient point ombrage à l'autre. Chacun avoit sa place, & en étoit content.

Non isto vivimus illic,
Quo tu rere, modo. Domus hac nec purior ulla est,
Nec magis his aliena malis. Nil mi officit unquam,
Ditior hic aut est quia doctior. Est locus uni
Cuique suus.

3. *Sacrifier sa réputation à l'utilité publique.*

[a] Il y a des occasions où l'homme

a Æquissimo animo ad honestum consilium per mediam infamiam tendam. Nemo mihi videtur pluris æstimare virtutem, nemo illi magis esse devotus, quàm qui boni viri famam perdidit, ne conscientiam perderet. *Senec. Epist.* 81.

Æquo animo audienda sunt imperitorum convicia, & ad honesta vadenti contemnendus est iste contemptus. *Id. Epist.* 76.

de bien, pour conserver sa vertu, est obligé de sacrifier sa réputation ; où, pour ne pas renoncer à sa conscience, il faut qu'il renonce pour un tems à sa gloire ; & où il doit marcher d'un pié ferme où son devoir l'appelle à travers les reproches & l'infamie, en méprisant courageusement le mépris qu'on fait de lui. Rien ne marque davantage qu'il tient à la vertu même, & que c'est elle seule qu'il cherche, qu'un sacrifice si généreux, & qui coûte tant à la nature.

In vita Pericl. Plutarque observe que Periclès, dans une occasion où tous les citoiens crioient contre lui, & condannoient sa conduite, semblable à un habile pilote, qui dans la tempête n'est attentif qu'aux régles de son art pour sauver le vaisseau, & qui méprise les pleurs, les cris, les prieres de tout l'équipage ; que Periclès, dis-je, après avoir pris toutes ses précautions pour la sûreté de l'Etat, suivit son plan, se mettant peu en peine des murmures, des plaintes, des menaces, des chansons injurieuses, des railleries, des insultes, des accusations intentées contre lui.

Liv. lib. 22. n. 34. C'étoient les salutaires conseils que

le ſage Fabius donnoit au Conſul Paul Emile près de partir pour l'armée. Il l'exhortoit de mépriſer les railleries & les reproches injuſtes de ſon Collegue, de s'élever au-deſſus des bruits qui pourroient flétrir ſa réputation, & de négliger les efforts qu'on feroit pour le décrier & le deshonorer.

C'eſt le parti que Fabius lui-même avoit ſuivi dans la guerre contre Annibal, & qui ſauva la République. Malgré l'inſulte que Minucius lui avoit faite, la plus ſenſible qu'on puiſſe imaginer, il le tira des mains d'Annibal, [a] mettant à l'écart ſon reſſentiment, & ne conſultant que ſon zéle pour le bien public.

Ces exemples ſont connus, mais ils n'ont preſque plus d'imitateurs. On ne tient point à l'Etat par de véritables liens, & ſouvent on ne le ſert que pour ſes propres intérêts. Au moindre dégoût l'on quitte le ſervice; & ce dégoût n'eſt ſouvent fondé que ſur une fauſſe délicateſſe qui ſe bleſſe d'une préférence très-légitime. Il en eſt peu qui parlent, &

a Habuit in conſilio fortunam publicam, dolorem ultionemque ſepoſuit. *Senec. lib. 1. de Ira, cap. 11.*

qui pensent comme ce Lacédémonien, qui n'aiant point eu de place dans un nouveau Conseil qu'on établissoit, dit qu'il étoit ravi qu'il se fût trouvé trois cens citoiens plus gens de bien que lui.

§. VII.

EN QUOI CONSISTE LA SOLIDE GLOIRE ET LA VÉRITABLE GRANDEUR.

Tout ce qui est extérieur à l'homme, tout ce qui peut être commun aux bons & aux méchans, ne le rend point véritablement estimable. C'est par le cœur qu'il faut juger de l'homme. De là partent les grands desseins, les grandes actions, les grandes vertus. La solide grandeur, qui ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalée par le faste, réside dans le fonds des qualités personnelles, & dans la noblesse des sentimens. Etre bon, libéral, bienfaisant, généreux; ne faire cas des richesses que pour les distribuer, des dignités que pour servir sa patrie, de la puissance & du crédit que pour être en état de réprimer le vice, & de mettre en honneur la vertu;

être

être véritablement homme de bien, sans chercher à le paroître ; supporter la pauvreté avec noblesse, les affronts & les injures avec patience ; étouffer ces ressentimens, & rendre toute sorte de bons offices à un ennemi dont on peut se venger ; préférer le bien public à tout ; lui sacrifier ses biens, son repos, sa vie, sa réputation même s'il le faut : voila ce qui rend l'homme grand, & véritablement digne d'estime.

Séparez la probité des actions les plus belles, des qualités les plus estimables, que deviennent-elles sinon un objet de mépris ? L'excès du vin dans Alexandre, le meurtre de ses meilleurs amis, la soif insatiable des louanges & de la flatterie, la vanité de vouloir passer pour le fils de Jupiter, [a] quoiqu'il n'en crût rien ; tout cela nous permet-il de regarder ce Prince comme véritablement grand ? Quand on voit Marius, & après lui Sylla, faire couler à grands flots le sang des citoiens Romains pour établir leur puissance, peut-on compter

a Omnes, inquit Alexander, jurant me Jovis esse filium : sed vulnus hoc hominem me esse clamat. *Senec. Epist.* 59.

pour quelque chose leurs victoires & leurs triomphes ?

Au contraire, quand on entend dire à l'Empereur Tite cette parole devenue si célébre, [a] *Mes amis, voila une journée que j'ai perdue*, parce qu'il n'y avoit fait de bien à personne ; à un autre que l'on pressoit de signer un arrêt de mort, [b] *Je voudrois ne savoir pas écrire* ; à l'empereur Théodose, après qu'un jour de Pâque il eut délivré les prisonniers, *Plût à Dieu que je puisse ouvrir aussi les tombeaux pour rendre la vie aux morts* : quand on voit Scipion, encore jeune, surmonter courageusement une passion qui domte presque tous les hommes ; & dans une autre occasion faire des leçons de continence & de sagesse à un jeune Prince qui s'étoit écarté de son devoir : qu'on voit un Tribun du peuple, ennemi déclaré de ce même Scipion, prendre hautement sa défense contre ceux qui l'accusoient injustement, & qui avoient conspiré sa perte : [c] enfin quand nous lisons

a Amici, diem perdidi. *Sueton. in vit. Titi. n.* 8.

b Vellem nescire literas. *Senec. lib.* 2. *de Clem. cap.* 1.

c Quis est tam dissimilis homini, qui non moveatur & offensione turpitudinis, & comprobatione honestatis ? . . . An

dans l'hiſtoire quelques actions de libéralité, de générosité, de désintereſſement, de clémence, d'oubli des injures, eſt-il en notre pouvoir de leur refuſer notre eſtime & notre admiration, & ne nous ſentons-nous pas encore après tant de ſiecles émus & attendris par le ſimple récit de ces actions ?

Notre hiſtoire nous fournit une infinité de belles paroles & de belles actions de nos Rois, & de pluſieurs grands hommes, leſquelles font bien connoître en quoi conſiſte la véritable grandeur, & la ſolide gloire.

Si la bonne foi & la vérité étoient bannies de tout le reſte de la terre, diſoit Jean I. Roi de France, ſollicité de violer un traité, *elles devroient ſe retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois.* *Meze.*

Ce n'eſt point, dit Louis XII. à un Courtiſan qui l'exhortoit à punir quelqu'un dont il avoit été mécontent avant que de monter ſur le trône; *Ce n'eſt point au Roi de France à venger les injures du Duc d'Orleans.* *Ibid.*

oblivifcamur quantopere in audiendo legendoque moveamur, cùm piè, cùm amicè, cum magno animo aliquid factum cognoſcimus? *Lib. 5. de fin. n. 62.*

Le P. Daniel. François I. après la bataille de Pavie écrivit à la Régente sa mere une lettre, qui ne contenoit que ce peu de mots : *Madame, tout est perdu, hormis l'honneur.* C'est-là véritablement écrire & penser en Roi, qui en comparaison de l'honneur, estime peu toute le reste.

Ibid. Au sujet des conditions honteuses qu'on exigeoit de lui pour le mettre en liberté, il chargea l'Agent de l'Empereur de mander à son maître la résolution où il étoit de passer plûtôt toute sa vie en prison, que de rien démembrer de ses Etats ; & d'ajoûter que, quand il seroit assez lâche pour le faire, il étoit certain que ses sujets n'y consentiroient jamais.

Ste Marthe liv. 5. de ses Elog. Loin de savoir mauvais gré à François de Montelon, qui seul entre tous les Avocats de son tems avoit eu la hardiesse de plaider la cause de Charles de Bourbon contre François I. & Louise de Savoie sa mere, il l'en estima davantage ; & le fit Avocat Général, puis Président au Mortier, & enfin Garde des Sceaux.

Hist. d'Aubigné. Comme on reprochoit à Henri IV. le peu de pouvoir qu'il avoit à la Rochelle : *Je fais dans cette ville*, dit-il,

tout ce que je veux, en n'y faisant que ce que je dois.

Nos Magistrats, en plus d'une occasion, ont montré la vérité de ce que [a] Cicéron dit dans ses offices, Qu'il y a une valeur domestique & privée, qui n'est pas de moindre prix que la valeur militaire. Achille de Harlai Premier Président, menacé par les séditieux d'un prochain & capital supplice : (ce sont les termes de l'Auteur) *Je n'ai*, dit-il, *ni tête, ni vie, que je préfere à l'amour que je dois à Dieu, au service que je dois au Roi, & au bien que je dois à ma patrie.* Dans la journée des barricades il ne répondit aux injures & aux menaces des principaux auteurs de la ligue que ces paroles si dignes de louange : *Mon ame est à Dieu, mon cœur au Roi, & mon corps entre les mains de la violence, pour en faire ce qu'elle voudra.* Quand Bussy le Clerc eut l'audace d'entrer dans la Grand-Chambre, pour y faire lire la liste de ceux qu'il disoit avoir ordre d'arrêter, & qu'il eut nommé le Premier Président & dix ou douze autres, tout le reste de la Compagnie se leva,

Histoire des Prem. Présid.

Mezerai.

a Sunt domesticæ fortitudines, non inferiores militaribus. *Off. lib.* 1. *n* 18.

& les suivit généreusement à la Bastille.

Tout le monde sait que le Premier Président Molé, dans une émeute populaire, sans craindre pour sa vie, alla se montrer à la populace mutinée, & l'arrêta par sa seule présence. C'est de lui que le Cardinal de Rets parle ainsi dans ses Mémoires : » Si » ce n'étoit pas une espece de blasphême de dire qu'il y a quelqu'un » dans notre siecle plus intrépide que » le grand Gustave, & M. le Prince, » je dirois que ç'a été Molé Premier » Président.

Cette fermeté est moins étonnante dans les Magistrats d'un Parlement, dont le caractére propre est une fidélité inviolable à l'égard des Rois, & un courage invincible dans les plus grands dangers. Mais peut-on assez admirer la rare générosité qu'inspira aux Bourgeois de Calais l'amour de leur patrie, & la vûe du bien public?

Le P. Daniel. La ville réduite par la famine à la derniére extrêmité, demandant à capituler, le Roi d'Angleterre, irrité de la longue résistance qu'elle avoit faite, ne lui voulut accorder de quartier qu'à une seule condition. » C'est,

dit-il, qu'ils se partent de la ville «
six des plus notables Bourgeois, les «
chefs tous nuds, & tous déchaussés, «
les hars au col, & les clefs de la «
ville & du Chastel en leurs mains, «
& de ceux je ferai en ma volonté, «
& le remanant je prendrai à merci. «
Quand on eut assemblé la ville, un des principaux Bourgeois, nommé Eustache de saint Pierre, prit la parole. Il parla avec un courage & une fermeté qui auroit fait honneur à ces anciens citoiens Romains du tems de la République, & dit qu'il s'offroit à être la premiére victime pour le salut du reste du peuple; & que, plutôt que de voir périr tous ses compatriotes par le fer & par la faim, il vouloit être un des six qu'on livreroit à la vengeance du Roi d'Angleterre. Cinq autres, animés par ses discours & par son exemple, se présentérent avec lui. On les conduisit dans l'équipage qui avoit été prescrit, au milieu des cris confus & lamentables du peuple. Le Roi d'Angleterre étoit près de les faire executer: mais la Reine touchée de compassion, & fondant en larmes, se jetta à genoux aux piés du Roi, & obtint leur grace.

Lorsque le Grand Condé commandoit en Flandre l'armée Espagnole, & faisoit le siege d'une de nos places, un Soldat aiant été maltraité par un Officier Général, & aiant reçû plusieurs coups de canne pour quelques paroles peu respectueuses qui lui étoient échappées, répondit avec un grand sang-froid qu'il sauroit bien l'en faire repentir. Quinze jours après ce même Officier Général chargea le Colonel de tranchée de lui trouver dans son Régiment un homme ferme & intrepide pour un coup de main dont il avoit besoin, avec promesse de cent pistolles de récompense. Le Soldat en question, qui passoit pour le plus brave du Régiment, se présenta ; & aiant mené avec lui trente de ses camarades dont on lui avoit laissé le choix, il s'acquita de sa commission, * qui étoit des plus hazardeuses, avec un courage & un bonheur incroiables. A son retour, l'Officier Général, après l'avoir beaucoup

* *Il s'agissoit de s'assurer, avant que de faire le logement, si les ennemis faisoient des mines sous le glacis. Le Soldat s'étant jetté à l'entrée de la nuit dans le chemin couvert, s'acquita si bien de sa commission, qu'il raporta le chapeau & l'outil d'un mineur qu'il avoit tué dans la mine.*

loué, lui fit compter les cent pistoles qu'il lui avoit promises. Le Soldat sur le champ les distribua à ses camarades, disant qu'il ne servoit point pour de l'argent, & demanda seulement, que si l'action qu'il venoit de faire paroissoit mériter quelque récompense, on le fît Officier. *Au reste* ajouta-t-il en s'adressant à l'officier Général qui ne le reconnoissoit point, *Je suis ce Soldat que vous maltraitates si fort il y a quinze jours; & je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir.* L'Officier Général, plein d'admiration, & attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit des excuses, & le nomma Officier le même jour. Le Grand Condé prenoit plaisir à raporter ce fait, comme la plus belle action de Soldat dont il eût jamais oui parler. Je le tiens d'une personne à qui M. le Prince, fils du Grand Condé, l'a souvent raconté.

Le même coup de canon qui tua M. de Turenne, avoit emporté un bras à M. de Saint-Hilaire Lieutenant général de l'artillerie. Son fils s'étant mis à pleurer & à crier: *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il; & en lui montrant M. de Turenne étendu

mort., *Voila celui qu'il faut pleurer.*

Mémoires manuscrits, que j'ai deja cités tom. I. pag. 74.

J'ai parlé ailleurs d'un célébre Henri de Mesmes, l'un des plus illustres Magistrats de son tems. Le Roi (Henri II. si je ne me trompe) lui aiant offert une place d'Avocat Général, il prit la liberté de représenter à sa Majesté que cette place n'étoit point vacante. Elle l'est, répliqua le Roi, parce que je suis mécontent de celui qui la remplit. *Pardonnez moi, Sire*, répondit Henri de Mesmes après avoir fait modestement l'apologie de l'accusé; *J'aimerois mieux grater la terre avec mes ongles, que d'entrer dans cette charge par une telle porte.* Le Roi eut égard à sa remontrance, & laissa l'Avocat Général dans sa place. Celui-ci étant venu le lendemain pour remercier son bienfaiteur, à peine Henri de Mesmes put-il souffrir qu'on songeât à lui faire des remercimens pour une action, qui étoit, disoit-il, d'un devoir indispensable, & auquel il n'auroit pû manquer sans se deshonorer lui-même pour toujours.

Cl. Peleterii vita.

Un Président à Mortier songeoit à se démettre de sa charge, dans l'espérance de la faire tomber à son fils. Louis XIV. qui avoit promis à M.

le Péletier, alors Controlleur Général, de lui donner la premiére qui viendroit à vaquer, lui offrit celle-ci. M. le Péletier, après avoir fait ses très-humbles remercimens, ajouta que le Président qui se démettoit, avoit un fils, & que sa Majesté avoit toujours été contente de la famille. On n'a pas coutume de me parler « ainsi, » reprit le Roi surpris d'une telle conduite & d'une telle générosité; ce sera donc pour la premiére « occasion. » Elle ne tarda pas lontems; & deux ans après, M. le Président le Coigneux étant mort sans laisser de fils, un si noble désintéressement fut récompensé.

Je le répete encore, quand on lit de telles actions, est-il possible de résister à l'impression qu'elles font sur le cœur? C'est ce cri & ce témoignage[a] d'une nature droite, saine, pure, & non encore alterée par de mauvais exemples & de mauvais principes, qui doit faire la régle de nos jugemens, & qui est comme la base de ce goût de la solide gloire & de la vé-

a Quæ disciplina eò pertinebat, ut sincera, & integra, & nullis pravitatibus detorta uniuscujusque natura, toto statim pectore arriperet artes honestas. *Dialog. de Oratoribus, cap.* 28.

ritable grandeur dont je parle. Il ne faut que se rendre attentif à cette voix, la consulter en tout, & s'y conformer.

Je sai bien qu'il faut autre chose que des préceptes & des exemples pour élever ainsi l'homme au dessus des passions les plus vives, & que Dieu seul peut lui inspirer ces sentimens de noblesse & de grandeur : les paiens mêmes nous l'apprennent. *Bonus vir sine Deo nemo est. An potest aliquis supra fortunam, nisi ab illo adjutus, exurgere? Ille dat consilia magnifica & erecta.*[a] Mais on ne peut trop inculquer ces principes aux jeunes gens ; & il seroit à souhaiter qu'ils n'entendîssent jamais parler autrement, & que ces préceptes retentîssent continuellement à leurs oreilles. [b] Le fruit principal de l'histoire est de conserver & de fortifier en eux ces sentimens de probité & de droitu-

Senec. Epist. 41.

a. Conducere arbitror talibus aures tuas vocibus undique circumsonare, nec eas, si fieri posset, quidquam aliud audire. *Cic. lib. 3. Offic. n. 5.*

b Omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur : non aliter quàm scintilla flatu levi adjuta ignem suum explicat. *Senec. Epist. 94.*

Hæc est sapientia, in naturam converti, & eò restitui, unde publicus error expulerit. *Ibid.*

re que nous apportons en naissant ; ou, lorsqu'ils s'en sont déja écartés, de les y ramener peu à peu, & de rallumer en eux ces prétieuses étincelles, par de frequens exemples de vertu. [a] Un maître habile dans l'art de manier les esprits, & c'est là sa grande science, profite de tout pour inspirer à ses disciples des principes d'honneur & d'équité, & pour faire naître en eux une sincére estime de la vertu, & une grande horreur du vice. [b] Comme ils sont dans un âge tendre & docile ; & que la corruption n'a pas encore jetté en eux de profondes racines, la vérité se saisit alors facilement de leur esprit, & s'y établit sans peine, pour peu que du côté du maître elle soit aidée par de sages réflexions, & des avis donnés à propos.

Quand, à chaque point d'histoire qu'on leur lit, ou du moins dans ceux

a Civitatis rectorem decet .... verbis, & his molliotibus, curare ingenia, ut facienda suadeat, cupiditatemque honesti & æqui concilier animis, faciatque vitiorum odium, pretium virtutum. *Senec. lib.* 1. *de Ira, cap.* 5.

b Facillimè tenera conciliantur ingenia ad honesti rectique amorem. Adhuc docilibus, leviterque corruptis, injicit manum veritas, si advocatum idoneum nacta est. *Senec. Epist.* 108.

qui sont plus importans, & qui portent avec eux quelque vive lumiére, on leur demande à eux-mêmes ce qu'ils en pensent ; ce qu'ils y trouvent de beau, de grand, de louable, ce qui leur y paroît au contraire digne de blâme & de mépris : il est rare que les jeunes gens ne répondent d'une maniére sensée & raisonnable, & qu'ils ne jugent de chaque chose très-sainement & très-équitablement. C'est cette réponse, c'est ce jugement, qui est en eux, comme je l'ai déja dit, le cri de la nature, & comme la voix de la droite raison, & qui ne peut leur être suspect parce qu'il n'est point suggéré, qui devient pour eux la régle du bon goût par raport à la solide gloire & à la véritable grandeur. Quand ils voient un Régulus aller se présenter aux plus cruels tourmens plûtôt que de manquer à sa parole, un Cyrus & un Scipion faire profession publique de continence & de sagesse, tous ces anciens Romains, si illustres & si généralement estimés, mener une vie pauvre, frugale, sobre ; & que d'un autre côté ils voient des actions de perfidie, de débauche, de dissolution,

d'une basse & sordide avarice dans des personnes grandes & considérables selon le siecle, ils n'hésitent pas un moment en faveur de qui ils doivent se déclarer.

[a] Séneque disoit, en parlant d'un de ses maîtres, que lorsqu'il l'entendoit parler des avantages de la pauvreté, de la chasteté, d'une vie sobre, d'une conscience pure & irréprochable, il sortoit de ses leçons plein d'amour pour la vertu, & d'horreur pour le vice. C'est l'effet que doit produire l'histoire quand elle est bien enseignée.

Il ne s'agit donc que de rendre les jeunes gens attentifs aux excellentes leçons que nous donne le paganisme même[b] qui ne compte pour rien tout ce qui est hors de l'homme, & ce qui lui sert comme de cortége, richesses,

a Ego certè, cùm Attalum audirem, in vitia, in errores, in mala vitæ perorantem, sæpe misertus sum generis humani.. Cùm verò commendare paupertatem cœperat.... sæpe exire è schola pauperi libuit. Cùm cœperat voluptates nostras traducere, laudare castum corpus, sobriam mensam, puram mentem, non tantùm ab illicitis voluptatibus, sed etiam supervacuis, libebat circumscribere gulam & ventrem. *Senec. Epist.* 108.

b Quicquid est hoc quod circa nos ex adventicio fulget, honores, opes, ampla atria..... alieni commodatique apparatus sunt. *Senec. Consol. ad Marc. cap.* 10.

dignités, magnificence; [a] & qui dans l'homme même, n'estime & n'admire que les qualités du cœur, c'est-à-dire la probité & la vertu: [b] dont l'éclat est tel, qu'elle honore, annoblit, & releve tout ce qui l'approche & l'environne, la pauvreté même, la misére, l'exil, la prison, les tourmens. Elle seule donne le prix à tout: elle seule est la source de la solide gloire & de la véritable grandeur. Selon le paganisme, [c] un Prince n'est grand, qu'autant qu'il est bienfaisant & liberal: il ne doit se croire puissant, que pour faire du bien; & faire marcher, à l'imitation des dieux, la qualité de Très-bon, avant celle de Très-grand: *Jupiter Optimus, Maximus.* Il doit préférer aux titres fastueux de Vainqueur, de Triomphateur, de Foudre de guerre, de Conquérant, titres pour

a Nec quicquam suum nisi se, putet esse, ea quoque parte qua melior est. *Id. de Const. sap. cap. 6.*

b Quicquid attigit virtus, in similitudinem sui adducit & tingit: actiones, amicitias, interdum domos totas, quas intravit disposuitque, condecorat: quicquid tractavit, id amabile, conspicuum, mirabile facit. *Id. Epist. 60.*

c Proximum diis locum tenet, qui se ex deorum natura gerit, beneficus, ac largus, & in melius potens. Hæc affectare, hæc imitari decet: maximum ita haberi, ut optimus simul habeatur. *Senec. lib. 1. de Clem. cap. 19.*

l'ordinaire si funestes aux peuples, [a] le doux nom de pere de la patrie, qui le fait souvenir qu'il est le protecteur & le pere de ses sujets, & que sa plus solide gloire, aussi-bien que son devoir le plus essentiel, est de travailler à les rendre heureux.

Il semble qu'on ne peut rien ajouter à ces nobles idées que les païens nous donnent de la grandeur & de la puissance humaine, ni aux exemples de vertu que j'ai cités jusqu'ici en si grand nombre. Mais écoutons un Sage, élevé dans l'école, non de Socrate & de Platon, mais de Jesus-Christ : c'est saint Augustin, qui, après avoir tracé le portrait d'un grand prince, nous apprend par un seul trait qu'il ajoute aux tableaux des anciens, en quoi consiste la solide gloire, combien le Christianisme enchérit sur les vertus païennes, dont la vanité & l'orgueil étoient l'ame & le principe.

Nous n'appellons pas grands & « heureux les Princes Chrétiens, » dit *S. August. de Civit. Dei, lib. 5. cap. 24.*

a Cetera cognomina honori data sunt...... Patrem quidem patriæ appellamus, ut sciret datam sibi potestatem patriam, quæ est temperatissima, liberis consulens, suaque post illos reponens. *Senec. lib. 1. de Clem. cap. 14.*

ce Pere en parlant des Empereurs,
» pour avoir regné lon-tems, ou
» pour être morts en paix en laissant
» leurs enfans successeurs de leur cou-
» ronne, ou pour avoir vaincu les
» ennemis de l'Etat, ou pour avoir
» réprimé les séditieux : avantages qui
» leur sont communs avec les Princes
» adorateurs des démons. Mais nous
» les appellons grands & heureux,
» quand ils font regner la justice;
» quand, au milieu des louanges
» qu'on leur donne, ou des respects
» qu'on leur rend, ils ne s'enorgueil-
» lissent point, mais se souviennent
» qu'ils sont hommes; quand ils sou-
» mettent leur puissance à la puissance
» souveraine du Maître des Rois, &
» qu'ils la font servir à faire fleurir
» son culte; quand ils craignent Dieu,
» qu'ils l'aiment, & qu'ils l'adorent;
» quand ils préférent à leur roiaume
» celui où ils ne craignent point d'a-
» voir de rivaux ni d'ennemis; quand
» ils sont lents à punir, & promts à
» pardonner; quand ils ne punissent
» que pour le bien de l'Etat, & non
» pour satisfaire leur vengeance; &
» qu'ils ne pardonnent que parce
» qu'ils espérent qu'on se corrigera,

& non pour donner l'impunité aux « crimes ; quand, étant obligés d'user « de sévérité, ils la tempérent par « quelque action de douceur & de « clémence ; quand ils sont d'autant « plus retenus dans leurs plaisirs, « qu'ils auroient plus de liberté de « s'y livrer ; quand ils aiment mieux « commander à leurs passions, qu'à « tous les peuples du monde ; ET « QUAND ILS FONT TOUTES CES « CHOSES, NON POUR LA VAINE « GLOIRE, MAIS POUR L'AMOUR « DE LA FE'LICITE' E'TERNELLE. «

Le paganisme ne pouvoit pas inspirer des sentimens si nobles, & en même tems si épurés de tout amour propre & de toute vaine gloire : *Hæc omnia faciunt, non propter ardorem inanis gloriæ, sed propter caritatem felicitatis æternæ.* Il n'y avoit que l'école de Jesus-Christ capable de porter l'homme à un si haut dégré de perfection, que de s'oublier totalement lui-même au milieu des plus grandes actions, pour ne les raporter qu'à Dieu seul: en quoi consiste toute sa grandeur & toute sa gloire. Car tant que l'homme demeure concentré en lui-même, il a beau faire

des efforts pour paroître grand, & pour s'élever : il demeure toujours ce qu'il est, c'est-à-dire, bassesse & néant : & ce n'est qu'en s'unissant à celui qui est l'unique source de toute gloire & de toute grandeur, qu'il peut véritablement devenir grand & élevé.

Voila ce qui a produit cette multitude innombrable de Héros chrétiens de toute condition, de tout sexe, de tout âge. On a vû ce qu'il y avoit de plus éclatant dans le siecle, venir déposer aux piés de la croix de Jesus-Christ richesses, grandeur, magnificence, dignités, science, éloquence, réputation ; & compter tous ces sacrifices pour rien. Un saint Paulin, l'honneur de notre France, & la gloire de son siecle, pendant que tout l'univers étoit dans l'admiration de l'abandon généreux qu'il venoit de faire aux pauvres des biens immenses qu'il possédoit en différentes provinces, croioit n'avoir encore rien fait, & se comparoit à un athléte qui se prépare au combat ou à un homme qui doit passer à la nage un riviére, & qui ne sont pas l'un & l'autre fort avancés pour avoir quitté leurs habits.

Que dirai-je de cette foule de Dames illustres, dont quelques-unes comptoient parmi leurs aieux les Scipions & les Gracques, sainte Paule, sainte Olympiade, sainte Marcelle, sainte Mélanie, qui firent tant d'honneur à l'Evangile en foulant aux piés le faste & les délices du siecle ? Quelle grandeur d'ame dans cette parole de sainte Marcelle qui avoit abandonné tous ses biens aux pauvres, & qui voiant Rome prise & saccagée par les Goths, remercia Dieu de ce qu'il avoit mis ses biens eu sureté, & de ce que le désastre de la ville l'avoit trouvé & non rendu pauvre ! *Quòd pauperem illam non fecisset captivitas, sed invenisset.* S. Hieron. lib. 3. Epist. ad Principiam.

Jamais triomphe égala-t-il celui que remporta l'humilité chrétienne dans la personne de sainte Mélanie l'aieule, lorsqu'elle alla à Nole visiter saint Paulin ? C'est ce Saint même qui nous en a laissé une éloquente description. Toute sa famille, c'est-à-dire, ce qu'il y avoit alors de plus grand & de plus qualifié dans Rome, étant allé au-devant d'elle, voulut par honneur l'accompagner dans ce voiage avec toute la pompe ordinaire

aux personnes de cette naissance. La voie Appia étoit couverte de chars dorés & magnifiques, de chevaux superbement enharnachés, d'un grand nombre de chariots de toute espece. Au milieu de ce fastueux appareil marchoit une Dame vénérable par son âge, & encore plus par son air grave & modeste, montée sur un petit cheval fort maigre, & vétue d'un simple habit de serge. Cependant tous les yeux étoient tournés & attachés sur l'humble Mélanie. Personne n'étoit attentif à l'or, à la soie, à la pourpre qui brilloient de toutes parts: l'étoffe grossiére effaçoit tout ce vain éclat. On voioit dans les enfans, ce que la mere avoit quitté & foulé aux piés, pour en faire un sacrifice à Jesus-Christ.

Les grands Seigneurs, les Dames, qui formoient ce pompeux cortége, loin de rougir de l'état vil & abjet où paroissoit la sainte Veuve, se faisoient honneur d'approcher d'elle, & de toucher à ses habits; croiant par cet humble & respectueux abaissement expier l'orgueil de leur riche & superbe magnificence. C'est ainsi que dans cette occasion le faste de la gran-

deur Romaine rendit hommage à la pauvreté évangelique.

Quelques traits de la sorte, mêlés de tems en tems avec les histoires profanes, corrigent & rectifient ce qui s'y trouve de défectueux, suppléent à ce qui peut y manquer du côté du motif & de l'intention, & donnent aux jeunes gens une idée parfaite de la véritable & solide grandeur. Car, en leur raportant les belles actions & les louables sentimens des paiens, comme nous avons fait ici, il faut avoir soin de les faire souvenir de tems en tems de ce principe que saint Augustin répete si souvent, [a] que sans la vraie pieté, c'est-à-dire, sans la connoissance & l'amour du vrai Dieu, il ne peut y avoir de véritable vertu, & qu'elle n'est point telle quand elle a pour motif la gloire humaine. Il est vrai: ajoute-t-il, que ces vertus, quoique fausses & imparfaites, ne laissent pas de mettre ceux qui les ont beaucoup plus en état de rendre service au Public, que s'ils

a Dum illud constet inter omnes veraciter pios, neminem sine vera pietate, id est veri Dei vero cultu, veram posse habere virtutem, nec eam veram esse, quando gloriæ servit humanæ. *S. Aug. de Civit Dei, lib. 5. cap. 19.*

ne les avoient pas. Et c'eſt en ce ſens qu'on peut dire qu'il ſeroit quelquefois à ſouhaiter que ceux qui gouvernent fuſſent de bons payens, de bons Romains, & qu'ils agiſſent ſelon ces grands principes qui étoient l'ame de leur conduite. [a] Mais le ſouverain bonheur d'un Etat, c'eſt que Dieu mette en place des perſonnes qui joignent à ces grandes qualités qu'on admire dans les anciens, une véritable & ſolide pieté.

a Illi autem, qui vera pietate præditi bene vivunt, ſi habent ſcientiam regendi populos, nihil eſt felicius rebus humanis, quàm ſi Deo miſerante habeant poteſtatem. S. *Aug. ibid.*



SECONDE

SECONDE PARTIE.

DE

L'HISTOIRE SAINTE.

JE RE'DUIRAI à deux chefs ce que j'ai à dire ſur l'étude de l'Hiſtoire Sainte. D'abord je poſerai les principes qui me paroiſſent néceſſaires pour profiter comme on le doit de cette étude. J'en ferai enſuite l'application à quelques exemples.

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES NE'CESSAIRES POUR L'INTELLIGENCE DE L'HISTOIRE SAINTE.

AVANT que de marquer les obſervations qu'on doit faire en étudiant l'Hiſtoire Sainte, ou en l'enſeignant aux autres, je croi qu'il eſt à propos de commencer par en donner ici une idée générale, qui en

faſſe ſentir le caractére propre, & qui aide à faire connoître en quoi cette Hiſtoire eſt différente des autres.

ARTICLE PREMIER.

Caractéres propres & particuliers à l'Hiſtoire Sainte.

Il n'en est pas de l'Hiſtoire Sainte comme de toutes les autres. Celles-ci ne renferment que des faits humains, & des événemens temporels, ſouvent pleins d'incertitude & de contrarietés. Mais celle-là eſt l'hiſtoire de Dieu même, de l'Etre ſouverain : l'hiſtoire de ſa toute-puiſſance, de ſa ſageſſe infinie, de ſa providence qui s'étend à tout, de ſa ſainteté, de ſa juſtice, de ſa miſericorde, & de ſes autres attributs, montrés ſous mille formes, & rendus ſenſibles par une infinité d'effets éclatans. Le livre qui renferme toutes ces merveilles, eſt le plus ancien livre du monde, & l'unique, avant la venue du Meſſie, où Dieu nous ait fait connoître d'une maniére également claire & certaine ce qu'il eſt, ce que

nous sommes, & à quoi il nous a destinés.

Les autres histoires nous laissent dans une profonde ignorance de tous ces points importans. Loin de nous donner une idée nette & précise de la Divinité, elles l'obscurcissent, la dégradent, la défigurent par mille fables & mille réveries, toutes plus absurdes les unes que les autres. Elles ne nous font connoître ni ce qu'est ce monde que nous habitons, s'il a commencé, par qui & pourquoi il a été créé, comment il se soutient & se conserve, & s'il doit toujours subsister : ni ce que nous sommes nous-mêmes, quelle est notre origine, notre nature, notre destination, notre fin.

L'Histoire Sainte commence par nous révéler clairement en trois mots les plus grandes & les plus importantes vérités : Qu'il y a un Dieu ; qu'il est avant tout, & par conséquent éternel ; que le monde est son ouvrage, qu'il l'a formé de rien par sa seule parole, qu'ainsi il est tout-puissant. *Au commencement Dieu a créé le ciel & la terre.* *Gen. ch. 1. v. 1.*

Elle nous représente ensuite l'hom-

me, pour qui ce monde a été formé, ſortant des mains de ſon Créateur, & composé d'un corps & d'une ame; d'un corps fait d'un peu de pouſſiére, preuve de ſa foibleſſe; d'une ame, qui eſt le ſouffle de Dieu, & par conſéquent diſtinguée du corps, ſpirituelle, intelligente; & par le fonds même de ſa nature & de ſa conſtitution, incorruptible & immortelle.

Elle nous dépeint l'état heureux dans lequel l'homme a été créé juſte, innocent, & deſtiné à un bonheur ſans fin, s'il eût perſévéré dans ſa juſtice & dans ſon innocence: ſa triſte chute par le péché, ſource funeſte de tous ſes maux, & de la double mort à laquelle il fut condanné avec toute ſa poſtérité: enfin ſa réparation future par un Médiateur tout-puiſſant, qu'elle lui promet & lui fait enviſager dès lors pour ſa conſolation, mais dans l'éloignement d'un avenir très-reculé; & dont elle lui peint dans la ſuite tous les traits & tous les caractéres, mais ſous les ſombres couleurs des figures & des ſymboles, qui ſont comme autant de voiles qui ſervent en même tems à le montrer & à le cacher.

Elle nous apprend que dans cette réparation du genre humain la grande œuvre de Dieu, à laquelle tout se raporte & tout se termine, est de se former un roiaume digne de lui, un roiaume qui seul subsistera pendant toute l'éternité, & auquel tous les autres feront place ; dont Jesus-Christ sera le fondateur & le roi, selon l'auguste prophétie de Daniel, qui après Dan. 7. 1. 14. avoir vû en esprit sous différens symboles la succession & la ruine de tous les grands empires du monde, voit enfin le Fils de l'homme s'avancer jusqu'à l'Ancien des jours, *usque ad Antiquum dierum* ; noble & grande expression pour marquer l'Eternel : & il ajoute aussitôt, *que Dieu lui donna la puissance, l'honneur, & le roiaume : que toutes les tribus & les langues le serviront ; que sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, & que son roiaume ne sera jamais détruit.*

Ce roiaume est l'Eglise, qui commence & se forme sur la terre, & qui sera un jour transportée dans le ciel, lieu de son origine & de sa demeure éternelle. *Et alors viendra la fin & la* 1. Cor. 15. 24. *consommation de toutes choses*, c'est-à-dire de ce monde visible, qui ne sub-

ſiſte que pour l'autre ; *lorſque Jeſus-Chriſt, après avoir détruit tout empire, toute domination, & toute puiſſance, aura remis ſon roiaume*, c'eſt-à-dire l'heureuſe & ſainte ſocieté des Elus, *à Dieu ſon Pere.*

C'eſt cette heureuſe ſocieté des Juſtes, & celui qui a bien voulu en être le chef, le ſanctificateur, le pere, & l'époux, qui ſont le grand objet & le dernier terme de tous les deſſeins de Dieu. Dès le commencement du monde, & avant même que le péché en eût perverti l'ordre, il a eu l'un & l'autre en vûe. Saint Paul nous déclare en termes précis que le premier
Rom. 5. 14. Adam étoit la figure du ſecond, *qui eſt*
Eph. 5. 25. &c. *forma futuri* ; & il nous inſinue qu'Eve, tirée du côté d'Adam pendant ſon ſommeil myſtérieux, étoit une image naturelle de l'Egliſe, ſortie du côté de Jeſus-Chriſt endormi ſur la croix pour nous y enfanter.

Dès ces premiers tems on voit Dieu, toujours attentif à ſon œuvre, préparer de loin la formation de l'Egliſe chrétienne, & en jetter les fondemens, en révélant à l'homme les myſtéres dont la connoiſſance a toujours été néceſſaire au ſalut ; en lui

renouvellant souvent la promesse du Libérateur; en lui marquant la nécessité de la foi au Médiateur pour obtenir la vraie justice; en lui enseignant l'essence de la religion & l'esprit du vrai culte; en transmettant de siecles en siecles sans altération ces dogmes capitaux par la longue durée de la vie des premiers Patriarches, remplis de foi & de sainteté; en prenant soin par le moien de l'arche de sauver du naufrage de l'univers ces vérités essentielles; & enfin en se formant dès les premiers tems une societé de Justes plus ou moins nombreuse & visible, & la conservant par une succession non interrompue.

Mais dans le tems que la terre commence à être inondée de nouveau d'un déluge d'erreurs & de crimes, plus pernicieux que le déluge des eaux dont elle venoit de sortir; Dieu, pour mettre en sûreté les vérités salutaires qui commençoient à s'obscurcir & à s'éteindre dans toutes les nations, en confie le depôt à une famille qu'il consacre entierement à la religion. Il s'en forme un peuple particulier, renfermé dans l'enceinte d'un certain pays qu'il lui avoit préparé depuis

lontems, séparé de toutes les autres nations par ses loix & par ses usages, conduit & gouverné d'une maniére toute singuliére, montré comme en spectacle à tout l'univers par les merveilles sans nombre qu'il y a operées, soit pour l'établir dans la terre qu'il lui avoit promise, soit pour l'y maintenir, ou pour l'y rappeller. Il ne se contente pas de le conduire, comme les autres peuples, par une providence générale & commune : il s'en rend lui-même le chef, le législateur, le roi. Et il veut que ce peuple par sa sortie de l'Egypte, par son séjour dans le desert, par son entrée dans la terre promise, par ses guerres & ses conquêtes, par sa longue captivité à Babylone, par son retour dans sa patrie, en un mot par tous ses divers états & changemens, soit une figure de ce qui devoit arriver à l'Eglise : & que l'attente du Messie, promis aux Patriarches, figuré par les cérémonies & par les sacrifices de la loi, prédit par les Prophetes, soit le caractére propre & spécial de ce peuple, qui le distingue de toutes les autres nations.

Voila ce que l'Ecriture Sainte nous

apprend, & ce qu'elle ſeule pouvoit nous découvrir, parce qu'elle ſeule eſt dépoſitaire des révélations divines, & de la manifeſtation des decrets de Dieu cachés dans ſon ſein de toute éternité juſqu'au moment où il lui a plu de les produire au jour. Eſt-il un objet plus grand, plus intereſſant, plus digne de l'attention de l'homme, qu'une hiſtoire où Dieu a daigné tracer lui-même de ſa propre main le plan de notre deſtinée éternelle ?

Pour affermir la certitude de la révélation, & pour établir la religion ſur des fondemens inébranlables, Dieu a voulu lui donner deux ſortes de preuves, qui fuſſent en même tems à la portée des plus ſimples, & ſupérieures à toutes les ſubtilités des incrédules ; qui portaſſent viſiblement le caractére de la Toute-puiſſance ; & que ni tous les efforts des hommes, ni les preſtiges des demons ne puſſent imiter.

Ces deux ſortes de preuves conſiſtent dans les miracles & dans les prophéties.

Les miracles ſont frapans, publics, notoires, expoſés aux yeux de tous, multipliés en une infinité de manié-

res, lontems prédits & attendus, persévérans pendant une longue suite de jours, & même d'années. Ce sont des faits éclatans, des événemens mémorables, que les plus grossiers ne peuvent ignorer, dont les peuples entiers non-seulement sont spectateurs & témoins, mais dont ils sont eux-mêmes la matiére & l'objet, dont ils recueillent les fruits & sentent les effets, & qui rendent leur sort heureux ou malheureux. La famille de Noé ne pouvoit oublier la ruine du monde entier, causée par le déluge après des menaces continuées pendant un siecle, ni la maniére merveilleuse dont elle en avoit été seule préservée dans l'arche. Le feu descendu du ciel sur les villes criminelles: tout le roiaume d'Egypte puni à diverses reprises par dix plaies accablantes: la mer ouverte pour donner passage aux Hebreux, & refermée pour submerger Pharaon avec toute son armée: le peuple d'Israel pendant quarante ans nourri de la manne, abreuvé par des torrens tirés des rochers, couvert par une nuée contre l'ardeur du jour, & éclairé par une colonne de feu pendant la nuit: les

habits & les souliers conservés entiers sans être usés pendant un si long voiage : le cours du Jourdain suspendu : le soleil arrêté dans sa course pour assurer la victoire : une armée de Guêpes marchant devant le peuple de Dieu pour chasser les Cananéens de leurs terres : les nuées plusieurs fois converties en une grêle de pierres pour écraser les ennemis : les nations liguées contre Israel dissipées par une vaine terreur, ou exterminées par un carnage mutuel en tournant leurs armes les unes contre les autres : cent quatre-vingts-cinq mille hommes foudroiés dans une nuit sous les remparts de Jerusalem : tous ces prodiges, & mille autres de cette nature, dont plusieurs étoient attestés par des fêtes solennelles établies à dessein d'en perpétuer la memoire, & par des cantiques sacrés qui étoient dans la bouche de tous les Israelites, ne pouvoient être ignorés par les plus stupides, ni révoqués en doute par les plus incrédules.

Il en est de même des prophéties. On est frapé d'étonnement, & l'on regarde comme le dernier effort de l'esprit humain, qu'un Historien cé- *Polybe.*

lébre ait pu par la force de son génie, par la supériorité de ses lumiéres, & par sa profonde connoissance du caractére des hommes & des peuples, entrevoir & démêler dans les ténébres de l'avenir un changement considérable qui devoit arriver dans la république Romaine. Et certainement une telle prévoiance est bien digne d'admiration, & il n'y a personne, pour peu de goût & de curiosité qu'il ait, qui ne soit bien aise d'examiner par lui-même s'il est bien vrai que cet Historien ait deviné aussi juste qu'on le dit.

L'Histoire Sainte nous présente bien d'autres merveilles. On y voit une foule d'hommes inspirés, qui ne parlent pas en doutant, en hésitant, en conjecturant; mais qui d'un ton affirmatif déclarent hautement & en public que tels & tels événemens arriveront certainement dans le tems, dans le lieu, & avec toutes les circonstances que ces Prophetes le marquent. Mais quels événemens! Les plus détaillés, les plus personnels, les plus intéressans pour la nation, & en même tems les plus éloignés de toute vraisemblance. Sous les regnes floris-

ſans d'Ozias & de Joathan, où l'Etat étoit dans la paix, dans l'abondance, & où le luxe des tables, des bâtimens, des ameublemens étoit porté à l'excès, quelle apparence y avoit-il à l'affreuſe diſette & à la honteuſe captivité dont Iſaïe menaçoit alors les Dames les plus qualifiées, & aux malheurs extrêmes qui arrivérent effectivement ſous le regne ſuivant ? *Iſ. c. 3. v. 16. 26. &c.*

Lorſque, quelque tems après, Jeruſalem, bloquée par la nombreuſe armée de Sennacherib, étoit réduite à la derniére extrémité, ſans troupes, ſans vivres, ſans aucune eſpérance de ſecours humain, ſur-tout depuis que l'armée des Egyptiens eut été taillée en pieces; ce qu'Iſaïe prédiſoit étoit-il croiable, que la ville ne ſeroit point priſe, qu'elle ne ſeroit pas même aſſiégée dans les formes, que l'ennemi ne lanceroit pas contre elle un ſeul trait, & que bientôt cette armée ſi formidable ſeroit exterminée tout d'un coup, & ſans le concours d'aucun homme, & ſon Roi mis en fuite ?

La deſtruction entiére du roiaume des dix tribus, l'enlevement de celle

de Juda à Babylone après la priſe & la ruine de Jeruſalem, le terme précis de ſoixante & dix ans marqué pour la durée de ſa captivité, ſon retour glorieux dans ſa patrie, ſon libérateur déſigné & appellé par ſon nom plus de deux cens ans avant ſa naiſſance, la maniére ſurprenante, & inouie juſqu'alors, dont cet illuſtre Conquérant devoit prendre Babylone : tout cela étoit-il du reſſort de la prévoiance humaine, & y voioit-on quelque apparence quand les Prophetes le prédiſoient ?

Ces prédictions néanmoins, quelque éclatantes qu'elles fuſſent, ne ſervoient que de voile ou de préparation à d'autres infiniment plus importantes, auxquelles l'accompliſſement des premiéres devoit donner un degré d'autorité & de crédit qui fût au deſſus de tout ce que l'eſprit humain peut imaginer ou ſouhaiter de plus fort pour établir une pleine conviction, & une croiance inébranlable. On ſent bien que je veux parler des prédictions qui regardent le Meſſie, & l'établiſſement de l'Egliſe chrétienne. Elles ſont d'une évidence, & deſcendent dans un détail, qui paſſe

toute admiration. Non seulement les Prophetes ont marqué le tems, le lieu, la maniére de la naissance du Messie, les principales actions de sa vie, les effets de sa prédication : mais ils ont vû & prédit les circonstances les plus particuliéres de sa mort & de sa résurrection, & les ont raportées presque avec autant d'exactitude que les Evangelistes mêmes qui en avoient été les témoins oculaires.

Mais que dire de ces grands événemens, qui font la destinée du genre humain, qui embrassent toute l'étendue des siecles, & qui vont enfin se perdre heureusement dans l'éternité, qui étoit leur terme & leur but : l'établissement de l'Eglise sur la terre par la prédication de douze pêcheurs, la réprobation du corps entier de la nation Juive, la vocation des Gentils substitués à la place d'un peuple autrefois si chéri & si privilegié, la ruine de l'idolatrie dans tout l'univers, la dispersion des Juifs dans toutes les parties de la terre pour y servir de témoins à la vérité des livres saints & à l'accomplissement des prophéties, leur retour futur à la foi de Jesus-Christ qui sera la ressource & la

consolation de l'Eglise dans les derniers tems, enfin cette Eglise après bien des combats & des dangers, transportée de la terre dans le ciel pour y jouir d'une félicité & d'une paix éternelle : Voila de quoi nous entretiennent les Prophetes, voila pourquoi les livres saints ont été écrits.

Je demande en premier lieu si ce n'est pas manquer à la partie la plus essentielle de l'éducation de la jeunesse, que de lui laisser ignorer une histoire si respectable & si intéressante par son antiquité, par son autorité, par la grandeur & la varieté des faits, & sur tout par l'union intime qu'elle a avec notre sainte religion, dont elle est le fondement, dont elle renferme toutes les preuves, dont elle nous marque tous les devoirs, & pour laquelle elle est si propre à nous inspirer dès l'âge le plus tendre un respect infini, capable de servir dans la suite de frein & de barriére contre la licence audacieuse de l'incrédulité qui prend tous les jours de nouveaux accroissemens, & qui nous menace de la perte entiére de la foi.

Je demande en ſecond lieu ſi c'eſt étudier & enſeigner l'Hiſtoire Sainte comme on le doit, que d'en raporter les faits ſimplement comme des faits hiſtoriques ; de ne les propoſer aux jeunes gens que comme des objets de leur curioſité ou de leur admiration, ſans les leur montrer comme les appuis les plus fermes de leur croiance, comme les titres domeſtiques de leur véritable nobleſſe, comme les gages certains de leur grandeur future ; ſans leur apprendre à comparer ces événemens *miraculeux* & *prophétiques* avec les *prodiges* & les *oracles* les plus vantés du paganiſme, & ſans leur faire ſentir combien ceux, ſur leſquels toute la religion des Romains par exemple étoit fondée, & que Cicéron dans de certains livres a *Lib. 1. de*
fait valoir avec toute ſon éloquence, *nat. Deor.*
quoique dans d'autres il les détruiſe *Lib. 2. de*
abſolument ; combien, dis-je, ces pro- *D.vinat.*
diges & ces oracles ſont vains & frivoles, & combien, quand on les lui paſſeroit tous pour vrais, ils ſont éloignés de la certitude, de la majeſté, & de la multitude de ceux que l'hiſtoire ſainte nous préſente à chaque page.

Je demande enfin ſi c'eſt rendre à

l'Histoire Sainte, dictée par le Saint Esprit même, le respect qui lui est dû, que d'en examiner seulement la lettre, sans pénétrer plus avant pour en découvrir l'esprit & la véritable signification; sur tout après la vive lumiére que les écrits des Evangélistes & des Apôtres, & après eux la tradition constante & suivie des Peres, ont répandue sur cette matiére. Nous lisons très souvent dans l'Evangile que les actions qui y sont raportées étoient l'accomplissement des figures & des prophéties de l'ancien Testament, & Jesus-Christ lui-même nous assure que c'est de lui principalement
Joan. 5. 46. que Moyse a écrit: *si crederetis Moysi, crederitis forsitan & mihi; de me enim*
Rom. 10. 4. *ille scripsit.* S. Paul nous dit en ter-
1. Cor. 10. 11. mes clairs & précis que Jesus-Christ étoit la fin de la loi, & que ce qui arrivoit aux Juifs, leur arrivoit en figure. S. Augustin, qui n'est en cela que l'interprete & le canal de la tradition de l'Eglise, nous déclare, en parlant des Saints de l'ancien Testament, que non seulement leurs paroles, mais leur vie, leurs mariages, leurs enfans, leurs actions, étoient une figure & une prédiction de ce qui

devoit arriver lontems après dans l'Eglise chrétienne : *Horum Sanctorum, qui præcesserunt tempore nativitatem Domini, non solùm sermo, sed etiam vita, & conjugia, & filii, & facta, prophetia fuit hujus temporis, quo per fidem passionis Christi ex gentibus congregatur Ecclesia* ; & que le peuple Hebreu, dans son tout, a été comme un grand Prophete de celui qui seul mérite d'être appellé grand : *Totumque illud regnum gentis Hebræorum, magnum quemdam, quia & magni cujusdam, fuisse prophetam.* D'où il conclut qu'on doit chercher dans les actions de ce peuple une prophétie de Jesus-Christ & de l'Eglise : *In iis quæ in illis, vel de illis divinitus fiebant, prophetia venturi Christi & Ecclesiæ perscrutanda est.*

S. Aug. de catechis. rud. cap. 19.

Lib. 22. contra Faust. cap. 24.

Dans ce qui est dit, par exemple, d'Abraham, qu'il chassa de sa maison Agar, qui étoit sa femme légitime, quoique d'un second rang & esclave, avec Ismael son fils, sans leur donner autre chose pour leur subsistance qu'un peu de pain & d'eau : un homme de bon esprit & de bon sens, peut-il comprendre que ce Patriarche, si libéral & si plein d'humanité à l'égard des étrangers, ait traité

Gen. 21.

avec une telle dureté sa femme & son fils, si cette dureté ne cache quelque mystére ?

Quand la tradition ne nous découvriroit pas ce que signifie l'action du même Patriarche prêt à immoler Isaac, la raison seule, j'entens dans un homme éclairé de la foi, ne suffiroit-elle pas pour nous y faire reconnoître la charité du Pere éternel qui a aimé les hommes jusqu'a donner pour eux son Fils unique ?

Peut-on raconter aux enfans l'histoire du serpent d'airain attaché & suspendu à un bois dans le desert pour la guérison des Israelites que la morsure des serpens de feu faisoit mourir, sans leur expliquer en même tems de qui ce serpent étoit la figure ?

Seroit-ce entendre comme il faut l'histoire admirable de Jonas, si l'on se bornoit à ce que la lettre nous offre, & si l'on n'y voioit pas Jesus-Christ sortant plein de vie du tombeau le troisiéme jour, & la promte & miraculeuse conversion des Gentils, qui a été le fruit de la mort & de la résurrection du Sauveur ?

Il en est ainsi de beaucoup d'autres endroits de l'histoire sainte, qui

ne sont point entendus, s'ils ne sont approfondis. C'est l'étudier en Juif, & non en Chrétien, que de ne pas lever le voile dont elle est couverte, & de se contenter d'une surface, riche à la vérité & précieuse, mais qui cache d'autres richesses d'un prix infiniment plus estimable.

On expliquera ces figures aux jeunes gens avec plus ou moins d'étendue, selon qu'ils seront plus ou moins avancés, s'arrêtant sur-tout à celles qui sont dévelopées dans le Nouveau Testament, & dont par conséquent le sens ne peut pas être douteux: & parmi celles-là même choisissant les plus claires, & les plus proportionnées à leur âge. Il en est pourtant de si évidentes & de si sensibles par elles-mêmes, quoiqu'on n'en trouve point l'explication dans le Nouveau Testament, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre, comme l'histoire de Joseph dont nous parlerons bientôt, & d'autres pareilles.



ARTICLE SECOND.

Observations utiles pour l'étude de l'Histoire Sainte.

1. Le premier ſoin que l'on doit apporter dans l'étude de l'hiſtoire en général, eſt d'y mettre beaucoup d'ordre & de méthode, afin de pouvoir diſtinguer nettement les faits, les perſonnes, les tems, les lieux : & c'eſt à quoi peuvent contribuer la chronologie & la géographie, qu'on a raiſon d'appeller les deux yeux de l'hiſtoire, puiſqu'elles y répandent beaucoup de lumiére, & qu'elles en écartent toute confuſion.

Quand je recommande l'étude de la chronologie, je ſuis bien éloigné de vouloir jetter les jeunes gens dans un examen de queſtions difficiles & épineuſes dont cette matiére eſt fort ſuſceptible, & dont la diſcuſſion ne convient qu'aux ſavans. Il ſuffit aux premiers d'avoir une idée nette & diſtincte, non de l'année préciſe de chaque fait particulier, ce qui iroit à l'infini, & cauſeroit un grand embarras ; mais en gros & en général du ſiecle où ſont arrivés les événemens les plus conſiderables.

On a coutume de diviser l'Histoire Sainte depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jesus-Christ en six âges ou six parties, qui renferment en tout l'espace de quatre mille ans. Cette division n'est point difficile à retenir, & elle n'est point au dessus de la portée des enfans. On marque ensuite combien chaque âge renferme d'années, en évitant autant qu'il est possible les fractions, c'est-à-dire les petits nombres, & en les réduisant à un compte rond & plein. Ainsi le quatriéme âge qui s'étend depuis la sortie de l'Egypte jusqu'au tems où l'on jetta les fondemens du Temple, à compter exactement renferme 479 ans & 17 jours. Il vaut mieux dire aux enfans que cet âge renferme environ 480 ans. On peut encore diviser cet espace en différentes parties ; mais il ne faut pas trop les multiplier : 40 ans que le peuple passe dans le desert sous la conduite de Moyse ; plus de 350 depuis son entrée dans la terre sainte, sous la conduite de Josué & des Juges ; 40 ans sous le regne de Saül ; autant sous celui de David ; & quelques années de Salomon. Une pa-

reille division ne charge point la mémoire, & répand ce me semble beaucoup de clarté dans la connoissance des faits.

Entre les auteurs qui ont traité de la chronologie, Usserius & le P. Petau sont les plus suivis. On peut choisir pour guide l'un ou l'autre de ces deux savans hommes : mais il est bon que dans un College ce soit toujours le même dans toutes les classes.

Comme dans l'Histoire Sainte il y a des faits raportés diversement par les différens Auteurs qui en ont écrit, c'est au Maître à réunir & à concilier ces différences, en choisissant dans chaque livre les circonstances les plus instructives & les plus intéressantes. Quand on est arrivé au tems des Prophetes, leurs écrits répandent une grande lumiére sur les livres historiques, qui omettent beaucoup de faits importans, ou ne les raportent souvent qu'en très-peu de mots : on en verra quelque exemple dans la suite.

On a imprimé depuis peu un livre * intitulé, *Abregé de l'Histoire de l'Ancien Testament*, x qui peut être d'un grand usage, non-seulement pour les jeunes

* Ce livre se vend rue S. Jean de Beauvais, chez Desaint.

x par ~ mésenguy.

jeunes gens, mais aussi pour toutes les personnes qui n'ont pas ou assez de loisir, ou assez de lumiére pour étudier l'Histoire Sainte dans l'Ecriture même. On a fait entrer dans cet *Abrégé* tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'Histoire Sainte. On s'est fait un devoir d'y garder cette simplicité de stile, qui en fait le propre caractére. On a eu soin de mêler dans les récits historiques certaines paroles de l'Ecriture pleines de sens, & qui donnent matiére à de grandes réflexions. Enfin, pour rendre cet ouvrage plus complet & plus utile, on le termine par un extrait des Livres sapientiaux & prophétiques. Il seroit bien à souhaiter qu'on eût un pareil secours pour l'Histoire prophane.

II. Dans l'étude de l'Histoire Sainte, il ne faut pas négliger les usages & les coutumes particuliéres au peuple de Dieu : ce qui regarde ses loix, son gouvernement, sa maniére de vivre. L'excellent livre de M. l'Abbé Fleuri, qui a pour titre : *Mœurs des Israelites*, renferme tout ce qu'on peut desirer sur ce sujet, & me dispense d'en parler avec plus d'étendue.

III. Il est bon de faire observer

aux jeunes gens les principaux caractéres des Juifs : par ce nom j'entens les Juifs charnels, qui faisoient le gros de la nation. L'honneur que Dieu leur avoit fait de les choisir pour son peuple, les avoit remplis d'orgueil. Ils regardoient avec un souverain mépris toutes les autres nations. Ils croioient que tout leur étoit dû. Pleins de présomption & d'estime pour eux-mêmes, ils n'attendoient la justice que de leurs propres efforts. Ils mettoient toute leur confiance dans les pratiques extérieures de la loi. Ils bornoient leurs vœux & leur espérance aux commodités temporelles, & aux biens de la terre. Dès qu'ils étoient mis à l'épreuve, & que quelque chose venoit à leur manquer, oubliant tous les bienfaits de Dieu, & tous les miracles qu'il avoit opérés en leur faveur, & toujours prêts à se revolter contre lui & contre leurs chefs, ils se livroient aux plaintes, au murmure, au desespoir. Enfin, excepté les derniers tems, ils ont toujours eu pour l'idolatrie une pente que rien ne pouvoit arrêter.

C'est ce dernier trait qui contribue le plus, ce me semble, à faire con-

noître parfaitement le caractére du peuple Juif, & l'un des principaux motifs du choix que Dieu en a fait: je veux dire la dureté de cœur de ce peuple, & son penchant extrême au mal; par où Dieu a voulu montrer que les moiens purement extérieurs ne sont point capables de corriger le cœur de l'homme, puisque tous sans exception ont été emploiés pendant plusieurs siecles pour guérir les Juifs de l'idolatrie, & pour leur faire observer le premier précepte, & que tous ont été inutiles. Ni les longues & accablantes miséres de la servitude de l'Egypte; ni la joie & la reconnoissance d'une délivrance miraculeuse, & l'instruction de la loi donnée au pié du mont Sinaï; ni la substitution d'une nouvelle race, née dans le desert, élevée par Moyse, formée par la loi, intimidée par la punition de leurs peres; ni l'entrée dans la terre promise, & la jouissance actuelle de tous les effets de la promesse; ni les divers chatimens, ni les avertissemens & les exemples des Prophetes pendant le séjour en cette terre, n'ont pu arracher de leur cœur ce panchant impie. Devenus dans la terre pro-

mise beaucoup plus méchans, plus corrompus, plus idolatres, qu'ils ne l'avoient été en Egypte, Dieu enfin est obligé de les remettre aux fers à Ninive & à Babylone; mais ce chatiment ne sert qu'à les endurcir; & livrés à toutes sortes de crimes, ils font blasphémer le nom du Dieu d'Israel parmi les nations idolatres, qu'ils surpassent en méchanceté & en impiété.

C'est Dieu même qui nous déclare dans ses Prophetes, & sur-tout dans Ezéchiel, le dessein qu'il a eu de faire connoître aux hommes par la suite de tous les événemens arrivés à son peuple, de leur faire connoître, dis-je, la profonde corruption de leur cœur, & l'impuissance des remédes purement extérieurs pour guérir un mal si ancien & si désespéré. Cette vûe est une des grandes clés des Ecritures, & qui nous fait entrer le plus avant dans le secret & dans l'esprit de l'ancien Testament. Sans cette ouverture, l'Histoire Sainte conserve des obscurités impénétrables, & demeure un livre fermé pour la plûpart des lecteurs. En effet, pourquoi le choix d'un peuple si dur & si ingrat;

Ezech. chap. 20.

Pourquoi tant de faveurs répandues sur Israel par préférence à tant de nations meilleures que lui en apparence ? Pourquoi une attache si persévérante à ce peuple, malgré une si persévérante ingratitude ? Pourquoi le faire passer par tant d'états différens ? Pourquoi cette alternative continuelle de promesses & de menaces, de consolations & d'afflictions, de récompenses & de châtimens ? Pourquoi tant d'instructions, d'avertissemens, d'invitations, de réprimandes, de miracles, de prophetes, de saints conducteurs ? Pourquoi tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point, & qui n'en devient que plus méchant ? Cette profondeur de la sagesse divine qui nous étonne, doit en même tems nous instruire : & c'est de cette obscurité même répandue dans toute la conduite de Dieu sur son peuple, que sort une lumiére plus vive que celle du soleil, qui nous démontre l'insuffisance de tous les remédes extérieurs pour guérir la corruption du cœur humain.

IV. IL PAROÎT visiblement, par la maniére même dont l'ancien Testament est écrit, que le dessein de

Dieu en le donnant aux hommes, a été de les rendre extrêmement attentifs aux grands exemples de vertu qui s'y trouvent. L'Ecriture tranche en deux mots l'histoire des impies, quelque grands qu'ils soient selon le monde : & au contraire elle s'arrête lontems sur les moindres actions des justes. Le premier livre des Rois est l'histoire de Samuel : le second, celle de David : le troisiéme & le quatriéme, celles de Salomon, de Josaphat, d'Ezéchias, d'Elie, d'Elisée, d'Isaïe. Elle semble ne parler des impies qu'à regret, par occasion, & seulement pour les condanner. Quand on compare ce qu'elle dit de Nemrod, qui bâtit les deux plus puissantes * villes du monde, & qui fonda le plus grand empire qui ait jamais été dans l'univers, avec ce qu'elle raporte des premiers Patriarches ; on ne sait pourquoi elle passe si rapidement sur des choses très-importantes, qui ont dû rendre la vie de ce fameux Conquérant très-singuliére, & qui donneroient à l'histoire ancienne tant de lumiére & tant d'ornement, pour s'arrêter si lontems sur des détails, en apparence peu nécef-

* Ninive & Babylone. Gen.

faires, ou de la vie d'Abraham, ou de celle de Jacob, moins illuſtre encore que celle de ſon aieul. Dieu marque en cela combien ſes penſées ſont différentes des nôtres, en nous faiſant voir dans le premier ce que les hommes admirent & ce qu'ils ſouhaitent, & dans les autres ce qu'il approuve & ce qu'il juge digne de ſa complaiſance & de notre attention.

L'Ecriture preſcrit des régles, & fournit des modéles pour toute ſorte d'états & de condition. Rois, Juges, riches, pauvres, gens mariés, peres, enfans; tous y trouvent des inſtructions excellentes ſur tous leurs devoirs. C'eſt une pratique fort utile, & en même tems fort agréable, d'accoutumer les jeunes gens à réunir d'eux-mêmes, & à raporter ſur le champ pluſieurs exemples ſur une même matiére.

LES ROIS dans l'Ecriture ſainte, j'entens ceux qui ſont ſelon le cœur de Dieu, ne ſe regardent que comme les miniſtres du Roi ſouverain, & n'uſent de leur autorité que pour rendre leurs ſujets heureux, en les rendant meilleurs. Ils ſont pleins de zéle pour la gloire de Dieu, & pour le

bien public. Qu'on étudie avec quelque attention les ſentimens de piété que David fait paroître dans le tranſport de l'arche & dans les préparatifs pour la conſtruction du Temple, les miſſions que Joſaphat ordonne & fait lui-même en perſonne dans ſon roiaume, les ſoins d'Ezéchias pour la religion dès le commencement de ſon régne, le zéle infatigable de Joſias pour rétablir le véritable culte non-ſeulement dans Juda, mais encore dans les dix tribus; on verra que ces Princes ne ſe croioient aſſis ſur le trône que pour faire régner Dieu dans leurs Etats. Et pour montrer que la piété n'eſt point contraire à la vraie politique, l'Ecriture affecte quelquefois de raporter en détail les ſages précautions qu'ils prenoient pour la guerre & pour la paix: fortifications de villes, magazins d'armes, troupes réglées; ſoins de l'agriculture, de la nourriture & de la ſureté des troupeaux, ſources aſſurées & innocentes de l'abondance qui régnoit dans tout le pays, & qui mettoit le peuple en état de paier avec joie & facilité les impôts, toujours réglés ſur les véritables beſoins de l'Etat, & ſur les facultés de chaque particulier.

LES JUGES, les Magiſtrats, les Miniſtres, toutes les perſonnes conſtituées en autorité, trouvent des modéles parfaits dans Moyſe, dans Joſué, dans les Juges, juſqu'à Samuel, dans Job, Néhémie, Eſdras, Eliacim. Toute leur conduite marque un déſintéreſſement parfait. Ils ne penſent point à établir ou à élever leur famille. Ils ſont populaires, ſimples, modeſtes, ſans faſte, ſans diſtinctions, ſans gardes, ſans jalouſie dans le commandement, recevant avec joie les avis des inférieurs, & les aſſociant volontiers à leur autorité.

RICHES. Abraham. Job. Booz, &c.

On ſait combien ABRAHAM étoit riche, & combien en même tems il étoit libéral & généreux. Il auroit regardé comme une tache & comme une honte pour lui, ſi un autre que Dieu l'eût enrichi. *Non accipiam ex omnibus quæ tua ſunt*, dit-il au Roi de Sodome, qui par reconnoiſſance lui offroit tous les biens qu'Abraham avoit retirés des mains des ennemis, *ne dicas: Ego ditavi Abraham.* Sa maiſon étoit ouverte à tous les paſſans & à

Gen. 14. 23.

Gen. 18. 1. 2. tous les voiageurs. L'Ecriture nous représente ce saint homme assis dans la plus grande chaleur du jour à l'entrée de son pavillon, & placé là comme en sentinelle par la charité, pour y attendre, ou plutôt pour chercher les occasions d'exercer l'hospitalité ; car il est dit qu'il couroit au-devant des passans : *Quos cùm vidisset, cucurrit in occursum eorum.*

Job étoit un Prince puissant, & fort considéré. L'Ecriture nous trace en sa personne un portrait magnifique d'un homme public, constitué en autorité, & comblé de richesses. Il sentoit avec une vive reconnoissance que la compassion l'avoit élevé & nourri dès son enfance, & qu'il l'avoit eue pour guide dès le sein de sa mere. Il mettoit au-dessus de ses plus glorieux titres d'être l'œil de l'aveugle, le pié du boiteux, le pere des pauvres, l'asyle des étrangers, le consolateur de la veuve, & le protecteur de l'orphelin destitué de tout secours. Il ne dédaignoit point d'entrer en discussion avec son serviteur & avec sa servante, lorsqu'ils croioient avoir quelque sujet de plainte contre lui, intimement convaincu qu'eux & lui avoient un

Job. ch. 31. v. 18.

Ch. 29. v. 12. 15. 16.

Ch. 31. v. 13. 15.

maître commun, & que le même
Dieu étoit leur createur & le ſien.
Jamais il ne mit ſa confiance dans ſes v. 24. 25.
grandes richeſſes ; & les diſgraces de v. 29.
ſes ennemis ne lui cauſérent jamais
de ſecrette joie. Acceſſible à tous ſans Ch. 29. v. 16.
diſtinction, il s'inſtruiſoit des affaires
avec un extrême ſoin. Revêtu de la v. 14.
juſtice comme d'un vêtement roial,
& orné de l'équité de ſes jugemens
comme d'un diadême, il arrachoit à v. 17.
l'injuſte ſa proie d'entre les dents, &
lui briſoit les machoires afin de le
mettre hors d'état de nuire à l'avenir.
Le plus doux fruit qu'il retiroit de ſon v. 11. 13.
zéle, étoit la ſatisfaction d'avoir délivré celui qui étoit près de périr, &
d'en être comblé de bénédictions : & v. 25.
dans le tems même qu'il étoit aſſis au milieu des Sénateurs & des Princes, & qu'il en étoit environné comme un roi l'eſt de ſes gardes, il ne laiſſoit pas d'être le conſolateur des affligés.

Booz n'eſt pas moins admirable Ruth. ch. 2.
dans ſon genre. Au milieu des richeſſes, il eſt laborieux, appliqué aux travaux de la campagne, ſimple, ſans luxe, ſans délicateſſe, ſans molleſſe, ſans hauteur. Quelle affabilité, quelle douceur, quelle bonté envers

ses domestiques ! *Que le Seigneur soit avec vous*, dit-il à ses moissonneurs. Et ils lui répondent : *Que le Seigneur vous benisse.* Beau langage de l'antiquité religieuse, mais peu connu dans nos jours !

Quelle louange ne mérite point ce qu'il dit, & ce qu'il fait à l'égard de Ruth, qu'il prie de ne point aller dans un autre champ pour y glaner, mais de se joindre à ses filles pour boire & manger avec elles ; & l'ordre charitable qu'il donne à ses gens de lui laisser couper de l'orge avec eux, & de jetter même exprès des épis dans le champ, afin qu'elle pût les ramâsser sans honte : nous apprenant par cette sage conduite à épargner à ceux à qui nous faisons des libéralités la confusion de recevoir, & à nous-mêmes la tentation de la gloire, & même du plaisir de donner ! *De vestris quoque manipulis projicite de industria, & remanere permittite, ut absque rubore colligat.*

Tobie. Le saint Esprit nous donne dans ce saint homme un modéle parfait de la vie privée, & nous montre en lui l'assemblage de toutes les vertus & de tous les devoirs de cet

état. On y voit une fermeté à se défendre dès le bas âge de la contagion du mauvais exemple : une égalité d'esprit dans les différentes situations de la vie : une générosité, dans son abondance, à soulager les malheureux, & à prêter même de grosses sommes sans intérêt : une patience à supporter une pauvreté extrême, non seulement sans murmure, mais avec action de graces : un courage invincible à exercer les œuvres de miséricorde : une douceur à souffrir les contradictions domestiques : une ferme confiance en Dieu dans les plus dures épreuves : une attention suivie à élever son fils, autant par ses exemples que par ses leçons, dans la crainte du Seigneur, dans la justice pour le prochain, dans la compassion pour les pauvres : enfin une vive & ferme attente des biens futurs qui le soutenoit & le consoloit au milieu des plus grandes afflictions. *Nous sommes*, dit-il, *les enfans des Saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise.* Tob. 2. 18.

PAUVRES. Quel exemple que JOB pour ceux à qui les disgraces

imprévûes enlevent tout d'un coup
Job. 1. 21. leur bien ! *Le Seigneur me l'avoit donné : le Seigneur me l'a ôté. Que son nom soit beni !*

RUTH, étonnée de ce que Booz daigne jetter les yeux sur une pauvre femme étrangére, apprend aux personnes réduites, comme elle, à la mendicité, combien elles doivent être humbles & reconnoissantes, en faisant réflexion que rien ne leur est dû.

Que le sort des pauvres seroit digne d'envie, s'ils avoient, comme TOBIE,
Tob. 4. 23. cette belle maxime dans le cœur : *Ne craignez point, mon fils. Il est vrai que nous sommes pauvres : mais nous aurons beaucoup de bien si nous craignons Dieu, si nous nous abstenons de tout péché, & si nous faisons de bonnes œuvres.*

PERSONNES MARIE'ES.

Les saintes femmes des patriarches. Sara, fille de Raguel. Ruth. Esther. Judith. Tobie pere & fils. Job. Un seul mot de ce dernier nous montre jusqu'où ces anciens Justes portoient la chasteté conjugale. Job étoit un prince riche & puissant, qui vivoit dans l'abondance, qui étoit environné d'une cour attentive à lui plaire.

Cependant il nous apprend lui-même qu'il avoit fait un pact avec ses yeux, & s'étoit imposé une loi sévére, de ne jamais arrêter ses regards sur une vierge. *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.* Job. 31. 1.

Ce que j'ai dit des différens états, pour lesquels on trouve des régles & des modéles dans l'Ecriture, doit s'entendre aussi des différentes vertus, & de toutes les matiéres de morale.

La vertu toujours exercée, purifiée, affermie par les maux. Abel. Abraham. Joseph. Moyse. David. Job. Daniel, &c.

Le crime malheureux. Caïn. Abimelec & les Sichimites. Absalom. Achitophel. Jeroboam. Baasa. Achab.

Pardon des injures. Abraham, à l'égard de Lot. Joseph, à l'égard de ses freres. David, à l'égard de Saül.

Oppression des pauvres, des foibles, des veuves, orphelins, étrangers, crie vengeance & l'obtient. Abel contre Caïn. Jacob contre Laban & Esaü. Israel contre les Egyptiens. Le sang des enfans de Gédéon contre Abimelec. Urie contre David. Nabot contre Achab & Jézabel.

La pénitence couvre les plus grands

crimes, & arréte les plus terribles menaces. Les Ninivites. Les Israelites très-souvent. Achab. Manassé.

V. LA CONNOISSANCE de Dieu & de ses attributs doit être un des plus grands fruits de l'étude de l'histoire sainte.

UNITE' de Dieu. Cette vérité brille par tout dans les Ecritures, où il semble que Dieu crie à haute voix, qu'il n'y a point de Dieu, point de Seigneur

Isai. 45. 18. & 22. que lui. *Ego Dominus, & non est alius... Ego Deus, & non est alius.*

LA TOUTE PUISSANCE de Dieu, manifestée par la création, la conservation, & le gouvernement de l'univers: Par la facilité avec laquelle il éleve sur le trône, & en précipite qui il veut; établit les empires, & les détruit; rend les nations florissantes & misérables: Par l'empire souverain qu'il exerce, non-seulement sur tout ce qui est extérieur & visible, mais sur les esprits & les cœurs, en les faisant passer tout d'un coup d'une résolution prise à une autre toute contraire selon ses desseins. EXEMPLES. Laban & Esaü marchant contre Jacob. Conseil d'Achitopel dissipé par celui de Chusaï. Toute l'armée de

Juda transportée de colére & du desir de vengeance, marchant sous Roboam contre Jéroboam, arrétée & congédiée sur le champ par une seule parole du Prophete. L'armée d'Israel retournant à Samarie chargée de dépouilles, renvoiant deux cens mille captifs sur la simple remontrance de quelques grands Seigneurs de Samarie, &c.

Bonte' de Dieu, & ses motifs. Elle se répand avec profusion, & sans s'épuiser, en prodiguant le nécessaire, le commode, le délicieux, sur des hommes qui ne le connoissent point, ou qui ne lui en rendent pas graces, ou qui l'offensent & le blasphément.

Patience de Dieu. Il supporte les crimes & l'impénitence des hommes pendant plusieurs siecles, depuis les prédications d'Hénoch jusqu'au déluge. La mesure des Amorrhéens n'est comblée qu'après plus de quatre cens ans. Le peuple Juif en fournit plusieurs exemples, sur-tout la ruine de Samarie & de Jérusalem, & la captivité d'Israel & de Juda, dont ces deux roiaumes avoient été menacés pendant plusieurs siécles.

Justice de Dieu. Quand enfin elle

éclate, elle eſt terrible, accablante, inexorable : rien ne la peut arrêter ni détourner. Déluge. Sodome. Ninive. Babylone, &c.

Le caractére de la punition eſt ordinairement proportionné à la nature du crime. Toute la terre infectée par les hommes, eſt toute ſubmergée par les eaux du déluge. Les villes malheureuſes brûlant du feu impur, ſont conſumées par le feu. L'adultére & l'homicide de David, ſont vengés par les inceſtes & les meurtres de ſes enfans.

La Providence de Dieu entre dans tout, préſide à tout juſques dans le moindre détail, régle & fait tout. Dieu appelle la famine, l'épée, la peſte pour punir des ingrats, & humilier des ſuperbes. Il ſuſcite tout d'un coup l'eſprit des peuples, qui ne penſent point à la guerre, & les améne de loin pour ravager un autre peuple coupable. Il inſpire aux troupes l'ardeur, le courage, l'obéiſſance, le mépris des fatigues & des dangers. Il donne aux chefs la vigilance, l'activité, l'audace pour entreprendre les choſes les plus difficiles ; la prévoiance, le diſcernement des expédiens les

plus utiles ; l'autorité, & l'art de se faire en même tems craindre & aimer. Il leve les obstacles, facilite les entreprises, accorde le succès. Au contraire il ôte à ceux qu'il veut perdre ; le conseil, la présence d'esprit, la force, le courage. Il jette le désordre & la consternation dans les armées ; jusqu'à faire tourner les épées des soldats contre leurs compagnons. Il parvient à ses desseins par les moiens les plus contraires, comme l'histoire de Joseph le montre : & souvent il y parvient par des moiens qui paroissent l'effet du pur hazard, quoiqu'ils soient tous concertés & préparés par une sagesse infinie, comme l'histoire de David depuis son état de berger, jusqu'à la mort de Saül le fait voir clairement.

Les Maîtres, en expliquant l'Histoire Sainte aux jeunes gens, ne peuvent trop insister sur la Providence, qui est un attribut de Dieu, dont la connoissance est la plus intéressante, la plus importante, la plus nécessaire ; qui influe dans tous les événémens publics & particuliers ; que tout homme doit avoir présente dans chaque circonstance de la vie, dans cha-

que action de la journée ; qui est la plus ferme base de la religion ; qui forme les liens les plus naturels & les plus étroits de la créature avec le Créateur ; qui lui fait sentir davantage sa dépendance universelle, sa foiblesse, ses besoins ; qui lui offre les occasions des plus grandes vertus, de la confiance en Dieu, de la reconnoissance, du détachement, de l'humilité, de la résignation, de la patience ; & qui fournit à la piété & au culte religieux la matiére la plus ordinaire de ses exercices par la priére, par les vœux, par les actions de graces, par les sacrifices.

Connoissance de l'avenir. Un des caractéres les plus incommunicables de la divinité, est la connoissance de l'avenir. Souvent Dieu fait aux fausses divinités le défi de
Isai. 41. 23. prédire ce qui doit arriver : *Annuntiate quæ ventura sunt in futurum, & sciemus quia dii estis vos.* Il faut, en enseignant l'Histoire Sainte, y faire soigneusement remarquer aux jeunes gens les prédictions les plus célébres, soit qu'elles regardent les événemens temporels, ou qu'elles aient raport à la religion ; & leur faire observer

le caractére des Prophetes, leur mission, le but & les dangers de leur ministére, Ils sont saints & irréprochables dans leurs mœurs, ménent une vie pauvre & obscure, sans ambition, sans intérêt, sans tirer aucun avantage de leurs prédictions, Ils sont envoiés à des incrédules, qui les contredisent & les persécutent, qui ne se rendent qu'après l'évidence de l'accomplissement, Leurs prédictions regardent des événemens publics, & annoncent la destinée des roiaumes, Elles sont circonstanciées, publiées lontems avant l'accomplissement, connues de tous, à la portée des plus simples, Tous ces caractéres réunis ensemble sont de puissans motifs de crédibilité,

VI. ENFIN, Jesus-Christ étant la fin de la loi, il faut, quand l'occasion s'en présente naturellement, le faire envisager aux jeunes gens dans les histoires qu'on leur explique; dans les sacrifices; dans les cérémonies; dans les actions des Patriarches, des Juges, des Rois, des Prophetes, en un mot, de tous ceux que Dieu a choisis pour figurer par quelque endroit ou Jesus-Christ, ou l'Eglise, qui est son épouse & son ouvrage,

VII. A toutes ces obſervations, je croi devoir en ajouter une derniére ſur les priviléges de la Pieté, à laquelle il eſt très-important de rendre la jeuneſſe attentive. En effet, Dieu a voulu montrer par toute la ſuite de l'hiſtoire de l'ancien Teſtament, que toutes les promeſſes & toutes les récompenſes, même pour la vie préſente, étoient attachées à la Pieté; que tous les biens temporels viennent de Dieu, comme de leur unique ſource, & qu'il ne les faut attendre que de lui ſeul, quoiqu'il en réſerve à ſes ſerviteurs dans l'éternité de plus dignes de ſa magnificence, & de plus proportionnés à la vertu. C'étoit cette piété, dont le propre caractére conſiſtoit dans une ferme confiance en Dieu, qui régloit ſeule la deſtinée de ſon peuple, & qui décidoit abſolument de la félicité publique, & du ſort de l'Etat. Tout étoit meſuré ſur elle, les ſaiſons favorables, l'abondance, la fécondité, la victoire ſur les ennemis, la délivrance des plus grands dangers, l'affranchiſſement de tout joug étranger, la jouiſſance de tous les avantages qu'on peut goûter dans le ſein d'une profonde paix. Elle

obtenoit tout, & surmontoit tout, C'est par elle que Jonathas seul avec son écuier, met en fuite une armée entiére; que David sans armes terrasse le géant, & se met à couvert des artifices & de la violence de Saül; que Josaphat, sans tirer l'épée, triomphe de trois peuples ligués contre lui; qu'Ezéchias sauve Jérusalem & le roiaume de Juda, en voiant périr cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens, Au contraire l'impiété attiroit tous les fléaux de la colére de Dieu, la famine, la peste, la guerre, les défaites, la servitude, la ruine entiére des plus puissantes maisons; & le crime conduisoit toujours à une fin malheureuse.

De pareilles observations peuvent beaucoup servir à inspirer des sentimens de piété insensiblement, agréablement, sans travail, sans affectation, sans paroître prêcher, ni faire de longues moralités. C'est la principale fin que Dieu s'est proposée, en liant tous les devoirs, toutes les vertus, tous les préceptes, toutes les vérités salutaires, tous les mystéres, en un mot, toute la religion, à des faits dont les hommes de toute condition, de tout âge, de toute sorte de caracté-

res sont touchés, parce qu'ils sont à leur portée, & qu'ils n'ont pas moins d'agrément que d'utilité. Omettre de telles observations, seroit priver les jeunes gens des plus grands fruits que présentent les livres saints, & leur laisser ignorer ce qui fait l'ame des Ecritures.

Après avoir marqué les principales choses qu'on peut observer en lisant & en expliquant l'Histoire Sainte, & avoir comme posé les fondemens & les principes de cette étude, il me reste à en faire l'application à quelques histoires particuliéres, afin de montrer comment on peut mettre en pratique les régles que j'ai données. C'est ce que je vais tâcher d'exécuter avec le plus d'ordre & de clarté qu'il me sera possible.



CHAPITRE

CHAPITRE SECOND.

APPLICATION DES PRINCIPES A QUELQUES EXEMPLES.

Deux grands hommes fort célébres dans l'Ecriture sainte, me fourniront les exemples ausquéls j'appliquerai les régles que je viens de donner : Joseph, & Ezéchias. A ces deux histoires j'ajouterai un article sur les Prophéties.

ARTICLE PREMIER.

Histoire de Joseph.

Comme cette histoire est fort longue & fort connue, je serai obligé d'en omettre ou d'en abréger plusieurs circonstances, quoique très-intéressantes, pour ne point trop allonger ce récit.

1. *Joseph vendu par ses freres : conduit en Egypte chez Putiphar : mis en prison.* Gen. chap. 37. 39. & 40.

Jacob avoit douze enfans, dont Joseph & Benjamin étoient les plus jeunes : il avoit eu ces deux derniers de Rachel. L'amour particulier que

Jacob témoignoit à Joseph, la liberté que celui-ci prit d'accuser devant lui ses freres d'un crime que l'Ecriture ne nomme point, & le récit qu'il leur fit de songes qui marquoient sa future grandeur, excitérent leur jalousie & leur haine.

Un jour qu'ils le virent venir à eux dans la campagne où ils paissoient leurs troupeaux, ils se dirent l'un à l'autre : Voici notre songeur qui vient ; allons, tuons-le, & le jettons dans une vieille citerne : après cela on verra à quoi lui auront servi ses songes. Sur la remontrance de Ruben, ils se contentérent de le jetter dans la citerne, après lui avoir ôté sa robe. Bientôt même ils l'en retirérent, pour le vendre à des marchands Ismaelites qui alloient en Egypte, à qui en effet ils le vendirent vingt pieces d'argent. Après cela ils prirent sa robe, & l'aiant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoiérent à Jacob, & lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée ; voiez si ce n'est pas celle de votre fils. Il la reconnut, & dit : C'est la robe de mon fils. Une bête cruelle l'a dévoré : une bête a dé-

voré Joseph. Il déchira ses vêtemens ; & s'étant couvert d'un cilice, il pleura son fils fort lontems.

Les Ismaelites emmenérent Joseph en Egypte, où ils le vendirent à un des premiers Officiers de la Cour de Pharaon, nommé Putiphar. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture, *étoit avec Joseph, & tout lui réussissoit heureusement.* Son maître, qui voioit bien que Dieu étoit avec lui, le prit en affection. Il le fit Intendant de sa maison, & il se reposa absolument sur lui du soin de toutes ses affaires. Aussi Dieu benit la maison de Putiphar, & il multiplia ses biens de tous côtés à cause de Joseph.

Il y avoit déja lontems qu'il étoit dans cette maison, lorsque sa maîtresse l'aiant regardé avec un mauvais desir, le sollicita en l'absence de son mari à commettre le crime. Mais Joseph en eut horreur, & lui dit : Comment serois-je assez malheureux, pour abuser de la confiance que mon maître a en moi, & pour pêcher contre mon Dieu ? Elle continua ainsi pendant plusieurs jours à le solliciter, sans pouvoir rien obtenir. Enfin, un jour que Joseph

étoit seul, elle le prit par le manteau, & le pressoit de consentir à son mauvais desir. Alors Joseph, lui laissant le manteau entre les mains, s'enfuit. Cette femme, outrée de dépit, jetta un grand cri, & aïant appellé les gens de sa maison, elle leur dit que Joseph avoit voulu lui faire violence, & qu'il avoit pris la fuite aussitôt qu'il l'avoit entendu crier. Lorsque son mari fut de retour, elle lui persuada la même chose, en lui montrant le manteau comme une preuve de ce qu'elle disoit. Putiphar, trop crédule aux paroles de sa femme, entra dans une grande colére, & le fit enfermer dans la prison où étoient ceux que le Roi faisoit arréter. Mais le Seigneur fut avec Joseph : il en eut compassion, & il lui fit trouver grace devant le Gouverneur.

Pendant que Joseph étoit en prison, deux des grands Officiers de la Cour de Pharaon, savoir le grand Echanson & le grand Pannetier, y furent conduits par ordre du Roi. Le Gouverneur en confia le soin à Joseph, comme de tous les autres prisonniers. Quelque tems après ils

eurent tous deux dans la même nuit un ſonge qui les jetta dans de grandes inquiétudes. Joſeph leur en donna l'explication. Il prédit à l'Echanſon, que dans trois jours il ſeroit rétabli dans l'exercice de ſa charge ; & au grand Pannetier, que dans trois jours Pharaon le feroit attacher à une croix, où ſa chair ſeroit déchirée par les oiſeaux. Les choſes arrivérent, comme il l'avoit dit. Le grand Pannetier fut mis à mort, & l'autre rétabli. Joſeph avoit prié l'Echanſon de ſe ſouvenir de lui, & d'obtenir du Roi ſon élargiſſement : car j'ai été enlevé, dit-il, par fraude & par violence du pays des Hebreux ; & j'ai été renfermé dans cette priſon, ſans être coupable. Mais cet Officier étant rentré en faveur, ne penſa plus à ſon Interprete.

RE'FLEXIONS.

DEMANDE. Que faut-il penſer de la conduite de Dieu ſur Joſeph, à qui ſa vertu n'attire que de mauvais traitemens, ſoit de la part de ſes freres qui le haïſſent, & le traitent avec la derniére cruauté, ſoit du côté de la femme de Putiphar ſa maîtreſſe,

qui le calomnie impunément, & le fait renfermer dans un cachot comme un scélérat ?

RE'PONSE, Dieu par cette conduite a voulu nous donner d'importantes instructions.

1°. Son dessein est de détromper les hommes de la fausse idée qu'ils ont de la Providence, & de la fausse idée qu'ils ont de la vertu. Ils croient que Dieu néglige le soin des choses humaines, lorsque ceux qui le craignent sont dans l'oppression & dans la misére. Ils croient que la vertu doit toujours rendre heureux en cette vie ceux qui en ont une sincére. L'Ecriture détruit ces faux préjugés par l'exemple de Joseph, sur qui les yeux de Dieu sont très-attentifs, & qui est néanmoins haï par ses freres, vendu, exilé, calomnié, mis en prison; qui a conservé une vertu très-pure, sans en être plus heureux pendant plusieurs années; & qui n'est même tombé dans la captivité & dans le danger de perdre la vie, que parce qu'il est demeuré fidéle à ses devoirs. Il est vrai que Dieu rompit dans la suite ses liens, & l'éleva à une suprême autorité. Mais Joseph étoit préparé à souffrir

l'oppreſſion juſqu'à la fin de ſa vie. Il conſentoit à mourir dans la priſon, ſi Dieu le vouloit : & il n'eût pas été moins précieux à ſes yeux, ni moins ſûr des biens éternels qu'il eſperoit de ſa miſericorde, quand il eût paru en être abandonné juſqu'au dernier moment.

D. Paroît-il effectivement que Dieu ait pris un ſoin particulier de Joſeph pendant ſes diſgraces ?

R. L'Ecriture ſemble avoir pris à *Gen. ch. 39.*
tâche de nous faire remarquer la protection de Dieu ſur ſon ſerviteur, en
nous avertiſſant qu'il fut toujours *v. 2.*
avec lui, & que par cette raiſon tout
lui réuſſiſſoit heureuſement ; qu'il lui *v. 3.*
fit trouver grace devant ſon maître, qui reconnut que le Seigneur étoit avec Joſeph, & qu'il le favoriſoit & le
beniſſoit en toutes ſes actions ; qu'il *v. 4.*
inſpira à Putiphar de lui donner, tout jeune qu'il étoit, l'autorité ſur toute
ſa maiſon ; que pour attacher le maî- *v. 5.*
tre à ſon ſerviteur par une affection plus durable & plus forte, le Seigneur benit la maiſon de l'Egyptien à cauſe de Joſeph, & multiplia ſes biens tant à la ville qu'à la campagne, en ſorte que ſon maître n'avoit d'autre ſoin

que de se mettre à table, & de manger.
v. 1. Que quand Joseph fut mis en prison, le Seigneur en eut compassion, qu'il lui fit trouver grace aussi devant le Gouverneur de la prison;
v. 21. qu'il lui inspira de remettre à Joseph le soin de tous ceux qui y étoient renfermés, sans prendre connoissance de quoi que ce fût, & de lui tout confier, en sorte qu'il ne faisoit rien sans son
v. 22. ordre; qu'enfin le Seigneur le fit réussir en toutes choses.

D. Malgré toutes ces faveurs, la prison n'étoit-elle pas un séjour bien triste pour Joseph?

R. Lorsqu'il fut mis en prison, tout paroissoit l'avoir abandonné: mais Dieu étoit descendu avec lui dans l'obscure retraite où on l'avoit en-
Gen. 39. 21. fermé. *Fuit autem Dominus cum Joseph*: & l'Ecriture ne craint point de dire que la Sagesse éternelle se rendit com-
Sap. 10. 13. 14. me prisonniére avec lui: *Hæc descendit cum illo in foveam, & in vinculis non dereliquit illum.* Elle adoucissoit ses longues nuits passées à souffrir & à veiller. Elle éclairoit ces ténébres que la lumiére du soleil ne pouvoit percer. Elle ôtoit à la solitude & à la captivité, dont les lectures & l'occupa-

tion ne pouvoient diminuer ni suspendre le sentiment, ce poids terrible de l'ennui qui renverse les plus fermes. Enfin, elle faisoit couler dans son cœur une paix, dont la source étoit invisible & intarissable. Lorsque Joseph fut associé au trône de Pharaon, il n'est point dit que la Sagesse y monta avec lui, comme il est dit qu'elle descendit avec lui en prison. Elle l'accompagna sans doute dans le second état : mais le premier étoit plus cher à Joseph, & il doit l'être à quiconque a de la foi.

D. Quelle autre instruction Dieu a-t-il voulu nous donner dans la conduite qu'il a gardée à l'égard de Joseph ?

R. Il a voulu en second lieu nous apprendre comment sa providence conduit toutes choses à l'exécution de ses desseins, & comment elle y fait servir les obstacles mêmes que les hommes s'efforcent d'y apporter. Le dessein de Dieu étoit d'élever Joseph à un point de grandeur & de puissance où ses freres seroient réduits à se prosterner humblement devant lui. Les freres de Joseph s'y opposent : mais *il n'y a*, dit l'Ecriture, *ni sagesse, ni prudence, ni conseil contre* *Prov. 21. 30.*

le Seigneur. Ce qu'ils font pour humilier Joseph, est le premier degré par lequel Dieu le conduit à l'élévation & à la gloire : & l'horrible calomnie de son impudique maîtresse, qui mettoit, ce semble, le comble à tous ses malheurs, est ce qui le fera presque monter sur le trône.

C'est ce que Joseph lui-même fit remarquer à ses freres dans la suite, en leur disant que ce n'étoit pas eux qui l'avoient fait venir en Egypte, mais que c'étoit Dieu qui l'y avoit
Gen. 45. 8. envoié : *Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum.* Cette parole est un grand sujet de consolation pour ceux qui ont de la foi. Tout ce qu'on entreprendra contre eux, deviendra un moien pour assurer leur bonheur & leur salut. Les desseins secrets, les haines déclarées, la captivité, la calomnie, les feront arriver au terme que la grace leur a marqué. Après cela l'envie & l'injustice seront confondues ; & lorsqu'elles auront porté Joseph sur le trône, elles paroîtront tremblantes devant lui.

D. Quels moiens Joseph emploie-t-il pour combattre la tentation qui lui est suscitée par sa maîtresse ?

R. Nous trouvons dans ſa conduite un excellent modéle de ce que nous devons faire, quand nous ſommes tentés. Joſeph ſe défend d'abord par le ſouvenir de Dieu, & de ſon devoir. Comment, dit-il à cette femme hardie & ſans pudeur, pourrois-je commettre une telle action, aiant Dieu pour témoin & pour juge ? C'eſt à ſes yeux que nous deviendrions criminels vous & moi. C'eſt lui qui me commande de vous deſobéir en cette occaſion. Comment pourrois-je éviter ſes regards, ou corrompre ſa juſtice, ou me mettre à couvert de ſon indignation ? *Quomodo ergo poſſum hoc malum * facere, & peccare in Deum meum ?* Lorſque la tentation eſt devenue ſi forte, qu'il a tout à craindre de ſa foibleſſe, il prend la fuite, quitte tout, & s'expoſe à tout, plutôt que de demeurer dans l'occaſion prochaine d'offenſer Dieu.

Gen. 39. 9.

* *Heb.* Hoc grande ſcelus.

D. N'y a-t-il point encore d'autre réflexion à faire ſur les malheurs & les diſgraces de Joſeph ?

R. Quelque durs & quelque injuſtes que fuſſent les traitemens que Joſeph eut à ſouffrir, jamais il ne lui échapa une ſeule parole de murmure.

Il ne s'abandonna point au découragement dans sa servitude, mais il se donna tout entier au service de son maître. Dans le grand loisir qu'ont les prisonniers, & malgré le panchant naturel qu'ont les hommes à parler de leurs avantures, il n'avoit point fait le récit des siennes. Quand il est forcé de s'en ouvrir à l'Echanson, il le fait avec une modération & une charité qu'on ne peut assez admirer. *J'ai été enlevé par fraude & par violence*, dit-il, *du pays des Hebreux, & j'ai été renfermé dans cette prison sans être coupable.* Il ne nomme ni ses freres qui l'ont vendu, ni sa maîtresse qui l'a calomnié. Il dit seulement qu'il a été enlevé & fait esclave, quoiqu'il fût libre ; & condanné à une dure prison, quoiqu'il fût innocent. Un autre, moins humble & moins prudent que lui, auroit raconté sa vie, & insisté sur les circonstances qui lui auroient fait le plus d'honneur. S'il en eût usé ainsi, le Saint Esprit auroit laissé dans les ténébres une vertu qui n'auroit pu les souffrir, & qui auroit voulu se consoler de ses malheurs par la vaine satisfaction de se faire admirer : au lieu qu'il a pris soin

d'apprendre à tous les siecles ce que Joseph n'a pas voulu dire en secret, & dans l'obscure caverne où il étoit enfermé.

2. *Elévation de Joseph. Premier voiage de ses freres en Egypte.* Gen. ch. 41. & 42.

Deux ans se passérent depuis que l'Echanson eut été rétabli, après lesquels Pharaon eut deux songes en une même nuit. Dans l'un il vit sept vaches grasses qui sortoient du Nil, & qui furent dévorées par sept autres vaches maigres sorties après elles du même fleuve. Dans le second il vit sept épis pleins, qui furent aussi dévorés par sept autres épis fort maigres. Aucun des Sages d'Egypte n'aiant pû expliquer ces songes, l'Echanson se souvint de Joseph, & en parla au Roi, qui le fit aussitôt sortir de prison, & lui raconta ses songes. Joseph répondit, que les sept vaches grasses & les sept épis pleins signifioient sept années d'abondance ; & que les vaches & les épis maigres marquoient sept années de stérilité & de famine qui viendroient ensuite. Il conseilla au Roi d'établir un homme sage & habile, qui eût soin, pendant

les sept années d'abondance, de faire serrer une partie des grains dans des greniers publics, afin que l'Egypte y trouvât une ressource pendant la stérilité. Ce conseil plut à Pharaon, & il dit à Joseph : C'est vous-même que j'établis aujourd'hui pour commander à toute l'Egypte : tout le monde vous obéira, & il n'y aura que moi au-dessus de vous. En même tems il ôta son anneau* de son doit, & le mit au doit de Joseph : il le fit monter sur son second char, & fit crier par un heraut, Que tout le monde fléchît le genou devant lui. Il changea aussi son nom, & lui en donna un qui signifioit *Sauveur du monde*.

* *Le Sceau du Prince étoit à cet anneau.*

Les sept années d'abondance arrivérent, comme Joseph l'avoit prédit. Pendant ce tems, il fit mettre en réserve une grande quantité de blé dans les greniers du Roi. La stérilité vint ensuite, & la famine étoit dans tous les pays : mais il y avoit du blé en Egypte. Le peuple pressé de la faim, demanda à Pharaon de quoi vivre. Il leur dit : Allez à Joseph, & faites tout ce qu'il vous dira. Joseph donc, ouvrant tous les greniers, vendoit du blé aux Egyptiens & aux autres peuples.

Jacob l'aiant appris, commanda à ses enfans d'y aller. Ils partirent au nombre de dix : car Jacob avoit retenu Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin. Etant arrivés en Egypte, ils parurent devant Joseph, & l'adorérent. Joseph les reconnut d'abord, & en les voiant prosternés devant lui, il se souvint des songes qu'il avoit eus autrefois : mais il ne se fit point connoître à eux. Il leur parla même fort durement, & les traita d'espions qui venoient pour examiner le pays. Ils lui repartirent : Seigneur, nous sommes venus ici pour acheter du blé. Nous sommes douze freres, tous enfans d'un même homme, qui demeure dans le pays de Chanaan. Le dernier de tous est demeuré avec notre pere ; & l'autre n'est plus au monde. Hé bien, reprit Joseph, je m'en vais éprouver si vous dites la vérité. Envoiez l'un de vous, pour amener ici le plus jeune de vos freres : & cependant les autres demeureront en prison. Il se contenta néanmoins d'en retenir un seul. Pénétrés de fraieur & de regret, ils se disoient l'un à l'autre en leur langue :

C'eſt avec juſtice que nous ſouffrons tout ceci, parce que nous avons peché contre notre frere. Nous le voyions accablé de douleur, lorſqu'il nous prioit d'avoir pitié de lui : mais nous ne voulûmes pas l'écouter. C'eſt pour cela que ce malheur nous eſt arrivé. Ruben, l'un d'entre eux, leur diſoit : Ne vous le dis-je pas alors, de ne point commettre un ſi grand crime contre cet enfant ? cependant vous ne m'écoutâtes point. C'eſt ſon ſang maintenant que Dieu vous redemande. Joſeph, qui les entendoit, ſans qu'ils le ſûſſent, ne put retenir ſes larmes. Il ſe retira pour un moment ; & revint enſuite leur parler. Alors il fit prendre Simeon, & le fit lier devant eux : puis il commanda ſecretement à ſes Officiers de remettre leur argent dans leurs ſacs. Ils partirent donc avec leurs ânes chargés de blé.

REFLEXIONS.

D. Pourquoi Dieu laiſſa-t-il Joſeph en priſon pendant pluſieurs années, ſans paroître ſe ſouvenir de lui ?

R. Ce terme, ſi long quand on eſt

captif, étoit néceſſaire pour affermir Joſeph dans l'humilité, dans la ſoumiſſion aux ordres de Dieu, & dans la patience. Il nous eût attendris, ſi nous l'euſſions vû dans les fers, & que nous euſſions connu ſon innocence. Mais Dieu, qui avoit pour lui une compaſſion infiniment plus indulgente & plus tendre, le laiſſoit dans un état d'où nous aurions voulu le tirer. Il connoiſſoit ce qui manquoit à ſa vertu. Il ſavoit combien devoient durer les remédes néceſſaires à ſa ſanté. Il découvroit dans l'avenir ſes tentations & ſes perils, & lui préparoit dans les liens le ſecours & la force dont il auroit beſoin dans ſon élévation. C'eſt ainſi qu'il en uſe pour les Elus, dont il veut avant tout affermir la patience & l'humilité, & qu'il n'expoſe à la tentation qu'après les y avoir lontems préparés.

D. Comment Pharaon ſe détermine-t-il ſi aiſément à choiſir pour premier Miniſtre Joſeph, & à revétir de l'autorité ſouveraine un étranger & un inconnu ?

R. C'eſt une grace pour toute une nation qu'une ſalutaire penſée inſpirée à un Prince. Lorſque Joſeph par-

loit aux oreilles de Pharaon, Dieu l'instruisoit en secret. Il le rendoit attentif aux sages avis & à la rare prudence d'un étranger & d'un captif; & il le délivroit de tous les préjugés qui empêchent si souvent les personnes constituées en dignité de se rendre dociles à la lumière, & d'avouer qu'on en peut avoir une supérieure à la leur. Il lui faisoit comprendre qu'une sagesse purement humaine exécuteroit mal ce qui lui étoit conseillé par une sagesse divine; & qu'il chercheroit inutilement un autre Ministre que celui que Dieu avoit choisi.

Gen. 41. 38. *Où pourrions-nous*, dit ce Prince sensé, *trouver un homme comme celui-ci, qui fût aussi rempli, qu'il l'est, de l'Esprit de Dieu?*

En parlant ainsi, il ruinoit par le fondement toutes les erreurs d'une fausse politique, qui regarde la vertu & la religion comme peu propres au gouvernement des Etats, & qui se trouve perpétuellement gênée dans ses vûes & ses projets par une exacte probité. Un Roi infidéle couvre d'une éternelle honte cette folle impiété. Il est persuadé que plus on a l'esprit de Dieu, plus on est capable de con-

duire un roiaume. Et la moindre attention suffit pour découvrir que la maxime opposée est l'effet du renversement de l'esprit humain.

D. Que faut-il penser de la gloire de Joseph élevé presque jusques sur le trône ?

R. Le Saint Esprit nous apprend, dans un autre livre, que les calomnies, dont on avoit noirci la réputation de Joseph, furent alors pleinement dissipées, & que la honte du mensonge retomba sur ceux qui en avoient été les auteurs. *Mendaces ostendit qui maculaverunt illum, & dedit illi claritatem æternam.* Sap. 10. 14. Ainsi toute la pompe dont il étoit environné, étoit le triomphe de la vertu. C'étoit elle qui étoit montrée à tous les peuples. C'étoit elle qui étoit élevée sur un char magnifique, d'où elle apprenoit aux Justes de tous les siecles, à ne tomber jamais dans le découragement, & à conserver une patience invincible. C'étoit devant elle que tout le monde fléchissoit le genoux : & Joseph étoit le Héraut qui y exhortoit tous les hommes, dans le tems que le Héraut qui marchoit devant lui exigeoit cette marque exté-

rieure de respect pour le premier Ministre de Pharaon.

D. Les songes de Joseph à l'égard de ses freres, furent-ils accomplis ?

R. On le reconnoît clairement, quand on les voit tous prosternés
Gen. 42. 6. aux piés de Joseph : *Cùmque adorassent eum fratres sui.* Voila ce qu'ils avoient tant appréhendé, ne sachant pas l'intérêt qu'ils avoient à le reconnoître pour maître. Plus ils se sont efforcés de l'éloigner, & de s'en rendre indépendans, plus ils ont contribué à l'établir sur leurs têtes. Ils n'ont pas voulu l'adorer, quand ils l'avoient dans leur famille : ils le vont chercher en Egypte pour se prosterner à ses piés. Ils l'ont renoncé, & lui ont voulu ôter la vie, quand son pere l'a envoié vers eux : ils sont contraints de paroître devant lui, après une espece de résurrection, pleins de crainte & de tremblement. Ils l'adorent après l'Egypte & les autres nations, dont ils suivent enfin l'exemple : & ils ne craignent que d'en être rejettés, parce qu'ils le regardent comme le Sauveur du monde ; au lieu qu'ils avoient appréhendé de lui être soumis, parce qu'ils ne considéroient dans son élé-

vation que leur propre abaissement.

D. Que nous apprennent les remords des freres de Joseph au sujet du traitement qu'ils lui avoient fait souffrir ?

R. On voit dans les reproches qu'ils se font à eux-mêmes, & la force de la conscience, & le fruit de la sainte éducation donnée par Jacob à sa famille, qui n'a pas toujours été fidéle à la lumiére, mais qui ne s'est point efforcée de l'éteindre, & qui a respecté la loi qui condannoit ses actions. *C'est justement,* se disent-ils l'un à l'autre, *que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frere.* Les hommes n'effaceront jamais de leur cœur le sentiment que Dieu y a imprimé de sa présence & de sa justice. Ils ne réussiront jamais à se persuader que le crime n'est rien, ou qu'il n'a pas été vû, ou qu'il demeurera impuni. Ils seront quelquefois rassurés par la patience & par le silence de leur Juge, ou par la multitude de leurs complices : mais lorsque la vengeance commencera à éclater, ils seront les premiers à avouer qu'ils l'ont méritée ; & leurs complices ne leur paroîtront que comme

Gen. 42. 21.

des témoins préparés pour les accuser & les confondre.

3. *Second voiage des enfans de Jacob en Egypte. Joseph reconnu par ses freres.* Gen. ch. 43. 44. 45.

Lorsque les enfans de Jacob, au retour de leur voiage, lui eurent raconté tout ce qui leur étoit arrivé, l'emprisonnement de Simeon, & l'ordre exprès qu'ils avoient reçû de mener Benjamin en Egypte, cette triste nouvelle le perça de douleur, & renouvella celle que la perte de Joseph lui avoit causée. Il refusa lontems de laisser partir son cher Benjamin, qui seul faisoit toute sa consolation. Mais enfin, voiant que c'étoit une nécessité, & qu'autrement il le verroit périr de faim avec lui, il consentit à son départ sur les assurances réitérées que lui donnérent ses autres enfans de le lui ramener. Ils partirent donc tous ensemble avec des présens pour Joseph, & le double de l'argent qu'ils avoient trouvé dans leurs sacs.

Etant arrivés en Egypte, ils se présentérent devant Joseph. Lorsqu'il les eut apperçus, & Benjamin avec eux, il dit à son Intendant : Faites entrer ces gens-là chez moi, & préparez un

festin, parce qu'ils mangeront à midi avec moi. L'Intendant exécuta l'ordre, & les fit entrer. Eux, tout surpris d'un tel traitement, s'imaginoient qu'on alloit leur faire un crime de l'argent qui s'étoit trouvé dans leurs sacs. Ils commencérent donc par se justifier auprès de l'Intendant, disant qu'ils ne savoient pas comment cela étoit arrivé ; & que, pour preuve de leur bonne foi, ils raportoient cet argent. L'Intendant les rassura, en leur disant : Ne craignez rien : c'est votre Dieu & le Dieu de votre pere qui vous a fait trouver de l'argent dans vos sacs : car pour moi j'ai reçu celui que vous avez donné. Aussitôt après, il leur amena Simeon leur frere. On leur apporta de l'eau : ils se lavérent les piés, & attendirent l'arrivée de Joseph.

Dès qu'il parut, ils se prosternérent devant lui, & lui offrirent leurs présens. Joseph, après les avoir salués avec bonté, leur dit : Votre pere, ce bon vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore ? comment se porte-t-il ? Ils répondirent : Notre pere, votre serviteur, est encore en vie, & il se porte bien. En même tems ils

se prosternérent de nouveau. Joseph aiant aperçu Benjamin: Est-ce là, leur dit-il, votre jeune frere, dont vous m'aviez parlé? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous benisse. Et il se hâta de sortir, parce que la vûe de son frere l'attendrissoit si fort, qu'il ne pouvoit plus retenir ses larmes. Quelques momens après il vint retrouver ses freres, & aiant commandé qu'on servît à manger, il se mit à table avec eux.

Après que Joseph eut mangé avec ses freres, il donna secrettement cet ordre à son Intendant: Mettez du blé dans les sacs de ces gens-là, & l'argent de chacun d'eux à l'entrée de leurs sacs; & mettez ma coupe d'argent dans le sac du plus jeune. L'Intendant fit ce qui lui étoit ordonné. Le lendemain matin ils partirent avec leurs ânes chargés de blé. Mais à peine étoient-ils sortis de la ville, que Joseph envoia son Intendant après eux, pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient volé sa coupe. Ils furent fort surpris de se voir accusés d'une action si lâche, à laquelle ils n'avoient pas seulement pensé. Nous vous avons raporté, dirent-ils,

rent-ils, l'argent que nous avions trouvé à l'entrée de nos sacs : comment se pourroit-il faire que nous eussions dérobé dans la maison de votre maître de l'or ou de l'argent ? Que celui qui se trouvera coupable de ce vol, meure ; & nous demeurerons tous esclaves de Joseph notre maître. L'Intendant les prit au mot. On les fouilla tous en commençant par les plus âgés ; & enfin la coupe fut trouvée dans le sac de Benjamin.

Ils retournérent à la ville fort affligés, & allérent se jetter aux piés de Joseph. Après quelques reproches, il leur déclara que celui, dans le sac duquel on avoit trouvé la coupe, demeureroit son esclave. Alors Juda, aiant demandé permission de parler, représenta à Joseph que s'ils retournoient vers leur pere sans ramener avec eux ce fils qu'il aimoit tendrement, ils le feroient mourir de chagrin. C'est moi, ajouta-t-il, qui ai répondu de lui à mon pere : que ce soit moi, s'il vous plaît, qui demeure esclave en sa place. Car je ne puis retourner sans lui, de peur d'être témoin de l'extrême affliction qui accablera notre pere.

A ces paroles, Joseph ne put plus se retenir. Il commanda qu'on fit sortir tout le monde. Alors, les larmes lui tombant des yeux, il jetta un grand cri, & dit à ses freres : Je suis Joseph. Mon pere vit-il encore ? Aucun d'eux ne lui répondit, tant ils étoient saisis d'étonnement. Il leur parla donc avec douceur, & leur dit : Approchez-vous de moi. Lorsqu'ils se furent approchés, il dit : Je suis Joseph votre frere, que vous avez vendu pour être emmené en Egypte. Ne craignez point, & ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi : car c'est Dieu qui m'a envoié ici devant vous pour vous conserver la vie. Ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon pere que Dieu m'a établi sur toute l'Egypte. Qu'il se hâte de venir. Il demeurera près de moi ; & je le nourrirai, lui & toute sa famille : car il reste encore cinq années de famine. Vous voiez de vos yeux que c'est moi qui vous parle. Annoncez à mon pere le haut rang où je suis élevé, & tout ce que vous avez vû dans l'Egypte. Hâtez vous de me l'amener. Après

leur avoir parlé ainsi, il se jetta au cou de Benjamin, & l'embrassa en pleurant: il embrassa de même tous ses autres freres; & après cela ils se rassurérent pour lui parler.

Cette nouvelle se répandit aussitôt dans toute la Cour, Pharaon en témoigna sa joie à Joseph, & lui dit de faire venir au plûtôt toute sa famille en Egypte. Joseph fit partir ses freres avec des vivres pour le voiage, & des voitures pour transporter leur pere, leurs femmes & leurs enfans. Lorsqu'ils furent arrivés dans le pays de Chanaan, ils dirent à Jacob: Votre fils Joseph est vivant, & il a autorité dans toute l'Egypte. A ces mots, Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil; & il n'en vouloit rien croire. Mais enfin, aiant entendu le récit de tout ce qui s'étoit passé, & voiant les chariots & les autres choses que son fils lui envoioit, il dit: Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore: j'irai, & je le verrai avant que de mourir. Il partit bientôt après avec toute sa famille, & arriva en Egypte. Après qu'il eut salué le Roi, Joseph l'établit dans le pays de Gessen le plus fertile de l'E-

gypte, où Jacob vécut encore dix-sept ans.

RÉFLEXIONS

D. Le moment où Joseph se fait connoître à ses freres, est l'endroit de son histoire le plus touchant & le plus intéressant : mais il est précédé de circonstances bien étranges. Comment en effet concilier son indifférence & son oubli à l'égard de son pere & de ses freres qu'il laisse exposés aux suites funestes d'une cruelle famine, & l'extrême dureté qu'il exerce sur eux en les calomniant & les emprisonnant ; comment, dis-je, concilier tout cela avec cette bonté & cette tendresse qu'il laisse entrevoir dans le tems même qu'il les traite si durement ?

R. C'est cette contradiction apparente qui doit nous avertir qu'il y a quelque mystére caché sous la surface d'une action, qui sans cela pourroit choquer la raison, & paroîtroit contraire aux sentimens que la nature a imprimés dans le cœur de tous les hommes.

Joseph vendu par ses freres aux Egyptiens, regardé par Jacob com-

me mort, oublié par toute sa famille, honoré pendant cet intervalle & régnant en Egypte, est incontestablement la figure de Jesus-Christ, livré aux Gentils par les Juifs, renoncé généralement par sa nation, mis à mort par leur cruelle envie, reconnu & adoré par les Gentils comme leur Sauveur & leur Roi.

Dans le premier voiage que les enfans de Jacob firent en Egypte, il est dit que *Joseph connut bien ses freres, mais qu'il ne fut point connu d'eux*. C'est l'état des Juifs. En refusant de se soumettre à Jesus-Christ; ils ont cessé de le voir, mais ils n'ont pu s'affranchir de son empire. Ils lisent les Ecritures, & rencontrent par-tout leur Seigneur sans le connoître. Ils l'ont vû, & ne l'ont pas reçu. Il leur a parlé en énigmes & en paraboles, parce qu'ils étoient indignes d'entendre des mystéres qu'ils refusoient de croire. Mais le voile ne demeurera pas toujours sur leur cœur. Gen. 42. 8.

Pendant le long intervalle que dure leur aveuglement, ils souffrent une cruelle famine, non de pain matériel, mais, comme l'avoit prédit un Prophete, de la parole de Dieu, dont

Amos 8. 11. l'intelligence leur eſt refuſée. *Mittam famem in terram : non famem panis, neque ſitim aquæ, ſed audiendi verbum Domini.* La terre de Chanaan eſt condannée à une entiére ſtérilité. Le véritable pain de vie ne ſe trouve que dans l'Egypte. Pour vivre, il faut néceſſairement y aller : & juſqu'à ce que Benjamin le dernier des enfans de Jacob, figure des derniers Juifs, y paroiſſe en perſonne, la famine affligera toujours cette malheureuſe nation.

Juſques-là Joſeph paroîtra n'avoir que de la dureté pour ſes freres. Il leur parlera comme à des inconnus d'un ton propre à les intimider, & Gen. 42. 7. avec un viſage ſévére : *Quaſi ad alienos duriùs loquebatur.* C'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt traite depuis lon-tems un peuple ingrat & aveugle. Il paroît ne connoître plus ſes freres ſelon la chair. Il ſemble avoir oublié les peres d'une poſterité infidéle & ſanguinaire.

Cependant Joſeph ſe faiſoit violence pour ne point laiſſer paroître ſa tendreſſe. Il ne pouvoit retenir ſes larmes : il étoit obligé de ſe détourner, de ſe cacher le viſage, de ſortir

même de tems en tems pour essuier ses pleurs. L'effort qu'il faisoit pour les cacher, étoit la figure de cette miséricorde secrette cachée dans le sein de Dieu, & réservée pour les momens marqués dans son conseil éternel. Les promesses de Dieu s'accompliront sur Israel, car ses dons sont sans repentir ; & sa vérité sera immuable dans tous les siecles. Mais une juste sévérité suspend les effets d'une clémence, que nos gémissemens, unis à ceux des Prophetes, doivent hâter.

D. Joseph peut-il être regardé par d'autres circonstances de sa vie comme figure de Jesus-Christ ?

R. Il y a peu de Saints de l'ancien Testament en qui Dieu ait pris plaisir de marquer autant de traits de ressemblance avec son Fils que dans Joseph. Le simple exposé en sera une preuve bien évidente.



RAPORTS

ENTRE JOSEPH ET JESUS-CHRIST.

JOSEPH.	Jesus-Christ.
Il eſt haï de ſes freres,	*Il eſt haï des Juifs ,*
1. Parce qu'il les accuſe d'un grand crime.	*1. parce qu'il leur reproche leurs vices.*
2. Parce qu'il eſt tendrement aimé de ſon pere.	*2. parce qu'il déclare qu'il eſt le Fils de Dieu ; & que Dieu lui-même l'appelle ſon Fils bien aimé.*
3. Parce qu'il leur prédit ſa gloire future.	*3. parce qu'il leur prédit qu'ils le verront aſſis à la droite de Dieu.*
Il eſt envoié par ſon pere vers ſes freres qui étoient éloignés.	*Il eſt envoié de Dieu ſon pere vers les brebis perdues de la maiſon d'Iſrael.*
Ses freres conſpirent contre ſa vie.	*Les Juifs forment le deſſein de le mettre à mort.*
Il eſt vendu vingt pieces d'argent.	*Il eſt vendu trente pieces d'argent.*
Il eſt livré à des étrangers par ſes propres freres.	*Il eſt livré aux Romains par les Juifs.*
Sa robe eſt teinte de ſang.	*L'humanité dont il eſt revêtu ſouffre une mort ſanglante.*
Il eſt condanné par Putiphar , ſans que perſonne parle pour lui.	*Il eſt condanné ſans que perſonne prenne ſa défenſe.*

JOSEPH.	JESUS-CHRIST.
Il ſouffre en ſilence.	*Il ſouffre toutes ſortes d'injures & de ſupplices, ſans ſe plaindre.*
Placé entre deux criminels, il prédit à l'un ſon élévation, & à l'autre ſa mort prochaine.	*Placé entre deux voleurs, il prédit à l'un qu'il ira en paradis, & laiſſe mourir l'autre dans ſon impénitence.*
Il eſt trois ans en priſon.	*Il eſt trois jours dans le tombeau.*
Il arrive à la gloire par les ſouffrances & par les humiliations.	*Il faloit que le Chriſt ſouffrît, & qu'il entrât ainſi dans ſa gloire.*
Il eſt établi ſur la maiſon de Pharaon, & ſur toute l'Egypte.	*Il eſt établi Chef de toute l'Egliſe, & toute créature lui eſt ſoumiſe.*
Pharaon ſeul eſt au deſſus de lui.	*Il eſt au deſſus de toute créature, mais ſoumis à Dieu comme homme.*
Il eſt appellé Sauveur du monde.	*Son nom de* JESUS *ſignifie Sauveur : & il eſt en effet le ſeul par qui nous puiſſions être ſauvés.*
Tous fléchiſſent le genou devant lui.	*Toute créature doit fléchir le genou au nom de Jeſus-Chriſt.*
La famine eſt partout : il n'y a du pain qu'en Egypte, où Joſeph gouverne.	*Il n'y a par-tout que pauvreté & qu'égarement : la vérité & la grace ne ſe trouvent que dans l'Egliſe où regne Jeſus-Chriſt.*

Joseph.	Jesus-Christ.
Tous sont renvoiés à Joseph par Pharaon.	*Point de salut, point de grace, que par Jesus-Christ.*
Toutes les provinces viennent en Egypte pour y chercher du blé.	*Toutes les nations entrent dans l'Eglise pour y trouver le salut.*
Les freres de Joseph viennent à lui, le reconnoissent, l'adorent, s'établissent en Egypte.	*Les Juifs reviendront un jour à Jesus-Christ, le reconnoîtront, l'adoreront, & entreront dans l'Eglise.*

Y a-t-il dans toutes ces applications, & j'en pourrois ajouter beaucoup d'autres, quelque chose de forcé & de contraint ? Seroit-il possible que le pur hazard eût ramassé ensemble tant de traits de ressemblance, si différens, & en même tems si naturels ? J'aimerois autant dire que le portrait le plus achevé & le plus ressemblant ne seroit aussi que l'effet du hazard. Il est visible qu'une main intelligente a répandu & appliqué à propos toutes ces couleurs pour en faire un tableau parfait, & que le dessein de Dieu, en réunissant dans la seule vie de Joseph tant de circonstances singuliéres, a été d'y peindre

les principaux traits de celle de ſon Fils. Ce ſeroit donc ne connoître qu'à demi l'hiſtoire de Joſeph, que de s'arrêter à la ſimple ſurface qu'elle préſente ; ſans en approfondir le ſens caché & myſtérieux, qui en fait la partie la plus eſſentielle, puiſque Jeſus-Chriſt eſt la fin de la loi & de toutes les écritures.

Je prie le Lecteur d'obſerver, que quelque reſſemblans & quelque naturels que ſoient les raports de Joſeph avec Jeſus-Chriſt, il n'en eſt point parlé ni dans l'Evangile, ni dans les écrits des Apôtres : ce qui montre, qu'outre les figures dont on trouve l'explication dans le nouveau Teſtament, il y en a de ſi claires & de ſi évidentes, qu'on ne peut pas raiſonnablement douter qu'elles ne renferment auſſi quelque myſtére. Mais il faut, ſur-tout quand on parle aux jeunes gens, être ſobre & retenu ſur celles du dernier genre, & inſiſter principalement ſur les figures dont Jeſus-Chriſt ou les Apôtres ont fait l'application.

ARTICLE SECOND.

Délivrance miraculeuse de Jerusalem sous Ezéchias.

Je ne prens dans la vie du saint roi Ezéchias que ce fait, l'un des plus éclatants qui soient dans l'Histoire Sainte, & des plus propres à rendre sensible la toute-puissance de Dieu, & son attention sur ceux qui mettent en lui leur confiance. Je ne ferai presque qu'en indiquer les principales circonstances, que le Lecteur pourra voir dans toute leur étendue en consultant les livres historiques qui en font le récit, & sur-tout les propheties d'Isaie qui en renferment une prédiction très-claire & très-détaillée.

4.Reg.18.13. Sennacherib roi des Assyriens étoit parti de Ninive avec une armée formidable, dans le dessein d'exterminer la ville de Jerusalem avec son roi & *Isai. 10. 7. 15.* ses habitans. Il se promettoit une victoire assurée, & insultoit déja d'avance au Dieu de Jerusalem, disant qu'il le traiteroit comme il avoit traité tous les dieux des autres villes & des autres roiaumes dont il avoit fait

la conquête. Il ne savoit pas qu'il n'é- *Isai. 5. 26. 7. 18. 10. 5. & 6.*
toit qu'un instrument dans la main
de Dieu, qui l'avoit appellé d'un
coup de sifflet, (c'est l'expression de
l'Ecriture) & l'avoit fait venir des
extrémités de la terre, non pour
exterminer mais pour corriger son
peuple.

Tout céda aux armes victorieuses
de ce Prince, & en peu de tems il se
rendit maître de toutes les places for-
tes qui étoient dans le pays de Juda.
L'allarme fut grande dans Jerusalem. *2. Paral. 32. 1. 8.*
Ezéchias avoit pris toutes les mesures
néceſſaires pour mettre la ville en état
de faire une vigoureuse résistance :
mais il n'attendoit sa délivrance que
du secours divin. Dieu s'étoit engagé *Is. 30.*
par une promesse solennelle & plu-
sieurs fois réitérée à défendre la ville
contre l'attaque du roi d'Assyrie, mais
à condition que ses habitans ne comp-
teroient que sur lui, se tiendroient
en repos, & n'auroient point recours
au roi d'Egypte. *Si vous demeurez en* *v. 15.*
paix, leur avoit-il dit, *vous serez sau-
vés : votre force sera dans le silence & dans
l'esperance*. Il leur avoit déclaré plu- *v. 1. 5.*
sieurs fois que le secours d'Egypte
tourneroit à leur honte & à leur perte.

ꝟ. 20. 1. 6. Pour leur rendre cette prédiction plus sensible, il avoit obligé le prophete Isaie de marcher nuds piés & sans habits au milieu de la ville, en déclarant que tel seroit le sort des Egyptiens & des Ethiopiens.

Les Grands, les politiques, ne purent se résoudre à demeurer dans l'inaction, & à compter sur la promesse de Dieu. Ils amassérent une somme considérable d'argent, & ils envoiérent des députés au roi d'Egypte pour implorer son secours. Plusieurs même prirent le parti de se retirer dans ce pays-là, espérant y trouver un asyle assuré contre les maux dont ils étoient menacés. Dieu leur en fit plusieurs fois des reproches par son Prophete; mais toujours en vain. Le saint roi Ezéchias leur répétoit sans cesse : *Le Seigneur nous délivrera; Jerusalem ne sera pas livrée entre les mains des Assyriens.* On ne l'écoutoit point.

ꝟ. 30. 4. Reg. 18. 33. & 19. 10.

4. Reg. 18. & 19. Ce saint Roi, craignant d'avoir commis quelque faute en rompant le traité qu'il avoit fait avec le roi des Assyriens, résolut, pour n'avoir rien à se reprocher, & pour mettre tout le bon droit de son côté, de lui en faire

ſatisfaction. Il lui envoia donc des ambaſſadeurs à Lachis, & lui dit : J'ai fait une faute : mais retirez-vous de mes terres, & je ſouffrirai tout ce que vous m'impoſerez. Le roi des Aſſyriens ordonna à Ezéchias de lui donner trois cens talens d'argent, & trente talens d'or. Il ramaſſa cette ſomme avec beaucoup de peine, & la lui envoia. Il y avoit lieu d'eſpérer qu'une telle démarche deſarmeroit la colére de Sennacherib : mais il n'en devint que plus fier ; & ajoutant la perfidie à l'injuſtice, il envoia ſur le champ un gros détachement de ſon armée contre Jeruſalem, avec ordre à Rabſacès, qui commandoit ce détachement, de ſommer Ezéchias & les habitans de la part du grand Roi, du Roi des Aſſyriens, de ſe rendre. Cet Officier s'acquita de ſa commiſſion en des termes pleins de mépris pour le roi de Juda, & d'inſultes contre le Dieu d'Iſrael. Ezéchias l'aiant appris, déchira ſes vêtemens, ſe couvrit d'un ſac, & entra dans la maiſon du Seigneur ; d'où il envoia ſes principaux Officiers vers Iſaie, pour lui raporter les paroles inſolentes de Rabſacès. Le Prophete leur répondit : Vous direz

ceci à votre maître : Voici ce que dit le Seigneur : Ne craignez point ces paroles que vous avez entendues, par lesquelles les serviteurs du roi des Assyriens m'ont blasphémé. Je vais lui envoier un souffle : il entendra un bruit : il retournera en son pays, & je l'y ferai périr par l'épée.

Is. 18. 1. 3. Pendant cet intervalle, Tharaca roi d'Ethiopie avoit envoié des couriers à Jerusalem, pour assurer ses habitans qu'il marchoit à leur secours. Lui-même arriva bientôt après avec son armée, & celle des Egy-
4. Reg. 19. ptiens. A la premiére nouvelle qu'en
9. 34. reçut Sennacherib, il résolut de marcher contre lui. Mais auparavant il envoia ses ambassadeurs à Ezéchias, pour lui remettre en main une lettre qui étoit pleine de blasphemes contre le Dieu d'Israel. Ce saint Roi, pénétré de douleur, alla aussitôt au temple, étendit cette lettre impie devant le Seigneur, & lui représenta par une priére vive & touchante que c'étoit lui-même qu'on attaquoit, qu'il s'agissoit de la gloire de son nom, & qu'il osoit, par cette raison, lui demander un miracle, afin, dit-il, que tous les roiaumes de la terre sachent

que c'eſt vous ſeul qui êtes le Seigneur & le vrai Dieu. Dans le moment même, Iſaie envoia dire à Ezéchias, que Dieu avoit exaucé ſa priére, & que la ville ne ſeroit pas même aſſiégée. A qui, dit Dieu en s'adreſſant a Sennacherib, penſes-tu avoir inſulté ? Qui crois-tu avoir blaſphémé ? Contre qui as-tu hauſſé la voix, & élevé tes yeux inſolens ? C'eſt contre le Saint d'Iſrael. Tu m'as attaqué par tes inſultes pleines d'impiété, & le bruit de ton orgueil eſt monté juſqu'à mes oreilles. Je te mettrai donc un anneau au nez, & un mors à la bouche ; & je te ferai retourner par le même chemin par lequel tu es venu.

Le roi d'Ethiopie, plein de confiance dans les troupes innombrables qu'il amenoit, avoit cru qu'il n'auroit qu'à ſe montrer pour mettre en fuite les Aſſyriens & pour rendre la liberté à Jeruſalem. Il ne ſavoit pas l'anathême que Dieu avoit prononcé contre lui, parce qu'il avoit oſé ſe déclarer le protecteur & liberateur de Jeruſalem & du peuple de Dieu, comme ſi l'un & l'autre euſſent été ſans eſpérance & ſans reſſource s'il ne

Iſ. c. 18. & 19.

se hâtoit d'en prendre la défense. Son armée fut taillée en pieces. Le carnage fut si grand, & la fuite si promte, qu'il ne resta personne pour enterrer les morts. Après le gain de la bataille, le roi d'Assyrie porta la guerre dans l'Egypte même. Le trouble & la confusion s'y répandirent par-tout. Dieu enleva aux sages si renommés de l'Egypte le conseil & la prudence, & répandit parmi eux un esprit de vertige. Il ôta aux chefs toute force & tout courage. On ne fit aucune résistance, & tout le pays fut à la discrétion d'un prince également avare & cruel, qui emmena un nombre infini de captifs,
Is. c. 20. comme Isaie l'avoit prédit.

Is. 22. 1. 5. 7. Quand Sennacherib eut ramené ses troupes victorieuses devant Jerusalem, on s'imagine aisément quelle fut la consternation des habitans de cette ville. Ils voioient une armée innombrable campée à leurs portes, & toutes les campagnes voisines couvertes de chariots de guerre. L'ennemi se préparoit à assieger la ville, & poussoit des cris contre la montagne de Sion. Le moment de leur perte paroissoit venu : mais c'étoit celui de la misericorde divine, & de leur délivrance.

La nuit même (qui sans doute précéda le jour où se devoit faire l'attaque générale) l'ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, & y tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Sennacherib s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts, & s'en retourna aussitôt à Ninive, où peu de tems après il fut tué par ses propres enfans dans le temple & sous les yeux de son Dieu. 4. Reg. 19. 35. 37.

REFLEXIONS.

1. *Sennacherib instrument de la colére de Dieu.*

Isaie, en prédisant le départ de Sennacherib & de ses armées, parle de Dieu d'une maniére digne de la grandeur & de la majesté du Tout-puissant. Il n'a qu'à donner un signal, à lever un étendart; & tous les princes accourent. [a] Tous les rois de la terre ne sont à son égard que comme des moucherons. Toute leur puissance n'est devant lui que foiblesse. D'un seul coup de sifflet il les fait marcher. C'étoit une grande consolation pour *Is.* 7. 18. & 10. 5. 6.

[a] Sibilabit Dominus muscæ .... & api, quæ est in terra Assur. *Is.* 7. 18.

ceux qui avoient alors de la foi, de savoir certainement que tous les maux qui leur arrivoient étoient ordonnés par la divine providence; qu'ils étoient du côté de Dieu des remedes, & non de purs supplices; que les hommes n'étoient que les ministres de sa justice; & qu'ils étoient conduits par sa sagesse, quoiqu'ils ne pensassent qu'à satisfaire leurs passions.

V. 10. 7. 17. C'est Dieu même qui nous découvre, les pensées extravagantes de Sennachérib, qui n'étant qu'un simple serviteur, croit être le maître, & qui, ne voiant pas la main qui l'emploie, attribue tout à sa sienne, & ne craint point de se mettre à la place de Dieu. Un instrument, dit Dieu, a-t-il quelque vertu qui ne vienne pas de l'artisan qui l'emploie? Est-ce à l'instrument, & non à l'ouvrier, qu'il faut attribuer l'ouvrage? Quelle folie seroit comparable à celle qui porteroit l'instrument à s'élever contre la main & contre l'intelligence qui l'appliquent à certains usages? Voila pourtant ce que pensoit & ce que faisoit le roi d'Assyrie

2. Les Grands ont recours aux rois d'Ethiopie & d'Egypte.

On voit ici combien il eſt dangereux de préférer les vûes de la prudence humaine à celles de la foi. Dieu avoit promis de délivrer Jeruſalem, pourvû que ſes habitans ſe tinſſent en repos, & miſſent en lui uniquement leur confiance : voila le point fixe auquel il faloit ſe tenir. Mais le ſecours de Dieu étoit inviſible, & paroiſſoit éloigné. Le péril étoit préſent, & augmentoit tous les jours. La reſſource du côté d'Egypte étoit prochaine, & ſembloit aſſurée. Selon toutes les régles de la politique humaine il faloit mettre tout en uſage pour obtenir la protection de deux rois auſſi puiſſans que ceux d'Egypte & d'Ethiopie. D'ailleurs n'étoit ce pas tenter Dieu, que d'attendre un miracle ? & dans l'extrême danger où l'on étoit, n'y avoit-il pas une eſpece de folie à demeurer dans l'inaction ? L'événement fera voir qui de ces politiques ou d'Ezéchias raiſonnoit le plus juſte.

3. *Discours impies & lettre blasphematoire de Sennacherib.*

4. Reg. c. 19. Le discours & la lettre de Sennacherib, nous paroissent avec raison impies, insensés, détestables, dans la bouche d'un ver de terre contre la majesté divine. Ce Roi, aveuglé par ses heureux succès dont il ignoroit la véritable cause, pensoit du Dieu de Juda ce qu'il croioit de tous les autres dieux, dont la puissance, selon lui, étoit bornée à certaines régions, & à certains effets particuliers; & qu'on ne laissoit pas de bien battre malgré leur divinité. Il ne voioit rien dans le Dieu d'Israel qui le distinguât de la foule des dieux vaincus. Son empire étoit renfermé dans les bornes étroites d'un petit pays, & relegué dans des montagnes. Son nom n'étoit gueres connu que parmi les peuples voisins. Ce Dieu avoit déja laissé enlever dix tribus par les rois de Ninive. Il venoit de perdre toutes les villes fortes de la tribu de Juda qui seule lui restoit; & toute sa domination, tout son peuple, tous ses adorateurs, & toute sa religion étoient réduits à une seule ville sur

la terre, sans qu'il parût qu'il eût la pensée ou le pouvoir de la garantir d'une ruine que Sennacherib regardoit comme assurée.

Il est beau de voir comment Dieu s'applique à confondre l'orgueil insolent de ce Prince, qui se faisoit appeller le grand Roi, le Roi par excellence; qui se considéroit comme un Conquérant invincible, comme le maître de la terre, comme le vainqueur des hommes & des dieux. Ce Prince si fier & si orgueilleux, le Dieu d'Israel le traitera comme une bête féroce, & en lui mettant un cercle au nez, & un mors à la bouche, il le remenera couvert de honte & d'infamie par le même chemin par lequel il étoit venu plein de gloire & triomphant. Voilà où se termine l'orgueil des hommes.

4. *Défaite du roi d'Ethiopie.*

Il est aisé de reconnoître dans la punition du roi d'Ethiopie la jalousie du Dieu des armées contre quiconque prétend être son rival, ou partager sa gloire, en osant venir à son secours pour lui conserver son héritage, ou pour le tirer d'un pas difficile

dans lequel ses promesses l'auroient trop engagé ; & dans le triste sort des Israelites qui avoient eu recours à l'Egypte, la condannation de tous ceux ou qui doutent des promesses faites à l'Eglise, dont Jerusalem est certainement la figure, ou qui pensent que dans certaines occasions dangereuses, & difficiles elles ont besoin de la force & de la sagesse humaine.

5. *Armée des Assyriens détruite par l'Ange exterminateur.*

La maniére courte & simple dont les livres historiques racontent un événement si merveilleux, est véritablement digne de la grandeur de Dieu : *Cette même nuit l'ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, & y tua cent quatre-vingts - cinq mille hommes.* Qu'en coute-t-il à Dieu pour abbattre l'orgueil d'un Prince si fier, pour faire périr tant d'Officiers si braves, pour exterminer une armée si nombreuse & si formidable ? Un souffle. Et il l'avoit dit lui-même : *Je lui envoierai un souffle, & il retournera dans son pays.*

Mais la sublime grandeur qui pa-

roît dans le ſtile du prophete qui a prédit toutes les circonſtances de ce grand événement, n'eſt pas moins digne de la majeſté du Dieu qui fait ici éclater ſa toute-puiſſance d'une maniére ſi merveilleuſe. Que de nobles idées ne nous préſentent point les expreſſions d'Iſaïe! Lorſque tout paroît deſeſpéré : Je changerai en un inſtant la face de toutes choſes, dit le Seigneur : *Eritque repente confeſtim.* Quand les ennemis de Jéruſalem, qui ignorent que c'eſt moi qui les ai mandés, s'en regarderont comme les maîtres, je les réduirai en poudre dans une ſeule nuit. J'écarterai le reſte comme un tourbillon diſſipe une pouſſiére légére. Au réveil on ne trouvera pas un ſeul Général, ni un ſeul Officier qui paroiſſe avec ſa troupe: & la confiance qu'ils avoient que Jéruſalem étoit à eux, ſera ſemblable à l'imagination d'un homme affamé qui ſonge en dormant qu'il mange, & qui en s'éveillant ne trouve rien. *Sicut ſomniat eſuriens, & comedit : cùm autem fuerit expergefactus, vacua eſt anima ejus.* Iſ. 29. 5. 8.

C'eſt l'orgueil inſenſé de Sennachérib, ce ſont ſes blaſphémes im-

pies, qui réveillent le Seigneur qui paroissoit comme endormi, Et l'on comprend alors toute la force & tou-
Ps. 33. 10. te l'énergie de ces paroles: *Nunc* * *consurgam; nunc exaltabor: nunc sublevabor.* C'est du trône & du sanctuaire que Dieu a sur la montagne de Sion que sortent les éclairs & le bruit effraiant du tonnerre: c'est de l'autel même qu'il a dans Jérusalem, de ce brasier sacré où brûle à sa gloire un feu perpétuel, que sortent les flammes vengeresses qui dévorent ses en-
Is. 31. 8. & 9. nemis. *Hæc dicit Dominus, cujus ignis est in Sion, & caminus ejus in Jerusalem.*

Is. 30. 30. 32. En effet, selon Isaïe, le massacre étonnant d'une armée entiére immolée à la juste vengeance d'un Dieu jaloux qu'on avoit outragé si indignement, fut pour lui comme un sacrifice public & solennel. La main de Dieu, dit ce Prophete, frapera tout, écrasera tout, n'épargnera rien, Le bruit effroiable de son tonnerre sera pour lui & pour ses serviteurs dont il prendra la défense, comme un concert

* *La traduction françoise diminue beaucoup la vivacité de cet endroit, & ne rend pas la répétition du* nunc. „ *Je me leverai* „ *maintenant, je signalerai ma grandeur, je ferai éclater ma puissance.*

agréable de tambours, de harpes, & d'autres instrumens de musique qui accompagnent dans les grandes fêtes l'oblation des sacrifices; & les Assyriens sacrifiés à sa vengeance seront pour lui comme une victime solennelle. *Auditam faciet Dominus gloriam vocis suæ, & terrorem brachii sui ostendet in comminatione furoris, & flamma ignis devorantis: allidet in turbine & in lapide grandinis. A voce enim Domini pavebit Assur, virgâ percussus. Et erit transitus virgæ fundatus, quam requiescere faciet Dominus super eum tympanis, & citharis; & in bellis præcipuis expugnabit eos.* Le terme original est propre aux sacrifices. On peut traduire ainsi: *& bellis*, ou, *certamine, quod sacrificio solenni simile erit, expugnabit eos.*

6. Raisons de la patience de Dieu à souffrir Sennachérib, & de sa lenteur à délivrer Jérusalem.

Personne ne connoît les desseins de Dieu avant qu'ils soient exécutés; & lorsqu'ils s'accomplissent, on ne sait où se termineront mille événemens dont on ne voit ni les liaisons, ni les usages, ni les motifs, & qui paroissent devoir entraîner une ruine universelle.

Dès que les maux publics commencérent à se faire sentir au tems d'Ezéchias, ils parurent extrêmes. Lorsque toute la campagne fut ruinée, & toutes les villes détruites, on regarda ces malheurs comme ne laissant plus aucune ressource, & comme n'étant plus capables de reméedes. Mais quand Jérusalem vit la formidable armée des Assyriens à ses portes, qu'elle se vit désolée au-dedans par la famine & la peste, & sans espérance du côté des hommes après l'entiére défaite des Egyptiens venus à son secours; alors il parut de la folie à attendre quelque protection miraculeuse, puisque Dieu lui-même s'opposoit à tous les moiens, & se déclaroit en tout pour les ennemis.

Une foible foi ne peut soutenir une si longue épreuve; & ceux qui en eurent une plus ferme & plus persévérante, s'étonnérent de la lenteur avec laquelle Diéu accomplissoit ses promesses, & de la patience avec laquelle il souffroit que tout pérît, & ne fût presque plus en état de profiter de son secours. Mais ce n'est point à l'argile à juger du tems qu'on

emploie à la figurer. Ce ne ſont point les premiers coups de ciſeau qui poliſſent une pierre, ou qui en forment une belle ſtatue : & ce n'eſt point un feu médiocre ou pour la durée ou pour l'activité qui fond l'or, & qui le purifie. Dieu eſt attentif à ſa ſageſſe & à ſa miſéricorde, & non aux penſées des hommes, quand il fait ſon ouvrage. Il ne le laiſſe point imparfait, pour ſe meſurer ſur leurs vûes bornées, ou ſur leur impatience : & il continue dans ſon deſſein, ſans mépriſer néanmoins les gémiſſemens & les larmes de ſes ſerviteurs, juſqu'à ce que tout ce qu'il a réſolu ſoit accompli.

Alors il fait ceſſer tout l'appareil, tous les mouvemens, tous les reſſorts dont il s'étoit ſervi pour achever ſon ouvrage. Il arréte les mains qu'il conduiſoit : il ſuſpend l'action des inſtrumens devenus inutiles : il ne permet plus que le ciſeau entame une figure dont tous les traits ſont finis : & il briſe beaucoup de choſes qui n'ont été emploiées que pour un tems.

C'eſt ainſi que Dieu en uſa à l'égard de Sennachérib. Il s'étoit ſervi

de lui comme d'un instrument pour corriger son peuple, & pour purifier Jérusalem. Après qu'il eut réduit cette ville à un petit nombre de justes profondément humiliés sous sa main, pour lors il songea à punir les blasphémes de ce Prince, que l'orgueil
Is. 10. 12. avoit conduit à l'impiété. *Lorsque le Seigneur aura accompli toutes ses œuvres sur la montagne de Sion & dans Jérusalem; je visiterai*, dit-il, *cette fierté du cœur insolent du roi d'Assur, & cette gloire de ses yeux altiers.*

7. *Confiance en Dieu, caractére dominant d'Ezéchias.*

Il est remarquable que le Saint Esprit, seul bon juge du véritable mérite des hommes, pour faire l'éloge d'un Prince aussi saint qu'Ezéchias, se contente de dire qu'il a mis sa confiance dans le Seigneur le Dieu d'Israel :
4. Reg. 18. 5. *In Domino Deo Israel speravit.* L'Ecriture ajoute qu'il porta cette vertu plus loin qu'aucun des rois de Juda qui l'ont suivi & qui l'ont précédé. En effet jamais foi ne fut mise à une si dure & si longue épreuve. Tout étoit contre lui. Il paroissoit de la folie à attendre encore le secours

du ciel, lorſque tout étoit déſeſpéré ; & à refuſer ſur la parole d'un ſeul homme ou de ſe rendre aux Aſſyriens, ou d'implorer un ſecours étranger. Mais fortement appuié ſur la parole de Dieu, il demeura ferme comme s'il eût vû l'inviſible, & il s'attacha à la promeſſe par l'immobilité d'une eſpérance invariable, ſans ſe laiſſer affoiblir par aucun des motifs les plus preſſans. L'événement juſtifia ſa conduite. Quand la protection de Dieu eut enfin éclaté par la deſtruction entiére de l'armée des Aſſyriens, celui qui la veille étoit regardé de tous comme un inſenſé & un imbécile, devint tout d'un coup aux yeux de ces mêmes cenſeurs l'homme du monde le plus ſage, de s'être fié au Tout-puiſſant. Il en ſera toujours ainſi, & quiconque eſpérera en Dieu, ne ſera jamais confondu.

8. *Jéruſalem délivrée, figure de l'Egliſe.*

Le principal fruit qu'on doit tirer de cette hiſtoire ; eſt de comparer ce qui arrive ici à Jéruſalem avec ce qui eſt arrivé à l'Egliſe dans tous les tems: d'y voir ſes périls, ſes reſſources, & la promeſſe d'une victoire aſſurée ſur

tous ses ennemis. Un verset du Pseaume 47. qui certainement est prophétique, & regarde cet événement, peut nous aider à faire cette compa-
v. 13. raison : *Faites le tour de Sion, examinez son enceinte : faites le dénombrement de ses tours.* C'est le Prophete qui parle au nom du Prince & des chefs du peuple, qui après une délivrance si subite & si miraculeuse exhortent ce qui reste de citoiens à faire le tour au dehors & au-dedans de Jérusalem, pour être témoins eux-mêmes du bon état où sont ses fortifications. Voiez, leur disent-ils, si les ennemis y ont fait une seule bréche, s'ils en ont abbattu une seule tour, s'ils peuvent se vanter d'avoir prévalu en quelque chose sur la vigilance & sur la force de celui qui en est le protecteur : *Circumdate * Sion, & circuite eam : numerate turres ejus.*

* C'est ainsi que S. Jérome a traduit ce verset.

L'Eglise, depuis sa naissance, a été souvent attaquée, assiégée de toutes parts, près de périr selon les apparences. Mais tous ses ennemis ont eu le sort de Sennachérib: & après beaucoup d'agitations & de craintes, sa foi est demeurée toujours pure, sa doctrine a prévalu sur toutes es

erreurs ; ses fondemens n'ont pas été ébranlés ; & l'on n'a pu remarquer qu'elle ait fait aucune perte, ni qu'on l'ait obligé d'abandonner aucun de ses dogmes, ou de se départir de l'ancienne tradition qui lui sert de rempart contre les nouveaux ennemis qui se succédent les uns aux autres.

Il en sera ainsi dans tous les siecles, & ce sera un égal malheur, ou d'attaquer l'Eglise, ou de désespérer de la protection de Dieu sur elle, & de croire qu'il ait besoin du secours des hommes pour la défendre. Tous ceux qui pensérent ainsi de Jérusalem, périrent : mais la foi de ceux qui attendirent le secours de Dieu, & qui ne doutérent point de ses promesses, les sauva, & les enrichit des dépouilles de leurs ennemis.

ARTICLE QUATRIÉME.

Prophéties.

On peut distinguer deux sortes de Prophéties.

Les unes sont purement spirituelles, & ne regardent que Jesus-Christ, ou l'Eglise. Telle est la premiére & la plus ancienne de toutes, où Dieu, *Gen.* 3. 15.

après le péché du premier homme, maudit le ſerpent, & déclara que de la femme naîtroit celui qui lui écraſeroit la tête ; c'eſt-à-dire le Sauveur du monde, qui viendroit un jour détruire la puiſſance du démon. Telles
Gen. 49. 10. ſont auſſi celle de Jacob, qui déſigne le tems où le Meſſie doit venir ; &
Dan. 9. 24. 27. celle de Daniel, qui marque dans un détail merveilleux le tems où ce même Meſſie ſera mis à mort, & les ſuites de cette mort.

Il y a une autre eſpece de Prophéties, qu'on peut appeller hiſtoriques, qui prédiſent des événemens temporels ; leſquels, pour l'ordinaire, ſont eux-mêmes une prédiction & une figure d'autres événemens plus importans & ſpirituels. On en a vû pluſieurs de cette ſorte dans l'hiſtoire de Sennachérib, dont le Prophete Iſaïe avoit marqué lontems auparavant un grand nombre de circonſtances, qui ne ſe trouvent point dans les livres hiſtoriques. On a dans le même Prophete une autre prophétie fort célébre, qui regarde la priſe de Babylone par Cyrus déſigné par ſon nom deux cens ans avant ſa naiſſance, & qui prédit la délivrance du

peuple Juif. Il est aisé de voir que ces deux grands événemens, qui renferment presque toutes les prophéties d'Isaïe, la délivrance miraculeuse de Jérusalem sous le saint roi Ezéchias, & la prise de Babylone suivie de la liberté des Juifs qui y étoient retenus captifs, étoient la figure & le gage d'autres événemens qui ont raport à la religion.

On pourroit raporter à une troisiéme espece de prophéties celle que je vais exposer, dont une partie est purement historique, & l'autre purement spirituelle. C'est la célébre prédiction de Daniel au sujet de la statue composée de différens métaux. Je la choisis préférablement aux autres, parce qu'elle a un raport particulier à l'histoire profane dont je dois bientôt parler.

PROPHÉTIE DE DANIEL

Au sujet de la Statue composée de différens métaux.

LORSQUE Daniel étoit encore fort jeune, le roi de Babylone eut un songe mystérieux dont il perdit l'idée distincte, & conserva néanmoins un Dan. ch. 2.

souvenir confus qui l'inquiétoit. Il voulut que tous ceux qui passoient pour habiles, lui disent ce qu'il avoit oublié, & lui en donnassent l'explication, les condannant tous à mourir s'ils ne le faisoient. Daniel, qui étoit compris dans cet ordre général, se mit en priére avec trois jeunes Hébreux qui couroient avec lui le même danger; [a] & il apprit par une révélation divine ce qu'il ne pouvoit savoir par aucune voie naturelle : [b] & tous les sages de Babylone étoient convenus que tout autre moien étoit impossible.

» Voici donc, ô Roi, lui dit » Daniel, ce que vous avez vû. Il » vous a paru comme une grande » statue. Cette statue grande & haute » extraordinairement se tenoit de» bout devant vous, & son regard » étoit effroiable. La tête en étoit d'un » or très-pur : la poitrine & les bras » étoient d'argent : le ventre & les » cuisses étoient d'airain : les jambes » étoient de fer, & une partie des

a Tunc Danieli mysterium per visionem nocte revelatum est. *Dan. c.* 2. *v.* 19.
Est Deus in cœlo revelans mysteria. *v.* 28.

b Nec reperietur quisquam qui indicet sermonem in conspectu regis, exceptis diis, quorum non est cum hominibus conversatio. *v.* 11.

piés étoit de fer, & l'autre d'argile. «
Vous étiez attentif à cette vision ; «
lorsqu'une pierre d'elle-même, & «
sans la main d'aucun homme, se dé- «
tacha de la montagne, & que fra- «
pant la statue dans ses piés de fer & «
d'argile, elle les mit en pieces. «
Alors, le fer, l'argile, l'airain, «
l'argent, & l'or se brisérent tout en- «
semble, & devinrent comme la «
paille menue & légére que le vent «
emporte hors de l'aire pendant l'été, «
& ils disparurent sans qu'il s'en trou- «
vât plus rien en aucun lieu, mais la «
pierre qui avoit frapé la statue, de- «
vint une grande montagne qui rem- «
plit toute la terre. «

A cette premiére révélation Daniel ajouta l'explication du songe. » C'est vous, dit-il au Roi, qui êtes la tête «
d'or. Il s'élévera après vous un au- «
tre roiaume moindre que le vôtre, «
qui sera d'argent: & ensuite un troi- «
siéme roiaume qui sera d'airain, & «
qui commandera à toute la terre. «
Le quatriéme roiaume sera comme «
le fer : il brisera & réduira tout en «
poudre, comme le fer brise & dom- «
te toutes choses. « Il explique ensuite ce que signifioient les piés partie de fer & partie d'argile, & continue ainsi ;

» Dans le tems de ces roiaumes le
» Dieu du ciel suscitera un roiaume
» qui ne sera jamais détruit; un roiau-
» me qui ne passera point dans un au-
» tre peuple; qui renversera, & qui
» réduira en poudre tous ces roiau-
» mes, & qui subsistera éternellement.

Cette prophétie de Daniel renferme deux parties, & peut paroître mêlée d'historique & de spirituel. Dans la premiére il désigne clairement les quatre grandes monarchies, savoir des Babyloniens, dont Nabuchodonosor étoit actuellement le roi; des Perses & Médes; des Grecs & Macédoniens; des Romains: & l'ordre seul de leur succession en est une preuve. Dans la seconde il décrit en termes magnifiques le régne de Jesus-Christ, c'est-à-dire de l'Eglise, qui doit survivre à la ruine de tous les autres, & subsister pendant toute l'éternité.

Combien un maître chrétien est-il attentif à faire sentir aux jeunes gens dans ces sortes de prophéties la preuve évidente de la vérité de la religion! Car où Daniel voioit-il cette succession & cet ordre des différentes monarchies? [a] Qui lui découvroit le

a Ipse mutat tempora & ætates: transfert regna atque constituit. Ipse revelat profunda & abscondita: & lux cum eo est. *Dan.* 2. 21. 22.

changement des empires, ſinon celui qui en eſt le maître auſſi-bien que des tems, qui a tout réglé par ſes décrets, & qui en donne la connoiſſance à qui il lui plaît par une lumiére ſurnaturelle.

Comme on ſe propoſe d'inſtruire auſſi les jeunes gens de l'hiſtoire profane, on ne manque pas, à l'occaſion de la prophétie dont je viens de parler, de leur faire obſerver que le même Prophete déſigne encore dans un autre endroit les quatre grands empires ſous la figure de quatre bêtes : & l'on inſiſte beaucoup ſur une autre prédiction raportée dans le chapitre ſuivant, qui regarde Alexandre le Grand, & qui eſt l'une des plus claires & des plus circonſtanciées qui ſe trouvent dans l'Ecriture Sainte. *Ch. 7.* *Ch. 8.*

Le Prophete, [a] après avoir marqué la monarchie des Perſes, & celle des Macédoniens, ſous la figure des deux bêtes, s'explique ainſi clairement : [b]

a Ecce aries unus habens cornua excelſa, & unum excelſius altero... Ecce autem hircus caprarum veniebat ab occidente ſuper faciem totius terræ, & non tangebat terram... Cùmque appropinquaſſet prope arietem, efferatus eſt in eum. Cùmque miſiſſet in terram, conculcavit. *Dan.* 8. 3. *&c.*

b Aries quem vidiſti habere cornua, rex Medorum eſt atque Perſarum. Hircus caprarum, rex Græcorum eſt; & cornu grande, ipſe eſt rex primus. *Ibid.* v. 20. *&* 21.

» Le belier, qui a deux cornes iné-
» gales, représente le roi des Médes
» & des Perses. Le bouc qui le ren-
» verse & le foule aux piés, est le roi
» des Grecs; & la grande corne que
» cet animal a sur le front, repré-
» sente le premier auteur de cette
» monarchie.

Que peut opposer l'incrédulité la plus opiniatre à une prophétie si expresse & si évidente? Par quel moien Daniel a-t-il vû que l'empire des Perses seroit détruit par celui des Grecs: ce qui étoit contre toute vraisemblance? Comment a-t-il vû la rapidité des conquêtes d'Alexandre qu'il marque si dignement, en disant qu'il ne touchoit pas la terre? *non tangebat terram.*[a] Comment a-t-il vû qu'Alexandre n'auroit point de fils qui lui succédât: que son empire se démembreroit en quatre principaux roiaumes: que ses successeurs seroient de sa nation & non de son sang: & qu'il y auroit dans les débris d'une monarchie formée en si peu de tems,

a Surget rex fortis, & dominabitur potestate multa... & regnum ejus dividetur in quatuor vento cœli, sed non in posteros ejus, neque secundùm potentiam illius qui dominatus est. *Dan.* 11.3.4. *&c.*

Quatuor reges de gente ejus consurgent, sed non in fortitudine ejus. *Dan.* 8. 22.

de quoi compoſer des Etats, dont les uns ſeroient à l'orient, les autres au couchant ; les uns au midi, & les autres au ſeptentrion.

En expliquant cette prophétie aux jeunes gens, on ne doit pas oublier de leur faire remarquer ce que dit l'hiſtorien Joſeph à l'occaſion de l'entrée d'Alexandre à Jéruſalem. Ce prince s'avançoit vers cette ville plein de colére contre les Juifs, qui s'étoient déclarés en faveur de Darius, & l'avoient aidé de leurs troupes. Le Grand-Prêtre Jaddus, en conſéquence d'une révélation qu'il avoit eue, s'étoit avancé revétu de ſes habits pontificaux au-devant d'Alexandre, avec tous les autres prêtres revétus auſſi de leurs habits de cérémonie, & tous les Lévites vétus de blanc. Dès qu'Alexandre l'eut aperçu, il ſe proſterna devant lui, & adora le Dieu dont il étoit le miniſtre, & dont il portoit le nom reſpectable ſur ſon front. Et comme un ſpectacle ſi inopiné avoit jetté tout le monde dans l'étonnement, le Roi déclara, que le Dieu des Juifs s'étoit apparu à lui en Macédoine ſous le même habit que portoit ſon Grand-Prêtre, lui avoit

Joſeph. hiſt. des Juifs, liv. 11. ch. 8.

dit de passer hardiment le détroit de l'Hellespont, & l'avoit assuré qu'il seroit à la tête de son armée, & lui feroit conquérir l'empire des Perses. Alexandre, environné des Prêtres, entra à Jérusalem, monta au temple, & offrit des sacrifices à Dieu en la maniére que le Grand Sacrificateur lui dit qu'il le devoit faire. Ce souverain Pontife lui fit voir ensuite le livre de Daniel dans lequel il étoit écrit qu'un prince Grec détruiroit l'empire des Perses ; ce qui causa une joie infinie à Alexandre.

Quand il n'y auroit qu'un simple motif de curiosité, une histoire si agréable & si variée, des prophéties si évidentes & si surprénantes ne méritent-elles pas bien d'être raportées aux jeunes gens ? Mais quel fruit ne leur en peut-on pas faire recueillir par raport à la religion, en leur faisant observer l'enchainement merveilleux que Dieu a mis entre les différentes prédictions des Prophetes, dont les unes, comme je l'ai déja remarqué, servoient à autoriser les autres, & formoient toutes ensemble un dégré d'évidence & de conviction, auquel on ne peut rien ajouter. C'est la réflexion par où je

terminerai cet article qui regarde les Prophéties.

RÉFLEXION

Sur les Prophéties.

Si les Prophetes n'avoient prédit que des événemens fort éloignés, il auroit fallu attendre lontems pour ſavoir s'ils étoient Prophetes, & ils n'auroient pu avoir aucune autorité pendant leur vie.

Si d'un autre côté ils n'avoient prédit que des événemens fort prochains, on auroit pu les ſoupçonner d'en être inſtruits par des voies naturelles; & la perſuaſion qu'ils ne parloient que par l'Eſprit de Dieu auroit paru moins fondée.

Et s'ils n'avoient mis une liaiſon entre les événemens prochains, & les événemens éloignés, par des prédictions qui devoient s'accomplir dans l'intervalle; la diſtance entre les deux extrémités auroit fait perdre le fruit de leurs Prophéties, les premiéres étant oubliées, & les derniéres n'étant pas attendues.

Par l'accompliſſement des premiéres le Prophete acqueroit une autorité

légitime, & faisoit espérer l'accomplissement des suivantes. Celles-ci ajoutoient à son autorité une certitude entiére que sa lumiére venoit de Dieu, & que tout ce qui lui étoit révélé pour des tems plus reculés, s'accompliroit aussi infailliblement que ce qu'il avoit prédit pour un tems plus voisin. Les monumens publics attestoient ce qui étoit accompli : l'instruction en faisoit passer la mémoire aux enfans : & ceux-ci joignant ce qui arrivoit de leurs jours, à ce qui étoit arrivé au tems de leurs peres, laissoient à leur postérité un profond respect pour les Prophetes qui l'avoient prédit, & une ferme espérance que tout ce qui étoit contenu dans leurs autres prédictions s'accompliroit.

C'est ainsi que leurs livres ont mérité d'être regardés comme des livres divins. La preuve étoit sûre & à la portée de tout le monde. On croioit l'avenir, parce qu'on voioit le présent. On étoit persuadé que la révélation étoit divine, parce qu'elle étoit infaillible, & au-dessus de toute connoissance humaine : & l'on auroit conclu tout le contraire, si quelques évé-

nemens n'avoient pas répondu à la prédiction. » Ecoutez-moi, disoit le prophete Jérémie à un homme qui se prétendoit envoié de Dieu, » & que tout le peuple m'écoute aussi. Les « Prophetes qui ont été avant nous, « ont prédit à divers pays, & à de « grands roiaumes, la guerre, la fa- « mine, & d'autres calamités. Il y en « a eu au contraire qui ont prédit la « paix. C'a toujours été par l'événe- « ment qu'on a discerné quels étoient « ceux que Dieu envoioit. « *Jerem. 28. 7. 9.*

Voila l'unique régle qu'on observoit. Elle étoit simple & facile. Le petit peuple en faisoit l'application aussi sûrement que les plus habiles, & il n'étoit pas possible de s'y méprendre.

Le peu de tems que laissent aux jeunes gens les études ordinaires des classes, ne permet pas de leur expliquer avec beaucoup d'étendue un grand nombre d'histoires ou de prophéties. Mais si l'on en fait un choix judicieux, & que tous les ans on trouve le moien de leur en faire lire quelques-unes, en les accompagnant de réflexions qui soient à leur portée, ce petit nombre pourra, ce

me ſemble, beaucoup contribuer à leur inſpirer un grand reſpect pour la religion, à leur donner beaucoup de goût pour l'Ecriture Sainte, & à leur apprendre dans quel eſprit & avec quels principes ils devront un jour la lire quand ils en auront le loiſir,



TROISIÉME PARTIE, DE L'HISTOIRE PROFANE.

JE SUIVRAI ici le même ordre que j'ai gardé en parlant de l'Hiſtoire Sainte : c'eſt-à-dire, que j'établirai d'abord quelques principes, utiles pour conduire les jeunes gens dans l'étude de l'Hiſtoire Profane ; & j'en ferai enſuite l'application à quelques faits particuliers par les réflexions que j'y joindrai.

CHAPITRE PREMIER.

RÉGLES ET PRINCIPES POUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE PROFANE.

ON PEUT réduire ces principes à ſix ou ſept : Apporter beaucoup d'ordre dans cette étude ; Obſerver ce qui regarde les uſages & les coutumes ; Chercher ſur-tout & avant tout la vérité ; S'appliquer à découvrir les cau-

ses de l'aggrandissement & de la chute des Empires, du gain ou de la perte des batailles, & de pareils événemens; Etudier le caractére des peuples & des grands hommes dont parle l'Histoire; Etre attentif aux instructions qui regardent les mœurs & la conduite de la vie; Enfin remarquer avec soin tout ce qui a raport à la religion.

§. I.

Ordre & clarté nécessaires pour bien étudier l'Histoire.

Une des choses qui peuvent le plus contribuer à mettre de l'ordre & de la clarté dans cette étude, est de distribuer tout le corps d'une histoire en certaines parties & certains intervalles, qui présentent d'abord à l'esprit comme un plan général de toute cette Histoire, qui en montrent les principaux événemens, & qui en fassent connoître la suite & la durée. Ces divisions ne doivent pas être trop multipliées; autrement elles pourroient causer de l'embarras & de l'obscurité.

Ainsi tout le tems de l'Histoire Romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste

ſte, qui eſt de 723 ans, peut ſe diviſer en cinq parties. *An. de la fondation de Rome.*

La premiere eſt ſous les ſept Rois de Rome, & elle dure 244 ans. 1.

La seconde eſt depuis l'établiſſement des Conſuls juſqu'à la priſe de Rome, & elle dure 120 ans. Elle renferme l'établiſſement des Conſuls, des Tribuns du peuple, des Decemvirs, des Tribuns militaires avec la puiſſance de Conſuls: le ſiege & la priſe de Veies. 245.

La troisie'me eſt depuis la priſe de Rome juſqu'à la premiére guerre Punique, & elle dure 124 ans. Elle renferme la priſe de Rome par les Gaulois, la guerre contre les Samnites, & celle contre Pyrrhus. 364.

La quatrie'me eſt depuis le commencement de la premiére guerre Punique juſqu'à la fin de la troiſiéme, & elle dure 120 ans. Elle renferme la premiére & la ſeconde guerre Punique, les guerres contre Philippe Roi de Macédoine, contre Antiochus Roi d'Aſie, contre Perſée dernier Roi de Macédoine, contre les Numantins en Eſpagne, & enfin la derniére guerre Punique, terminée par la priſe & la ruine de Carthage. 488.

608. La cinquiéme est depuis la ruine de Carthage jusqu'au changement de la République Romaine en monarchie sous Auguste, & elle dure 115 ans. Elle renferme la guerre d'Achaïe, & la ruine de Corinthe : les troubles domestiques excités par les Gracques : les guerres contre Jugurtha, contre les Alliés, contre Mithridate : les guerres civiles entre Marius & Sylla, entre César & Pompée, entre Antoine & le jeune César. Cette
723. derniére guerre se termina par la bataille d'Actium, & par l'autorité souveraine du jeune César, surnommé depuis Auguste.

J'ai déja observé, en parlant de l'Histoire Sainte, l'usage qu'on devoit faire de la Chronologie. Je ne répete point ici ce que j'ai dit sur ce sujet.

La Géographie est aussi d'une nécessité absolue pour les jeunes gens; &, faute de l'avoir apprise dans ces premiéres années, beaucoup de gens l'ignorent tout le reste de leur vie, & s'exposent à tomber sur ce point dans des bévûes, qui les rendent ridicules. Un quart d'heure emploié réguliérement tous les jours à cette étude,

mettra les enfans en état d'en être parfaitement instruits. Après qu'on leur en aura expliqué les principes les plus généraux, il ne faudra jamais laisser passer aucune ville un peu considérable, ni aucune riviére, dont il sera parlé dans leurs auteurs, sans les leur faire voir dans les cartes géographiques. Il faut qu'ils sachent orienter chaque ville, c'est-à-dire en marquer la situation par raport aux différens endroits dont il sera question. Ainsi ils diront qu'Evreux est au couchant de Paris, Châlons sur Marne au levant, Amiens au nort, Orleans au midi. Ils suivront les riviéres depuis leur source jusqu'à l'endroit où elles se jettent dans la mer, ou dans quelque fleuve, & marqueront les villes considérables qui se rencontrent sur leur passage. On peut, lorsqu'ils sont suffisamment instruits, les faire voiager sur la Carte, ou même de vive voix, en leur demandant par exemple quelle route ils tiendroient pour aller de Paris à Constantinople, & ainsi des autres provinces. Pour rendre cette étude moins seche & moins désagréable, il est bon d'y joindre de courtes histoires, qui ser-

vent à fixer davantage dans l'eſprit des enfans l'idée des villes, & qui en chemin faiſant leur apprennent mille choſes curieuſes. Elles ſe trouvent dans pluſieurs traités de géographie que nous avons en notre langue, dont les maîtres peuvent facilement extraire celles qu'ils jugeront les plus convenables à la jeuneſſe.

§. II.

Obſerver ce qui regarde les loix, les uſages, les coutumes des peuples.

Ce n'est pas une choſe indifférente, en étudiant l'hiſtoire, que d'obſerver les divers uſages des peuples, l'invention des arts, les différentes maniéres de vivre, de bâtir, de faire la guerre, de former ou de ſoutenir des ſiéges, de conſtruire des vaiſſeaux, de naviger; les cérémonies pour les mariages, pour les funerailles, pour les ſacrifices; en un mot tout ce qui regarde les coutumes & les antiquités. J'aurai lieu d'en dire quelque choſe dans la ſuite.

Ce que j'ai marqué juſqu'ici n'eſt encore, pour ainſi dire, que le ſquelette de l'hiſtoire : les obſervations ſuivantes en ſont comme l'ame, &

renferment ce qu'il y a de plus utile dans cette étude.

§. III.

Chercher sur tout la vérité.

CE QUI FAIT la qualité la plus essentielle & le devoir le plus indispensable de l'historien, marque en même tems ce qui doit faire la principale attention de celui qui s'applique à l'étude de l'histoire. a Or personne n'ignore que ce qu'on exige d'un historien avant toutes & sur toutes choses, est que libre de toute passion & de toute prévention, il n'ait jamais la témérité de rien avancer de faux, & qu'il ait toujours le courage de dire ce qui est vrai. On peut lui passer les négligences dans le stile, mais on ne lui pardonne point le défaut de sincérité; b & c'est la différence qui se

a Quis nescit primam esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat; deinde, ne quid veri non audeat: ne qua suspicio gratiæ sit in scribendo, ne qua simultatis. *Lib.* 2. *de Orat. n.* 62.

b Intelligo te, frater, alias in historia leges observandas putare, alias in poemate: quippe cùm in illa ad veritatem cuncta referantur, in hac ad delectationem pleraque. *Cic. lib.* 1. *de leg. n.* 4. *&* 5.

Orationi & carmini est parva gratia, nisi eloquencia sit summa: historia quoquomodo scripta delectat. Sunt enim homines natura curiosi, & qualibet nuda rerum cognitione capiuntur, ut qui sermunculis etiam fabellisque ducantur. *Plin. Epist.* 8. *lib.* 5.

trouve entre le poeme & l'histoire. Le poeme aiant pour principal but le divertissement du lecteur, blesse & choque nécessairement s'il est sans art & sans grace ; au lieu que l'histoire, de quelque maniére qu'elle soit écrite, fait toujours plaisir si elle est vraie, parce qu'elle satisfait un desir naturel à l'homme, qui est avide de savoir, & toujours curieux d'apprendre quelque chose de nouveau, mais qui ne peut souffrir qu'on le trompe en substituant le mensonge à la vérité, & des imaginations creuses à la réalité des faits. Aussi voit-on qu'ordinairement les historiens, pour mériter la créance du lecteur, commencent par faire profession d'une exacte & scrupuleuse sincérité, également exemte d'amour & de haine, d'espérance & de crainte, comme on le peut remarquer dans Salluste & dans Tacite.

Ce qu'on doit donc chercher dans l'histoire préférablement à tout le reste, c'est la vérité. Les bons écrivains ont raison de tâcher de la rendre plus aimable, en s'appliquant à l'orner & à la parer ; & un habile maître ne manque pas de faire sen-

tir toutes les graces & toutes les beautés qui ſe rencontrent dans un hiſtorien : mais il ne ſouffre pas que ſes diſciples ſe laiſſent éblouir par un vain éclat de paroles, qu'ils préférent des fleurs aux fruits, qu'ils ſoient moins attentifs à la vérité même qu'à ſa parure, ni qu'ils faſſent plus de cas de l'éloquence d'un hiſtorien, que de ſon exactitude & de ſa fidélité à raporter les faits. Quintilien, dans le portrait qu'il nous trace en deux mots d'un hiſtorien grec, nous apprend à faire ce diſcernement. « L'hiſtoire, dit-il, que Clitarque à écrite, eſt admirée pour le ſtile, mais « décriée par le défaut de ſincérité. « *Clitarchi probatur ingenium, fides infamatur.*

On doit donc avertir les jeunes gens d'être ſur leur garde quand ils liſent des hiſtoires écrites du vivant des Princes dont il eſt parlé, parce qu'il eſt rare que ce ſoit la vérité ſeule qui les ait dictées, & que l'envie de plaire à celui qui diſtribue les graces & les faveurs n'y ait influé en rien. Les meilleurs Princes même ne ſont pas toujours inſenſibles à la flaterie, & il y a dans tous les hommes

un secret desir de gloire & de louange qui doit rendre suspectes de telles histoires. Si la flaterie rend méprisable un historien, [a] la médisance doit le rendre haïssable. L'une & l'autre, dit Tacite, déguisent & altérent également la vérité ; avec cette différence, qu'il est aisé de se défendre de l'une, qui est odieuse à tout le monde, & ressent l'esclavage ; au lieu qu'on se prête volontiers à l'autre, qui nous séduit par une fausse image de liberté, & s'insinue agréablement dans les esprits.

Il y a des historiens, très-estimables d'ailleurs, qui par le mauvais goût de leur siecle, ou par une trop grande crédulité, ont mêlé beaucoup de fables dans leurs écrits, comme *Lib. 1. de leg. n. 5.* Cicéron le remarque d'Hérodote & de Théopompe.

Tel est, par exemple, ce que dit le premier de la naissance de Cyrus, dont j'aurai lieu de parler dans la suite. On pardonne à l'antiquité,

a Veritas pluribus modis infracta .... libidine assentandi, aut rursus odio adversùs dominantes ..... Sed ambitionem scriptoris facilè averseris: obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur, quippe adulationi fœdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest. *Tacit. Annal. lib. 1. cap. 1.*

dit Tite-Live, d'avoir plus cherché le merveilleux que le vrai dans ses récits, & d'avoir voulu embellir & orner l'origine des grandes villes & des grands empires par des fictions plus convenables à la fable qu'à l'histoire. Mais on doit accoutumer les jeunes gens, quand on leur fait lire ces sortes d'auteurs, à faire le discernement du vrai & du faux; & il faut aussi les avertir que la raison & l'équité demandent qu'on ne rejette pas tout dans un écrivain, parce qu'il s'y trouve quelque chose de faux; & qu'on n'ajoute pas foi à tout, parce qu'il s'y rencontre plusieurs choses vraies. *In Praf. lib. 1.*

Cet amour pour la vérité, qu'on tâchera de leur inspirer en tout, peut contribuer beaucoup à les garantir d'un mauvais goût, qui autrefois étoit si commun; je veux dire de la lecture des romans & des histoires fabuleuses, qui étoufent peu à peu l'amour & le goût du vrai, & rendent l'esprit incapable des lectures utiles & sérieuses, qui parlent plus à la raison qu'à l'imagination.

On ne peut trop féliciter notre siecle, de ce que dès qu'on lui a fourni

ou des traductions des célébres auteurs de l'antiquité, ou des ouvrages modernes dignes de son application, il a abandonné aussitôt, & même rejetté avec mépris, toutes ces fictions; & de ce qu'il a reconnu que rien en effet ne dégradoit davantage l'éminence de la raison humaine, qui est destinée à se nourrir [a] de la vérité, que de se repaître des chiméres d'une imagination déréglée, & de s'en rendre le jouet en la suivant dans tous ses égaremens. Que si quelquefois on hazarde encore quelques ouvrages de cette nature, on voit, à la gloire de notre tems, qu'ils tombent aussitôt dans l'oubli, qu'ils sont négligés de tous les gens sensés, & qu'ils ne deviennent le partage que de quelques esprits frivoles.

§. IV.

S'appliquer à découvrir les causes des événemens.

Polyb. hist. lib. 3. POLYBE, qui manioit la plume

a Natura inest mentibus nostris insatiabilis quædam cupiditas veri videndi. *Tusc. quæst. lib.* 1. *n.* 44.

Nihil est hominis menti veritatis luce dulcius. *Acad. quæst. lib.* 4. *n.* 31.

aussi habilement que l'épée, & qui n'étoit pas moins bon écrivain qu'excellent capitaine, marque en plusieurs endroits de ses livres que la meilleure manière de composer & d'étudier l'histoire est de ne se pas borner au simple récit des faits, du gain ou de la perte d'une bataille, de l'aggrandissement ou de la chute des empires; mais d'en approfondir les raisons, & d'en lier ensemble toutes les circonstances & les suites; de démêler, s'il se peut, dans chaque événement les desseins secrets & les ressorts cachés; de remonter jusqu'à l'origine des choses, & aux préparations les plus éloignées; de bien discerner les causes véritables d'une guerre d'avec les prétextes spécieux dont on les couvre: & sur-tout d'être attentif à ce qui a décidé du succès d'une entreprise, du sort d'une bataille, de la ruine d'un Etat. [a] Sans cela, dit-il, l'histoire fournit au lecteur un spectacle agréable, mais non une instruction utile; elle sert à contenter la curiosité dans le moment, mais elle

[a] Ἀγώνισμα μὲν, μάθημα δὲ οὐ γίγνεται. καὶ τὸ παραυτίκα μὲν τέρπει, πρὸς δὲ τὸ μέλλον οὐδὲν ὠφελεῖ τὸ παράπαν.

n'eſt de nul uſage dans la ſuite pour la conduite de la vie.

Il remarque que la guerre des Romains en Aſie contre Antiochus étoit une ſuite de celle qu'ils avoient faite auparavant contre Philippe Roi de Macédoine ; que ce qui avoit donné occaſion à celle-ci, étoit l'heureux ſuccès de la ſeconde guerre Punique ; dont la principale cauſe, du côté des Carthaginois, avoit été la perte de la Sicile & de la Sardaigne : qu'ainſi pour ſe former une juſte idée des divers événemens de ces guerres, il ne faut pas les conſidérer ſéparément ni par parties, mais embraſſer le tout enſemble, & en bien étudier les liaiſons, les ſuites & les dépendances.

Il obſerve au même endroit que ce ſeroit ſe tromper groſſiérement que de regarder la priſe de Sagonte par Annibal comme la véritable cauſe de la ſeconde guerre Punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile par le traité qui termina la premiére guerre Punique ; l'injuſtice & la violence des Romains, qui profitérent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne aux Carthaginois,

& pour leur imposer un nouveau tribut ; les heureux succès & les conquêtes de ces derniers dans l'Espagne : voila quelles furent les véritables causes de la rupture du traité ; comme Tite-Live, suivant en cela le plan de Polybe, l'insinue en peu de mots dès le commencement de son histoire de la seconde guerre Punique.

Liv. lib. XXI. *n.* I.

Polybe prend de là occasion d'établir un principe fort utile pour l'étude de l'histoire, qui est qu'on doit y distinguer exactement trois choses : les commencemens, les causes, les prétextes d'une guerre. Les commencemens sont les premiéres entreprises qui éclatent au dehors, & qui sont les suites des résolutions formées en secret : tel étoit le siége de Sagonte. Les causes sont les différentes dispositions des esprits, les mécontentemens particuliers, les injures qu'on a reçues, l'espérance de réussir dans ses entreprises : telles étoient, dans le fait dont nous parlons, la perte de la Sicile & de la Sardaigne jointe à l'imposition d'un nouveau tribut, & l'occasion favorable d'un chef aussi habile & aussi aguerri qu'étoit Annibal. Les prétextes ne sont qu'un voile

qui sert à cacher les véritables causes.

Il éclaircit encore ce principe par d'autres exemples. Croit-on, dit-il, que l'irruption d'Alexandre dans l'Asie fut la premiére cause de la guerre contre les Perses ? Il s'en faut bien que cela ne fût ainsi : & pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux sur les longs préparatifs qui avoient précédé cette irruption, laquelle fut le commencement & le signal non la cause de la guerre. Deux grands événemens avoient fait conjecturer à Philippe que la puissance des Perses, autrefois si formidable, commençoit à pancher vers sa ruine : le retour glorieux & triomphant des dix mille Grecs sous la conduite de Xénophon à travers les villes ennemies, sans qu'Artaxerxe victorieux eût osé s'opposer à la résolution hardie qu'ils formérent de traverser en corps d'armée tout son empire pour retourner en leur pays ; & la généreuse entreprise d'Agésilas Roi de Lacédémone, qui avec une poignée de monde porta la guerre & la terreur jusques dans le sein de l'Asie mineure sans trouver aucun obstacle à ses

desseins, & qui ne fut arrêté dans ses conquêtes que par les divisions de la Grece. Philippe comparant cette lâcheté & cette nonchalance des Perses avec l'activité & le courage de ses Macédoniens, animé par l'espérance de la gloire & des avantages qui devoient être le fruit certain de cette guerre, après avoir sû par une habileté incroiable, réunir en sa faveur tous les esprits & tous les suffrages de la Grece, prit pour prétexte de la guerre qu'il méditoit contre les Perses les anciennes injures que les Grecs en avoient reçues, & travailla avec un soin infatigable aux préparatifs de la guerre, dont Alexandre son fils, qui succéda à ses desseins aussi-bien qu'à son roiaume, profita sagement pour les mettre en exécution. La foiblesse & la nonchalance des Perses, furent donc la véritable cause de cette guerre : leurs anciennes entreprises contre la Grece, en furent le prétexte : & l'entrée d'Alexandre dans l'Asie, en fut le commencement.

Il dévelope de la même maniére les prétextes apparens & les véritables causes de la guerre des Romains contre Antiochus.

Dionyſ. Halicarn. lib. 5. antiquit. Roman.

Denys d'Halicarnaſſe poſe les mêmes principes que Polybe. Il déclare en pluſieurs endroits que pour tirer de la lecture des hiſtoires le profit qu'on en doit eſpérer, & pour la rendre utile au maniement des affaires publiques, il ne faut pas borner ſa curioſité aux faits & aux événemens, mais qu'il en faut pénétrer les raiſons, étudier les moiens qui les ont fait réuſſir, entrer dans les vûes & dans les deſſeins de ceux qui les ont conduits, examiner avec attention le ſuccès que Dieu leur a donné, (ces paroles ſont remarquables dans un payen) & n'ignorer aucune des circonſtances qui ont donné le branle & le mouvement aux entrepriſes dont il s'agit.

Lib. 11. antiquit. Rom.

Un homme d'eſprit & de ſens, dit-il ailleurs, ſe contente-t-il de ſavoir que dans la guerre contre les Perſes, les Athéniens & les Lacédémoniens remportérent contre eux trois victoires, deux ſur mer, & l'autre ſur terre; & qu'avec une armée compoſée au plus de cent dix mille ſoldats ils battirent celle du Roi des Perſes qui traînoit après lui plus de trois cens mille hommes? Ne ſouhai-

te-t-il pas, outre cela, d'être instruit des endroits où ces batailles se donnérent ; des causes qui firent pancher la victoire du côté du petit nombre, & qui donnérent lieu à un événement si surprenant ; du nom & du caractére des chefs qui se signalérent de part & d'autre ; en un mot de toutes les circonstances mémorables & de toutes les suites d'une action si importante ? Car, ajoute-t-il, c'est un grand plaisir pour un homme sensé & judicieux, qui lit une histoire écrite de cette sorte, d'être conduit comme par la main au début & au terme de chaque action, & au lieu de simple lecteur qu'il seroit, de devenir comme le témoin & le spectateur de tout ce qui lui est raconté.

M. Bossuet, Evêque de Meaux, remarque de même dans son discours *Ch. 1.* sur l'histoire universelle, qu'il ne faut pas considérer seulement l'élévation & la chûte des empires, mais qu'il faut encore plus s'arrêter sur les causes de leurs progrès, & sur celles de leur décadence. « Car, dit-il, ce « même Dieu qui a fait l'enchaîne- « ment de l'univers, & qui, tout- « puissant par lui-même, a voulu, «

» pour établir l'ordre, que les parties
» d'un si grand tout dépendissent les
» unes des autres : ce même Dieu a
» voulu aussi que le cours des choses
» humaines eût sa suite & ses propor-
» tions. Je veux dire que les hom-
» mes & les nations ont eu des qua-
» lités proportionnées à l'élévation
» à laquelle ils étoient destinés ; &,
» qu'à la réserve de certains coups
» extraordinaires où Dieu vouloit
» que sa main parût toute seule, il
» n'est point arrivé de grands chan-
» gemens qui n'aient eu leurs causes
» dans les siecles précédens. Et com-
» me dans toutes les affaires il y a ce
» qui les prépare, ce qui détermine
» à les entreprendre, & ce qui les
» fait réussir : la vraie science de
» l'histoire est de remarquer dans
» chaque tems ces secrettes disposi-
» tions qui ont préparé les grands
» changemens, & les conjonctures
» importantes qui les ont fait arri-
» ver. En effet, il ne suffit pas de re-
» garder seulement devant ses yeux,
» c'est-à-dire de considérer ces
» grands événemens qui décident
» tout-à-coup de la fortune des
» empires. Qui veut entendre à

fond les choses humaines, doit les « reprendre de plus haut ; & il lui « faut observer les inclinations & les « mœurs, ou, pour dire tout en un « mot, le caractére, tant des peuples « dominans en général, que des Prin- « ces en particulier, & enfin de tous « les hommes extraordinaires, qui « par l'importance du personnage « qu'ils ont eu à faire dans le monde, « ont contribué en bien ou en mal aux « changemens des Etats & à la fortu- « ne publique. «

Cette derniére réflexion nous conduit naturellement à ce que j'ai dit qu'il faloit en cinquiéme lieu remarquer dans l'étude de l'histoire.

§. V.

Etudier le caractére des peuples & des grands hommes dont parle l'histoire.

Pour ce qui regarde le caractére des peuples, je ne puis rien faire de mieux que de renvoier le lecteur aux remarques que M. Bossuet a faites sur ce sujet dans la seconde partie de son discours sur l'histoire universelle. Cet ouvrage est l'un des plus admirables qui aient paru de notre tems,

je ne dis pas seulement par la beauté & par la sublimité du stile, mais encore plus par la grandeur des choses mêmes, par la solidité des réflexions, par la profonde connoissance du cœur humain, & par cette vaste étendue qui embrasse tous les siecles & tous les empires. On y voit avec un plaisir infini passer comme en revûe tous les peuples & toutes les nations du monde avec leurs bonnes & mauvaises qualités; avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs inclinations différentes: Egyptiens, Assyriens, Perses, Médes, Grecs, Romains. On y voit tous les roiaumes du monde sortir comme de terre, s'élever peu à peu par des accroissemens insensibles; étendre ensuite de tous côtés leurs conquêtes, parvenir par différens moiens au faîte de la grandeur humaine, & par des révolutions subites tomber tout d'un coup de cette élévation, & aller, pour ainsi dire, se perdre & s'abymer dans le même néant d'où ils étoient sortis. Mais, ce qui est bien plus digne d'attention, on y voit dans les mœurs mêmes des peuples, dans leurs caractéres, dans leurs vertus & dans leurs vices, la

cause de leur aggrandissement & de leur chûte : on y apprend, non-seulement à démêler ces ressorts secrets & cachés de la politique humaine, qui donnent le mouvement à toutes les actions & à toutes les entreprises ; mais à y reconnoître par-tout un Etre souverain, qui veille & préside à tout, qui régle & conduit tous les événemens, qui dispose & décide en maître du sort de tous les roiaumes & de tous les empires du monde. Je ne puis donc trop exhorter ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse, à lire & à étudier avec attention cet excellent livre, si capable de former en même tems & l'esprit & le cœur ; &, après l'avoir bien étudié eux-mêmes, à tâcher d'en inspirer le goût à leurs éleves.

Ce que j'ai dit des peuples, on doit l'entendre aussi des grands hommes, des personnages célébres, qui se sont distingués en bien ou en mal dans chaque nation ; dont il faut s'appliquer avec soin à étudier le génie, le naturel, les vertus, les défauts, les qualités particuliéres & personnelles, en un mot un certain fond d'esprit & de conduite qui domine en

eux, & qui les caractériſe : car c'eſt là proprement les connoître. Autrement on n'en voit que la ſurface & le dehors : & ce n'eſt pas par l'habillement, ni même par le viſage ſeul, qu'on diſcerne les hommes, & qu'on en peut juger.

Il ne faut pas croire non plus que ce ſoit principalement par les actions d'éclat qu'on les puiſſe connoître. Quand ils ſe donnent en ſpectacle au public, ils peuvent ſe contrefaire & ſe contraindre, en prenant pour un tems le viſage & le maſque qui convient au perſonnage qu'ils ont à ſoutenir. C'eſt dans le particulier, dans l'intérieur, dans le cabinet, dans le domeſtique, qu'ils ſe montrent tels qu'ils ſont, ſans déguiſement & ſans apprêt. C'eſt là qu'ils agiſſent & qu'ils parlent d'après nature. Auſſi c'eſt ſur-tout par ces endroits qu'il faut étudier les grands hommes, pour en porter un jugement certain : & c'eſt l'avantage ineſtimable qu'on trouve dans Plutarque, & par où l'on peut dire qu'il l'emporte infiniment ſur tous les autres hiſtoriens. Dans les vies qu'il nous a laiſſées des grands hommes célébres parmi les

Grecs & les Romains, il descend dans un détail qui fait un plaisir infini. Il ne se contente pas de montrer le capitaine, le conquérant, le politique, le magistrat, l'orateur : il ouvre à ses lecteurs l'intérieur de la maison, ou plûtôt le fond du cœur de ceux dont il parle, & il leur y fait voir le pere, le mari, le maître, l'ami. On croit vivre & s'entretenir avec eux, être de leurs parties & de leurs promenades, assister à leurs repas & à leurs conversations. [a] Cicéron dit quelque part qu'en marchant dans Athénes & dans les lieux circonvoisins, on ne pouvoit faire un pas sans rencontrer quelque ancien monument d'histoire, qui rappelloit dans l'esprit le souvenir des grands hommes qui y avoient autrefois vécu, & qui les rendoit en quelque sorte présens. Ici c'étoit un jardin, où l'on s'imaginoit voir encore les traces

a Quacumque ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus. Usu autem evenit, ut acriùs aliquanto & attentiùs de claris viris, locorum admonitu, cogitemus ..... velut ego nunc moveor. Venit enim mihi Platonis in mentem, quem accepimus primùm hìc (in Academia) disputare sõlitum : cujus etiam illi hortuli propinqui non memoriam solùm mihi afferunt, sed ipsum videntur in conspectu meo hîc ponere, &c. *Lib. 5. de finib. n. 4. &c.*

de Platon qui s'y promenoit en traitant des plus graves matiéres de Philosophie : là c'étoit le lieu des assemblées publiques où Eschisne & Démosthéne sembloient encore plaider l'un contre l'autre : on croioit en parcourant les bords de la mer, y entendre la voix de l'Orateur grec qui apprenoit à vaincre le bruit tumultueux des assemblées en surmontant celui des flots. Il me semble que la lecture des vies de Plutarque produit un effet à peu près semblable, en nous rendant comme présens les grands hommes dont il parle, & en nous donnant de leurs mœurs & de leurs maniéres une idée aussi vive & aussi animée que si nous avions vécu & conversé avec eux. On connoît plus parfaitement le fond du génie, de l'esprit, du caractere d'Alexandre par la vie assez courte & assez abrégée qu'en a fait Plutarque, que par l'histoire fort détaillée & fort circonstanciée qu'en ont écrit Quinte-Curce & Arrien.

Cette connoissance exacte du caractére des grands hommes fait une partie essentielle de l'histoire : & c'est pour cela qu'ordinairement les bons historiens

historiens ont soin de donner un précis & une idée générale des bonnes & des mauvaises qualités de ceux qui ont eu le plus de part aux événemens dont ils entreprennent de faire le récit. Tels sont dans Salluste les portraits de Catilina, de Marius, de Sylla: tels dans Tite-Live ceux de Furius Camillus, d'Annibal, & de tant d'autres.

C'est en étudiant avec attention les qualités dominantes & des peuples en général, & des grands capitaines en particulier, qu'on se met en état de bien juger de leurs desseins, de leurs actions, de leurs entreprises, & qu'on peut même prévoir quelle en sera la suite. Philopémen, ce Capitaine si sensé, voiant d'un côté la mollesse & la nonchalance d'Antiochus, qui s'amusoit à des festins & à des nôces, & de l'autre l'attention & l'activité infatigable des Romains, n'eut pas de peine à deviner de quel côté tourneroit la victoire. Polybe, en plusieurs endroits de son histoire, a soin par de sages réflexions de rendre son lecteur attentif aux qualités personnelles des grands hommes dont il parle, & de faire remarquer que les conquêtes des Romains étoient

l'effet d'un plan concerté de loin, & conduit à ſon exécution par des voies, dont l'habileté des capitaines rendoit le ſuccès preſque immanquable. C'eſt par cette étude profonde du génie & du caractére des hommes ; c'eſt en examinant à fond la nature & la conſtitution des différentes ſortes de gouvernemens, & des cauſes naturelles qui par la ſuite des tems en changent la forme ; enfin, c'eſt en faiſant de ſérieuſes réflexions ſur la diſpoſition préſente des affaires & des eſprits, que ce même hiſtorien, dans le ſixiéme livre de ſes hiſtoires, pouſſe la ſagacité de la conjecture & la prévoiance de l'avenir juſqu'à déclarer nettement que tôt ou tard l'état de Rome retombera dans la monarchie. Lorſque je parlerai de l'hiſtoire Romaine, je donnerai un extrait & un précis de cet endroit de Polybe, l'un des plus curieux & des plus remarquables que nous fourniſſe l'antiquité.



§. VI.

Observer dans l'histoire ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie.

Les observations dont j'ai parlé jusqu'ici ne sont pas les seules, ni les plus essentielles : celles qui regardent le réglement des mœurs, sont encore plus importantes. » Ce qu'il y a, dit Tite-Live dans la belle préface de son ouvrage, ce qu'il y a de plus « avantageux dans la connoissance « de l'histoire, c'est que l'on y peut « envisager des exemples de toute « espece placés dans un grand jour. « Vous y trouvez des modéles à sui- « vre, tant pour votre conduite par- « ticuliére, que pour l'administration « des affaires publiques : vous y trou- « vez aussi des actions vicieuses dans « le projet, funestes pour le succès, « qui avertissent d'éviter d'en faire « de semblables. « *Hoc illud est præcipuè in cognitione rerum salubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illustri posita monumento intueri : inde tibi tuæque reipublicæ, quod imitere, capias ; inde fœdum inceptu, fœdum exitu, quod vites.*

Il en est à peu près de l'étude de l'histoire, comme des voiages. S'ils se bornent à parcourir beaucoup de pays, à voir beaucoup de villes, à examiner la beauté & la magnificence des édifices & des monumens publics, seront-ils d'un grand usage? rendront-ils quelqu'un plus sage, plus réglé, plus tempérant? lui ôteront-ils ses préjugés & ses erreurs? Ils l'amuseront pour un tems comme un enfant par la nouveauté & la variété des objets, qui lui causeront une stupide admiration. En user ainsi, ce n'est pas voiager, mais s'égarer, & perdre son tems & sa peine: *Non est hoc peregrinari, sed errare.* Il est dit d'Ulysse qu'il parcourut beaucoup de villes; mais ce n'est qu'après qu'on a remarqué qu'il s'appliquoit à étudier les mœurs & le génie des peuples.

Senec. Epist. 410.

Qui mores hominum multorum vidit, & urbes.

Horat. in Arte poet.

Les anciens entreprenoient de longs & fréquens voiages, mais c'étoit pour s'instruire, pour voir des hommes, pour profiter de leurs lumiéres.

Tel est l'usage que nous devons

faire de l'hiſtoire. Nous avons beſoin d'inſtructions & de modéles pour embraſſer la vertu malgré tous les périls & tous les obſtacles dont elle eſt environnée : l'hiſtoire nous en fournit de toutes ſortes. C'eſt là qu'on puiſe des ſentimens de probité & d'honneur: *Hinc mihi ille juſtitiæ hauſtus bibat.* Il faut étudier avec ſoin les actions & les paroles des grands hommes de l'antiquité, & s'en occuper ſérieuſement.

Quintil. lib. 12 cap. 2.

Cicéron voulant porter ſon frere Quintus à la douceur & à la modération, le fait ſouvenir de ce qu'il avoit lu dans Xénophon ſur Cyrus & ſur Agéſilas. Il nous marque que c'étoit là l'uſage que lui-même faiſoit des lectures de ſa jeuneſſe, & qu'il avoit appris dans l'hiſtoire à tout ſouffrir, à tout mépriſer pour ſa patrie. » Combien, dit-il, les écrivains grecs « & latins nous ont-ils laiſſé des mo- « déles de vertus, qu'ils ne nous « propoſent pas pour les regarder « ſeulement, mais pour les imiter ! « Et c'eſt en les étudiant ſans ceſſe, « & en tâchant de les copier dans le « maniement des affaires publiques, « que je me ſuis formé l'eſprit & le «

Epiſt. 2. ad Quint.

Pro Arch. poet. n. 14.

» cœur par l'idée des grands hommes
» dont ces écrivains nous ont tracé
» de si admirables portraits. *Quam multas nobis imagines, non solùm ad intuendum, verùm etiam ad imitandum, fortissimorum virorum expressas scriptores & græci & latini reliquerunt? quas ego mihi semper in administranda rep. proponens, animum & mentem meam ipsa cogitatione hominum excellentium confirmabam!*

Il faut donc, en apprenant l'histoire aux jeunes gens, être fort attentif à leur en faire tirer un des principaux fruits, qui est le réglement des mœurs, y méler pour cela de tems en tems de courtes réflexions: leur demander à eux-mêmes le jugement qu'ils forment des actions qui y sont raportées: les accoutumer sur-tout à ne se point laisser éblouir à un vain éclat extérieur, mais à juger de tout selon les principes de l'équité, de la vérité, de la justice: leur faire admirer la modestie, la frugalité, la générosité, le désintéressement, l'amour du bien public, qui régnoient dans les bons tems des Républiques grecques, & de celle de Rome. Quand de jeunes gens sont ainsi formés de bonne heure, &

qu'ils ſont accoutumés dès le plus bas âge par l'étude de l'hiſtoire à admirer les exemples de vertu, & à déteſter les vices, on peut eſpérer que ces premiéres ſemences, aidées d'un ſecours ſupérieur, ſans lequel elles avorteroient bien-tôt, porteront leur fruit dans le tems : & qu'il leur arrivera quelque choſe de pareil à ce qu'on raporte d'un diſciple de Platon, que ce ſage philoſophe avoit élevé avec grand ſoin dans ſa maiſon. Quand il fut retourné dans celle de ſes parens, étonné de la maniére violente & emportée dont ſon pere parloit : » Jamais, dit-il, je n'ai rien vû de tel chez Platon. » *Apud Platonem educatus puer, cùm ad parentes relatus, vociferantem videret patrem : Nunquam, inquit, hoc apud Platonem vidi.* *Senec. de Ira, lib. 2, cap. 22.*

§. VII.

Remarquer avec ſoin tout ce qui a raport à la religion.

Il reſte une derniére obſervation à faire en étudiant l'hiſtoire, qui conſiſte à remarquer ſoigneuſement tout ce qui regarde la religion, & les

grandes vérités qui en sont une dépendance nécessaire. Car à travers ce cahos confus d'opinions ridicules, de cérémonies absurdes, de sacrifices impies, de principes détestables, que l'idolatrie, fille & mere de l'ignorance & de la corruption du cœur, a enfantés à la honte de l'esprit humain & de la raison, on ne laisse pas d'entrevoir des traces précieuses de presque toutes les vérités fondamentales de notre sainte religion. On y reconnoît sur-tout l'existence d'un Etre souverainement puissant, souverainement juste, maître absolu des rois & des roiaumes, dont la Providence régle tous les événemens de cette vie, dont la justice prépare pour l'autre des récompenses & des châtimens aux bons & aux méchans, enfin dont la lumiére pénétre dans les replis les plus cachés des consciences, & y porte malgré nous le trouble & la confusion. Comme j'ai déja traité cette matiére avec quelque étendue dans le discours préliminaire qui est à la tête du premier volume, je ne croi pas devoir ici m'y arréter plus lontems.

Pag. LV. &c.

Voila, ce me semble, les principales

obſervations auſquelles on doit rendre attentifs les jeunes gens qui étudient l'hiſtoire, en ſe proportionnant néanmoins toujours à leur âge & à leur portée, & en ne leur propoſant jamais des réflexions qui ſoient au-deſſus de leurs forces. Il s'agit maintenant de faire l'application de ces principes généraux à des exemples particuliers: & c'eſt ce que je vais eſſaier de faire de la maniére la plus nette & la plus intelligible qu'il me ſera poſſible.

CHAPITRE SECOND.

Application des régles précédentes à quelques faits d'hiſtoires particuliers.

Pour faire l'application des principes que j'ai poſés juſqu'ici, je choiſirai, d'abord dans l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, & enſuite dans celle des Romains, quelques morceaux & quelques faits particuliers, auſquels je joindrai quelques réflexions.



ARTICLE PREMIER.

De l'histoire des Perses & des Grecs.

Premier Morceau tiré de l'histoire des Perses.

Cyrus.

Je divise en trois parties ce que j'ai à dire sur Cyrus : son éducation ; ses premiéres campagnes ; la prise de Babylone par ce Prince, & ses derniéres conquêtes. Je ne raporterai que les circonstances les plus importantes de ces événemens, & celles qui me paroîtront les plus propres à l'instruction de la jeunesse. Je les tirerai de Xénophon, que je prens ici pour mon guide, comme l'auteur le plus digne de foi sur cette matiére.

1. *Education de Cyrus.* Cyrop. lib. 1.

Cyrus étoit fils de Cambyse roi de Perse, & de Mandane fille d'Astyage roi des Medes. [a] Il étoit bien fait de corps, & encore plus estimable par les qualités de l'esprit : plein de douceur & d'humanité, de desir d'appren-

a Εἶδος μὲν κάλλιστος, ψυχὴν δὲ φιλανθρωπότατος, καὶ φιλομαθέστατος, καὶ φιλοτιμότατος.

dre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effraié d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agissoit d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé selon la coutume des Perses, qui pour lors étoit excellente.

Le bien public, l'utilité commune, étoit le principe & le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important & la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en reposoit pas sur l'attention des peres & des meres, qu'une aveugle & molle tendresse rend souvent incapables de ce soin: l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une maniére uniforme. Tout y étoit réglé: le lieu & la durée des exercices, le tems des repas, la qualité du boire & du manger, le nombre des maîtres, les différentes sortes de châtimens. Toute leur nourriture, aussi-bien pour les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du cresson, & de l'eau: car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance & à la sobriété; & d'ailleurs cette sorte de nourriture simple & frugale, sans aucun mélange de sauces ni de

ragoûts, leur fortifioit le corps, & leur préparoit un fond de ſanté capable de ſoutenir les plus dures fatigues de la guerre juſques dans l'âge le plus avancé, comme on le remarque de Cyrus, [a] qui dans la vieilleſſe ſe trouva auſſi fort & auſſi robuſte qu'il l'avoit été dans ſes premiéres années. Ils alloient aux écoles pour y apprendre la juſtice, comme ailleurs on y va pour y apprendre les lettres: & le crime qu'on y puniſſoit le plus ſévérement étoit l'ingratitude.

La vûe des Perſes, dans tous ces ſages établiſſemens, étoit d'aller au-devant du mal, perſuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir: & au lieu que dans les autres Etats on ſe contente d'établir des punitions contre les méchans, ils tâchoient de faire en ſorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la claſſe des enfans juſqu'à 16 ou 17 ans: après cela on entroit dans celle des jeunes gens. C'eſt alors qu'on les tenoit de plus court, parce que cet âge en a plus de

a Cyrus non fuit imbecillior in ſenectute, quàm in juventute. *Cic. de Senect. n.* 30.

besoin. Ils étoient dix années dans cette classe. Pendant ce tems ils passoient toutes les nuits dans les corps de garde, tant pour la sûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venoient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnoient le Roi lorsqu'il alloit à la chasse, ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisiéme classe étoit composée des hommes faits; & ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tiroit tous les Officiers qui devoient commander dans les troupes, & remplir les différens postes de l'Etat, les charges, les dignités. Enfin ils passoient dans la derniére classe, où l'on choisissoit les plus sages & les plus expérimentés pour former le Conseil public.

Par là tous les citoiens pouvoient aspirer aux premiéres charges de l'Etat: mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, & s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de la sorte jusqu'à l'âge de 12 ans, & surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à ap-

prendre, soit par le courage, ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenoit. Alors sa mere Mandane le mena en Médie chez Astyage son grand-pere, à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune Prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette Cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnoient par-tout. Il n'en fut point ébloui, & sans rien critiquer ni condanner, il sut se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance. Il charmoit son grand-pere par des saillies pleines d'esprit & de vivacité, & gagnoit tous les cœurs par ses maniéres nobles & engageantes. J'en raporterai un seul trait qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité & la délicatesse des mets. Cyrus regardoit avec des yeux assez indifférens tout ce fastueux appareil. Et comme Astyage en paroissoit surpris: Les Perses, dit-il, au

lieu de tant de détours & de circuits pour appaiser la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but: un peu de pain & de cresson les y conduisent. Son grand-pere lui aiant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avoit servis, il les distribua sur le champ aux Officiers du Roi qui se trouvérent présens: à l'un, parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval; à l'autre, parce qu'il servoit bien Astyage; à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de sa mere. Sacas, Echanson d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet Officier, outre sa charge d'échanson, avoit celle d'introduire chez le Roi ceux qui devoient être admis à son audience: & comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune Prince, qui lui en marqua dans cette occasion son ressentiment. Astyage témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un Officier pour qui il avoit une considération particuliére, & qui la méritoit par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire: Ne

faut-il que cela, mon papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes graces ? je les aurai bientôt gagnées : car je me fais fort de vous ſervir mieux que lui. Auſſitôt on équipe le petit Cyrus en échanſon. Il s'avance gravement d'un air ſérieux, la ſerviette ſur l'épaule, & tenant la coupe délicatement de trois doits. Il la préſenta au Roi avec une dextérité & une grace qui charmérent Aſtyage & Mandane. Quand cela fut fait, il ſe jetta au cou de ſon grand-pere, & en le baiſant il s'écria plein de joie : [a] Ô Sacas, pauvre Sacas, te voila perdu : j'aurai ta charge. Aſtyage lui témoigna beaucoup d'amitié. Je ſuis très-content, mon fils, lui dit-il : on ne peut pas mieux ſervir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui eſt eſſentielle : c'eſt de faire l'eſſai. En effet l'échanſon avoit coutume de verſer de la liqueur dans ſa main gauche, & d'en gouter avant que de préſenter la coupe au Prince. Ce n'eſt point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai uſé ainſi. Et pourquoi donc, dit Aſtyage ? C'eſt que j'ai appréhendé que cette liqueur ne fût du poiſon.

a Ὦ Σάκα, ἀπόλωλας· ἐκβαλῶ σε τῆς τιμῆς.

Du poison? & comment cela? Oui, mon papa. Car il n'y a pas lontems que dans un repas que vous donniez aux grands Seigneurs de vôtre Cour, je m'aperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On crioit, on chantoit, on parloit à tort & à travers. Vous paroissiez avoir oublié, vous que vous étiez roi, & eux qu'ils étoient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir. Comment, reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre pere? Jamais, répondit Cyrus. Et quoi donc? Quand il a bu, il cesse d'avoir soif; & voila tout ce qui lui en arrive.

Sa mere Mandane étant sur le point de retourner en Perse, il se rendit avec joie aux instances réitérées que lui fit son grand-pere de rester en Médie; afin, disoit-il, que ne sachant pas encore bien monter à cheval, il eût le tems de se perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perse, où la sécheresse & la situation du pays coupé par des montagnes, ne permettoient pas de nourrir de chevaux.

Pendant cet intervalle de tems qu'il passa à la Cour, il s'y fit infiniment estimer & aimer. Il étoit doux, affable, officieux, bienfaisant, libéral. Si les jeunes Seigneurs avoient quelque grace à demander au Prince, c'étoit lui qui la sollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quelque sujet de plainte, il se rendoit leur médiateur auprès du Roi. Leurs affaires devenoient les siennes, & il s'y prenoit toujours si bien, qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit.

Cambyse aiant rappellé Cyrus pour lui faire achever son tems dans les exercices des Perses, il partit sur le champ, pour ne donner par son retardement aucun lieu de plainte contre lui ni à son pere, ni à sa patrie. Ce fut alors qu'on connut combien il étoit tendrement aimé. A son départ tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards: Astyage même le conduisit à cheval assez loin; & quand il falut se séparer, il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ainsi Cyrus repassa en Perse, où il demeura encore un an au nombre des enfans. Ses compagnons, après le

séjour qu'il avoit fait dans une Cour aussi voluptueuse & remplie de faste qu'étoit celle des Médes, s'attendoient à voir un grand changement dans ses mœurs. Mais quand ils virent qu'il se contentoit de leur table ordinaire, & que s'il se rencontroit dans quelque festin, il étoit plus sobre & plus retenu que les autres, ils le regardérent avec une nouvelle admiration.

Il passa de cette premiére classe dans la seconde, qui est celle des jeunes gens; où il fit voir, qu'il n'avoit point son pareil en adresse, en patience, en obéissance.

RÉFLEXIONS.

Je n'entreprens point d'en faire sur le récit qui précéde: elles se présentent d'elles-mêmes en foule au lecteur, & ne peuvent échaper aux yeux même les moins perçans. On y voit combien une éducation mâle, robuste, vigoureuse, est propre en même tems à fortifier le corps, & à perfectionner l'esprit; & que ce n'est point par des airs de grandeur, mais par des maniéres douces & honnêtes, que les jeunes gens de qualité peu-

vent se rendre estimables & aimables. Je me contente de faire remarquer l'habileté de l'historien dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvoit la faire d'une maniére grave & sérieuse, & prendre le ton de philosophe : car Xénophon, tout guerrier qu'il étoit, n'étoit pas moins philosophe que Socrate son maître. Au lieu de cela il la met dans la bouche d'un enfant, & la déguise sous le voile d'une petite histoire, racontée dans l'original avec tout l'esprit & toute la gentillesse possible. Je ne doute point qu'elle ne soit entiérement de son invention, & c'est en ce sens que je croi qu'il faut entendre ce que dit Cicéron de cet admirable ouvrage, que l'Auteur n'a point prétendu y suivre les loix rigoureuses de la vérité & de l'histoire, mais qu'il a voulu donner aux Princes dans la personne de Cyrus un modéle parfait de la maniére dont ils doivent gouverner les peuples. *Cyrus ille à Xenophonte non ad fidem historiæ scriptus, sed ad effigiem justi imperii.* C'est-à-dire qu'il a ajouté au fond de l'histoire, très-véritable en soi-même, comme j'aurai bientôt lieu de le faire remarquer,

Qu. Frat. lib. 1. epist. 1.

quelques circonstances particuliéres, pour en relever la beauté, & pour servir à l'instruction des hommes. Telle est, à ce que je pense, l'histoire du petit Cyrus devenu échanson : infiniment plus propre à montrer combien l'excès du vin deshonore les Princes, que tous les préceptes des philosophes.

2. *Premières campagnes & conquêtes de Cyrus.* Cyrop. lib. 1. &c.

Astyage roi des Médes étant mort, Cyaxare son fils, frere de la mere de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude guerre à soutenir. Il apprit que le roi des Assyriens armoit puissamment contre lui, & qu'il avoit déja engagé dans sa querelle plusieurs Princes, entre autres Crésus roi de Lydie. Aussi-tôt il dépêcha vers Cambyse pour lui demander du secours, & chargea ses députés de faire en sorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverroit. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. Ce jeune Prince étoit alors dans l'ordre des hommes faits, après avoir passé dix années dans la seconde classe,

La joie fut universelle quand on sut que Cyrus marcheroit à la tête de l'armée. Elle étoit de trente mille hommes d'infanterie seulement : car les Perses n'avoient point encore de cavalerie. Dans ce nombre n'étoient point compris mille jeunes Officiers, l'élite de la nation, tous attachés à Cyrus d'une maniére particuliére.

Il partit, sans perdre de tems : mais ce ne fut qu'après avoir invoqué les dieux. Car sa grande maxime, & il la tenoit de son pere, étoit qu'on ne devoit jamais former aucune entreprise soit grande soit petite, sans consulter les dieux. Cambyse lui avoit souvent représenté que la prudence des hommes est fort courte, leurs vûes fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, & que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage, devient la cause de leur ruine : au lieu que les dieux étant éternels savent tout, l'avenir comme le passé, & * inspirent à ceux qu'ils aiment ce qu'il est à propos d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent

* *On attribuoit à la divine Providence tout succès, même celui de la chasse.* Venatio nobis hæc, mihi, *dit Cyrus,* volente Deo prospera futura est. *Cyrop. lib.* 2.

à personne, & qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent & les consultent.

Cambyse voulut accompagner son fils jusques aux frontiéres de la Perse. Dans le chemin il lui donna d'excellentes instructions sur les devoirs d'un Général d'armée. J'ai déja remarqué ailleurs que Cyrus, qui croioit n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre après les longues leçons qu'il en avoit reçues des maîtres les plus habiles qui fussent de son tems, reconnut pour lors qu'il ignoroit absolument tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'art militaire, mais qu'il en fut parfaitement instruit dans cet entretien familier, qui mérite bien d'être lu avec soin & d'être sérieusement médité par quiconque est destiné à la profession des armes. Je n'en raporterai qu'un seul trait, par lequel on pourra juger des autres.

Il s'agissoit de savoir comment on pouvoit rendre les soldats soumis & obéissans. Le moien m'en paroît bien facile & bien sûr, dit Cyrus: il ne faut que louer & récompenser ceux qui obéissent, punir & noter d'infamie ceux qui refusent de le faire. Cela

eſt bon, reprit Cambyſe, pour ſe faire obéir par force: mais l'important eſt de ſe faire obéir volontairement. Or le moien le plus ſûr d'y réuſſir, c'eſt de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on ſait mieux ce qui leur eſt utile qu'eux-mêmes: car tous les hommes obéiſſent ſans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'eſt de ce principe que part la ſoumiſſion aveugle des malades pour le médecin, des voiageurs pour un guide, de ceux qui ſont dans un vaiſſeau pour le pilote. Leur obéiſſance n'eſt fondée que ſur la perſuaſion où ils ſont que le médecin, le guide, le pilote ſont plus habiles & plus prudens qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à ſon pere, pour paroître plus habile & plus prudent que les autres? Il faut, reprit Cambyſe, l'être effectivement: & pour l'être, il faut ſe bien appliquer à ſa profeſſion, en étudier ſérieuſement toutes les régles, conſulter avec ſoin & avec docilité les plus habiles maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réuſſir nos entrepriſes, & ſur-tout implorer le ſecours des dieux, qui ſeuls donnent la prudence & le ſuccès.

Quand

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare, la premiére chose qu'il fit après les complimens ordinaires, fut de s'informer de la qualité & du nombre des troupes de part & d'autre. Il se trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montoit à soixante mille chevaux, & à deux cens mille hommes de pié; & que par conséquent il s'en faloit plus des deux tiers que les Médes & les Perses joints ensemble n'eussent autant de cavalerie qu'eux, & qu'à peine avoient-ils la moitié d'infanterie. Une si grande inégalité jetta Cyaxare dans un grand embarras & une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perse, en plus grand nombre encore que les premiéres. Mais, outre que le reméde auroit été fort lent, il paroissoit impraticable. Cyrus sur le champ proposa un moien plus sûr & plus court: ce fut de faire changer d'armes aux Perses; & au lieu que la plûpart ne se servoient presque que de l'arc & du javelot, & ne combattoient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'em-

porte facilement sur le petit, il fut d'avis de les armer de telle sorte qu'ils pussent tout d'un coup combattre de près & en venir aux mains avec les ennemis, & rendre ainsi inutile la multitude de leurs troupes. On gouta fort cet avis, & il fut exécuté sur le champ.

Un jour que Cyrus faisoit la revûe de son armée, il lui vint un courier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il lui étoit arrivé des ambassadeurs du Roi des Indes, & qu'il le prioit de le venir trouver promtement. Pour ce sujet, dit-il, je vous apporte un riche vêtement ; car il souhaite que vous paroissiez superbement vétu devant les Indiens, afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de tems : il partit sur le champ avec ses troupes pour aller trouver le Roi, [a] sans avoir d'autre habit que le sien, qui étoit fort simple à la maniére des Perses. Et comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent ; Vous aurois-je fait plus d'honneur, reprit Cyrus, si je m'étois ha-

a Ἐν τῇ Περσικῇ στολῇ οὐδέ τι ὑβρισμένῃ. *Belle expression !* Persica veste indutus, ornatu alieno minimè contaminata.

billé de pourpre, si je m'étois chargé de brasselets & de chaînes d'or, & qu'avec tout cela j'eusse tardé plus lontems à venir; que je ne vous en fais maintenant par la sueur de mon visage & par ma diligence, en montrant à tout le monde avec quelle promtitude on exécute vos ordres?

La grande attention de Cyrus étoit de s'attacher les troupes, de gagner le cœur des Officiers, de se faire aimer & estimer des soldats. Pour cela il les traitoit tous avec bonté & douceur, se rendoit populaire & affable, les invitoit souvent à manger avec lui, sur-tout ceux qui se distinguoient parmi leurs égaux. Il ne faisoit aucun cas de l'argent que pour le donner. Il distribuoit avec largesse des présens à chacun selon son mérite & sa condition. A l'un c'étoit un bouclier, à l'autre une épée, ou quelque chose de pareil. C'étoit par cette grandeur d'ame, cette générosité, & ce panchant à faire du bien qu'il croioit qu'un Général devoit se distinguer, & non par le luxe de la table, ou par la magnificence des habits & des équipages, & encore moins par la hauteur & la fierté.

Voiant toutes ſes troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté, il propoſa à Cyaxare de les mener contre l'ennemi. On ſe mit donc en marche, après avoir offert des ſacrifices aux dieux. Quand les armées furent à la vûe l'une de l'autre, on ſe prépara au combat. Les Aſſyriens s'étoient campés en raſe campagne: Cyrus au contraire s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut de part & d'autre quelques jours à ſe regarder. Enfin, les Aſſyriens étant ſortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ſes troupes. Avant qu'elles fuſſent à la portée du trait, il donna le mot du guet, qui fut, *Jupiter ſecourable & conducteur.* Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Caſtor & de Pollux, & les ſoldats pleins d'une religieuſe ardeur (θεοσεβῶς) y répondirent à haute voix. [a] Ce n'étoit dans toute l'armée de Cyrus qu'allégreſſe, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que prudence, qu'obéiſſance, ce qui

[a] Ἦν δὲ μεστὸν τὸ στράτευμα τῷ Κύρῳ προθυμίας, φιλοτιμίας, ῥώμης, θάρρους, παρακελευσμοῦ, σωφροσύνης, πειθοῦς .... ἐν τῷ τοιούτῳ γὰρ δὴ οἱ δεισιδαίμονες ἧττον τοὺς ἀνθρώπους φοβοῦνται.

jettoit une étrange fraieur dans le cœur des ennemis. Car, dit ici l'historien, on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent plus les dieux, ont le moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens les archers, les frondeurs, & ceux qui lançoient des javelots, firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses, animés par la présence & l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains; & enfoncérent les premiers bataillons. Les Assyriens ne purent soutenir un choc si rude, & prirent tous la fuite. La cavalerie des Médes s'ébranla en même tems pour attaquer celle des ennemis, qui fut aussi bien-tôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusques dans leur camp. Il s'en fit un effroiable carnage, & le Roi des Assyriens y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs retranchemens, & il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens après la mort de leur Roi, & la perte des plus braves gens de l'armée, étoient dans une étrange consternation. Crésus, & tous les autres alliés, perdirent aussi

toute espérance. Ainsi ils ne pensérent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avoit bien prévû, & il se préparoit à les poursuivre vivement. Mais il avoit besoin pour cela de cavalerie, &, comme on l'a déja remarqué, les Perses n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare, & lui proposa son dessein. Cyaxare l'improuva fort, & lui représenta le danger qu'il y avoit de pousser à bout des ennemis si puissans, à qui l'on inspireroit peut-être du courage en les réduisant au desespoir : qu'il étoit de la sagesse d'user modérément de la fortune, & de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité : que d'ailleurs il ne vouloit pas contraindre les Médes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avoient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudroient bien le suivre, à quoi Cyaxare consentit sans peine : & il ne songea plus qu'à passer le tems en festin & en joie avec les Officiers, & à jouir de la victoire qu'il venoit de remporter.

Presque tous les Médes suivirent

Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des couriers qui venoient, de la part des Hyrcaniens qui servoient dans l'armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paroîtroit ils se rendroient à lui, & en effet ils le firent. Il ne perdit point de tems, & aiant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avoit fait partir ses femmes durant la nuit pour prendre le frais, car c'étoit en été, & il les suivoit avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite: tous ceux qui étoient demeurés dans le camp se rendirent: la victoire fut complette, & le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvérent dans le camp, songeant dès lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie, ce qui leur avoit manqué jusques-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Quand les Médes & les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, il leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé, en les avertissant d'envoier seulement du

pain aux Perses, qui avoient d'ailleurs soit pour les ragoûts, soit pour la boisson, tout ce qui leur étoit nécessaire. Leur ragoût étoit la faim, & leur boisson l'eau de la riviére. C'étoit la maniére de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus étoit parti pour aller à la poursuite des ennemis, Cyaxare l'avoit passée dans la joie & dans les festins, & s'étoit enivré avec ses principaux Officiers. Le lendemain à son réveil il fut étrangement étonné de se voir presque seul. Plein de colére & de fureur il dépêcha sur le champ un courier à l'armée avec ordre de faire de violens reproches à Cyrus, & de faire revenir tous les Médes sans aucun délai. Cyrus ne s'effraia point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifioit sa conduite, & le faisoit ressouvenir de la permission qu'il lui avoit donnée d'emmener tous ceux des Médes qui voudroient bien le suivre. Il envoia en même tems en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans le dessein qu'il avoit de pousser plus loin ses conquêtes.

Parmi les prisonniers de guerre qu'on avoit faits, il se trouva une jeune Princesse d'une rare beauté, qu'on avoit réservée pour Cyrus. Elle se nommoit Panthée, & étoit femme d'Abradate Roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir ; dans la crainte, disoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, & ne le détournât des grands desseins qu'il avoit formés. Araspe, jeune Seigneur de Médie, qui l'avoit en garde, ne se défioit pas tant de sa foiblesse, & prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette Princesse. Ne craignez rien ; reprit Araspe ; je suis sûr de moi, & je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune Princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il étoit près de lui faire violence. La Princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet Officier lui parla avec

la derniére dureté, & lui reprocha sa faute d'une maniére propre à le jetter dans le desespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, & demeura interdit de honte & de crainte. Quelques jours après Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, & au lieu des violens reproches ausquels il s'attendoit, il lui parla avec la derniére douceur, reconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie à ce jeune Seigneur. La confusion, la joie, la reconnoissance, firent couler de ses yeux une abondance de larmes. Ah! je me connois maintenant, dit-il, & j'éprouve sensiblement que j'ai deux ames, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La premiére l'emporte, quand vous venez à mon secours, & que vous me parlez: je cede à l'autre, & je suis vaincu, quand je suis seul. Il répara avantageusement sa faute, & rendit un service considérable à Cyrus en se retirant comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Cependant Cyrus se préparoit à avancer dans le pays ennemi. Aucun des Médes ne voulut le quitter, ni retourner sans lui vers Cyaxare, dont ils craignoient la colére & la cruauté. L'armée se mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avoit fait aux prisonniers de guerre, en les renvoiant libres chacun dans leur pays, avoit répandu par-tout le bruit de sa clémence. Beaucoup de peuples se rendirent à lui, & grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au Roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ses alliés en sureté pendant son absence, il fit avec lui une espéce de tréve & de traité, par lequel on convint de part & d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, & de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, & s'être fait un grand nombre d'amis & d'alliés, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontiére, il députa aussi-tôt vers Cyaxare, pour

lui donner avis de son arrivée, & pour recevoir ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une armée si considérable, & qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui étoit resté de cavalerie. Cyrus alla au devant de lui avec la sienne, qui étoit fort nombreuse & fort leste. A cette vûe la jalousie & le mécontentement de Cyaxare se réveillérent. Il fit un accueil très-froid à son neveu, détourna son visage pour ne point recevoir son baiser, & laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, & entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raison; lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, & d'un inviolable attachement à sa personne & à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons, & rentra parfaitement dans ses bonnes graces. Ils s'embrassérent mutuellement, en répandant des larmes de part & d'autre. On ne peut exprimer quelle fut

la joie des Perſes & des Médes, qui attendoient avec inquiétude & tremblement de quelle façon ſe termineroit cette entrevûe. A l'inſtant Cyaxare & Cyrus remontérent à cheval : & alors tous les Médes ſe rangérent à la ſuite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avoit fait ſigne. Les Perſes ſuivirent Cyrus, & les autres nations leur Prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduiſirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avoit dreſſée. Il fut auſſi-tôt viſité de la plûpart des Médes, qui vinrent le ſaluer, & lui faire des préſens, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, & commença à reconnoître que Cyrus ne lui avoit point débauché ſes ſujets, & que les Médes ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant.

RE'FLEXIONS.

Tout eſt plein d'inſtructions dans le récit que nous venons de faire. On voit dans Cyrus toutes les qualités qui forment les grands hommes, & dans ſes troupes tout ce qui rend une armée invincible. Ce jeune Prin-

ce, infiniment élevé au dessus des sentimens ordinaires à ceux de son rang & de son âge, ne met point sa gloire dans la magnificence des repas, des vétemens, des équipages. Il ne sait ce que c'est que des airs de hauteur & de fierté par lesquels souvent les jeunes gens de qualité croient devoir se distinguer. Il n'estime dans les richesses que le plaisir de les distribuer, & la facilité qu'elles donnent de se faire des amis. Il possede merveilleusement l'art * important de gagner les cœurs, plus encore par ses maniéres honnêtes & prévenantes, que par ses libéralités. Instruit à fond de la science militaire, il est fécond en ressources & en expédiens, témoin le changement d'armes qu'il introduisit parmi les Perses, & l'établissement de la cavalerie qu'il y fit. Il est sobre, vigilant, endurci au travail, insensible aux attraits de la volupté ; & le contraste de lui & de Cyaxare sert beaucoup à relever le prix de ces excellentes qualités.

Dans un âge où les passions sont ordinairement si vives, dans l'ardeur

* Artificium benevolentiæ colligendæ, *dit Cicéron, en parlant de Cyrus.* Ep. 1. ad Quint. frat.

même de la victoire où tout semble permis, au milieu des louanges & des applaudissemens qu'il reçoit de toutes parts, il demeure toujours maître absolu de lui-même, & donne à un jeune Seigneur, qui lui ressembloit peu, des leçons de continence & de vertu, qui nous étonnent tout chrétiens que nous sommes, & qui nous paroissent à peine croiables, tant elles sont éloignées de nos mœurs.

Mais ce qui nous doit étonner encore davantage, c'est son respect infini pour les dieux, son exactitude à ne rien entreprendre sans les consulter & sans implorer leur secours, sa religieuse reconnoissance à leur égard en leur attribuant tous ses heureux succès, & la profession ouverte qu'il ne rougissoit point de faire en tout tems & en toute rencontre de pieté & de religion, s'il est permis de se servir de ces termes à l'égard d'un Prince qui ignoroit le vrai Dieu.

Voila ce que les jeunes gens doivent étudier dans Cyrus; & l'on ne manque pas de leur faire observer que c'est sur ce modèle que se forma un des plus grands Capitaines qu'ait porté la république Romai-

ne, je veux dire Scipion l'Africain le second, qui avoit toujours en main les livres admirables de la Cyropédie : *Quos quidem libros non sine causa noster ille Africanus de manibus ponere non solebat. Nullum est enim prætermissum in his officium diligentis & moderati imperii.*

Cic. Epist. 1. ad Quint. frat.

3. Continuation de la guerre. Prise de Babylone. Nouvelles conquêtes. Mort de Cyrus. Cyrop. lib. 6. &c.

Dans le conseil qui se tint en présence de Cyaxare, il fut résolu de continuer la guerre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'armée des ennemis étoit encore plus nombreuse qu'elle ne l'avoit été dans la premiére campagne, & l'Egypte seule leur avoit fourni plus de six vints mille hommes. Leur rendez-vous étoit à Thymbrée, ville de Lydie. Cyrus, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que son armée ne manquât de rien, & après être descendu dans un détail surprenant, que Xénophon raporte fort au long, songea à se mettre en marche. Cyaxare ne le suivit point, & demeura avec la troisiéme par-

tie des Médes ſeulement, pour ne pas laiſſer ſon pays entierement dégarni.

Abradate, Roi de la Suſiane, ſe préparant à prendre ſon armure, Panthée ſa femme lui vint préſenter un caſque, des braſſars, & des braſſelets, tout cela d'or maſſif, avec une cotte d'armes de ſa hauteur pliſſée par en bas, & un grand pannache de couleur de pourpre. Elle avoit fait la plûpart de ces ouvrages elle-même à l'inſçu de ſon mari, pour lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe. Quelque tendreſſe qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne pas ſe ſignaler d'une maniére digne de leur naiſſance, & digne de l'idée qu'elle avoit tâché de donner de lui à Cyrus. Nous lui avons, dit-elle, des obligations infinies. J'ai été ſa priſonniére, & comme telle, deſtinée pour lui : maïs je ne me ſuis point trouvée eſclave entre ſes mains, ni ne me ſuis point vûe libre à des conditions honteuſes. Il m'a gardée, comme il auroit gardé la femme de ſon propre frere ; & je lui ai bien promis que vous ſauriez reconnoître une

telle grace. Ne l'oubliez point. O Jupiter, s'écria Abradate en levant les yeux vers le ciel, fais que je paroisse aujourd'hui digne mari de Panthée, & digne ami d'un si généreux bienfaiteur. Cela dit, il monta sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le char où il étoit, & le suivit quelque tems à pié ; après quoi elle se retira.

Quand les armées furent en présence, tout se prépara au combat. Après les priéres publiques & générales, Cyrus fit des libations en particulier, & pria encore de nouveau le dieu de ses peres de vouloir être son guide, & de venir à son secours. Aiant entendu un coup de tonnerre, *Nous te suivons*, * *souverain Jupiter*, s'écria-t-il ; & à l'instant même il s'avança vers les ennemis. Comme le front de leur bataille surpassoit de beaucoup celle des Perses, ils firent ferme dans le milieu, tandis que les deux aîles s'avancérent en se courbant à droit & à gauche dans le dessein d'enveloper l'armée de Cyrus, & de l'assaillir en même tems par plusieurs

* *Il avoit effectivement pour guide un Dieu, mais un Dieu bien différent de Jupiter.*

endroits. Il s'y attendoit, & n'en fut pas surpris. Il parcourut tous les rangs pour animer ses troupes; & lui qui en toute autre occasion étoit si modeste & si éloigné de tout air de vanité, au moment du combat parloit d'un ton ferme & décisif : Suivez-moi, leur disoit-il, à une victoire assurée ; les dieux sont pour nous. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, & fait entonner par toute l'armée l'hymne du combat, il donna le signal.

Cyrus commença par attaquer l'aîle des ennemis qui s'étoit avancée sur le flanc droit de son armée, & l'aiant prise elle-même en flanc, la mit en desordre. On en fit autant de l'autre côté, où l'on fit d'abord avancer l'escadron des chameaux. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, & de si loin que les chevaux l'aperçurent, ils se renversérent les uns sur les autres, & plusieurs se cabrant jettérent par terre ceux qui les montoient. Les chariots armés de faux achevérent d'y mettre la confusion. Cependant Abradate qui commandoit les chariots placés à la tête de l'armée, les fit avancer à toute bride,

Ceux des ennemis ne purent soutenir un choc si rude, & furent mis en desordre. Abradate les aiant percés, vint aux bataillons des Egyptiens. Mais son char s'étant malheureusement renversé, il fut tué avec les siens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Le combat fut violent de ce côté-là, & les Perses furent contraints de reculer jusqu'à leurs machines. Là les Egyptiens se trouvérent fort incommodés des fléches qu'on leur tiroit de ces tours roulantes, & les bataillons de l'arriére-garde des Perses s'avançant l'épée à la main, empêchérent les gens de trait de passer plus avant, & les contraignirent de retourner à la charge. Alors on ne vit plus que des ruisseaux de sang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites Cyrus arrive, après avoir mis en fuite tout ce qui s'étoit présenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perses avoient lâché le pié, & jugeant bien que les Egyptiens ne cesseroient de gagner toujours le terrain, il résolut de les aller prendre par derriére, & en un instant aiant passé avec sa troupe à la queue de leurs bataillons, il les char-

gea rudement. La cavalerie survint en même tems, & poussa vivement les ennemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés faisoient face par-tout, & se défendoient avec un courage merveilleux. A la fin Cyrus admirant leur valeur, & aiant peine à laisser périr de si braves gens, leur fit offrir des conditions honnêtes, leur représentant que tous leurs alliés les avoient abandonnés. Ils les acceptérent, & servirent depuis dans ses troupes avec une fidélité inviolable.

Après la bataille perdue, Crésus s'enfuit en diligence avec ses troupes à Sardes, où Cyrus le suivit dès le lendemain, & se rendit maître de la ville sans y trouver aucune résistance.

De là il marcha droit vers Babylone, & subjugua en passant la grande Phrygie & la Cappadoce. Quand il fut arrivé devant cette ville, & qu'il en eut examiné avec soin la situation, les murailles, les fortifications, chacun jugea qu'il étoit impossible de s'en rendre maître par la force. Il parut donc se déterminer au dessein de la prendre par famine. Pour cela il fit creuser tout autour de la ville des fossés fort larges & fort profonds,

pour empêcher, disoit-il, que rien ne pût y entrer ou en sortir. Ceux de la ville ne pouvoient s'empêcher de rire du dessein qu'il avoit pris de les assiéger ; & comme ils se voioient des vivres pour plus de vingt ans, ils se mocquoient de toute la peine qu'il se donnoit. Tous ces travaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devoit célébrer une grande solennité, dans laquelle tous les Babyloniens passoient la nuit entiére à boire & à faire la débauche. Cette fête étant arrivée, & la nuit commençant de bonne heure, il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutissoit au fleuve, & à l'instant même l'eau entra avec impétuosité dans ce nouveau canal, & laissant à sec son ancien lit, ouvrit à Cyrus un passage libre dans la ville. Ses troupes y entrérent donc sans trouver aucun obstacle. Elles pénétrérent jusques dans le palais, où le Roi fut tué. Dès la pointe du jour la citadelle se rendit sur les nouvelles de la prise de la ville, & de la mort du Roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers que ceux qui voudroient avoir la vie sauve demeurassent dans leurs maisons, & lui en-

voiassent leurs armes : ce qui fut fait sur le champ. Voila ce que coûta à ce Prince la prise de la ville la plus riche & la plus forte qui fût alors dans l'univers.

Cyrus commença par remercier les dieux de l'heureux succès qu'ils venoient de lui accorder : il assembla les principaux Officiers, dont il loua publiquement le courage, la sagesse, le zéle & l'attachement pour sa personne, & distribua des récompenses dans toute l'armée. Il leur remontra ensuite que l'unique moien de conserver ce qu'ils avoient acquis, étoit de persévérer dans leur ancienne vertu : Que le fruit de la victoire n'étoit pas de s'abandonner aux délices & à l'oisiveté : Qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il seroit honteux de se laisser vaincre par les attraits de la volupté : Qu'enfin, pour conserver leur ancienne gloire, il faloit maintenir à Babylone parmi les Perses la même discipline qui étoit observée dans leur pays, & pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfans. Par là, dit-il, nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour, en

nous efforçant de leur donner de bons exemples, & il sera bien difficile qu'ils se corrompent, lorsque parmi nous ils ne verront & n'entendront rien qui ne les porte à la vertu, & qu'ils seront continuellement dans une pratique d'exercices louables & honnêtes.

Cyrus confia à différentes personnes, selon les talens qu'il leur connoissoit, différentes parties & différens soins du gouvernement : mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des ministres, des ambassadeurs, persuadé que c'étoit proprement le devoir & l'occupation d'un Roi, & que de là dépendoit sa gloire, le succès de toutes les affaires, le repos & le bonheur de l'empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y passoit : on les appelloit les yeux & les oreilles du Prince. Il étoit attentif à honorer & à récompenser tous ceux qui se distinguoient par leur mérite, & qui

excelloient en quelque chose que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne souvent la ruine & la désolation des peuples, au lieu que l'autre est toujours bienfaisante & salutaire. Il savoit que les loix peuvent beaucoup contribuer au réglement des mœurs : mais, selon lui, le Prince devoit être par son exemple une loi vivante ; & il ne croioit pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avoit plus de lumiére & plus de vertu que ses sujets. La libéralité lui paroissoit une vertu véritablement roiale ; mais il faisoit encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs & à se faire aimer des peuples, ce qui est proprement régner, outre que, d'aimer plus que les autres à donner quand on est infiniment plus riche qu'eux, est une chose moins surprenante, que de descendre en quelque sorte du trône pour s'égaler à ses sujets. Mais ce qu'il préféroit à tout, étoit le culte des dieux, & le respect pour la religion ; persuadé que quiconque étoit sincérement religieux

& craignant Dieu, étoit en même tems bon & fidéle serviteur des rois, & inviolablement attaché à leur personne & au bien de l'Etat.

Quand Cyrus crut avoir suffisamment donné ordre aux affaires de Babylone, il songea à faire un voiage en Perse. Il passa par la Médie pour y saluer Cyaxare, à qui il fit de grands présens, & lui marqua qu'il trouveroit à Babylone un palais magnifique tout préparé quand il voudroit y aller, & qu'il devoit regarder cette ville comme lui appartenant en propre. Cyaxare, qui n'avoit point d'enfant mâle, lui offrit sa fille en mariage, & la Médie pour dot. Il fut fort sensible à une offre si avantageuse, mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le consentement de son pere & de sa mere; laissant pour tous les siecles un rare exemple de la respectueuse soumission, & de l'entiére dépendance que doivent montrer en pareille occasion à l'égard de pere & de mere tous les enfans, quelque âge qu'ils puissent avoir, & à quelque degré de puissance & de grandeur qu'ils soient parvenus. Cyrus épousa donc cette Prin-

cesse à son retour de Perse, & la mena avec lui à Babylone, où il avoit établi le siége de son empire.

Il y assembla ses troupes. On dit qu'il s'y trouva six vingts mille chevaux, deux mille chariots armés de faux, & six cens mille hommes de pié. Il se mit en campagne avec cette nombreuse armée, & subjugua toutes les nations qui sont depuis la Syrie jusqu'à la mer des Indes : après quoi il tourna vers l'Egypte, & la rangea pareillement sous sa domination.

Il établit sa demeure au milieu de tous ces pays, passant ordinairement sept mois à Babylone pendant l'hiver parce que le climat y est chaud; trois mois à Suses, pendant le printems; & deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'été.

Plusieurs années s'étant ainsi écoulées; Cyrus vint en Perse pour la septiéme fois depuis l'établissement de sa monarchie. Cambyse & Mandane étoient morts il y avoit déja lontems, & lui-même étoit fort vieux. Sentant approcher sa fin, il assembla ses enfans, & les Grands de l'Empire; & après avoir remercié

les dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant sa vie & leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfans, pour ses amis, & pour sa patrie, il déclara Cambyse son fils aîné son successeur, & laissa à l'autre plusieurs gouvernemens fort considérables. Il leur donna à l'un & à l'autre d'excellens avis, en leur faisant entendre que le plus ferme appui des trônes étoit le respect pour les dieux, la bonne intelligence entre les freres, & le soin de se faire & de se conserver de fidéles amis. Il mourut, également regretté de tous les peuples.

REFLEXIONS.

J'en fera deux : dont l'une regardera le caractére & les qualités personnelles de Cyrus ; l'autre, la vérité de son histoire écrite par Xénophon.

Premiere Reflexion.

On peut regarder Cyrus comme le conquérant le plus sage & le heros le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire profane. Aucune des

qualités qui forment les grands hommes ne lui manquoit : sagesse, modération, courage, grandeur d'ame, noblesse de sentimens, merveilleuse dexterité pour manier les esprits & gagner les cœurs, profonde connoissance de toutes les parties de l'art militaire, vaste étendue d'esprit, soutenue d'une prudente fermeté, pour former & pour exécuter de grands projets.

Mais ce qu'il y avoit en lui de plus grand & de plus véritablement roial, a c'est l'intime conviction où il étoit que tous ses soins & toute son attention devoient tendre à rendre les peuples heureux ; & que ce n'étoit point par l'éclat des richesses, par le faste des équipages, par le luxe & les dépenses de la table qu'un Roi devoit se distinguer de ses sujets, mais par la supériorité de mérite en tout genre & sur-tout par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts, & à leur procurer le repos & l'abon-

a Ἐγὼ μὲν οἶμαι δεῖν τὸν ἄρχοντα τῶν ἀρχομένων διαφέρειν, οὐ τῷ πολυτελέστερον δειπνεῖν, καὶ πλέον ἔνδον ἔχειν χρυσίον, ἀλλὰ τῷ προνοεῖν τι καὶ φιλοπονεῖν προθυμούμενον. *Cyrop. lib.* 1.

Ac mihi quidem videntur huc omnia esse referenda ab iisqui præsunt aliis, ut ii qui eorum in imperio erunt, sint quàm beatissimi. *Cic. epist.* 1. *lib.* 1. *ad Quint. frat.*

dance. En effet, c'est le fondement & comme la base de l'état des Princes, de n'être pas à eux. C'est le caractére même de leur grandeur, d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux comme de la lumiére, qui n'est placée dans un lieu éminent que pour se répandre par-tout. Ce seroit leur faire injure que de les renfermer dans les bornes étroites d'un intérêt personnel. Ils rentreroient dans l'obscurité d'une condition privée, s'ils avoient des vûes moins étendues que tous leurs Etats. Ils sont à tous, parce que tout leur est confié.

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en assez peu de tems un empire qui embrassoit presque toutes les parties du monde; qu'il jouit paisiblement pendant plusieurs années du fruit de ses conquêtes; qu'il sut se faire tellement estimer & aimer, non-seulement par ses sujets naturels, mais par toutes les nations qu'il avoit conquises, qu'après sa mort il fut généralement regretté comme le pere commun de tous les peuples.

Nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été si accompli en tout

genre, nous qui savons que c'est Dieu lui-même qui l'avoit formé pour être l'instrument & l'exécuteur des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple, & pour donner au monde en sa personne un modéle parfait de la maniére dont les Princes doivent gouverner les peuples, & du véritable usage qu'ils doivent faire de la souveraine puissance.

Quand je dis que Dieu a formé lui-même ce Prince, je n'entends pas que ç'ait été par un miracle sensible, ni qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'histoire nous en apprend. Dieu lui avoit donné un heureux naturel en mettant dans son esprit les semences de toutes les plus grandes qualités, & dans son cœur des dispositions aux plus rares vertus. Il eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, & qu'on le préparât ainsi aux grands desseins qu'il avoit sur lui. Comme il est la lumiére des esprits, il dissipoit tous ses doutes, lui suggéroit les expédiens les plus convenables, le rendoit attentif aux meilleurs conseils, étendoit ses vûes, & les rendoit plus nettes & plus distin-

êtes. [a] Ainsi Dieu présida à toutes ses entreprises, le conduisit comme par la main dans toutes ses conquêtes, lui ouvrit les portes des villes, fit tomber devant lui les rampars les plus forts, & humilia en sa présence les Princes les plus puissans de la terre.

Pour mieux sentir le mérite de Cyrus, il ne faut que le comparer à un autre roi de Perse, je veux dire à Xerxès son petit fils, qui poussé par un motif absurde de vengeance, entreprit de subjuguer la Grece. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éclatant selon les hommes; le plus vaste empire qui fût alors sur la terre, des richesses immenses; des armées de terre & de mer dont le nombre paroît incroiable. Tout cela est autour de lui, mais non en lui, & n'ajoute rien à ses qualités naturelles. Mais par un aveuglement trop ordinaire aux Grands & aux Princes; né dans l'abondance de tous les biens avec une puissance sans

a Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, & dorsa regum vertam, & aperiam coram eo januas; & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & gloriosos terræ humiliabo; portas æreas conteram, & vectes ferreos confringam. *Isai.* 45. 1. 2.

bornés, dans une gloire qui ne lui avoit rien coûté, il s'étoit accoutumé à juger de ses talens & de son mérite personnel par les dehors de sa place & de son rang. Il méprise les sages conseils d'Artabane son oncle & de Démarate, pour n'écouter que les flateurs de sa vanité. Il mesure le succès de ses entreprises sur l'étendue de son pouvoir. La soumission servile de tant de peuples ne pique plus son ambition; & devenu dédaigneux pour une obéissance trop promte & trop facile, il se plaît à exercer sa domination sur les élémens, à percer les montagnes & à les rendre navigables, à châtier la mer pour avoir rompu son pont, à captiver ses flots par des chaînes qu'il y fait jetter. Plein d'une vanité puérile & d'un orgueil ridicule, il se regarde comme le maître de la nature & des élémens : il croit qu'aucun peuple n'osera attendre son arrivée : il compte avec une présomptueuse & folle assurance sur les millions d'hommes & de vaisseaux qu'il traîne après lui. Mais, quand après la bataille de Salamine il vit les tristes restes & les honteux débris de ses troupes innombrables répandus dans

toute la Grece, il reconnut quelle différence il y avoit entre une armée & une foule d'hommes : *Stratusque per totam passim Græciam Xerxes intellexit, quantum ab exercitu turba distaret.*

Senec. lib 6. de benef. cap. 32.

Je ne puis m'empêcher d'appliquer ici deux vers d'Horace, qui semblent faits pour le double événement dont je viens de parler.

Od. 4. lib. 3.

Vis consili expers mole ruit sua :
Vim temperatam Dii quoque provehunt
In majus.

En effet, est-il possible de mieux définir l'armée de Xerxès que par ces mots, *vis consili expers*, une puissance destituée de conseil & de prudence : ou d'en mieux exprimer les succès que par ces autres termes, *mole ruit sua*, qui marquent que cet énorme colosse tomba par son propre poids & par sa propre grandeur ; au lieu, dit Horace, que les dieux se plaisent à élever une puissance fondée sur la justice, & guidée par la raison, telle que fut celle de Cyrus : *Vim temperatam dii quoque provehunt In majus.*

XXI.

Seconde Re'flexion.

Une des régles que j'ai proposées pour conduire & former les jeunes gens dans l'étude des historiens, a été d'y chercher avant tout & sur tout la vérité, & de s'accoutumer de bonne heure à en connoître & à en discerner les caractéres. C'est ici le lieu naturel de faire l'application de cette régle. Hérodote & Xénophon, qui conviennent parfaitement dans ce que je considére comme l'essentiel & le fond de l'histoire de Cyrus, je veux dire son expédition contre Babylone, & ses autres conquêtes ; suivent des routes toutes différentes dans le récit qu'ils font de plusieurs faits très-importans, tels que sont par exemple la naissance & la mort de ce Prince, & l'établissement de l'empire des Perses.

On ne doit pas laisser ignorer aux jeunes gens ces différences. Hérodote, & après lui Justin, racontent qu'Astyage roi des Médes, sur un songe effraiant qu'il eut, donna sa fille Mandane en mariage à un homme de Perse d'une naissance & d'une condition obscure, nommé Cambyse. Un

fils étant né de ce mariage, le Roi chargea Harpagus, l'un de ses principaux Officiers de le faire mourir. Celui-ci le donna à un des bergers du Roi pour l'exposer dans une forêt: mais l'enfant aiant été sauvé miraculeusement, & nourri en secret par la femme du berger, fut dans la suite reconnu par son grand-pere, qui se contenta de le reléguer dans le fond de la Perse, & fit tomber toute sa colére sur le malheureux Harpagus, à qui il donna son propre fils à manger dans un festin. Le jeune Cyrus, plusieurs années après, averti par Harpagus de ce qu'il étoit, & animé par ses conseils & ses remontrances, leva une armée en Perse, marcha contre Astyage, le défit dans un combat, & fit ainsi passer l'empire des Médes aux Perses.

Le même Hérodote fait mourir Cyrus d'une maniére peu digne d'un si grand conquérant. Ce Prince, selon lui, aiant porté la guerre contre les Scythes, & les aiant attaqués dans un premier combat, fit semblant de prendre la fuite, après avoir laissé dans la campagne une grande quantité de vin & de viandes. Les Scy-

thes ne manquérent pas de se jetter dessus. Cyrus revint contre eux, & les aiant trouvé tous endormis & enivrés, les défit sans peine, & fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le fils de la Reine, nommée Tomyris, qui commandoit elle-même son armée. Ce jeune Prince, que Cyrus avoit refusé de rendre à sa mere, étant revenu de son ivresse, & ne pouvant souffrir de se voir captif, se donna la mort. Tomyris, animée par le desir de la vengeance, présenta un second combat aux Perses, & les aiant attirés à son tour dans des embuches par une fuite simulée, en tua plus de deux cens mille avec leur roi Cyrus. Puis aiant fait couper la tête de Cyrus, elle la mit dans un outre plein de sang, en lui insultant par ces paroles : » Cruel que tu es, « rassasie-toi après ta mort du sang, « dont tu as eu soif pendant ta vie, « & dont tu as toujours été insatiable. « *Satia te, inquit, sanguine quem sitisti, cujusque insatiabilis semper fuisti.* *Justin. lib. 1. cap. 8.*

IL S'AGIT de savoir lequel des deux historiens, qui raportent la même histoire d'une maniére si différente, est le plus digne de foi. De

jeunes gens même, conduits par les interrogations d'un habile maître, peuvent aisément prendre leur parti. Le récit que fait Hérodote des premiers commencemens de Cyrus, a bien plus l'air d'une fable, que d'une histoire. Pour ce qui regarde sa mort, quelle apparence qu'un Prince si experimenté dans la guerre, & plus recommandable encore par sa prudence que par son courage, eût donné ainsi tête baissée dans des embûches qu'une femme lui auroit préparées ? Ce que le même historien raporte du brusque emportement & de la puérile vengeance de Cyrus contre un fleuve où l'un de ses chevaux sacrés s'étoit noïé, & qu'il fit couper sur le champ par son armée en trois cens soixante canaux, combat directement l'idée qu'on a de ce Prince, dont le [a] caractére étoit la douceur & la modération. [b] D'ailleurs est-il vrai-sem-

[a] *Cicéron remarque que pendant tout son gouvernement il ne lui échapa jamais une parole de colére & d'emportement :* cujus summo in imperio nemo unquam verbum ullum asperius audivit. *Epist. 1 ad Quint. frat.*

[b] Cùm Babylonem oppugnaturus festinaret ad bellum, cujus maxima momenta in occasionibus sunt.... huc omnem transtulit belli apparatum.... Periit itaque & tempus, magna in magnis rebus jactura ; & mi-

blable que Cyrus marchant à la conquête de Babylone, perdît ainsi un tems qui lui étoit si précieux, consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile, & manquât l'occasion de surprendre les Babyloniens en s'amusant à faire la guerre à un fleuve, au lieu de la porter contre les ennemis ?

Mais ce qui décide sans réplique en faveur de Xénophon, est la conformité de son récit avec l'Ecriture sainte, où l'on voit que, bien loin que Cyrus eût élevé l'empire des Perses sur la ruine de celui des Médes, comme le marque Hérodote, ces deux peuples de concert attaquérent Babylone, & joignirent leurs forces pour abbattre cette redoutable puissance.

D'où peut donc venir une si grande différence entre ces deux historiens ? Hérodote nous l'explique. Dans l'endroit même où il raporte la naissance de Cyrus, & dans celui où il parle de sa mort, il avertit que dès lors il y avoit différentes maniéres de ra-

litum ardor, quem inutilis labor fregit ; & occasio aggrediendi imparatos, dum ille bellum indictum hosti cum flumine gerit. *Senec. lib.* 3. *de Ira, cap.* 21.

conter ces deux grands événemens. Hérodote a suivi celle qui étoit plus de son goût, & l'on voit qu'il aimoit les choses extraordinaires & merveilleuses, & qu'il y ajoutoit foi très-facilement. Xénophon étoit plus sérieux, & moins crédule ; & il nous avertit dès le commencement de son histoire qu'il s'étoit informé avec grand soin de la naissance de Cyrus, de son caractére & de son éducation.

Il ne faut pas conclure de ce que je viens de dire, qu'Hérodote ne soit croiable en rien, parce qu'il se trompe quelquefois ; la régle seroit fausse & contraire à l'équité : comme il y auroit de la témérité aussi à croire en tout un auteur, parce qu'il diroit quelquefois ce qui est vrai. La vérité & le mensonge peuvent se trouver ensemble : mais l'habileté & la prudence du lecteur consistent à savoir les démêler, à les reconnoître à certains traits qui leur sont propres, & à en faire le triage & la séparation. Et c'est à ce discernement du vrai & du faux qu'il faut accoutumer de bonne heure les jeunes gens.

SECOND MORCEAU

tiré de l'histoire Grecque.

De la grandeur & de l'Empire d'Athénes.

MON DESSEIN, dans ce second morceau d'Histoire, est de donner quelque idée de l'empire que les Athéniens ont eu pendant plusieurs années sur la Grece, & d'exposer par quels degrés & par quels moiens Athénes parvint à une si haute élévation. Les Chefs, qui dans l'espace du tems dont nous parlons, contribuérent le plus à établir & à maintenir la grandeur & la puissance de cette République par des qualités toutes différentes, furent Thémistocle, Aristide, Cimon, Periclès.

En effet, Thémistocle jetta les fondemens de cette nouvelle puissance par un seul conseil, en tournant toutes les forces & toutes les vûes des Athéniens vers la mer. Cimon mit ces forces navales en usage par ses expéditions maritimes, qui mirent l'empire des Perses à deux doits de sa perte. Aristide fournit aux dépenses de la guerre par la sage économie avec laquelle il administra les deniers

publics. Enfin Periclès maintint & augmenta par sa prudence ce que les autres avoient acquis, en mêlant les doux exercices de la paix aux tumultueuses expéditions de la guerre. Ainsi ce qui fit l'élévation des Athéniens fut l'heureux concours & le mélange de la politique de Thémistocle, de l'activité de Cimon, du desinteressement d'Aristide, & de la sagesse de Periclès : ensorte que si l'une de ces causes eût manqué, Athénes ne seroit pas parvenue au Commandement.

L'heureux succès de la bataille de Marathon où Thémistocle s'étoit trouvé, commença d'allumer dans son cœur cette ardeur pour la gloire qui le suivit toujours, & qui le porta quelquefois trop loin. Les trophées de Miltiade, disoit-il, ne lui laissoient de repos ni jour ni nuit. Il songea dès lors à illustrer son nom & sa patrie par quelque grande entreprise, & à la rendre supérieure à Lacédémone, qui depuis lontems dominoit sur toute la Grece. Dans cette vûe il crut devoir tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer, voiant bien que foible par terre com-

me elle étoit, elle n'avoit que ce ſeul moien de ſe rendre néceſſaire aux alliés, & formidable aux ennemis. Couvrant donc ſon deſſein du prétexte plauſible de la guerre contre les Eginetes, il fit conſtruire une flote de cent vaiſſeaux, qui peu de tems après contribua beaucoup au ſalut de la Grece.

L'atachement inviolable d'Ariſtide à la juſtice l'obligea en pluſieurs occaſions de s'oppoſer à Thémiſtocle, qui ne ſe piquoit pas de délicateſſe ſur ce point, & qui par ſes intrigues & ſes cabales vint à bout de le faire exiler. Dans cette ſorte de jugement les citoiens donnoient leurs ſuffrages en écrivant le nom du particulier ſur une coquille, appellée en grec ὄστρακον, d'où eſt venu le nom d'Oſtraciſme. Ici un payſan, qui ne ſavoit pas écrire, & qui ne connoiſſoit pas Ariſtide, s'adreſſa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Ariſtide ſur ſa coquille. Cet homme vous a-t-il fait quelque mal, lui dit Ariſtide, pour le condanner ainſi? Non, répliqua l'autre, je ne le connois pas même: mais je ſuis fatigué & bleſſé de l'entendre par-tout appeller *le Juſte*. Ari-

stide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, & la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fît regretter. Le grand Camille, en un cas tout semblable, n'imita point sa générosité, & fit une priere toute contraire : *In exilium abiit, precatus ab diis immortalibus, si innoxio sibi ea injuria fieret, primo quoque tempore desiderium sui civitati ingratæ facerent.* J'examinerai dans la suite ce qu'on doit penser de l'Ostracisme. Aristide fut bien-tôt rappellé.

Liv. lib. 5. num. 32.

Ce fut l'expédition de Xerxès contre la Grece qui hâta son retour. Tous les alliés réunirent leurs forces pour repousser l'ennemi commun. On sentit pour-lors tout le prix de la sage prévoiance de Thémistocle, qui sous un autre prétexte avoit fait bâtir cent galéres. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès. Quand il fut question de nommer un Généralissime pour commander la flote, les Athéniens, qui eux seuls en avoient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenoit, & rien

n'étoit plus juste que leur prétention. Cependant tous les suffrages des alliés se réunirent en faveur d'Eurybiade Lacédémonien. Thémistocle, quoique jeune & fort avide de gloire, crut que dans cette occasion il devoit oublier ses propres intérêts pour le bien commun de la patrie; & aiant fait entendre aux Athéniens que pourvû qu'ils se conduisissent en gens de courage, bien-tôt tous les Grecs leur déféreroient d'eux-mêmes le commandement, il leur persuada de ceder aussi-bien que lui aux Lacédémoniens. J'ai raporté ailleurs avec quelle modération & quelle prudence ce jeune Athénien se conduisit & dans le conseil de guerre, & dans la journée de Salamine, dont il eut tout l'honneur, quoiqu'il n'y eût pas commandé en Chef.

Discours Prélimin. pag. 38.

Depuis cette glorieuse bataille, la réputation & le crédit des Athéniens étoient beaucoup augmentés. Ils n'en devinrent point plus fiers, & ils ne songérent à accroître leur puissance que par les voies de l'honneur & de la justice. Mardonius qui étoit resté en Grece avec un corps d'armée de trois cens mille hommes, leur fit, de

la part de son maître, des offres très-avantageuses, pour les détacher du reste des alliés. Il leur promettoit de rétablir entiérement leur ville qui avoit été brûlée, de leur fournir de grandes sommes d'argent, & de leur donner le commandement sur toute la Grece. Les Lacédémoniens effraiés de cette nouvelle avoient envoié des députés à Athénes, pour en détourner l'effet, & s'offroient de recevoir & de nourrir chez eux leurs femmes, leurs enfans, & leurs vieillards, & de leur fournir tout ce qui leur seroit nécessaire. Aristide étoit pour-lors en charge. Il répondit qu'il pardonnoit aux barbares, qui n'estimoient que l'or & l'argent, d'avoir espéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promesses : mais qu'il ne pouvoit voir sans surprise & sans indignation que les Lacédémoniens, n'envisageant que la pauvreté & la misére présente des Athéniens, & oubliant leur courage & leur grandeur d'ame, vinssent les exhorter à combattre généreusement pour le salut commun de la Grece par la vûe de quelques récompenses & de quelques nourritures qu'ils leur offroient;

Qu'ils déclaraſſent à leur République que tout l'or du monde n'étoit pas capable de tenter les Athéniens, ni de leur faire abandonner la défenſe de la liberté commune : Qu'ils étoient ſenſibles, comme ils le devoient, aux offres obligeantes de Lacédémone; mais qu'ils feroient en ſorte de n'être à charge à aucun de leurs alliés. Puis ſe tournant vers les députés de Mardonius, & leur montrant de ſa main le ſoleil : » Sachez, leur dit-il, que tant que cet aſtre conti- « nuera ſa courſe, les Athéniens ſe- « ront mortels ennemis des Perſes, « & qu'ils ne ceſſeront de venger ſur « eux le ravage de leurs terres; & « l'incendie de leurs maiſons & de « leurs temples. «

Cependant Thémiſtocle ne perdoit point de vûe le grand projet qu'il avoit formé de ſupplanter les Lacédémoniens, en ſubſtituant les Athéniens à leur place; & peu délicat ſur le choix des moiens, il trouvoit bonne & légitime toute voie qui pouvoit le conduire à ce but. Un jour en pleine aſſemblée il déclara qu'il avoit un deſſein important, mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple, parce

que pour le faire réussir il avoit besoin d'un profond secret ; & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommérent Aristide, & s'en raportérent entierement à son avis. Thémistocle l'aiant tiré à part, lui dit qu'il songeoit à brûler la flote des Grecs qui étoit dans un port voisin, moiennant quoi Athénes deviendroit certainement maitresse de toute la Grece. Aristide retourna à l'assemblée, & déclara simplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même tems rien n'étoit plus injuste. Tout le peuple d'une commune voix défendit à Thémistocle de passer outre.

On voit par là que ce fut avec raison qu'on accorda à Aristide, de son vivant même, le surnom de Juste : surnom, dit Plutarque, infiniment préférable à tous ceux que les Conquérans recherchent avec tant d'ardeur, & qui approche en quelque sorte l'homme de la divinité. Un jour que l'on prononçoit sur le théatre un vers d'Eschile, où ce poete, en parlant d'Amphiaraüs, dit qu'*il cherchoit non à paroître juste, mais à l'être* : tout le

le peuple auſſi-tôt jetta les yeux ſur Ariſtide, & lui appliqua cet éloge ſi magnifique.

L'armée des Perſes reçût un terrible échec dans la fameuſe bataille de Platée. A peine Mardonius, de trois cens mille hommes qu'il avoit, en put-il ſauver quarante mille. Pauſanias, l'un des Rois de Sparte, commandoit l'armée des Grecs. Il fit paroître pour-lors beaucoup d'équité & de modération, comme on le peut voir par deux traits qu'en raporte Hérodote, qui ſont très-particuliers. *Lib. 9.*

Après la victoire de Platée, un des premiers citoiens d'Egine l'exhorta à venger ſur le cadavre de Mardonius la mort de tant de braves Spartiates qui avoient péri aux Thermopyles, & la maniére indigne dont Xerxès & Mardonius lui-même avoient traité ſon oncle Léonidas en faiſant attacher ſon corps à une potence. » Quel conſeil me donnes-tu, lui dit-il, d'imiter dans les barbares une conduite que nous déteſtons ? Si c'eſt à ce prix qu'on achette l'eſtime des Eginettes, je me contente de plaire aux Lacédémoniens, qui n'accordent la leur qu'à la vertu & au mérite. Pour «

» Léonidas & ses compagnons, ils se » tiennent sans doute assez vengés par » le sang de tant de milliers de Per» ses qui ont été tués dans le com» bat.

Le second trait n'est pas moins remarquable. Pausanias, qui avoit trouvé un butin immense dans le camp des ennemis, fit préparer dans une même sále deux repas d'une espece bien différente. Dans l'un on voioit étalée toute la magnificence des Perses ; des lits superbes, des tapis d'un très-grand prix, des vases d'or & d'argent sans nombre, une prodigieuse varieté de mets apprétés avec toute la délicatesse possible ; des vins & des liqueurs de toutes sortes. L'autre repas n'avoit rien que de simple, à la maniére de Sparte ; c'est-à-dire apparemment du pain, de l'eau, & tout au plus du brouet noir.[a] Alors Pausanias, s'adressant aux Officiers Grecs qu'il avoit mandés exprès ; & leur montrant ces deux tables si différemment servies : » Voiez, leur dit-il, » la folie du Chef des Médes, qui

a Ἄνδρες Ἕλληνες, τῶνδε εἵνεκα ἐγὼ ὑμέας συνήγαγον, βουλόμενος ὑμῖν τοῦδε τοῦ Μήδων ἡγεμόνος τὴν ἀφροσύνην δεῖξαι· ὃς τοιήνδε δίαιταν ἔχων, ἦλθε ἐς ἡμέας οὕτω οἰζυρὴν ἔχοντας ἀπαιρησόμενος.

accoutumé à de tels repas, a cru « pouvoir nous dompter, nous qui « menons une vie si dure. «

L'avantage que venoient de remporter les Grecs, les mit en état d'envoier une flote pour délivrer les alliés qui étoient encore sous le pouvoir des Perses. Elle étoit commandée par Pausanias Lacédémonien. Aristide & Cimon y commandoient pour les Athéniens. Elle fit d'abord voile vers l'île de Chypre, puis vers Byzance, qu'elle prit; & par-tout les alliés furent rétablis dans leur liberté. Mais ils tombérent bien-tôt dans une nouvelle espece de servitude. Pausanias, dont l'orgueil s'étoit beaucoup accru depuis les victoires qu'il avoit remportées, quitta les maniéres & les mœurs de son pays, prit l'habillement & la fierté des Perses, imita leur somptuosité & leur magnificence. Il traitoit les alliés avec une dureté insupportable; ne parloit aux Officiers qu'avec hauteur & menaces; se faisoit rendre des honneurs extraordinaires, & par cette conduite rendoit odieux à tous les alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les maniéres douces, honnêtes, & prévenantes d'A-

ristide & de Cimon ; l'humanité & la jûstice qui paroissoient dans toutes leurs actions ; l'attention qu'ils avoient à n'offencer personne, & à faire du bien à tout le monde : tout cela contribuoit à faire encore sentir davantage la différence des caractéres, & à augmenter le mécontentement. Enfin ce mécontentement éclata, & tous les alliés passérent sous le commandement des Athéniens, & se mirent sous leur protection. Ainsi, dit Plutarque, Aristide en opposant à la dureté & à la hauteur de Pausanias beaucoup de douceur & d'humanité, & inspirant à Cimon son collegue les mêmes sentimens ; détacha des Lacédémoniens insensiblement & sans qu'ils s'en apperçussent l'esprit des alliés, & leur enleva enfin le commandement, non de vive force en emploiant des armées & des flotes, & encore moins en usant de ruse & de perfidie ; mais en rendant aimable par une conduite sage & douce le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens dans cette occasion firent paroître une grandeur d'ame & une modération qu'on ne peut assez admirer. Car s'apercevant

que la trop grande autorité rendoit leurs Capitaines fiers & insolens ; ils renoncérent de bon cœur à la supériorité qu'ils avoient eu jusques-là sur les autres Grecs, & cessérent d'envoier de leurs Chefs pour avoir le commandement des armées, a aimant mieux avoir des citoiens sages, modestes, & parfaitement soumis à la discipline & aux loix du pays, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

Jusques-là les villes & les peuples de la Grece avoient bien contribué de quelques sommes d'argent pour subvenir aux frais de la guerre contre les barbares : mais cette répartition avoit toujours causé de grands mécontentemens, parce qu'elle ne se faisoit pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, d'établir un nouvel ordre pour les finances, & de fixer une taxe qui seroit réglée sur le revenu de chaque ville & de chaque peuple, afin que les charges de l'Etat étant également réparties sur tous les membres

a Μᾶλλον αἱρέσθαι σωφρονοῦντας ἔχειν καὶ τοῖς ἤθεσιν ἐμμένοντας τοὺς πολίτας, ἢ τῆς Ἑλλάδος ἔχειν τὴν ἀρχὴν ἁπάσης. Plut. in vit. Aristid.

qui le composoient, personne n'eût sujet de se plaindre. Il s'agissoit de trouver un homme capable de s'acquitter dignement d'une fonction si importante pour le bien public, si délicate, & si pleine de dangers & d'inconveniens. Tous les alliés jettérent les yeux sur Aristide. Ils lui donnérent un plein pouvoir, & s'en raportérent entierement à sa prudence & à sa justice pour imposer à chacun sa taxe. On n'eut pas lieu de se repentir d'un tel choix. Il administra les finances avec la fidelité & le désinteressement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui, avec l'attention & l'activité d'un pere de famille qui gouverne son propre revenu, avec la réserve & la religion d'une personne qui respecte les deniers publics comme sacrés. Enfin, chose très-difficile & très-rare, il vint à bout de se faire aimer dans un emploi, où c'est beaucoup que de ne se pas rendre odieux. C'est le glorieux témoignage que Séneque rend à une personne chargée à peu près d'un pareil emploi, & le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un Surintendant ou Controlleur Géné-

tal des Finances. Je raporterai ses paroles mêmes en latin, n'aiant pu rendre dans notre langue, comme je l'aurois souhaité, l'énergique & élégante brieveté de Séneque, *Tu quidem orbis terrarum rationes administras, tam abstinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est.* C'est à la lettre ce que fit Aristide. Il montra tant d'équité & de sagesse dans l'exercice de ce ministére, que personne ne se plaignit : & dans la suite on regarda toujours ce tems, comme le siecle d'or, c'est-à-dire, comme le bon & l'heureux tems de la Grece. En effet la taxe qu'il avoit fixée à quatre cens soixante talens, fut portée par Périclès à six cens, & bien-tôt après jusqu'à treize cens talens ; non que les frais de la guerre montassent plus haut, mais parce qu'on faisoit beaucoup de dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athénes, en célébrations de jeux & de fêtes, en constructions de temples & d'édifices publics ; & que d'ailleurs les mains de ceux qui touchoient les deniers publics, n'étoient pas toujours

Senec. lib. de Brevit. vit. cap. 18.

si pures & si nettes que celles d'Aristide.

Car il est remarquable que ce grand homme sortit d'un ministére, où l'on a coutume de s'enrichir, encore plus pauvre qu'il n'y étoit entré; de sorte qu'après sa mort on ne trouva point chez lui de quoi faire les frais de ses funerailles. Le peuple s'en chargea ainsi que du soin de nourrir & de marier ses filles. [a] Aristide avoit embrassé cet état si vil aux yeux de la plûpart des hommes, & s'y étoit toujours maintenu par goût & par estime; & loin de rougir de sa pauvreté, il n'en tiroit pas moins de gloire que de tous ses trophées & de toutes les victoires qu'il avoit remportées. Plutarque en cite une preuve que je ne puis m'empêcher de raporter ici.

Callias, très-proche parent d'Aristide, & le plus opulent citoien d'Athénes, fut appellé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisoit sur-tout un crime de ce que, riche comme il étoit, il n'avoit pas de honte de voir Ari-

[a] Αὐτὸς ἐνέμεινε τῇ πενίᾳ, καὶ τὴν ἀπὸ τοῦ πένης εἶναι δόξαν οὐδὲν ἧττον ἀγαπῶν τῆς ἀπὸ τῶν τροπαίων διετέλεσε. Plut.

ſtide, ſa femme, & ſes enfans dans l'indigence, & de les laiſſer manquer du néceſſaire. Callias, voiant que ces reproches faiſoient beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des Juges, ſomma Ariſtide de venir déclarer devant eux s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit pluſieurs fois préſenté de groſſes ſommes d'argent, & l'avoit preſſé avec inſtance de vouloir les accepter; & s'il ne les avoit pas toujours conſtamment refuſées, en lui répondant qu'il ſe pouvoit vanter à meilleur titre de ſa pauvreté, que lui de ſon opulence: Que l'on pouvoit trouver aſſez de gens qui uſoient bien ou mal de leurs richeſſes, mais qu'il n'étoit pas aiſé d'en rencontrer un ſeul qui portât la pauvreté avec courage & générosité: & qu'il n'y avoit que ceux qui étoient pauvres malgré eux, qui puſſent rougir de l'être. Ariſtide avoua que tout ce que ſon parent venoit de dire, étoit vrai, & il n'y eut perſonne dans l'aſſemblée qui n'en ſortît avec cette penſée & ce ſentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être pauvre comme Ariſtide, que riche comme Callias. Auſſi Platon, en parcourant ceux qui ont été le plus renommés à Athenes,

ne fait cas que d'Ariſtide. [a] Car les autres, dit-il, comme Thémiſtocle, Cimon, Périclés ont à la vérité embelli la ville de portiques, de bâtimens ſuperbes; l'ont remplie d'or & d'argent, & d'autres pareilles ſuperfluités & curioſités : mais celui-ci a laiſſé le modéle d'un gouvernement parfait; en ne ſe propoſant pour but dans toutes ſes actions que de rendre ſes citoiens plus vertueux.

Plut. in vit. Cim.

Cimon avoit auſſi de grandes qualités, qui ſervirent beaucoup à établir & à affermir la puiſſance des Athéniens. Outre les ſommes d'argent auſquelles chacun des alliés étoit taxé, ils devoient encore fournir un certain nombre d'hommes & de vaiſſeaux. Pluſieurs d'entre eux, qui depuis la retraite de Xerxès ne reſpiroient plus que le repos, & ne ſongeoient plus qu'à cultiver leurs terres, pour ſe délivrer des fatigues & des dangers de la guerre, aimoient mieux fournir de l'argent que des hommes, & laiſſoient aux Athéniens le ſoin de remplir de ſoldats & de

[a] Θεμιστοκλέα μὲν γὰρ, καὶ Κίμωνα, καὶ Περικλέα, στοῶν, καὶ χρημάτων, καὶ φλυαρίας πολλῆς ἐμπλῆσαι τὴν πόλιν· Ἀριστείδην δὲ πολιτεύσασθαι πρὸς ἀρετήν. Plut. in vit. Ariſt.

rameurs les vaisseaux qu'ils étoient obligés de donner. D'abord on les chagrina fort, & on vouloit les réduire à l'éxécution litérale du traité. Cimon garda une conduite toute opposée. Il les laissa jouir tranquillement de la paix, sentant bien que les alliés, de braves guerriers qu'ils étoient auparavant, ne seroient plus propres qu'au labourage & au trafic; pendant que les Athéniens, qui auroient toujours la rame ou les armes à la main, s'aguerriroient de plus en plus, & deviendroient de jour en jour plus puissans. Cela ne manqua pas d'arriver, & ce furent ces peuples mêmes, qui à leurs propres frais & dépens se donnérent des maîtres, & de compagnons & d'alliés qu'ils étoient, devinrent en quelque sorte sujets & tributaires des Athéniens.

Il n'y eut jamais de Capitaine Grec qui rabaissât la fierté ni la puissance du grand Roi de Perse, comme le fit Cimon. Après que les barbares eurent été chassés de la Grece, il ne leur laissa pas le tems de respirer, mais il les poursuivit vivement avec une flote de plus de deux cens voiles, leur enleva leurs plus fortes places, *Ibid.*

& leur débaucha tous leurs alliés ; en sorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le Roi de Perse dans toute l'Asie depuis le pays d'Ionie jusqu'en Pamphilie. Poussant toujours sa pointe, il eut la hardiesse d'aller attaquer la flote ennemie, quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Elle étoit à l'embouchure du fleuve Eurymedon. Il la défit entierement, & prit plus de deux cens vaisseaux, sans compter ceux qui furent coulés à fond. Les Perses étoient sortis de leurs vaisseaux, pour aller joindre leur armée de terre qui étoit près de là, & cotoioit les rivages. Cimon, profitant de l'ardeur de ses soldats que ce premier succès avoit extrémement animés, les fit aussi descendre de leurs vaisseaux, les mena droit contre les barbares, qui les attendirent de pié ferme, & soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur. Mais enfin obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand : on fit un nombre infini de prisonniers, & un butin immense. Cimon aiant dans un seul jour remporté deux victoires, qui égaloient la gloire des deux journées de Salamine

& de Platée, si elles ne la surpassoient pas, alla, pour y mettre le comble, au devant d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux Phéniciens qui venoient pour joindre la flote des Perses, & ne savoient rien de ce qui s'étoit passé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, & presque tous les soldats, tués ou noiés. Cet exploit d'armes domta tellement l'orgueil du Roi de Perse, qu'il fit ce traité de paix qui est si célébre dans les anciennes histoires, par lequel il promit que désormais ses armées de terre n'approcheroient point plus près de la mer de Grece que de 400. stades, qui font à peu près vingt lieues, & que ses galeres ni autres vaisseaux de guerre ne pourroient avancer au-delà des îles Chelidoniennes & Cyanées.

Cimon plein de gloire revint à Athénes, & emploia une partie des dépouilles à fortifier le port, & à embellir la ville. Pendant son absence Périclès s'étoit rendu fort puissant auprès du peuple. Il n'étoit pas naturellement populaire, mais il l'étoit devenu par politique, pour écarter les soupçons qu'on auroit pu avoir qu'il songeât à la tyrannie, & aussi

Plut. in vit. Pericl.

pour contrebalencer l'autorité & le crédit de Cimon qui étoit soutenu par la faction des riches & des puissans. Périclès avoit eu une excellente éducation, & avoit été instruit & formé par les plus habiles philosophes de son tems. Anaxagore, qui le premier attribua les événemens humains & le gouvernement du monde, non à une aveugle fortune ni à une fatale nécessité, mais à une intelligence * supérieure qui régloit & conduisoit tout avec sagesse, l'instruisit à fond de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, & qui pour cela est appellée physique. Cette étude lui donna une force & une élévation d'esprit extraordinaire; & au lieu des basses & timides superstitions qu'engendre l'ignorance, lui inspira, dit Plutarque, une piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame assurée, & d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Il fit usage de cette science dans la guerre même. Car dans le tems que la flote des Athéniens se préparoit à partir pour aller

* *C'est pour cela qu'Anaxagore fut surnommé* Νοῦς, *c'est-à-dire, Intelligence.*

contre le Péloponnese, une éclipse de soleil étant survenue, & voiant le pilote de la galere qu'il montoit tout effraié par cette subite obscurité, il lui jetta son manteau sur les yeux, & lui fit entendre qu'une pareille cause l'empêchoit de voir le soleil. Il s'étoit aussi fort exercé dans l'éloquence, qu'il regardoit comme un instrument nécessaire à quiconque vouloit conduire & manier le peuple. [a] Les poetes disoient de lui qu'il foudroioit, qu'il tonnoit: qu'il mettoit toute la Grece en mouvement, tant il excelloit dans le talent de la parole. Il n'étoit pas moins prudent & reservé dans ses discours, que fort & véhément; & l'on remarque qu'il ne parla jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échapât aucune expression qui ne fût propre à son sujet. Eupolis disoit de lui que la déesse de la persuasion résidoit sur ses levres: & comme un jour on demandoit à Thucydide *, son adversaire & son rival, qui de lui ou de Périclès lutoit le mieux: Quand je l'ai renversé par terre en

* Ce n'est pas l'historien.

a Ab Aristophane poeta fulgurare, tonare, permiscere Græciam dictus est. *Orat. n.* 29.

lutant, répliqua-t-il, il assure le contraire avec tant de force, qu'il persuade en effet à tous les assistans, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il n'est point tombé.

Plut. in vit. Cim.

Tel étoit l'adversaire avec qui Cimon fut obligé d'en venir souvent aux mains au retour de ses glorieuses campagnes. Mais comme Périclès, par ses maniéres flateuses & par la force de son éloquence, s'étoit rendu maître du peuple, l'emporta enfin sur Cimon, & le fit condanner à l'exil par l'Ostracisme. Au bout de cinq ans il en fut rappellé à cause du mauvais état des affaires d'Athénes par raport aux Lacédémoniens : & Périclès, sacrifiant sa jalousie au bien public, ne rougit point d'écrire & de porter lui-même le décret du rappel de son adversaire. Dès qu'il fut revenu, il rétablit la paix, & réconcilia les deux peuples. Et pour ôter aux Athéniens, enflés par l'heureux succès de tant de victoires, l'envie & l'occasion d'attaquer leurs voisins & leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même tems & à enrichir ses citoiens.

Il mit donc en mer une flote de deux cens vaiſſeaux. Il en envoia ſoixante contre l'Egypte, & alla avec le reſte contre l'île de Chypre. Il batit la flote ennemie ; & dans le tems qu'il méditoit la perte entiére de l'empire des Perſes, il fut bleſſé au ſiége d'une ville qu'il attaquoit en Chypre, & mourut de ſa bleſſure. Il avoit ſagement averti les Athéniens de ſe retirer en bon ordre en cachant ſa mort : ce qui fut exécuté, & ils retournérent chez eux en toute ſureté ſous la conduite encore & ſous les auſpices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours. Depuis ce tems-là les Grecs ne firent plus rien de conſidérable contre les barbares : la diviſion ſe mit parmi eux : ils donnérent à l'ennemi commun le tems de reſpirer, & ils ſe détruiſirent eux-mêmes par leurs propres forces.

Cimon fut généralement regretté, *Ibid.* & la ſuite fit encore mieux connoître quelle perte la Grece avoit faite en ſa perſonne. Il étoit riche & opulent : mais, dit [a] Plutarque, en citant les propres paroles de Gorgias, il poſſé-

[a] Φησὶ τὸν Κίμωνα τὰ χρήματα κτᾶσθαι μὲν ὡς χρῷτο, χρῆσθαι δὲ ὡς τιμῷτο.

doit de grands biens pour en uſer, & il en uſoit pour ſe faire aimer & honorer. L'hiſtoire raconte de lui au ſujet de ſa libéralité des choſes, qui à peine nous paroiſſent croiables, tant elles ſont éloignées de nos mœurs. Il vouloit que ſes vergers & ſes jardins fuſſent ouverts en tout tems aux citoiens, afin qu'ils puſſent y prendre les fruits qui leur conviendroient. Il avoit tous les jours une table ſervie frugalement; mais où il y avoit à manger pour beaucoup de perſonnes; & tous les pauvres bourgeois de la ville y étoient reçus. Il ſe faiſoit toujours ſuivre de quelques domeſtiques, qui avoient ordre de gliſſer ſecrettement quelque piece d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontroit, & de donner des habits à ceux qui en manquoient. Souvent auſſi il pourvut à la ſépulture de ceux qui étoient morts ſans avoir de quoi ſe faire inhumer. Et il ne faiſoit point tout cela pour ſe rendre puiſſant parmi le peuple, & pour acheter ſes ſuffrages : car nous avons déja remarqué qu'il s'étoit déclaré pour la faction contraire, c'eſt à-dire des riches & des nobles. Il n'eſt pas étonnant qn'un homme de ce ca-

Cornel. Nep. & Plut. in vita Cim.

ractére ait été si fort honoré pendant sa vie, & si regretté après sa mort.

Depuis ce tems-là, & sur-tout après que Thucidide beau-pere de Cimon eut été banni par l'Ostracisme, personne ne balançant plus l'autorité de Périclès, il eut un souverain pouvoir à Athénes, disposant seul des finances, des troupes, des vaisseaux, & du maniement de toutes les affaires publiques. Il commença alors à changer de conduite, ne cedant plus, comme auparavant, aux caprices & aux fantaisies du peuple, mais substituant aux maniéres trop molles & trop complaisantes qu'il avoit eues jusques-là, un gouvernement plus ferme & plus indépendant, sans pourtant se départir jamais en rien de la droite raison, & de l'amour du bien public. Il engageoit souvent par remontrances & par raisons le peuple à faire volontairement ce qu'il proposoit : mais quelquefois aussi par une salutaire contrainte, il le menoit malgré lui à ce qui étoit le meilleur ; imitant en cela la conduite d'un sage medecin, qui dans le cours d'une longue maladie, accorde de tems en tems quelque chose au goût du malade, mais sou-

vent ordonne des remédes qui le travaillent & le tourmentent pour le guérir. Se trouvant donc chargé seul du gouvernement d'une populace devenue extrêmement fiere, comme il avoit une grande habileté & une dextérité merveilleuse à manier les esprits, il emploioit selon les différentes conjonctures tantôt la crainte pour réprimer la fierté que lui inspiroient les heureux succès, tantôt l'espérance pour ranimer son courage abbattu par l'adversité ; montrant que la Rhétorique, comme dit Platon, n'est autre chose que l'art de manier & de maitriser les esprits & les cœurs, & que le plus sûr moien pour y réussir est de savoir faire usage des passions soit douces, soit violentes, dont le succès est presque toujours immanquable.

Ce qui donnoit un si grand credit à Périclès parmi le peuple, n'étoit pas seulement la force victorieuse de son éloquence, mais la grande idée qu'on avoit de son mérite, de sa prudence, de son habileté dans les affaires, & surtout de son désintereſſement : car il étoit regardé comme un homme [a]

[a] Ἀδωροτάτου περιφανῶς γενομένου, καὶ χρημάτων κρείττονος.

incapable de se laisser corrompre par des présens, & gouverner par l'avarice. En effet, s'étant vû lontems seul maître de la République, aiant porté la grandeur d'Athénes au plus haut point où elle put arriver, & amassé dans la ville des trésors immenses, il n'augmenta pas d'une seule drachme le bien que son pere lui avoit laissé. Il gouverna toujours son patrimoine avec économie, se faisant rendre un compte exact de l'emploi de ses revenus, & retranchant toute dépense folle & superflue, ce qui déplut beaucoup à sa femme & à ses enfans, qui auroient voulu plus d'éclat & de magnificence : mais il préféra à cette vaine & frivole gloire, [a] la solide joie d'aider un grand nombre de pauvres citoiens.

Il n'étoit pas moins bon Capitaine, qu'excellent politique. Les troupes avoient une pleine confiance en lui, & le suivoient avec une entiére assurance. Sa grande maxime dans la guerre étoit de ne point hazarder un combat sans être presque assuré du succès, & de ménager le sang des citoiens. Il avoit coutume de dire que s'il ne te-

a Βοηθεῖν πολλοῖς τῶν πενήτων.

noit qu'à lui ; ils ſeroient immortels : que les arbres coupés & abbattus revenoient en peu de tems, mais que les hommes morts étoient perdus pour toujours. Une victoire, qui n'auroit été l'effet que d'une heureuſe témérité, lui paroiſſoit peu digne de louange, quoique ſouvent elle fût fort admirée. Fortement attaché à cette maxime, il la ſuivit toujours avec une conſtance que rien ne put jamais ébranler, ce qui parut ſur-tout lorſque les Lacédémoniens firent une irruption dans l'Attique. Semblable, dit Plutarque, à un Pilote, qui après avoir donné ordre à tout dans une tempête, mépriſe les priéres & les larmes de l'équipage; Périclès, aiant pris de ſages meſures pour la ſureté de ſa patrie, & étant réſolu de ne point ſortir de la ville pour aller à la rencontre des ennemis, [a] demeura ferme & inébranlable dans ſa réſolution, quoique pluſieurs de ſes amis le conjuraſſent par les priéres les plus preſſantes ; que ſes ennemis cherchaſſent à le troubler par leurs menaces & leurs accuſations; que la plupart le décriaſſent par

a Ἔχρητο τοῖς αὐτοῦ λογισμοῖς, βραχέα φροντίζων τῶν καταβοώντων καὶ δυσχεραινόντων.

des chanſons & des railleries, comme un homme ſans cœur, & un traitre qui livroit ſa patrie aux ennemis. Cette conſtance & cette grandeur d'ame eſt une qualité bien néceſſaire pour quiconque eſt chargé du gouvernement des affaires.

Auſſi toutes les expéditions militaires de Périclès, & elles furent en grand nombre, réuſſirent toujours parfaitement, & lui acquirent à juſte titre la réputation d'un Général conſommé dans l'art de la guerre.

Il ne s'en laiſſa pas éblouir, & ne ſuivit pas l'ardeur aveugle du peuple qui enflé par tant d'heureux ſuccès,& fier de ſa puiſſance qui s'accroiſſoit de jour en jour, méditoit de nouvelles conquêtes, formoit de grands projets, ſongeoit de nouveau à attaquer l'Egypte, & à ſe ſoumettre les provinces maritimes de l'empire des Perſes. Pluſieurs même dès-lors commençoient à jetter les yeux ſur la Sicile, & à ſe livrer au malheureux & fatal déſir d'y envoier une flote: déſir qu'Alcibiade ralluma bientôt après, & qui cauſa la perte entiére d'Athénes. Périclès emploïoit tout ſon crédit & toute ſa ſageſſe à réprimer ces fougueu-

ses saillies, & cette avidité inquiette. Il vouloit qu'on se bornât à conserver & à assurer les anciennes conquêtes, estimant que c'étoit beaucoup faire que de contenir & d'arrêter les Lacédémoniens, qui regardoient d'un œil jaloux la grandeur & la puissance d'Athénes.

Cette grandeur n'éclatoit pas seulement au dehors par les victoires remportées sur les ennemis, mais brilloit encore plus au dedans par la magnificence des bâtimens & des ouvrages dont Périclès avoit orné & embelli la ville, qui jettoit les étrangers dans l'admiration & le ravissement, & leur donnoit une grande idée de la puissance des Athéniens.

C'est une chose étonnante de voir en combien peu de tems furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de sculpture, de gravure, de peinture, & comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection. Car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité & de promtitude n'ont point une grace solide & durable, ni l'exactitude réguliére d'une beauté parfaite. Il n'y a que la longueur du

tems

tems, joint à l'assiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conserver, & de les faire triompher des siecles. Et c'est ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés si rapidement, & qui ont pourtant duré si lontems. Car chacun d'eux dans le moment même qu'il fut achevé avoit une beauté qui sentoit déja son antique: & aujourd'hui encore, dit Plutarque plus de cinq cens ans après, ils ont une certaine fraîcheur de jeunesse, comme s'ils ne venoient que de sortir des mains de l'ouvrier; tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que le tems n'en amortisse l'éclat, comme si un esprit toujours rajeunissant & une ame exemte de vieillesse étoit répandue dans tous ces ouvrages.

Phidias, ce célébre sculpteur, présidoit à tout le travail, & en avoit l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue d'or de Pallas, si estimée dans l'antiquité par les connoisseurs. Il y avoit parmi les ouvriers une ardeur & une émulation incroiable. Tous s'efforçoient à l'envi de se surpasser les uns les autres, &

d'immortaliser leur nom par des chef-d'œuvres de l'art.

Ce qui faisoit l'admiration de toute la terre, excita la jalousie contre Périclès. Ses ennemis ne cessoient de crier dans les assemblées que le peuple se deshonoroit en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grece, qu'il avoit fait venir de Délos où il étoit en dépôt : que les Alliés ne pouvoient regarder une telle entreprise que comme une tyrannie manifeste, en vojant que les deniers qu'ils avoient fournis par force pour la guerre étoient emploiés par les Athéniens à dorer & à embellir leur ville, à faire des statues magnifiques, & à élever des temples qui coutoient des millions.

Périclès au contraire remontroit aux Athéniens qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs Alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu; que c'étoit assez qu'ils les défendissent, & qu'ils éloignassent les barbares, pendant que de leur côté ils ne fournissoient ni soldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles sont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont don-

nées, mais sont à ceux qui les ont reçues, pourvû qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus, & pour lesquelles ils les ont touchées. Il ajoutoit que la ville étant suffisamment pourvûe de tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre, il étoit convenable d'emploier le reste de ses richesses à des ouvrages, qui étant achevés produiroient une gloire immortelle; & qui, dans le tems qu'on y travailloit, répandoient par-tout l'abondance, & faisoient subsister un grand nombre de citoiens. Un jour même, comme les plaintes s'échauffoient, il s'offrit de prendre tous les frais sur lui, pourvû que les inscriptions publiques marquassent que lui seul avoit fait cette dépense. A ces paroles le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que piqué d'émulation il ne voulût pas lui ceder cette gloire, s'écria qu'il pouvoit prendre au trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires sans rien épargner.

Les ennemis de Périclès, n'osant pas encore l'attaquer directement, firent appeller en jugement devant le peuple les personnes qui lui étoient

le plus attachées : Phidias, Aspasie, Anaxagore. Périclès, qui connoissoit la légéreté & l'inconstance des Athéniens, craignit de succomber enfin aux complots & aux efforts de ses envieux. Pour conjurer donc cet orage, il alluma la guerre du Péloponnese qui depuis lontems se préparoit, persuadé que par ce moien il dissiperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui, & qu'il appaiseroit l'envie, parce que dans un danger si pressant la ville ne manqueroit jamais de se jetter entre ses bras, & de s'abandonner à sa conduite, à cause de sa puissance & de sa grande réputation.

RE'FLEXIONS.

J'en ferai trois. La premiére regardera le caractére de ceux dont il a été parlé dans ce morceau d'histoire: la seconde sera sur l'Ostracisme : & dans la derniére je dirai quelque chose de l'émulation qui regnoit dans la Grece, & sur-tout à Athénes, par raport aux beaux arts.

1. Caracteres *de Thémistocle, d'Aristide, de Cimon, & de Périclès.*

On ne doit point, ce me semble, passer ce morceau d'histoire, sans demander aux jeunes gens lequel de ces quatre illustres chefs ils trouvent le plus estimable, & quelles sont leurs qualités bonnes ou mauvaises qui ont fait plus d'impression sur eux, & sans leur faire remarquer les principaux traits qui caractérisent ces grands hommes.

Il y a dans Thémistocle quelque chose qui frape extrêmement, & la seule bataille de Salamine dont il eut tout l'honneur, lui donne droit de disputer de la gloire avec les plus grands hommes. Il y fit paroître un courage invincible, une connoissance parfaite de l'art militaire, une grandeur d'ame extraordinaire, accompagnées d'une sagesse & d'une modération qui en relevent beaucoup le mérite: comme on le vit sur-tout lorsque pour le bien commun il porta les Athéniens à céder le commandement général de la flote à ceux de Lacédémone, & lorsque lui-même souffrit avec une patience & un sang

froid qui étoient au dessus de son âge le traitement injurieux d'Eurybiade.

Ce qu'il y a de plus admirable dans Thémistocle, & qui forme son principal caractére, c'est une pénétration & une présence d'esprit, à qui rien n'échapoit. Après une courte & rapide délibération, il prenoit sur le champ le meilleur parti. Il avoit une extrême habileté pour discerner dans l'occasion ce qui étoit le plus convenable ; & il prévoioit par des conjectures presque sûres ce qui devoit arriver. Le dessein qu'il forma & qu'il exécuta, de tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer, marquoit en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vûes, pénétrant dans l'avenir, & saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athénes, ne possedant qu'un territoire stérile & peu étendu, n'avoit que ce seul moien pour s'enrichir & s'aggrandir, & pour se rendre nécessaire aux alliés, & formidable aux ennemis. On peut regarder ce projet comme la source & la cause de tous les grands événemens qui rendirent dans la suite la république d'Athénes si florissante.

Mais il faut avouer que le dessein noir & perfide que Thémistocle proposa, de brûler en pleine paix la flote des Grecs pour accroître la puissance des Athéniens, oblige de rabattre infiniment de l'idée qu'on a de lui : car, comme nous l'avons souvent observé, c'est le cœur, c'est-à-dire la probité & la droiture, qui décide du vrai mérite. Et c'est ainsi que le peuple d'Athénes en jugea. Je ne sai si dans toute l'histoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui-ci. Ce ne sont point des philosophes, à qui il ne coute rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes & de sublimes régles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête. C'est un peuple entier, intéressé dans la proposition qu'on lui fait, qui la regarde comme très-importante pour le bien de l'Etat, & qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord ; par cette unique raison, qu'elle est contraire à la justice.

Les grandes qualités de Thémistocle furent aussi beaucoup ternies par un desir de gloire excessif, & par une ambition démesurée, qu'il ne put ja-

mais contenir dans de justes bornes, qui le rendit ennemi de tout mérite qui pouvoit disputer de la gloire avec lui, qui le porta à faire exiler Aristide, & qui lui fit terminer ses jours d'une maniére peu honorable dans un pays étranger, & parmi les ennemis de sa patrie.

PE'RICLE'S, lorsqu'il fut chargé du maniement des affaires publiques, trouva sa ville dans le plus haut point de grandeur où elle eût jamais été, & dans la fleur de sa puissance, au lieu que ceux qui l'avoient précédé l'avoient rendu telle. Si cela diminue quelque chose de sa gloire, en ce qu'il n'eut qu'à maintenir ce que d'autres avoient établi; on peut dire aussi d'un autre côte que cela l'augmente, par la difficulté qu'il y a de maîtriser & de contenir dans le devoir des citoiens fiers, & devenus presque intraitables par la prospérité.

Il se maintint à la tête des affaires & dans un pouvoir presque absolu, non peu de tems, & par une faveur de peu de durée, mais pendant l'espace de quarante ans, quoiqu'il eût à se soutenir contre un grand nom-

bre d'illuſtres adverſaires ; ce qui eſt preſque ſans exemple. Rien ne fait ſentir plus vivement l'étendue, la ſupériorité, la force de ſon génie, la ſolidité de ſa vertu, la varieté de ſes talens, que ce ſeul fait, ſur-tout dans une démocratie ſi jalouſe, ſi remuante, & ſi remplie de mérite. Plutarque ſemble en montrer la cauſe, & faire ſon caractére en un mot, lorſqu'il dit que Périclès, auſſi-bien que Fabius, ſe rendit très-utile à ſa patrie par ſa douceur, par ſa juſtice, & par la force & la patience qu'il eut de ſouffrir les imprudences & les injuſtices de ſes collegues & de ſes citoiens. Ses ennemis, qui pendant ſa vie avoient été bleſſés de l'exceſſif crédit qu'il s'étoit acquis, furent obligés après ſa mort [a] de convenir que jamais homme n'avoit mieux ſû tempérer la force du commandement par la modération, ni relever la bonté & la douceur de ſon caractére par une majeſtueuſe gravité ; & ſa puiſſance, qui avoit excité l'envie contre lui, & à qui l'on donnoit le nom odieux de tyrannie, parut alors avoir été la plus ſûre dé-

a. Ἀνωμολόγουν τὸ μετριώτερον ἐν ὄγκῳ, καὶ σεμνότερον ἐν πρᾳότητι, μὴ φῦναι τρόπον.

fenſe & le plus fort rempart de l'Etat, tant il ſe gliſſa depuis dans le gouvernement de méchanceté & de corruption, qui n'avoient oſé éclater pendant ſa vie, ou qu'il avoit toujours contenues en les tenant foibles & baſſes, & en les empêchant de croître & de monter à un excès ſans reméde, par la licence & par l'impunité.

Périclès, par la force de ſon éloquence, & par l'aſcendant qu'il avoit pris ſur les eſprits, déconcerta pluſieurs fois les projets du peuple qui ne reſpiroit que la guerre. Il rendit par là un grand ſervice à ſa patrie; & il lui auroit épargné bien des malheurs, s'il avoit juſqu'à la fin tenu la même conduite. Il avoit de bonnes vûes en dominant, mais il vouloit dominer ſeul; & c'eſt ce qui le porta à faire exiler les meilleurs ſujets, & les plus capables de ſervir la République, parce qu'ils balançoient ſon autorité. Enfin craignant pour lui-même un pareil ſort, & ſentant que ſon crédit diminuoit tous les jours, pour ſe mettre en ſûreté il alluma une guerre, dont les ſuites furent très-funeſtes à ſa patrie.

On vante beaucoup les ouvrages magnifiques dont il embellit Athénes: mais je ne ſai ſi c'eſt à juſte titre. Etoit-il donc raiſonnable d'emploier en bâtimens ſuperflus, & en vaines décorations, des ſommes * immenſes, qui étoient deſtinées pour le fond de la guerre; & n'auroit-il pas mieux valu ſoulager les alliés d'une partie des contributions, qui ſous le gouvernement de Périclès furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étoient auparavant?

CIMON s'appliqua auſſi à orner la ville. Mais, outre que l'argent qu'il y emploia faiſoit partie du butin qu'il avoit pris ſur les ennemis, & n'étoit point le plus pur ſang & la ſubſtance des peuples; la dépenſe fut très-médiocre, & il ne s'attacha qu'à des ouvrages, ou abſolument néceſſaires, comme étoient le port, les murailles, & les fortifications de la ville; ou d'une grande commodité pour les citoiens, telles qu'étoient les galleries & les promenades publiques, les grandes places de la ville, les lieux d'exercice, comme l'Académie, ſéjour ordinaire des beaux eſprits, & retraite

* *Elles montoient à plus de dix millions.*

célébre des philosophes. Ce fut particuliérement cet endroit qu'il s'appliqua à rendre plus commode & plus agréable ; & par cette légére dépense il donna occasion à ces entretiens savans, véritablement dignes d'hommes libres, & qui ont fait tant d'honneur à la ville d'Athénes dans tous les siecles.

Il avoit amassé de grands biens, mais il en faisoit un usage capable de faire rougir des chrétiens, donnant largement à tous les pauvres qu'il rencontroit, faisant distribuer des habits à ceux qui en manquoient, invitant à manger chez lui ceux des bourgeois d'Athénes qui étoient dans le besoin. Quelle comparaison, dit Plutarque, entre la table de Cimon, simple, frugale, populaire, & qui avec une dépense médiocre nourrissoit tous les jours un grand nombre de citoiens ; & celle de Lucullus, magnifiquement servie, plus digne d'un Satrape Persan que d'un citoien Romain, & destinée à satisfaire à grands frais la sensualité de quelques débauchés de profession, dont tout le mérite étoit de savoir gouter les morceaux friands, & sans doute de

bien louer le maître de la maison !

Cimon égala, par ses expéditions militaires, la gloire des plus grands Capitaines grecs ; car aucun avant lui n'avoit porté si loin ses armes & ses conquêtes : & il joignit à la bravoure & au courage des autres, une prudence & une modération, qui ne furent pas moins utiles à la patrie.

Sa jeunesse ne fut pas sans reproche : mais tout le reste de sa vie en couvrit & en effaça parfaitement les fautes : & où trouve-t-on une vertu sans tache ?

S'IL POUVOIT y en avoir quelqu'une parmi les paiens, ce seroit celle d'ARISTIDE. Une grandeur d'ame extraordinaire le rendoit supérieur à toutes les passions. Intérêt, plaisir, ambition, ressentiment, jalousie ; l'amour de la vertu & de la patrie étoufoit en lui tous ces sentimens. C'étoit l'homme de la République. Pourvû qu'elle fût bien servie, il lui importoit peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le blesser, devenoit le sien propre par l'approbation qu'il lui donnoit. Il eut part à toutes les grandes victoires que la Grece remporta de son tems, mais

sans s'en élever. Il ne songeoit point à dominer dans Athénes, mais à rendre Athénes dominante : & il en vint à bout, non, comme on l'a déja remarqué, en équipant de grosses flotes, ou en mettant sur pié de nombreuses armées, mais en rendant aimable aux alliés le gouvernement des Athéniens par sa douceur, sa bonté, son humanité, sa justice. Le désintéressement qu'il fit paroître dans le maniement des deniers publics, & l'amour de la pauvreté porté, si on osoit le dire, presque jusqu'à l'excès, sont des vertus tellement au dessus de notre siecle, qu'à peine pouvons-nous les croire. En un mot, & c'est par où l'on peut juger de la solide grandeur d'Aristide, si Athénes avoit toujours eu des chefs qui lui eussent ressemblé, maîtresse de la Grece, & contente d'en faire le bonheur & d'y maintenir la paix, elle auroit été en même tems la terreur des ennemis, l'amour des alliés, & l'admiration de tout l'univers.

Thémistocle ne faisoit point difficulté d'emploier les ruses & les finesses pour arriver à ses fins, & ne montroit pas beaucoup de fermeté ni de

constance dans ses entreprises. Mais pour Aristide, il étoit ferme & constant dans sa conduite & dans ses principes, inébranlable dans tout ce qui lui paroissoit juste, & incapable d'user du moindre mensonge & de la moindre ombre de flaterie, de déguisement, & de fraude, non pas même par maniére de jeu.

Il avoit une maxime bien importante pour ceux qui veulent entrer dans les charges publiques, & dans le maniement des affaires, & qui souvent ne comptent que sur leurs patrons & sur l'intrigue. Cette maxime étoit, que le véritable citoien, l'homme de bien, devoit faire consister tout son crédit à faire & à conseiller en tout & par tout ce qui étoit honnête & juste. Il parloit ainsi, parce qu'il voioit que le grand crédit des amis portoit la plus part de ceux qui étoient en place à abuser de leur pouvoir pour commettre des injustices.

Rien n'est plus admirable ni plus au dessus de notre siecle, au dessus de nos mœurs & de notre maniére d'agir & de penser, que ce que fit Aristide avant la bataille de Marathon. Le commandement de l'armée roulant par jour

entre dix Généraux Athéniens, Aristide fut le premier à céder le commandement à Miltiade comme au plus habile, & engagea ses collègues à faire de même, en leur montrant qu'il n'est point honteux, mais grand & salutaire, de céder & de se soumettre à ceux qui ont un mérite supérieur. Et par cette réunion de toute l'autorité en un seul Chef, il mit Miltiade en état de remporter une grande victoire sur les Perses.

Il y a une qualité infiniment rare, qui convient aux quatre grands hommes dont je viens de parler, & qui mérite bien qu'un maître y insiste avec soin, & la fasse remarquer à ses disciples : c'est la facilité avec laquelle ils sacrifient au bien de la patrie leurs querelles particuliéres. Leur haine n'a rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains. Le salut de l'Etat les réconcilie, sans qu'ils gardent de jalousie ni de rancune : & bien loin de traverser secrettément son ancien rival, chacun concourt avec zéle au succès de ses entreprises, & à sa gloire.

Ce trait, ce caractére, est ce que l'histoire nous montre de plus grand, de plus difficile, de plus au dessus de

l'homme, & je puis le dire, de plus important & de plus néceſſaire pour ceux qui occupent les grandes places; en qui il n'eſt que trop ordinaire de voir une petiteſſe d'eſprit, qu'il leur plait d'appeller grandeur & nobleſſe, qui les rend pointilleux, délicats & jaloux ſur ce qui regarde le commandement, incompatibles avec leurs collegues, uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout, toujours prêts à ſacrifier les intérêts publics à leur intérêt particulier, & à laiſſer faire des fautes à leurs rivaux pour en profiter.

On voit une conduite toute contraire dans ceux dont j'examine ici le caractére.

Thémiſtocle, peu de tems avant la bataille de Salamine, ſentant que les Athéniens regrettoient Ariſtide, & déſiroient ſa préſence, n'héſita point, quoiqu'il fut le principal auteur de ſon exil, à le rappeller par un décret commun à tous les bannis, qui leur permettoit de revenir dans leur patrie pour l'aider de leurs bons conſeils, & la défendre par leur courage.

Ariſtide ainſi rappellé, vint quelque tems après trouver Thémiſtocle dans ſa tente, pour lui donner un avis. *Herod. lib. 8. Plut. in vit. Themiſt. & Ariſt.*

important, d'où dépendoit le succès de la guerre ; & le salut de la Grece. Le discours qu'il lui tint, mériteroit d'être gravé en caractéres d'or » Thé-
» mistocle, lui dit-il, si nous sommes
» sages, nous renoncerons désormais
» à cette vaine & puerile dissension
» qui nous a agités jusqu'ici ; & par
» une plus noble & plus salutaire
» émulation nous combattrons à l'en-
» vi à qui servira mieux la patrie,
» vous en commandant & en faisant
» le devoir d'un bon & sage capitaine,
» & moi en vous obéissant, & en vous
» aidant de ma personne & de mes
» conseils. « Il lui communiqua ensuite ce qu'il jugeoit nécessaire dans la conjoncture présente. Thémistocle, étonné jusqu'à l'excès d'une telle grandeur d'ame, & d'une si noble franchise, eut quelque honte de s'être laissé vaincre par son rival, & ne rougissant point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter sa générosité, & même, s'il se pouvoit, de la surpasser par tout le reste de sa conduite. Touces ces protestations ne se terminérent point à de vains complimens, mais elles furent soutenues par des effets constans : & Plutarque observe

que pendant tout le tems du commandement de Thémiſtocle, [a] Ariſtide l'aida en toute occaſion de ſes conſeils & de ſon crédit, travaillant avec joie à la gloire de ſon plus grand ennemi par le motif du bien public. Et lorſque dans la ſuite la diſgrace de Thémiſtocle lui eut donné une belle occaſion de ſe venger, [b] au lieu de ſe reſſentir des mauvais traitemens qu'il en avoit reçus, il refuſa conſtamment de ſe joindre à ſes ennemis, auſſi éloigné de jouir avec une ſecrette joie de l'infortune de ſon adverſaire, qu'il l'avoit été auparavant de s'affliger de ſes heureux ſuccès.

L'hiſtoire a-t-elle rien de plus achevé en tout genre, que ce que nous venons de raporter? & trouve-t-on même ailleurs quelque choſe qu'on puiſſe comparer à cette noble & généreuſe conduite d'Ariſtide? [c] On admire avec raiſon, comme un des plus beaux

a Πλεῖστα συνέπραττε καὶ συνεβούλευεν ἐνδοξότατον ἐπὶ σωτηρίᾳ κοινῇ ποιῶν τὸν ἔχθιστον. *Plut. in vit. Ariſt.*

b Οὐκ ἐμνησικάκησεν... οὐδ' ἀπέλαυσεν ἐχθροῦ δυστυχήσαντος, ὥσπερ οὐδ' εὐημεροῦντι πρότερον ἐφθόνησε. *Ibid.*

c Nec Agricola unquam in ſuam famam geſtis exultavit, ad auctorem & ducem, ut miniſter fortunam referebat. Ita virtute in obſequendo, verecundiam prædicando, extra invidiam, nec extra gloriam erat. *Tacit. in vit. Agric. cap. 8.*

traits de la vie d'Agricola, de ce qu'il emploia tous ses talens & tous ses soins pour augmenter la gloire de ses Généraux : ici c'est pour augmenter celle de son plus grand ennemi. Quelle supériorité de mérite !

On a encore un grand exemple de la vertu dont je parle, dans Cimon, qui étant actuellement banni par l'Ostracisme, vint néanmoins se placer à son rang dans sa tribu pour combattre contre les Lacédémoniens, qui avoient toujours été jusqu'à ce tems de ses amis & avec qui on l'accusoit d'avoir des intelligences secrettes. Mais sur l'ordre que ses ennemis tirérent du Conseil public pour lui défendre de se trouver à la bataille, il se retira en conjurant ses amis de prouver son innocence & la leur par des effets. Ils prirent l'armure de Cimon, la placérent dans le poste qu'il devoit occuper, & combattirent avec tant de valeur qu'ils se firent presque tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Les Athéniens aiant perdu une grande bataille, rappellérent Cimon ; & ce fut, comme on l'a déja remar-

qué, Périclès lui-même qui dressa & proposa le decret de son rappel, quoiqu'il eût auparavant contribué plus que tout autre à le faire bannir. Sur quoi Plutarque fait une très-belle réflexion, & qui confirme tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Périclès, dit-il, emploia tout son crédit pour faire revenir son rival » tant les querelles mêmes des citoiens étoient tempêrées « par le motif de l'utilité publique, « & leurs animosités toujours prétes à « s'appaiser dès que le bien de l'Etat le « demandoit ; & tant l'ambition, qui « est la plus vive & la plus forte des « passions, cédoit & se conformoit aux « besoins & aux intérêts de la patrie. « Cimon après son retour, sans se faire prier ; sans se plaindre ni faire l'important, & sans chercher à faire durer une guerre qui le rendoit nécessaire à sa patrie, lui rendit promtement le service qu'on attendoit de lui, & lui procura sans délai la paix dont elle avoit besoin.

Mais rien ne découvre plus clairement le fond du cœur de Périclès, sa douceur, son éloignement de toute haine & de toute vengeance, qu'une parole qu'il dit peu avant sa mort. Ses

amis, qui ne croioient pas être entendus du malade, louant entr'eux son gouvernement & ses neuf trophées, il les interrompit en leur disant qu'il s'étonnoit qu'ils s'arrêtassent à des choses qui dépendoient beaucoup de la fortune, & qui lui étoient commune avec beaucoup d'autres Généraux; & qu'ils passassent sous silence ce qui étoit le plus beau & le plus grand, de n'avoir jamais fait porter le deuil à aucun Athénien.

Les différens traits que j'ai raportés jusqu'ici en parlant des quatre grands hommes qui ont le plus illustré la république d'Athénes, peuvent être, ce me semble, d'une grande utilité, non-seulement pour les jeunes gens qui doivent occuper des places considérables dans l'Etat, mais pour toutes sortes de personnes de quelque condition qu'elles soient. Car ils nous montrent quelle petitesse d'esprit & quelle bassesse il y a à être envieux & jaloux de la vertu & de la réputation des autres; & au contraire combien il y a de noblesse & de grandeur d'ame à estimer, à aimer, à faire valoir le mérite de ses égaux, de ses collegues, de ses concurrens, & mê-

me de ses ennemis, si l'on en a. Tous ces traits d'histoire doivent faire d'autant plus d'impression sur les esprits, que ce ne sont point des leçons spéculatives de philosophes, mais des devoirs réduits en pratique.

2. De l'Ostracisme.

L'Ostracisme, chez les Athéniens, étoit un jugement par lequel on condannoit un homme à une sorte d'exil qui duroit dix ans, à moins que le peuple n'en abrégeât le tems. Il faloit qu'il y eût au moins six mille citoiens qui condannassent à cette peine. Ils donnoient leur suffrage en écrivant le nom du particulier sur une coquille, appellée en grec ὄστρακον d'où est venu le nom d'Ostracisme. Cette sorte de bannissement n'étoit point une punition ordonnée pour aucun crime, ni une peine infamante, & * c'étoient les plus illustres citoiens, & souvent même les plus gens de bien, qui y étoient exposés. Je ne prétend point me rendre ici l'Avocat ou l'Apologiste de l'Ostracisme, qui pouvant être considéré sous différentes faces, peut aussi partager les esprits sur le jugement qu'on en doit porter. Comme

* *Miltiade. Cimon. Aristide. Thémistocle, &c.*

cette loi sembloit n'attaquer que la vertu, & n'en vouloit qu'au mérite, il n'est pas étonnant, qu'à la regarder seulement de ce côté-là, elle paroisse extrêmement odieuse, & qu'elle révolte tout esprit raisonnable. C'est ce qui a porté Valére Maxime à taxer de folie & d'extravagance publique cette coutume & cette loi, qui punissoit les plus grandes vertus comme on punit ailleurs les crimes, & qui paioit par l'exil les services rendus à l'Etat. *Quid obest quin publica dementia sit existimanda, summo consensu maximas virtutes quasi gravissima delicta punire, beneficiaque injuriis rependere?*

Val. Max. lib. 5. cap. 3.

Sans donc vouloir justifier absolument l'Ostracisme, je demande qu'il me soit permis d'en approfondir les raisons, & d'en examiner les avantages. Car je ne puis m'imaginer qu'une république, aussi sage que celle d'Athénes, eût souffert si lontems & même autorisé une coutume, qui n'auroit été fondée que sur l'injustice & sur la violence. Et ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que quand on abrogea cette loi à Athénes, ce ne fut point à titre d'injustice; mais parce qu'aiant eu lieu par raport à un citoien méprisé

de

de toute la ville, (Il se nommoit Hyperbolus, & vivoit du tems de Nicias & d'Alcibiade) [a] on crut que desormais l'Ostracisme, flétri & dégradé par cet exemple, deshonoreroit un honnête homme, & seroit injurieux à sa réputation.

[b] Aussi voions-nous que Cicéron ne condanne pas cette loi avec autant de sévérité que Valére Maxime, & qu'en plaidant pour Sextius que l'on vouloit faire bannir, quoiqu'il eût intérêt de décrier les bannissemens, il se contente de taxer les Athéniens de légéreté & de témérité. Plutarque s'en explique en plusieurs endroits d'une maniére assez favorable, ou du moins qui n'est pas dure ni injurieuse, comme on le verra dans la suite. C'est ce qui me porteroit à croire que Valére Maxime a jugé de cette loi trop superficiellement, & qu'il s'est trop laissé fraper de quelques inconvéniens, sans approfondir ce

a Ἐκ τούτου δυσχεράνας ὁ δῆμος ὡς καθυβρισμένον τὸ πρᾶγμα καὶ προπεπηλακισμένον, ἀφῆκε παντελῶς, καὶ κατέλυσεν. *Plut. in Arist.*

b Apud Athenienses, homines græcos, longè à nostrorum hominum gravitate disjunctos, non deerant qui remp. contra populi temeritatem defenderent, cùm omnes qui ita fecerant, è civitate expellerentur. *Pro Sext. n.* 141.

qu'elle pouvoit avoir d'avantageux. Examinons donc quels pouvoient être ces avantages.

1. C'étoit une barriére très-utile contre la tyrannie dans un Etat purement démocratique, dont la liberté, qui en est l'ame & la loi souveraine, ne pouvoit subsister que par l'égalité. Il étoit difficile que le peuple ne prît ombrage de la puissance des citoiens qui s'élevoient au dessus des autres, [a] & dont l'ambition, si naturelle au cœur de l'homme, donnoit de justes allarmes à une République extrêmement jalouse de son indépendance. Il convenoit de prendre de loin des mesures pour les faire rentrer dans l'ordre, d'où leurs grands talens ou leurs grands services sembloient les avoir tirés. [b] Ils se souvenoient encore de la tyrannie de Pisistrate & de ses enfans, qui n'avoient été que de simples citoiens comme les autres. Ils avoient devant les yeux Ephése, Thébes, Corinthe, Syracuse, & presque toutes les villes grecques, dont des

a Τῇ δυνάμει βαρεῖς, καὶ πρὸς ἰσότητα δημοκρατικὴν ἀσύμμετροι. *Plut. in vit. Themist.*

b Athenienses, propter Pisistrati tyrannidem, quæ paucis annis antè fuerat, omnium civium suorum potentiam extimescebant. *Corn. Nep. in Milt. cap.* 8.

tyrans s'étoient emparé dans le tems que leurs citoiens ne craignoient rien pour leur liberté. Et qui oseroit assurer que Thémistocle, Ephialte, l'ancien Démosthene, Alcibiade, & même Cimon & Péricles eussent refusé de régner à Athénes, s'ils avoient pu l'entreprendre, comme Pausanias & Lysandre le tentérent à Lacédémone, & tant d'autres dans leurs républiques ; & comme César le fit à Rome ?

2. Cette sorte de bannissement n'avoit rien de honteux & d'infamant. Ce n'étoit point, dit Plutarque, une punition de crime ou de malversation, mais une précaution jugée nécessaire contre un orgueil & une puissance qui devenoient à charge : c'étoit un reméde doux & humain contre l'envie, à qui un trop grand mérite faisoit ombrage, & donnoit de violens soupçons : en un mot c'étoit un moien sûr de mettre l'esprit du peuple en repos, sans se porter à aucune violence contre le banni. Car il conservoit la jouissance & la disposition de son bien : il possédoit tous les droits & tous les privileges de citoien, avec l'espérance d'être rétabli dans *In vit. Arist.*

un tems fixe, qui pouvoit être abrégé par une infinité d'incidens. Ainsi on ne rompoit point par l'Ostracisme tous les liens qui attachoient l'exilé à sa patrie : on ne le poussoit point au désespoir : on ne le forçoit pas à prendre des partis extrêmes. Aussi voions-nous par l'événement que ni Aristide, ni Cimon, ni Thémistocle même, ni les autres, n'ont point pris des engagemens contre leur patrie, & qu'au contraire ils ont toujours conservé pour elle beaucoup de fidélité & de zéle. Au lieu que les Romains, faute d'avoir une loi pareille, ont forcé Camille à faire des imprécations contre sa patrie, ont engagé Coriolan à prendre les armes contre elle, comme le fit aussi depuis Sertorius contre son inclination. On en venoit d'abord à faire déclarer un citoien ennemi de l'Etat, comme César, Marc-Antoine, & plusieurs autres ; après quoi il ne restoit plus de ressource que dans le désespoir, ni d'assurance pour sa propre conservation que dans les violences & les guerres ouvertes.

3. C'est aussi par cette loi que les Athéniens se sont préservés des guer-

res civiles, qui ont ſi fort troublé & ébranlé la république Romaine. Avec une ſemblable loi on n'en ſeroit pas venu à aſſaſſiner les Gracques. On ſe ſeroit peut-être épargné la guerre de Marius & de Sylla, celle de Céſar & de Pompée, & les funeſtes ſuites du Triumvirat. Mais Rome n'ayant point ce reméde doux [a] & humain, comme parle Plutarque, propre à calmer, à adoucir, à conſoler l'envie; quand les deux factions du Senat & du peuple étoient un peu échaufées, il ne reſtoit plus d'autre parti ni d'autre iſſue, que de décider la querelle par les armes & par la violence. Et c'eſt ce qui a enfin attiré à Rome la perte de ſa liberté.

Peut-être donc pourroit-on croire qu'il ne faut pas juger de cette loi de l'Oſtraciſme comme Valére-Maxime & pluſieurs autres, qui ne ſont frapés que de l'abus de la loi, ſans examiner à fond les véritables motifs de ſon établiſſement & ſes utilités; & ſans conſidérer qu'il n'y a point de ſi bonne loi qui n'ait ſes inconvéniens dans l'application.

a Παραμυθία φιλάνθρωπος φθόνου καὶ κουφισμός.

3. ÉMULATION *pour les arts & pour les sciences.*

DIODORE de Sicile, dans la préface du douziéme livre de ses histoires, fait une réflexion fort sensée sur les tems & sur les événemens dont je viens de parler. Il remarque que jamais la Grece ne fut menacée d'un plus grand danger, que lorsque Xerxès, après s'être assujetti tous les Grecs Asiatiques, vint l'attaquer avec une armée formidable, qui sembloit devoir infailliblement lui faire subir le même sort. Cependant elle ne fut jamais plus glorieuse ni plus triomphante que depuis cette expédition de Xerxès, qui est à proprement parler l'époque où commence le beau tems de la Grece, & qui fut en particulier pour Athénes l'occasion & la source de cette gloire qui a rendu son nom si célébre. Pendant les cinquante années qui suivirent, on vit sortir du sein de cette ville une foule de grands hommes en tout genre, pour les arts, pour les sciences, pour la guerre, pour le gouvernement & la politique.

Pour me borner ici à ce qui regarde

les beaux arts & les ſciences, ce qui les porta en ſi peu de tems à un ſi haut degré de perfection, furent les récompenſes & les diſtinctions propoſées à ceux qui y excelloient, qui allumérent parmi les beaux eſprits & les habiles ouvriers une émulation incroiable.

Cimon, au retour d'une glorieuſe campagne, aiant raporté à Athénes les os de Theſée, le peuple, pour conſerver la mémoire de cet événement, établit une diſpute entre les poetes tragiques, qui devint fort célébre. Des Juges, tirés au ſort, décidoient du mérite des piéces, & ajugeoient la couronne au vainqueur au milieu des louanges & des applaudiſſemens de toute l'aſſemblée. Dans celle-ci, l'Archonte voiant parmi les ſpectateurs de grandes brigues & de grandes partialités, nomma pour Juges Cimon lui-même, & neuf autres Généraux. Sophocle, encore tout jeune, donna pour-lors ſa premiére piéce, & il l'emporta ſur Eſchile, qui juſques-là avoit fait l'honneur du théatre, & y avoit toujours primé ſans conteſtation. Ce dernier ne put ſurvivre à ſa gloire. Il ſortit d'Athénes, & ſe retira

en Sicile, où bien-tôt après il mourut de chagrin. Pour Sophocle, sa gloire alla toujours en croissant, & ne l'abandonna pas, même dans son extrême vieillesse. Ses enfans l'ayant appellé en jugement pour le faire interdire, sous prétexte que son esprit s'affoiblissoit de jour en jour; pour toute apologie il lut devant les Juges une piéce, intitulée *Oedipus Coloneus*, qu'il venoit tout récemment d'achever, & d'une commune voix il gagna son procès

La gloire de remporter le prix dans ces disputes, où toutes sortes de personnes s'empressoient de produire des ouvrages d'esprit, étoit regardée comme un honneur si distingué, qu'elle faisoit même l'objet de l'ambition des Princes, comme l'histoire nous l'apprend des deux Denys de Syracuse.

Lucian. in Herodoto. Ce fut pour Hérodote une journée bien glorieuse, & un plaisir bien flateur, lorsque toute la Grece assemblée aux Jeux Olympiques crut, en lui entendant faire la lecture de ses histoires, entendre les Muses mêmes parler par la bouche de cet historien, ce qui fit qu'on donna aux neuf livres

qui composent son ouvrage le nom des neuf Muses. Il en étoit de même des orateurs & des poetes qui y prononçoient en public leurs discours, & y lisoient leurs poesies. Quel éguillon de gloire n'excitoient point dans les esprits des applaudissemens reçus sous les yeux & par les acclamations de presque tous les peuples de la Grece !

L'émulation n'étoit pas moindre parmi les habiles ouvriers, & ce fut par là que sous Périclès, dans un espace de tems assez court, tous les arts furent portés à une souveraine perfection.

Ce fut lui qui bâtit l'Odeon, ou Théatre de Musique, & qui fit le décret par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux & des combats de musique à la fête des Panathénées; & aiant été élu juge & distributeur des prix, il ne crut pas se deshonorer en réglant & marquant dans un grand détail les loix & les conditions de ces sortes de disputes. *Plut. in vit. Pericl.*

A qui le nom de Phidias, & la réputation de ses ouvrages ne sont-ils point connus? Ce célébre Sculpteur, infiniment plus sensible à la gloire *Ibid.*

qu'à l'intérêt, se hazarda, malgré l'extrême délicatesse qu'il connoissoit au peuple d'Athénes sur ce point, d'insérer son nom, ou du moins la ressemblance de son visage, dans une fameuse statue, ne croiant pas qu'il pût y avoir pour lui de plus précieuse récompense de son travail, que de partager avec son ouvrage une immortalité dont lui-même étoit l'auteur & la cause.

On sait avec quelle ardeur les Peintres entroient en lice l'un contre l'autre, & avec quelle vivacité ils se disputoient la palme. Leurs ouvrages étoient exposés en public, & des juges également habiles & incorruptibles ajugeoient la victoire à celui qui avoit le mieux réussi.

Parrhasius & Zeuxis disputérent ainsi ensemble. Celui-ci avoit représenté dans un tableau des raisins qui étoient si ressemblans, que les oiseaux vinrent les béqueter. L'autre dans le sien avoit peint un rideau. Zeuxis, fier du puissant suffrage des oiseaux, le pressa comme en insultant de tirer le rideau afin qu'on vît son ouvrage. [a] Il

a Intellecto errore concessit palmam ingenuo pudore, quoniam ipse volucres fefellisset, Parrhasius autem se artificem. *Plin. lib. 35. cap. 10.*

connut bientôt ſon erreur, & céda la palme à ſon émule, avouant ingénuement qu'il étoit vaincu, puiſque, s'il avoit trompé les oiſeaux, Parrhaſius l'avoit trompé lui-même tout maître en l'art qu'il étoit.

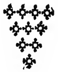
Ce que j'ai dit de l'ardeur qu'un ſeul homme excita à Athénes par raport aux arts & aux ſciences, nous montre combien l'émulation pourroit faire de bien dans un Etat, ſi elle étoit appliquée à des choſes utiles au public, & ſi elle étoit retenue & renfermée dans de juſtes bornes. Quel honneur n'ont point fait à la Grece les habiles ouvriers & les ſavans hommes qu'elle a produits en ſi grand nombre, & dont les ouvrages, ſupérieurs à l'injure des tems & à la malignité de l'envie, ſont encore aujourd'hui regardés, & le ſeront toujours, comme la régle du bon goût, & le modéle de la perfection! Des marques d'honneur, & de juſtes récompenſes, attachées au mérite, piquent & réveillent l'induſtrie, animent les eſprits, les tirent d'une eſpece d'engourdiſſement & de léthargie, & rempliſſent en peu de tems un roiaume d'hommes illuſtres en tout genre.

Feu M. Colbert Ministre d'Etat, avoit destiné par an quarante mille écus pour ceux qui se distingueroient dans quelque genre que ce fût, ou dans les arts, ou dans les sciences; & il disoit souvent à des personnes * de confiance qu'il avoit chargés du soin de lui faire connoître les habiles gens, que s'il y avoit dans le roiaume quelque homme de mérite qui souffrît & fût dans le besoin, il en chargeoit leur conscience, & les en rendoit responsables. Ce ne sont point ces sortes de dépenses qui ruinent un Etat; & un Ministre, qui aime véritablement son Prince & sa patrie, ne peut gueres mieux les servir qu'en leur procurant par d'assez modiques sommes des avantages si précieux, & une gloire si durable. Car pour appliquer ici ce que dit Horace sur un autre sujet, quand il manque quelque chose aux gens de bien, on peut acheter des amis à bon prix :

*M. Perrault, & M. l'Abbé Gallois.

Horat. Epist. 12. lib. 1.

Vilis amicorum est annona, bonis ubi quid deest.



Troisie'me Morceau tiré de l'hiſtoire grecque.

Du gouvernement de Lacédémone.

Il n'y a peut-être rien dans toute l'hiſtoire profane de plus atteſté, ni en même tems de plus incroiable, que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone, & la diſcipline que Lycurgue y avoit établie. Ce ſage Légiſlateur étoit fils de l'un des deux rois qui commandoient enſemble à Sparte ; & il lui eût été facile de monter ſur le trône, après la mort de ſon frere aîné qui n'avoit point laiſſé d'enfant mâle. Mais il ſe crut obligé d'attendre les couches de la Reine ſa belle-ſœur, qui pour-lors étoit groſſe ; & après l'heureux accouchement de cette Princeſſe, il ſe rendit lui-même le tuteur & le protecteur de l'enfant contre les attentats de ſa propre mere, qui avoit offert de faire mourir ſon fils, ſi Lycurgue vouloit l'épouſer.

Il conçut le hardi deſſein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone : & pour être en état d'y établir de plus ſages réglemens, il jug.a à propos de faire pluſieurs voia-

ges, afin de connoître par lui-même les différentes mœurs des peuples, & de consulter ce qu'il y avoit de personnes plus habiles & plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'Isle de Crete, dont les loix dures & austéres étoient fort célébres : il passa de là en Asie, où régnoit une conduite toute opposée: & enfin il se rendit en Egypte, le domicile des sciences, de la sagesse, & des bons conseils.

Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus desirer de ses citoiens ; & les Rois mêmes pressérent son retour sentant bien qu'ils avoient besoin de son autorité pour contenir le peuple dans le devoir & dans l'obéissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte, il travailla à changer toute la forme du gouvernement, persuadé que quelques loix particuliéres ne produiroient pas un grand effet. Il commença par gagner les principaux de la ville, à qui il communiqua ses vûes ; & s'étant assuré de leur consentement, il vint dans la place publique accompagné de gens armés pour étonner & pour intimider ceux qui voudroient s'opposer à son entreprise.

On peut rappeller à trois principaux établissemens la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduisit à Lacédémone.

I. E'TABLISSEMENT. *Sénat.*

De tous les nouveaux établissemens de Lycurgue le plus grand & le plus considérable fut celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, tempérant la puissance trop absolue des rois par une autorité égale à la leur, fut la principale cause du salut de cet Etat. Car au lieu qu'auparavant il étoit toujours chancelant, & qu'il panchoit tantôt vers la tyrannie par la violence des rois, tantôt vers la Démocratie par le pouvoir trop absolu du peuple: ce Sénat lui servit comme d'un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une assiete ferme & assurée ; les vingt-huit * Senateurs qui le composoient se rangeant du côté des Rois quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du peuple quand les Rois vouloient porter trop loin leur autorité.

* *Ce Conseil étoit composé de trente personnes, en y comprenant les deux Rois.*

Lycurgue aiant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouvérent la puissance des Trente qui composoient le *Sénat*, encore trop forte & trop absolue : c'est pourquoi ils lui donnérent un frein en lui opposant l'autorité des Ephores * environ cent trente ans après Lycurgue. Les Ephores étoient au nombre de cinq, & ne demeuroient qu'un an en charge. Ils avoient droit de faire arrêter les rois, & de les faire mener en prison, comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le roi Théopompe que commencérent les Ephores. Sa femme lui aiant reproché qu'il laisseroit à ses enfans la roiauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue, il lui répondit : a *Au contraire, je la leur laisserai plus grande, parce qu'elle sera plus durable.*

2. ETABLISSEMENT. *Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent.*

Le second établissement de Lycurgue & le plus hardi, fut le partage des terres. Il le jugea absolument nécess-

* *Ephore signifie* Controlleur, Inspecteur.

a Μείζω μὲν οὖν (εἶπεν) ὅσῳ χρονιωτέραν.

faire pour établir dans la République la paix & le bon ordre. La plûpart des habitans du pays étoient si pauvres, qu'ils n'avoient pas un seul pouce de terre, & tout le bien se trouvoit entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe ; & deux autres maladies du gouvernement encore plus anciennes & plus grandes que celles-là, je veux dire l'indigence & les excessives richesses ; il persuada à tous les citoiens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage, pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu & au mérite.

Cela fut aussi-tôt éxécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts qu'il distribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte qu'il distribua à autant de citoiens. On dit que quelques années après, Lycurgue, au retour d'un long voiage, traversant les terres de la Laconie qui venoient d'être moissonnées, & voiant les tas de gerbes parfaitement égaux, il se

tourna vers ceux qui l'accompagnoient, & leur dit en riant : *Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs frères qui viennent de faire leurs partages ?*

Après les immeubles, il entreprit de leur faire aussi partager également les autres biens, pour achever de bannir d'entr'eux toute sorte d'inégalité. Mais, voiant qu'ils le supporteroient avec plus de peine s'il s'y prenoit ouvertement, il y procéda par une autre voie en sapant l'avarice par les fondemens. Car premierement il décria toutes les monnoies d'or & d'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoie de fer, qu'il fit d'un si grand poids & d'un si bas prix, qu'il faloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix * mines, & une chambre entiére pour la serrer.

* *Cinq cens livres.*

De plus, il chassa de Sparte tous les arts inutiles & superflus : mais quand il ne les auroit pas chassés, la plûpart seroient tombés d'eux-mêmes, & auroient disparu avec l'ancienne monnoie, parce que les artisans ne trouvoient pas à se defaire de leurs ouvrages, & que cette monnoie de

ser n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui bien loin de l'estimer s'en mocquoient, & en faisoient des railleries.

3. ÉTABLISSEMENT. *Repas publics.*

Lycurgue, voulant encore faire plus vivement la guerre à la mollesse & au luxe, & achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisiéme établissement : ce fut celui des repas. Pour en écarter toute somptuosité & toute magnificence, il ordonna que tous les citoiens mangeroient ensemble des mêmes viandes qui étoient réglées par la Loi, & il leur défendit expressément de manger chez eux en particulier.

Par cet établissement des repas communs, & par cette frugale simplicité de la table, on peut dire qu'il fit changer en quelque sorte de nature aux richesses, [a] en les mettant hors d'état d'être desirées, d'être volées, & d'enrichir leurs possesseurs : car il n'y avoit plus aucun moien d'user ni de jouir de son opulence, non pas même d'en faire parade, puisque le

a Τὸν πλοῦτον ἄσυλον, μᾶλλον δὲ ἄζηλον καὶ ἄπλουτον ἀπειργάσατο. *Plut.*

pauvre & le riche mangeoient ensemble en même lieu ; & il n'étoit pas permis de venir se présenter aux sales publiques, après avoir pris la précaution de se remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives observoient avec grand soin celui qui ne bûvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient son intempérance, ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisoient mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance ; & ce fut à cette occasion que dans une émeute populaire un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue, qui sut bien s'en venger ; car par les maniéres pleines de bonté & de douceur avec lesquelles il le traita, de violent & d'emporté qu'il étoit, il le rendit en assez peu de tems très-modéré & très-sage.

Les tables étoient chacune d'environ quinze personnes ; & pour y être reçû, il faloit être agréé de toute la compagnie. Chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit me-

sures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoie pour l'apprêt & l'assaisonnement des vivres, On étoit obligé de se trouver au repas public ; & lontems après le Roi Agis, au retour d'une expédition glorieuse, aiant voulu s'en dispenser pour manger avec la Reine sa femme, fut réprimandé & puni.

Les enfans même se trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une école de sagesse & de tempérance. Là ils entendoient de graves discours sur le gouvernement, & ne voioient rien qui ne les instruisît. La conversation s'égaioit souvent par des railleries fines & spirituelles, mais qui n'étoient jamais basses ni choquantes ; & dès qu'on s'apercevoit qu'elles faisoient peine à quelqu'un, on s'arrétoit tout court. On les accoutumoit aussi au secret ; & quand un jeune homme entroit dans la sale, le plus vieux lui disoit, en lui montrant la porte : *Rien de tout ce qui se dit ici, ne sort par là.*

Le plus exquis de tous leurs mets étoit ce qu'ils appelloient *la sauce noire*, & les vieillards la préféroient à

tout ce qu'on leur servoit sur la table. [a] Denys le Tyran s'étant trouvé à un de ces repas, n'en jugea pas de même, & ce ragoût lui parut fort fade. Je ne m'en étonne pas, dit celui qui l'avoit préparé : l'assaisonnement y a manqué. Et quel assaisonnement, reprit le Tyran ? La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif. Car c'est là, ajouta le Cuisinier, ce qui assaisonne ici tous nos mets.

4. Autres Ordonnances.

Lycurgue regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Législateur. Son grand principe étoit qu'ils appartenoient encore plus à l'Etat qu'à leurs peres : & c'est pour cela qu'il ne laissa pas ceux-ci maîtres de les élever à leur gré, & qu'il voulut que le public s'emparât de leur éducation, afin de les former sur des principes constans & uniformes, qui leur

a Ubi cùm tyrannus cenavisset Dionysius, negavit se jure illo nigro, quod cenæ caput erat, delectatum. Tum is, qui illa coxerat : Minimè mirum, inquit ; condimenta enim defuerunt, Quæ tandem, inquit ille? Labor in venatu, sudor, cursus ab Eurota, fames, sitis. His enim rebus Lacedæmoniorum epulæ condiuntur. *Tuscul.* 5, n. 98.

inſpiraſſent de bonne heure l'amour de la patrie & de la vertu.

Si-tôt qu'un enfant étoit né, les anciens de chaque tribu le viſitoient ; & s'ils le trouvoient bien formé, fort & vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui aſſignoient une des neuf mille portions pour ſon héritage. Si au contraire ils le trouvoient mal fait, délicat & foible, & s'ils jugeoient qu'il n'auroit ni force ni ſanté, ils le condannoient à périr, & le faiſoient expoſer.

On accoutumoit de bonne heure les enfans à n'être point difficiles ni délicats pour le manger ; à n'avoir point de peur dans les ténébres ; à ne s'épouvanter pas quand on les laiſſoit ſeuls ; à ne point ſe livrer à la mauvaiſe humeur, ni à la criaillerie, ni aux pleurs ; à marcher nuds piés pour ſe faire à la fatigue ; à coucher durement ; à porter le même habit en hiver & en été, pour s'endurcir contre le froid & le chaud. *Xenoph. de Laced. rep.*

A l'âge de ſept ans on les diſtribuoit dans les claſſes, où ils étoient élevés tous enſemble ſous la même diſcipline. [a] Leur éducation n'étoit à

[a] Ὥστε τὴν παιδείαν εἶναι μελέτην εὐπειθείας.

proprement parler, qu'un apprentiſſage d'obéiſſance, le Légiſlateur aiant bien compris que le moien le plus ſûr d'avoir des Citoiens ſoumis à la Loi & aux Magiſtrats, ce qui fait le bon ordre & la félicité d'un Etat, étoit d'apprendre aux enfans dès l'âge le plus tendre à être parfaitement ſoumis aux Maîtres.

Pendant qu'on étoit à table, le Maître propoſoit des queſtions aux jeunes gens. On leur demandoit par exemple : *Qui eſt le plus homme de bien de la Ville ? Que dites-vous d'une telle action ?* Il faloit que la réponſe fût promte, & accompagnée d'une raiſon & d'une preuve conçue en peu de mots : car on les accoutumoit de bonne heure au ſtile laconique, c'eſt-à-dire à un ſtile concis & ſerré. Lycurgue vouloit que la monnoie fût fort peſante & de peu de valeur ; & au contraire, que le diſcours comprît en peu de paroles beaucoup de ſens.

Pour ce qui eſt des lettres, ils n'en apprenoient que pour le beſoin. Toutes les ſciences étoient bannies de leur pays. Leur étude ne tendoit qu'à ſavoir obéir, à ſupporter les travaux, & à vaincre dans les combats. Ils avoient

avoient pour surintendant de leur éducation un des plus honnêtes hommes de la ville & des plus qualifiés, qui établissoit sur chaque troupe des maîtres d'une sagesse & d'une probité généralement reconnues.

Le vol, non-seulement n'étoit point interdit parmi ces jeunes gens, mais leur étoit commandé : j'entends le vol d'une certaine espece, lequel, à proprement parler, n'en avoit que le nom ; & j'expliquerai dans mes réflexions les raisons & les vûes de Lycurgue pour les permettre. Ils se glissoient le plus finement & le plus subtilement qu'ils pouvoient dans les jardins & dans les sales à manger, pour y dérober des herbes ou de la viande : & s'ils étoient découverts, on les punissoit pour avoir manqué d'adresse. On raconte qu'un d'eux aiant pris un petit renard, le cacha sous sa robe, & souffrit, sans jetter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles & les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place.

La patience & la fermeté des jeunes Lacédémoniens éclatoient sur tout dans une fête qu'on célébroit en l'honneur de Diane surnommée *Or-*

thia, ou les [a] enfans, sous les yeux de leurs parens, & en présence de toute la Ville, se laissoient fouetter jusqu'au sang sur l'autel de cette inhumaine déesse, & quelquefois même expiroient sous les coups, sans pousser aucun cri, ni même aucun soupir. [b] Et c'étoient leurs peres mêmes, qui les voiant tout couverts de sang & de blessures, & près d'expirer, les exhortoient à persévérer constamment jusqu'à la fin. Plutarque nous assure qu'il avoit vû de ses propres yeux plusieurs enfans perdre la vie à ce cruel jeu. De-là vient qu'Horace donne l'épithete de patiente à la Ville de la Lacédémone, *patiens Lacedæmon*; & qu'un autre Auteur fait dire à un homme, qui avoit souffert trois bons coups de bâton sans se plaindre: *Tres plagas Spartana nobilitate concoxi.*

Od. 7. lib. 1.

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens étoit la chasse, & les

a Spartæ pueri ad aram sic verberibus accipiuntur, ut multus è visceribus sanguis exeat, nonnunquam etiam, ut cùm ibi essem audiebam, ad necem: quorum non modò nemo exclamavit unquam, sed ne ingemuit quidem. *Cic. lib. 2. Tusc. quæst. n.* 34.

b Ipsi illos patres adhortantur, ut ictus flagellorum fortiter perferant, & laceros ac semianimes rogant, perseverent vulnera præbere vulneribus. *Senec. de Provid. cap.* 4.

différens éxercices du corps. Il leur étoit défendu d'éxercer aucun art méchanique. Les Ilotes, qui étoient une espece d'esclaves, cultivoient leurs terres, & leur en rendoient un certain revenu.

Lycurgue vouloit que ses citoiens jouissent d'un grand loisir. Il y avoit des sales communes où l'on s'assembloit pour la conversation. Quoiqu'elle roulât assez souvent sur des matiéres graves & sérieuses, elle étoit assaisonnée d'un sel & d'un agrément qui instruisoit & corrigeoit en divertissant. Ils étoient rarement seuls : on les accoutumoit à vivre, comme les abeilles, toujours ensemble, toujours autour de leurs Chefs. [a] L'amour de la patrie & du bien commun, étoit leur passion dominante. Ils ne croioient point être à eux, mais à leur pays. Pédarete n'aiant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cens qui avoient un certain rang distingué dans la ville, s'en retourna chez lui fort content & fort gai ; disant *qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cens hommes plus honnêtes gens que lui.*

a Εἴθιζε τοὺς πολίτας, μικροῦ δεῖν ἐξεστῶτας ἑαυτῶν ὑπ' ἐνθουσιασμοῦ καὶ φιλοτιμίας, ὅλους εἶναι τῆς πατρίδος.

Tout inſpiroit, à Sparte, l'amour de la vertu,& la haine du vice: les actions des citoiens, leurs converſations, & même les inſcriptions publiques. Il étoit difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes & d'exemples vivans, ne devinſſent vertueux, comme des paiens peuvent l'être. Ce fut pour conſerver en eux cette heureuſe habitude que Lycurgue ne permit pas à toutes ſortes de perſonnes de voiager, de peur qu'ils ne raportaſſent des mœurs étrangeres, & des coutumes licentieuſes, qui leur auroient bientôt inſpiré du dégoût pour la vie & pour les maximes de Lacédémone. Il chaſſa auſſi de ſa ville tous les étrangers qui n'y venoient pour rien d'utile ni de profitable, & que la curioſité ſeule y attiroit; craignant que chacun n'y fît entrer avec lui les défauts & les vices de ſon pays, & perſuadé qu'il étoit plus important & plus néceſſaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues, qu'aux malades & aux peſtiférés.

A proprement parler, le métier & l'éxercice des Lacédémoniens étoit la guerre. Tout tendoit là chez eux: tout reſpiroit les armes. Leur vie étoit

bien plus douce à l'armée qu'à la ville ; & il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un tems de repos & de rafraîchiſſement, parce qu'alors les liens de cette diſcipline dure & auſtére qui regnoit à Sparte étoient un peu relâchés, & qu'on leur laiſſoit plus de liberté. Chez eux la premiére loi de la guerre & la plus inviolable, comme Démarate le dé- *Herod. lib. 6.*
clara à Xerxès, étoit de ne jamais prendre la fuite quelque ſupérieure en nombre que pût être l'armée des ennemis ; de ne jamais quitter ſon poſte ; de ne point livrer ſes armes ; en un mot, de vaincre ou de mourir. [a] De la vient qu'une mere recommandoit à ſon fils qui partoit pour une campagne, de revenir avec ſon bouclier, ou ſur ſon bouclier ; & qu'une autre apprenant que ſon fils étoit mort dans le combat en défendant ſa patrie, répondit froidement : *Je ne* *Cic. lib. 1. Tuſc. Quæſt. n. 102.*
l'avois mis au monde que pour cela. Cette diſpoſition étoit commune parmi les Lacédémoniens. Après la fameu- *Plut. in vit. Ageſil.*
ſe bataille de Leuctres qui leur fut ſi

a Ἄλλη προσαναδιδοῦσα τῷ παιδὶ τὴν ἀσπίδα, καὶ παρακελευομένη. Τέκνον, (ἔφη) ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶς. Plut. de virtut. mulier. *On raportoit quelquefois ſur leurs boucliers ceux qui avoient été tués.*

funeste, les peres & les meres de ceux qui étoient morts en combattant se félicitoient les uns les autres, & alloient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfans avoient fait leur devoir: au lieu que les parens de ceux qui avoient survécu à cette défaite étoient inconsolables. A Sparte, ceux qui avoient pris la fuite dans un combat, étoient diffamés pour toujours. Non seulement on les excluoit de toutes sortes de charges & d'emplois, des assemblées, des spectacles; mais c'étoit encore une honte de leur donner sa fille en mariage, ou de recevoir une fille d'eux; & on leur faisoit impunément mille outrages en public.

Ils n'alloient au combat qu'après avoir imploré le secours des dieux par des sacrifices & des prieres publiques: & pour-lors ils marchoient à l'ennemi pleins de confiance, comme étant assurée de la protection divine, &, pour me servir de l'expression de Plutarque, comme si Dieu étoit présent, & combattoit avec eux: ὡς τοῦ θεοῦ συμπαρόντος.

Quand ils avoient rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les pour-

ſuivoient qu'autant qu'il le faloit pour s'aſſurer la victoire : après quoi ils ſe retiroient, eſtimant qu'il n'étoit ni glorieux, ni digne de la Grece, de tailler en pieces des gens qui cedent & qui ſe retirent. Et cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable : car leurs ennemis, ſachant que tout ce qui réſiſtoit étoit paſſé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuiards, préféroient ordinairement la fuite à la réſiſtance.

Quand les premiers établiſſemens de Lycurgue furent reçus & confirmés par l'uſage, & que la forme de gouvernement qu'il avoit établie parut aſſez forte & aſſez vigoureuſe pour ſe maintenir d'elle même & pour ſe conſerver : comme Platon [a] dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il ſe réjouit lorſqu'il le vit tourner & faire ſes premiers mouvemens avec tant de juſteſſe & d'harmonie ; ainſi ce ſage Légiſlateur, charmé de la grandeur & de la beauté de ſes loix, ſentit un redoublement

a *Ce paſſage de Platon eſt dans le Timée, & donne lieu de croire que ce Philoſophe avoit lu ce que Moyſe dit de Dieu quand il créa le monde :* Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona. *Gen.* 1. 31.

de plaisir quand il les vit, pour ainsi dire, marcher seules & cheminer si heureusement.

Mais desirant, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, de les rendre immortelles & immuables, il fit entendre au peuple qu'il lui restoit encore un point le plus important & le plus essentiel de tous, sur lequel il vouloit consulter l'oracle d'Apollon ; & en attendant, il les fit tous jurer que jusqu'à ce qu'il fût de retour ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il consulta le dieu pour savoir si ses loix étoient bonnes & suffisantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui répondit qu'il ne manquoit rien à ses loix, & que tant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse ville du monde, & jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue envoia cette réponse à Sparte, & croiant son ministére consommé, il mourut volontairement à Delphes, en s'abstenant de manger. Il étoit persuadé que la mort même des grands personnages & des hommes d'Etat ne doit pas être oisive ni inutile à la Ré-

publique, mais une suite de leur ministére, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la sorte il mettoit le sceau & le comble à tous les services qu'il avoit rendu pendant sa vie à ses citoiens, puisque sa mort les obligeroit à garder toujours ses ordonnances, qu'ils avoient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

C'étoit une cause commune chez les paiens, de croire qu'on étoit maître de se donner la mort quand on le vouloit.

REFLEXIONS *sur le gouvernement de Sparte, & sur les loix de Lycurgue.*

I. *Choses louables dans les loix de Lycurgue.*

IL FAUT bien, à n'en juger même que par l'événement, qu'il y eût dans les loix de Lycurgue un grand fond de sagesse & de prudence, puisque tant qu'elles furent observées à Sparte, & elles le furent pendant plus de cinq cens ans, cette ville fut si puissante & si florissante. [a] C'étoit moins,

[a] Οὐ πόλεως ἡ Σπάρτη πολιτείαν, ἀλλ' ἀνδρὸς ἀσκητοῦ καὶ σοφοῦ βίον ἔχουσα.

dit Plutarque en parlant des loix de Sparte, le gouvernement & la police d'une ville ordinaire, que la conduite & le réglement d'un homme sage qui passe toute sa vie dans les exercices de la vertu. Ou plutôt, continue ce même auteur, comme les poetes feignent qu'Hercule, avec sa peau de lion & sa massue seulement, parcouroit le monde, & le purgeoit de voleurs & de tyrans : Sparte de même, avec une simple bande * de parchemin & une méchante cape, donnoit la loi à toute la Grece volontairement soumise à son empire, étoufoit les tyrannies & les injustes dominations dans les cités, terminoit à son gré les guerres, & calmoit les séditions, le plus souvent sans remuer un seul bouclier, & en envoiant un seul Ambassadeur, qui ne paroissoit pas plutôt, que tous les peuples soumis se rangeoient autour de lui, comme les abeilles autour de leur roi, tant la justice de cette ville & son bon gouvernement imprimoient de respect à tous les hommes.

1. *Nature du gouvernement de Sparte.*

On trouve à la fin de la vie

* *C'étoit ce que les Lacédémoniens appelloient* Scytale, *une bande de cuir ou de parchemin roulée autour d'un bâton, où les ordres que la République envoioit aux Généraux étoient écrits comme en chiffre.*

de Lycurgue une réflexion de Plutarque, qui seule feroit un grand éloge de ce sage Législateur. Il dit que Platon, Diogéne, Zénon, & tous ceux qui ont entrepris de parler de l'établissement d'un Etat politique, ont pris pour modéle la république de Lycurgue: avec cette différence, qu'ils se sont bornés à des paroles & à des discours, mais que Lycurgue, sans s'arrêter à des idées & à des projets, a mis en œuvre & produit au grand jour une police inimitable, & a formé une ville entiére de philosophes.

Pour y réussir, & pour établir une forme de république la plus parfaite qui fût possible, il avoit comme fondu & mêlé ensemble ce que chaque espece de gouvernement paroissoit avoir de plus utile pour le bien public, en tempérant l'une par l'autre, & balançant les inconvéniens de chacune en particulier par les avantages que procuroit la réunion de toutes ensemble. Sparte tenoit quelque chose de l'état monarchique par l'autorité de ses Rois: Le Conseil des Trente, autrement dit le Sénat, étoit une véritable aristocratie: & le pouvoir qu'avoit le peuple de nommer

les Sénateurs, & de donner force aux loix, étoit un craion du gouvernement démocratique. L'établissement des Ephores corrigea dans la suite ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans ces premiers réglemens, & suppléa ce qui pouvoit y manquer. Platon, en plus d'un endroit, admire la sagesse de Lycurgue dans l'établissement du Sénat, qui fut également salutaire aux rois & au peuple : [a] parce que par ce moien la loi devint l'unique maitresse des rois, & que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

2. *Partage égal des terres : or & argent bannis de Sparte.*

LE DESSEIN que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres parmi les citoiens, & de bannir entiérement de Sparte le luxe, l'avarice, les procès, les dissentions, en même tems qu'il en banniroit l'usage de l'or & de l'argent, nous paroîtroit un plan de république sagement imaginé, mais impraticable dans l'exécution, si l'histoire ne nous aprenoit que Sparte a subsisté dans cet état pendant plusieurs siecles. Concevons-nous qu'on ait pu persuader à

a Νόμος ἐπειδὴ κύριος ἐγένετο βασιλεὺς τῶν ἀνθρώπων, ἀλλ' οὐκ ἄνθρωποι τύραννοι νόμων. *Plat. Epist.* 8.

des citoiens, auparavant riches & opulens, de renoncer à tous leurs biens & à tous leurs revenus, de se confondre en tout avec les plus pauvres, de s'assujettir à un régime de vivre très-dur & très-gênant, de s'interdire en un mot l'usage de tout ce qui est regardé ailleurs comme faisant la douceur & la félicité de la vie? Voila pourtant de quoi Lycurgue est venu à bout.

Un tel établissement seroit moins merveilleux, s'il n'avoit subsisté que pendant la vie du Législateur : mais on sait qu'il lui survécut de plusieurs siecles. Xénophon dans l'éloge qu'il nous a laissé d'Agésilas, & Cicéron dans l'une de ses harangues, remarquent que Lacédémone étoit la seule ville du monde qui eût conservé immuablement sa discipline & ses loix pendant un si grand nombre d'années. *Soli*, dit le dernier en parlant des Lacédémoniens, *toto orbe terrarum septingentos jam annos ampliùs unis moribus & nunquam mutatis legibus vivunt.* Je croi bien que du tems de Cicéron la discipline de Sparte, aussi bien que sa puissance, étoit fort affoiblie & diminuée : mais tous les historiens conviennent qu'elle se main-

Pro Flacco, num. 63.

tint dans toute sa vigueur jusques au régne d'Agis, sous lequel Lysandre, incapable lui-même de se laisser éblouir & corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses, en y apportant des sommes immenses d'or & d'argent, qui étoient le fruit de ses victoires, & en renversant par là les loix de Lycurgue. Cet évenement, qui fut le commencement de la décadence de Sparte, mérite bien d'être ici raporté.

Plut. in vit. Lys.

Lysandre aiant fait un riche butin dans la prise d'Athénes, envoia à Lacédémone tout l'or & l'argent qu'il avoit pris. On tint conseil pour savoir si l'on devoit le recevoir : rare & belle déliberation, dont toute l'histoire ne fournit aucun autre exemple ! Les plus sages & les plus sensés des Spartiates, se tenant rigoureusement à la loi, furent d'avis [a] d'écarter de la ville avec horreur & anathéme cet or & cet argent, comme une peste fatale, & une amorce dangereuse de tout mal. D'autres, & ce fut le plus grand nombre, proposé-

a Ἀποδιοπομπεῖσθαι πᾶν τὸ ἀργύριον καὶ τὸ χρυσίον, ὥσπερ κῆρας ἐπαγωγίμους.

rent un milieu & un tempérament, qui fut ſuivi. L'on ordonna qu'on retiendroit l'or & l'argent, mais que cette monnoie ne ſeroit emploiée que par le Tréſor public, & n'auroit cours que pour les propres affaires de l'Etat; & que tout particulier qui s'en trouveroit ſaiſi, ſeroit mis à mort ſur l'heure. Ce fut là une faute eſſentielle, & qui avec la ruine des loix de Lycurgue cauſa celle de l'Etat. [a] Ils furent, dit Plutarque, aſſez imprudens & aſſez aveugles de croire qu'il ſuffiſoit de placer comme en ſentinelle à la porte des maiſons la loi & la crainte du ſupplice pour empêcher l'or & l'argent d'y entrer: pendant qu'ils laiſſoient le cœur de leurs citoiens ouvert à l'admiration & au deſir des richeſſes, & qu'ils y introduiſoient eux-mêmes une violente paſſion d'en amaſſer, en faiſant regarder comme une choſe grande & honorable de devenir riche.

Mais l'introduction de la monnoie d'or & d'argent ne fut pas la premiére

a Οἱ δὲ ταῖ. μὲν οἰκίαις τῶν πολιτῶν, ὅπως οὐ παρεισιν εἰς αὐτὰς νόμισμα, τὸν φόβον ἐπέστησαν φύλακα καὶ τὸν νόμον· αὐτὰς δὲ τὰς ψυχὰς ἀνεκπλήκτους καὶ ἀπαθεῖς πρὸς ἀργύριον οὐ διετήρησαν, ἐμβαλόντες εἰς ζῆλον, ὡς σεμνοῦ δέ τινος καὶ μεγάλου, τοῦ πλουτεῖν ἅπαντας.

plaie que les Lacédémoniens firent aux loix de leur Législateur. Elle fut la suite du violement d'une autre loi encore plus fondamentale. L'ambition fraia le chemin à l'avarice. Le desir des conquêtes entraîna celui des richesses, sans lesquelles on ne pouvoit songer à étendre sa domination. Le principal but de Lycurgue dans l'établissement de ses loix, & sur tout de celle qui interdisoit l'usage de l'or & de l'argent, étoit, comme l'ont judicieusement observé Polybe & Plutarque, de réprimer & de réfréner l'ambition de ses citoiens, de les mettre hors d'état de faire des conquêtes, & de les forcer en quelque sorte de se renfermer dans l'enceinte étroite de leur pays, sans porter plus loin leurs vûes ni leurs prétentions. En effet le gouvernement qu'il avoit établi suffisoit pour défendre les frontiéres de Sparte : mais il ne suffisoit pas pour la rendre maîtresse des autres villes.

Le dessein de Lycurgue n'avoit donc pas été de former des Conquérans. Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoiens, [a] il leur défendit expressément,

a Ἀπείρητο δὲ αὐτοῖς ναύταις εἶναι καὶ ναυμαχεῖν. *Plut. in moribus Laced.*

quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer, de s'exercer à la marine, d'avoir des flotes, & de combattre sur mer. Ils furent religieux observateurs de cette défense pendant près de cinq siecles, & jusqu'à la défaite de Xerxès. A cette occasion ils songérent à s'emparer de l'empire de la mer, pour éloigner un ennemi si redoutable. Mais s'étant bientôt aperçu que ces commandemens éloignés & maritimes corrompoient les mœurs de leurs Généraux, ils y renoncérent sans peine, comme nous l'avons remarqué à l'occasion du roi Pausanias.

Quand Lycurgue avoit armé ses citoiens de boucliers & de lances, ce n'avoit point été pour les mettre en état de commettre plus impunément des injustices, mais pour s'en défendre, [a] Il en avoit fait un peuple de soldats & de guerriers, afin qu'à l'ombre des armes ils vecussent dans la liberté, dans la modération, dans la justice, dans l'union, dans la paix, en

Plut. in vit. Lycurg.

a Οὐ μὴν τοῦτό γε Λυκούργῳ κεφάλαιον ἦν τότε πλείστων ἡγεμένην ἀπολιπεῖν τὴν πόλιν· ἀλλ' ὥσπερ ἑνὸς ἀνδρὸς βίῳ καὶ πόλεως ὅλης νομίζων εὐδαιμονίαν ἀπ' ἀρετῆς ἐγγίνεσθαι καὶ ὁμονοίας τῆς πρὸς αὐτήν, πρὸς τοῦτο συνέταξε καὶ συνήρμοσεν, ὅπως ἐλευθέριοι, καὶ αὐτάρκεις γενόμενοι καὶ σωφρονοῦντες ἐπὶ πλεῖστον χρόνον διατελῶσι. *Plut. in vit. Lyc.*

se contentant de leur terrain sans usurper celui des autres, & en se persuadant qu'une ville, non plus qu'un particulier, ne peut espérer un bonheur solide & durable que par la vertu. Des hommes corrompus, dit encore Plutarque, qui ne voient rien de plus beau que les richesses, & qu'une domination puissante & étendue, peuvent donner la préférence à ces vastes Empires qui ont assujetti l'univers par la violence : mais Lycurgue étoit convaincu qu'une ville n'avoit besoin de rien de tout cela pour être heureuse. Sa politique, qui a fait avec justice l'admiration de tous les siecles, avoit pour principal but l'équité, la modération, la liberté, la paix ; & elle étoit ennemie de l'injustice, de la violence, de l'ambition, de la passion de dominer & d'étendre les bornes de la république de Sparte. Ces sortes de réflexions que Plutarque seme de tems en tems dans ses vies, & qui en font la plus grande & la plus solide beauté, peuvent contribuer infiniment à donner aux jeunes gens une véritable notion de ce qui fait la solide gloire d'un Etat réellement heureux, & à les détromper de

Plut. ibid. & in vit. Agesil.

bonne heure de l'idée qu'on se forme de la vaine grandeur de ces Empires qui ont englouti les Roiaumes, & de ces fameux Conquérans qui ne doivent ce qu'ils sont qu'à la violence & à l'usurpation.

3. *Excellente éducation de la jeunesse.*

LA LONGUE durée des Loix établies par Lycurgue, est certainement une chose bien merveilleuse : mais le moien qu'il emploia pour y reussir, n'est pas moins digne d'admiration. Ce moien fut le soin extraordinaire qu'il prit de faire élever les enfans des Lacédémoniens dans une exacte & sévére discipline. Car, comme le fait remarquer Plutarque, la religion du serment auroit été un foible lien, si par l'éducation & la nourriture il n'eût imprimé les Loix dans leurs mœurs; & ne leur eût fait sucer presque avec le lait l'amour de sa police. Aussi vit-on que ses principales ordonnances se conservérent plus de cinq cens ans, [a] comme une bonne & forte teinture qui a pénétré jusqu'au fond. Et Cicéron fait la même remarque, en attribuant le courage & la vertu des Spartiates, non pas tant à leur bon naturel, qu'à l'excel-

a Ὥσπερ βαφῆς ἀκράτου καὶ ἰσχυρᾶς καθαψαμένης.

lente éducation qu'on recevoit à Sparte : *Cujus civitatis spectata ac nobilitata virtus, non solùm naturâ corroborata, verùm etiam disciplinâ putatur.* Ce qui fait voir de quelle importance il est pour un Etat de veiller à ce que les jeunes gens soient élevés d'une maniére propre à leur inspirer l'amour des Loix de la patrie.

Cicer. pro Flacco. n. 63.

Le grand principe de Lycurgue, & [a] Aristote le répete en termes formels, étoit que, comme les enfans sont à l'Etat, il faut qu'ils soient élevés par l'Etat, & selon les vûes de l'Etat. C'est pour cela qu'il vouloit qu'ils fussent élevés en public & en commun, & non abandonnés au caprice des parens, [b] qui pour l'ordinaire par une indulgence molle & aveugle, & par une tendresse mal entendue, énervent en même tems & le corps & l'esprit de leurs enfans. A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurcissoit au travail & à la fatigue par les exercices de la chasse &

a Οὐ χρὴ νομίζειν αὐτὸν αὐτοῦ τινα εἶναι τῶν πολιτῶν, ἀλλὰ πάντας τῆς πόλεως. Δεῖ δὲ τῶν κοινῶν κοινὴν ποιεῖσθαι καὶ τὴν ἄσκησιν. *Arist. lib. 8. Polit.*

b Mollis illa educatio, quam indulgentiam vocamus, nervos omnes & mentis & corporis frangit. *Quintil. lib. 1. cap. 2.*

de la course : on les accoutumoit à supporter la faim & la soif, le chaud & le froid. Et, ce que les meres auront bien de la peine à se persuader, c'est que tous ces exercices durs & pénibles tendoient à leur procurer une forte & robuste santé, capable de soutenir les fatigues de la guerre, à laquelle ils étoient tous destinés, & la leur procuroient en effet.

MAIS ce qu'il y avoit de plus excellent dans l'éducation de Sparte, c'est qu'elle enseignoit parfaitement aux jeunes gens à obéir. De là vient que le poete Simonine donne à cette ville une épithéte * bien magnifique, qui marque qu'elle seule savoit dompter les esprits, & rendre les hommes souples & soumis aux loix, comme les chevaux que l'on forme & que l'on dresse dès leurs plus tendres années. C'est pour cela qu'Agésilas conseilla à Xénophon de faire venir ses enfans à Sparte,[a] afin qu'ils y apprissent la plus belle & la plus grande de toutes les sciences, qui est celle de commander & d'obéir. Il l'avoit bien 4. Obéissance

* Δαμασίμβροτος· c'est-à-dire, *domteuse d'hommes.*

a Μαθησομένους τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἄρχεσθαι καὶ ἄρχειν.

apprise lui-même,& il en sentoit toute l'importance. Plutarque observe qu'il ne parvint pas, comme les autres * rois, à commander, sans avoir auparavant parfaitement appris à obéir; & [a] que ce fut pour cela que de tous les rois de Lacédémone il fut celui qui sût le mieux s'accorder avec ses sujets, aiant ajouté à la grandeur véritablement roiale, & aux maniéres nobles qui lui étoient naturelles, un air de bonté, d'humanité, d'affabilité populaire, qu'il tenoit de l'éducation.

Il donna dans la suite le plus mémorable exemple de soumission à la Loi & à l'autorité publique qui soit dans l'histoire; & ce n'est pas sans raison que Xénophon & Plutarque mettent cette action au-dessus de tout ce qu'il a fait de plus glorieux. Après les grandes victoires qu'il avoit remportées contre les Perses, toute l'Asie étant déja émue, & la plûpart des provinces prêtes à se révolter, il son-

* *A Sparte, les enfans destinés au trône, étoient dispensés de la sévérité de la discipline.*

a Διὸ καὶ πολὺ τῶν βασιλέων εὐαρμοστότατον τοῖς ὑπηκόοις παρέσχε, τῷ φύσει ἡγεμονικῷ καὶ βασιλικῷ προσκτησάμενος ἀπὸ τῆς ἀγωγῆς τὸ δημοτικὸν καὶ φιλάνθρωπον.

geoit à aller attaquer le Roi de Perse dans le cœur de ses Etats, & il se préparoit à partir pour cette grande expédition. Sur ces entrefaites arrive un courier, qui lui annonce que Sparte est menacée d'une furieuse guerre, & que les Ephores le rappellent, & lui ordonnent de venir au secours de sa patrie. Agésilas, sans déliberer un moment, partit, en s'écriant : *O malheureux Grecs, plus ennemis de vous-mêmes que les barbares!* Il faut être bien maître de soi, & bien respecter l'autorité publique, pour renoncer avec une si promte obéissance à toutes les conquêtes qu'il avoit déja faites, & aux magnifiques espérances qu'un avenir presque assuré lui présentoit.

Les Princes, dit Plutarque, font consister ordinairement leur grandeur en ce qu'ils commandent à tous, & n'obéissent à personne. Souvent même, dans la crainte qu'une raison trop éclairée ne vienne à les maitriser, & n'émousse, pour ainsi dire, la pointe & la force d'une autorité à laquelle ils ne veulent point mettre de bornes, ils affectent de demeurer dans l'ignorance de leurs devoirs. Qui sera *Plut. ad Principem indoctum.*

donc, ajoute Plutarque, le maître des Rois qui n'en ont point? Ce sera la Loi, cette reine souveraine des dieux & des hommes, comme l'appelle Pindare : mais une Loi, non écrite dans les livres, mais gravée dans le cœur; qui les suivra par tout, qui ne les abandonnera jamais, & qui exercera sur leur esprit un doux mais souverain empire. Un Officier disoit tous les matins au roi des Perses en l'éveillant : Souvenez-vous, Seigneur, d'accomplir les ordonnances d'Oromasde : c'étoit le Législateur des Perses. L'amour du bien public & de la justice en dit autant à un Prince bien sensé & bien instruit.

Pour mieux faire connoître le caractére des Lacédémoniens, & leur parfaite soumission aux Loix, je raporterai ici un endroit d'Hérodote bien digne d'être remarqué. Xerxès, près d'entrer dans la Grece, demanda à Démarate l'un des Rois de Sparte qui s'étoit réfugié auprès de lui, s'il croioit que les Grecs osassent l'attendre, & il lui recommanda sur tout de lui parler avec sincérité. » Puisque » vous me l'ordonnez, lui répondit » Démarate, la vérité va vous parler

par

par ma bouche. [a] Il eſt vrai que de « tout tems la Gréce a été nourrie « dans la pauvreté : mais on a intro- « duit chez elle la vertu, que la ſa- « geſſe cultive, & que la vigueur des « Loix maintient. C'eſt par l'uſage « que la Gréce ſait faire de cette vertu, « qu'elle ſe défend également des in- « commodités de la pauvreté, & du « joug de la domination. Mais pour « ne vous parler que de mes Lacédé- « moniens, ſoiez ſûr que nés & nour- « ris dans la liberté, ils ne préteront « jamais l'oreille à aucune propoſition « qui tende à la ſervitude. Fuſſent-ils « abandonnés par tous les autres « Grecs, & réduits à une troupe de « mille ſoldats, ou à un nombre en- « core moindre, ils viendront au-de- « vant de vous, & ne refuſeront point « le combat. « Le Roi, entendant un tel diſcours, ſe mit à rire : & comme il ne pouvoit comprendre que des hommes libres & indépendans, tels qu'on lui dépeignoit les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maîtres qui puſſent les contraindre, fuſſent

a *J'inſererai à la fin de cet article le texte grec de ce paſſage d'Hérodote, avec quelques remarques ſur une expreſſion de ce paſſage qui n'eſt point ſans difficulté.*

capables de s'exposer ainsi aux dangers & à la mort.[a] » Ils sont libres & » indépendans de tout homme, reprit » Démarate ; mais ils ont au-dessus » d'eux la Loi qui les domine, & ils » la craignent plus, que vous-même » n'êtes craint de vos Sujets. Or cette » Loi leur défend de fuir jamais dans » le combat, quelque grand que soit » le nombre des ennemis ; & elle leur » commande, en demeurant fermes » dans leur poste, ou de vaincre, ou » de mourir. » La chose arriva comme Démarate l'avoit prédit. Trois cens Lacédémoniens, aiant à leur tête Léonidas l'un des rois de Sparte, osérent disputer le passage des Thermopyles à l'armée innombrable des Perses. Enfin, après avoir fait des efforts incroiables de courage, accablés par le nombre plutôt que vaincus, ils périrent tous avec leur Chef, excepté un seul qui se sauva à Lacédémone, où il fut traité comme un lâche, & comme un traître à la patrie. On éleva dans la suite un superbe

a Ἐλεύθεροι γὰρ ἐόντες οὐ πάντα ἐλεύθεροί εἰσι· ἔπεστι γάρ σφι δεσπότης, νόμος, τὸν ὑποδειμαίνουσι πολλῷ ἔτι μᾶλλον, ἢ οἱ σοὶ σέ· ποιεῦσι γῶν τὰ ἂν ἐκεῖνος ἀνώγῃ· ἀνώγει δὲ τ' αὐτὸ αἰεί, οὐκ ἐῶν φεύγειν οὐδὲν πλῆθος ἀνθρώπων ἐκ μάχης, ἀλλὰ μένοντας ἐν τῇ τάξει, ἐπικρατέειν ἢ ἀπόλλυσθαι.

tombeau dans ce lieu-là même à ces braves défenseurs de la Gréce, [a] avec cette inscription, qui étoit du Poete Simonides :

Ὦ ξεῖν', ἀγγεῖλον Λακεδαιμονίοις, ὅτι τῇδε
Κείμεθα, τοῖς κείνων πειθόμενοι νομίμοις.

c'est-à-dire : *Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici, pour obéir à ses saintes Loix.* Il est bon de faire ici remarquer aux jeunes gens la simplicité des inscriptions antiques.

OBSERVATIONS CRITIQUES *sur un passage d'Hérodote.*

Τῇ Ἑλλάδι πενίη μὲν αἰεί κοτε σύντροφός ἐστι· ἀρετὴ δὲ ἔπακτός ἐστι, ἀπό τε σοφίης κατεργασμένη καὶ νόμου ἰσχυροῦ· τῇ διαχρεωμένη ἡ Ἑλλὰς, τήν τε πενίην ἀπαμύνεται, καὶ τὴν δεσποσύνην. *Herod. lib. 7. pag. 473. edit. Henr. Steph. ann. 1592.*

Valla traduit ainsi ce passage : *Græcia semper quidem alumna fuit paupertatis, hospes virtutis, quam à sapientia accivit & à severa disciplina ; quam usurpans Græcia, & paupertatem tuetur, & dominatum.* Henri Estienne, au lieu de *paupertatem tuetur*, a substitué à la

a Pari animo Lacedæmonii in Thermopylis occiderunt, in quos Simonides :

Dic, hospes, Spartæ, nos te hîc vidisse jacentes,
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.

Cic. lib. 1. Tusc. Quæst. n. 101.

marge *paupertatem propulsat*; ce qui est conforme au texte grec, τὴν πενίαν ἀπαμύνεται.

Ce passage m'a embarrassé : & certainement il n'est point sans difficulté. Il semble présenter une contradiction évidente, en disant d'abord que la pauvreté a toujours été en honneur dans la Gréce ; & ensuite que la même Gréce rejette & écarte loin d'elle la pauvreté. C'est pourquoi la traduction de Valla me plaisoit assez ; & en la suivant je trouvois un fort beau sens dans ce passage : » La » Gréce, disoit Démarate à Xerxès, » jusqu'ici a toujours été le domicile » de la pauvreté, & l'école de la » vertu. Instruite par les leçons de » ses sages, & soutenue par une rigi» de observation de ses Loix, elle s'est » toujours conservée jusqu'ici & dans » l'amour de la pauvreté, & dans » l'honneur du commandement, *&* » *paupertatem tuetur*, *& dominatum*. Mais, pour donner ce sens au passage d'Hérodote, il faloit changer le texte, & supposer qu'il y avoit ἐπαμύνεται au lieu de ἀπαμύνεται, comme apparemment Valla l'avoit supposé.

Me trouvant dans cet embarras, je

proposai ma difficulté à un ami absent, fort versé dans la connoissance des Auteurs grecs & latins, & dont les observations & les conseils m'ont été d'un grand secours dans l'ouvrage que j'ai donné au Public. J'insérerai ici sa reponse, qui pourra être utile aux jeunes maîtres, en leur montrant comment il faut s'y prendre pour expliquer des endroits obscurs & difficiles.

Je croi, m'écrit cet ami, avoir rencontré le vrai sens du passage d'Hérodote. J'en donnerai la traduction françoise, après avoir établi les fondemens qui la justifient.

La principale difficulté consiste dans le sens qu'on doit donner à ἀπαμύνεται. Si l'on y trouve de l'équivoque en le construisant avec πενίην, cette équivoque est levée par δεσποσύνην, que le même verbe gouverne également. Or δεσποσύνην ne signifie point ici *l'honneur du commandement*, comme vous le traduisez.

Car 1°. pour soutenir cette version, il faudroit changer ἀπαμύνεται en ἐπαμύνεται de son autorité, & contre la foi des manuscrits & des imprimés, qu'il n'est jamais permis d'abandon-

ner, à moins que d'y être forcé par l'évidence du ſens que forme le texte.

2. Le caractére propre des Grecs, ſur tout dans ces premiers tems, étoit l'amour de la liberté, de l'indépendance, de l'affranchiſſement de tout joug, l'αὐτονομία; & non pas le deſir de la domination, l'ambition du commandement, la gloire des conquêtes.

3. Que l'on nomme, ſi l'on peut, non un peuple, mais une ſeule ville, ſur laquelle les Grecs euſſent alors étendu leur empire, & ſur laquelle ils affectaſſent *l'honneur du commandement*. Démarate ſe ſeroit donc rendu ridicule de vanter à Xerxès le commandement des Grecs, pendant qu'il ne pouvoit montrer un village ſur lequel ils l'exerçaſſent.

4. Quand on accorderoit pour un moment que ce Lacédémonien auroit voulu exagérer la jalouſie des Grecs pour l'honneur du commandement, capable de leur faire tout ſacrifier pour ſe conſerver cette glorieuſe poſſeſſion, jamais il ne ſe ſeroit ſervi du mot δεσποσύνη pour exprimer cette penſée. Il lui auroit préféré certainement ἡγεμονία, ἀρχή, δυνάστεια, κράτος, & peut-être κοιρανίη s'il avoit voulu

parler comme Homere. Car δεσποσύνη ne signifie que la domination d'un maître sur ses esclaves : *dominatio herilis in servos.* C'est un terme odieux, qui emporte l'idée de servitude dans celui qui y est soumis, & qui donne une idée entierement opposée au génie des Grecs, lesquels dans la suite, quoique leur ambition eût été allumée par leurs grandes victoires sur les Perses, ne pensérent néanmoins jamais à établir nulle part cet empire despotique : δεσποσύνην. Les Athéniens & les Lacédémoniens, qui partagérent tout à tour l'honneur du commandement, affectérent dans leurs conquêtes, les premiers d'introduire dans toutes les villes la *Democratie*, & les autres l'*Aristocratie*, & à les animer contre la servitude des Perses par cette image flateuse de la liberté. Je ne m'arrête point à le prouver : toute l'histoire y est formelle.

5. Ce que Démarate ajoûte immédiatement des Lacédémoniens, pour prouver par cet exemple particulier sa these générale, montre clairement qu'il ne s'agit pas ici d'une δεσποσύνην active qu'ils veuillent se conserver sur les autres, mais d'une δεσποσύνην pas-

ſive que Xerxès exigeoit d'eux, mais à laquelle jamais les Spartiates ne pourroient ſe réſoudre, quand ils ſeroient abandonnés de tous les Grecs, & qu'ils reſteroient ſeuls livrés à une mort certaine. C'eſt le but du raiſonnement: c'eſt ce qu'il ne faut pas perdre de vûe.

Je ne voi donc pas comment on peut recevoir une traduction, qui combat en même tems le texte formel de l'original, la propriété des termes, le vrai caractére des peuples, l'évidence des faits, & la ſuite du raiſonnement de celui qui parle.

Voici la traduction que j'oſe ſubſtituer.

» Il eſt vrai que de tout tems la » Gréce a été nourrie dans la pauvreté. » Mais on a introduit chez elle la » vertu, que la ſageſſe cultive, & que » la vigueur des loix maintient. C'eſt » par l'uſage que la Gréce ſait faire » de cette vertu, qu'elle ſe défend » également des incommodités de la » pauvreté, & du joug de la domina» tion. »

2. *Choſes blamables dans les loix de Lycurgue.*

Sans entrer ici dans un détail

exact de tout ce qui pourroit être blâmé dans les ordonnances de Lycurgue, je me contenterai de quelques légéres réflexions, que le Lecteur sans doute, justement blessé & révolté par le simple récit de quelques-unes de ces ordonnances, aura déja faites avant moi.

1. Sur le choix des enfans qui devoient être élevés ou exposés.

En effet, pour commencer par le choix des enfans qui devoient être élevés ou exposés, qui ne seroit choqué de l'injuste & barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfans qui avoient le malheur de naître avec une complexion trop foible & trop délicate pour pouvoir soutenir les fatigues & les exercices auxquels la République destinoit tous ses Sujets? Est-il donc impossible, & cela est-il sans exemple, que des enfans, foibles d'abord & délicats, se fortifient dans la suite de l'âge, & deviennent même très-robustes? Quand cela seroit, n'est-on en état de servir sa patrie que par les forces du corps? & compte-t-on pour rien la sagesse, la prudence, le conseil, la générosité, le courage, la grandeur d'ame, toutes les qualités qui dépendent de l'esprit? *Omnino* *Cic. lib. 1 offic. n. 79.*

illud honestum, quod ex animo excelso magnificoque quærimus, animi efficitur non
Ibid. n. 76. *corporis viribus.* Lycurgue lui-même a-t-il rendu moins de service & fait moins d'honneur à Sparte par l'établissement de ses loix, que les plus grands Capitaines par leurs victoires ? Agésilas étoit d'une taille si petite, & d'une mine si peu avantageuse, qu'à sa premiére vûe les Egyptiens ne purent s'empécher de rire : & cependant il avoit fait trembler le grand Roi de Perse jusques dans le fond de son palais.

Mais, ce qui est bien plus fort que tout ce que je viens de raporter, un autre a-t-il quelque droit sur la vie des hommes, que celui de qui ils l'ont reçue, c'est-à-dire que Dieu même ? & un Législateur n'usurpe-t-il pas visiblement son autorité, quand indépendamment de lui il s'arroge un tel pouvoir ? Cette ordonnance du Décalogue, qui n'étoit autre chose que le renouvellement de la loi naturelle, *Tu ne tueras point*, condanne généralement tous ceux des anciens qui croioient avoir droit de vie & de mort sur leurs esclaves, & même sur leurs enfans.

Le grand défaut des loix de Lycurgue, comme Platon & Aristote l'ont remarqué, c'est qu'elles ne tendoient qu'à former un peuple de soldats. Ce Législateur paroît en tout occupé du soin de fortifier les corps, nullement de celui de cultiver les esprits. Pourquoi bannir de sa République tous les arts & toutes les sciences,[a] dont un des fruits le plus avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, & d'inspirer des maniéres douces, civiles, honnêtes, propres en un mot à entretenir la société, & à rendre le commerce de la vie agréable? De la vient que le caractére des Lacédémoniens avoit quelque chose de dur, d'austére, & souvent même de féroce, défaut qui venoit en partie de leur éducation, & qui aliéna d'eux l'esprit de tous les alliés.

2. Soin unique des corps.

C'etoit une excellente pratique à Sparte d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif; &[b] d'assujettir

3. Cruauté barbare à l'égard des enfans.

a Omnes artes, quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet. *Pro. Arch. n.* 4.

b Exercendum corpus, & ita afficiendum est, ut obedire consilio rationique possit in exequendis negotiis & labore tolerando. *Lib. 1. de off. n.* 79.

par différens exercices durs & pénibles le corps à la raison, à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres, ce qu'il ne peut faire, s'il n'est en état de supporter toutes sortes de fatigues. Mais faloit-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé? & n'étoit-ce pas une brutalité & une barbarie dans des peres & des meres de voir de sang froid couler le sang des plaies de leurs enfans, & de les voir même souvent expirer sous les coups de verges?

4. Fermeté peu humaine dans les meres. On admire le courage des meres Spartaines, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfans tués dans un combat non-seulement n'arrachoit aucunes larmes, mais causoit une sorte de joie. J'aimerois mieux que dans une telle occasion la natute se fît entrevoir davantage, & que l'amour de la patrie n'étoufât pas tout-à-fait les sentimens de la tendresse maternelle. Un de nos Généraux, à qui dans l'ardeur du combat on apprit que son fils venoit d'être tué, parla bien plus sagement. » Songeons, dit-il, maintenant » à vaincre l'ennemi, demain je pleu» rerai mon fils.

JE NE VOI pas comment on peut excuser la loi qu'imposa Lycurgue aux Lacédémoniens de passer dans l'oisiveté tout le tems de leur vie, excepté celui où ils faisoient la guerre. Il laissa tous les arts & tous les métiers aux esclaves & aux étrangers qui habitoient parmi eux, & ne mit entre les mains de ses citoiens que le bouclier & la lance. Sans parler du danger qu'il y avoit de souffrir que le nombre des esclaves, nécessaires pour cultiver les terres, s'accrût à un tel point, qu'il passât de beaucoup celui des maîtres, ce qui fut souvent parmi eux une source de séditions, dans combien de désordres un tel loisir devoit-il plonger des hommes toujours desœuvrés, sans occupation journaliére, & sans travail réglé ? C'est un inconvénient qui n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la noblesse, & qui est une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'on lui donne. Excepté le tems de la guerre, la plûpart de nos gentilshommes passent leur vie dans une entiére inutilité. Ils regardent également l'agriculture, les arts, le commerce au-dessous d'eux, & ils s'en croiroient deshonorés. Ils ne savent souvent ma-

5. Excessif loisir.

nier que les armes. Ils ne prennent des ſciences qu'une légére teinture, & ſeulement pour le beſoin : encore pluſieurs d'entr'eux n'en ont aucune connoiſſance, & ſe trouvent ſans aucun goût pour la lecture. Ainſi il n'eſt pas étonnant que la table, le jeu, les parties de chaſſe, les viſites réciproques, des converſations pour l'ordinaire aſſez frivoles, faſſent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque eſprit !

6. Pudeur & modeſtie abſolument négligées.

Mais ce qui rend Lycurgue plus condannable, & ce qui fait mieux connoître dans quelles ténébres & dans quels deſordres le paganiſme étoit plongé, c'eſt de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur & à la modeſtie. Un maître chrétien ne manque pas d'oppoſer à cette licence effrénée la ſainteté & la pureté des loix de l'Evangile ; & par ce contraſte il leur fait ſentir quelle eſt la dignité & l'excellence du chriſtianiſme.

Il le fait encore d'une maniére qui n'eſt pas moins avantageuſe, par la comparaiſon même de ce que les loix de Lycurgue ont de plus louable, avec celles de l'Evangile. C'eſt une choſe bien admirable, il faut l'avouer,

qu'un peuple entier ait consenti à un partage de terres qui égaloit les pauvres aux riches, & que par le changement de monnoie il se soit réduit à une espece de pauvreté. Mais le Législateur de Sparte, en établissant ces loix avoit les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot, *Bienheureux les pauvres d'esprit*; & des milliers de fidéles dans la suite de tous les siecles, renoncent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout, pour suivre Jesus-Christ pauvre.

Sur le vol permis chez les Lacédémoniens.

J'AI CRU devoir traiter cet article séparément & avec quelque étendue, parce que dans le jugement qu'on en porte, il me semble qu'on n'est pas assez attentif à examiner le fond des choses. On condanne durement cette coutume des Lacédémoniens, comme pouvant porter les jeunes gens à peu respecter en d'autres occasions le bien d'autrui, & comme étant contraire à la loi naturelle & au décalogue. Dans le dénombrement qu'on fait des crimes permis chez différentes nations, de l'inceste parmi les Perses, du meurtre des peres vieux ou infirmes chez

les Indiens, de l'adultére chez d'autres peuples, on ne manque pas d'y faire entrer le vol des Lacédémoniens, & de faire remarquer que [a] chez les Scythes, nation regardée ordinairement comme barbare, & qui destituée de loix ne connoissoit & ne cultivoit la justice que par une espece d'instinct naturel, le vol étoit condanné & puni comme un des plus grands crimes.

Mais peut-on raisonnablement présumer que le plus grand des Législateurs ait autorisé formellement un desordre aussi grossier que le vol, pendant que les plus petits législateurs dans tous les pays & dans tous les siecles ont eu soin de le punir sévérement & même de mort ?

Plutarque, qui raporte cette coutume dans la vie de Lycurgue, dans les mœurs des Lacédémoniens, & dans plusieurs autres endroits, n'y donne jamais le moindre signe d'improbation, quoiqu'il soit ordinairement un juge si équitable & si éclairé dans la morale : & je ne me souviens pas qu'aucun des anciens en ait fait un

a Justitia gentis ingeniis culta, non legibus. Nullum scelus apud eos furto gravius. *Just. lib.* 2. *cap.* 2.

crime aux Lacédémoniens ni à Lycurgue.

D'où peut donc être venu le jugement peu favorable qu'en portent souvent les modernes ? De ce qu'ils ne se donnent pas la peine d'en peser les circonstances, ni d'en pénétrer les motifs.

1. Les jeunes gens à Lacédémone ne font ces Larcins que par ordre de leur commandant. *Plut. in vit. Lyc.*

2. Ils ne les font que dans un tems marqué, & en vertu de la loi. *Apophteg. Lacon.*

3. Ils ne voloient jamais que des légumes, & des vivres, comme des supplémens au peu de nourriture qu'on leur donnoit exprès en très-petite quantité. Ainsi tous ces larcins n'étoient regardés que comme des tours de souplesse qu'on leur permettoit publiquement pour chercher de quoi vivre plus au large. *Instit. Lacon.*

4. Le législateur avoit eu plusieurs motifs en permettant cette sorte de vol.

C'étoit pour rendre les possesseurs plus vigilans à serrer & à garder leur bien.

On vouloit par là inspirer aux jeunes gens plus de hardiesse & d'adresse, comme étant destinés à la guerre.

On leur donnoit peu de nourriture afin qu'ils ne fussent jamais rassasiés, jamais réplets & chargés d'embonpoint; qu'ils fussent alertes & légers; qu'ils apprissent à supporter la faim, & eussent une santé plus forte & plus égale.

Instit. Lacon. Mais le principale motif étoit, que tous ces jeunes gens étant sans exception destinés à la guerre, il jugeoit important de les accoutumer de bonne heure à la vie de soldat; de leur apprendre à vivre de peu, à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance sans avoir besoin du pain de munition, à soutenir de grandes fatigues à jeun, à se maintenir lontems avec peu de vivres dans un pays où les ennemis, accoutumés à une grande consommation, mouroient de faim dès les premiers jours, & étoient obligés d'abandonner le terrain, chassés par l'impuissance où ils étoient d'y vivre, au lieu que le Lacédémonien y trouvoit de quoi subsister sans peine. C'est à quoi le législateur, tout guerrier, & uniquement attentif à former des soldats, avoit voulu pourvoir de loin par l'éducation, en les accoutumant à une grande frugalité & à une grande

ſobriété, faute deſquelles la plûpart des deſſeins échouent à la guerre, & les plus fortes armées ſont dans l'impoſſibilité de maintenir leurs conquêtes. De ſorte qu'aujourd'hui, où par la bonne chere & par la ſomptuoſité des tables on a multiplié les beſoins des armées, le plus embarraſſant des ſoins de ceux qui les commandent eſt de pourvoir aux vivres, & le premier obſtacle qui les empéche d'avancer dans le pays ennemi, eſt le défaut de ſubſiſtance. Auſſi, ce que nos meilleurs Généraux regardent comme ce qu'il y a de plus ſingulier & de plus incroiable dans l'ancienne hiſtoire, c'eſt la facilité & la promtitude avec leſquelles les plus groſſes armées ſe tranſportoient d'un pays dans un autre.

Ce ſont ces avantages que Lycurgue a voulu procurer à un peuple tout guerrier : & il ne pouvoit choiſir un moien plus efficace ni plus certain. C'eſt juſques-là qu'il faut aller pour entendre ſa loi, & pour lui rendre juſtice. Après toutes ces obſervations, je ne ſai ſi l'on fera encore aux jeunes Lacédémoniens un grand ſcrupule de leurs vols, & ſi on les croira obligés

à restitution. En ce cas, il est aisé de les justifier par des raisons encore plus solides & plus fonciéres.

C'est un principe constant, que depuis le premier partage des biens nous ne possédons plus rien que dépendamment des loix & selon la disposition des loix; & qu'en abandonnant à chaque particulier la jouissance de la portion du bien qui lui est échue, elles peuvent y faire les réserves, les restrictions, & y imposer les servitudes & les charges qu'elles jugent convenables. Or tout le corps de l'Etat de Sparte, en acceptant les loix de Lycurgue, étoit convenu solennellement que sur les trente-neuf mille lots distribués aux Spartiates, il seroit permis aux jeunes gens de prendre parmi les légumes & les vivres ce que le possesseur ne garderoit pas avec assez de soin, sans qu'il pût se plaindre de la rapine, ni avoir action contre le ravisseur. Aussi il est clair, que lorsque le jeune homme étoit surpris, il n'étoit jamais puni comme aiant fait une injustice & pris le bien d'autrui, mais seulement comme aiant manqué d'adresse.

Rien n'est plus ordinaire dans tous

les Etats que ces ſortes de réſerves, & de ſemblables droits accordés ſur le bien d'autrui. C'eſt ainſi que Dieu, non ſeulement avoit donné aux pauvres le pouvoir de cueillir du raiſin dans les vignes, & de glaner dans les champs, & d'en emporter même les gerbes entiéres ; mais avoit encore accordé à tout paſſant, ſans diſtinction, la liberté d'entrer autant de fois qu'il lui plaiſoit dans la vigne d'autrui, & d'en manger autant de raiſin qu'il vouloit malgré le maître de la vigne. Dieu en rend lui-même la premiére raiſon : c'eſt que la terre d'Iſrael étoit à lui, & que les Iſraélites n'en étoient que les fermiers qui en jouiſſoient à cette condition onéreuſe.

De ſemblables ſervitudes ſont établies dans les autres républiques, ſans qu'on s'aviſe d'y ſoupçonner la moindre injuſtice. Les ſoldats ont droit de logement chez les particuliers ; droit d'y prendre leur ſubſiſtance dans les marches ou dans les quartiers d'hiver, de ſe faire fournir des chariots & d'autres beſoins. Un Seigneur a droit de s'emparer, comme il lui plait & quand il lui plait, de tout

le gibier & des bêtes fauves qui sont chez ses vassaux, quoique les terres qui nourrissent ces bêtes ne lui appartiennent point, & même d'empécher les propriétaires de toucher à ces bêtes, quoiqu'ils les aient vû naître chez eux.

C'est ainsi que tout le corps de l'Etat Lacédémonien, composé de tous les particuliers, avoit transporté publiquement aux jeunes gens le droit de venir prendre dans les jardins & dans les sales les vivres qui les accommodoient. Et ces jeunes gens n'étoient pas plus criminels en se servant de cette liberté, que les bourgeois d'Athénes en allant prendre dans les jardins & dans les vergers de Cimon ce qui leur convenoit, parceque tous les particuliers de Sparte étoient censés avoir donné unanimement aux jeunes gens, qui après tout étoient leurs propres enfans, la même permission que Cimon avoit accordée aux Athéniens, qui n'étoient que ses citoiens.

Pour ce qui regarde l'exemple des Scythes, chez qui le vol étoit sévérement puni, la raison de la différence est sensible. C'est que la loi, qui

ſeule décide de la propriété & de l'uſage des biens, n'avoit rien accordé chez les Scythes à un particulier ſur le bien d'un autre particulier : & que la loi chez les Lacédémoniens avoit fait tout le contraire. C'eut été un véritable vol d'aller prendre du fruit dans les jardins de Périclès, de Thémiſtocle, d'Alcibiade, parcequ'ils s'en étoient réſervé la propriété : mais ce n'en étoit point un d'en aller cueillir dans les vergers de Cimon & de Pélopidas, parcequ'ils avoient aſſocié à la jouiſſance de ces biens tous leurs citoiens.

Il n'étoit nullement à craindre que la coutume reçue à Sparte n'apprît aux jeunes gens à ne pas reſpecter en d'autres cas le bien d'autrui. Car les établiſſemens de Lycurgue, qui avoient banni de Sparte l'uſage de l'or & de l'argent, & qui obligeoient tous les citoiens de vivre & de manger enſemble, avoient rendu le vol des meubles & de la monnoie ou inutile, ou même impoſſible. Auſſi ne voit-on point que pendant tant de ſiecles on ait jamais découvert un ſeul vol à Lacédémone.

QUATRIE'ME MORCEAU

tiré de l'histoire grecque.

Beaux jours de Thébes, & délivrance de Syracuse.

CE N'EST que dans le dessein d'être court, que je joins ces deux morceaux d'histoire, quoiqu'ils soient tout-à-fait séparés; & que par la même raison, sans presque faire aucun récit, je me contenterai de faire connoître le caractére de ceux qui y ont eu le plus de part.

I. *Beaux jours de Thébes.*

NUL TRAIT de l'histoire ne fait mieux sentir, ce me semble, ce que peut le vrai mérite, & de quelle ressource sont pour un Etat de grands Capitaines, que ce qui arriva à Thébes dans un assez court espace d'années. Cette ville par elle-même étoit très-foible, & elle venoit tout récemment d'être comme réduite en servitude. Lacédémone au contraire étoit depuis lontems en possession du commandement, & maîtrisoit toute la Gréce. Deux Thébains, par leur courage & par leur sagesse, abbatirent

batirent le pouvoir formidable de Sparte, & portérent leur patrie au plus haut point de gloire. Je ne ferai presque que montrer cet événement, sans entrer dans un grand détail.

Ces deux Thébains furent Pélopidas & Epaminondas, tous deux sortis des plus illustres familles de leur ville. Le premier étoit né avec de grands biens, qu'il augmenta beaucoup étant devenu seul héritier d'une maison très-riche & très-florissante. Pour l'autre, la pauvreté lui étoit domestique, & il l'avoit reçûe comme un héritage de pere en fils: mais il se la rendit encore plus familiére & plus facile à supporter, par l'étude sérieuse qu'il fit de la philosophie, & par le genre de vie simple qu'il suivit toujours d'une maniére constante & uniforme. L'un montra l'usage qu'on devoit faire des richesses, & l'autre celui qu'on pouvoit faire de la pauvreté. Pélopidas faisoit part de ses biens à tous ceux qui avoient besoin d'être secourus, & qui méritoient de l'être, faisant voir, dit Plutarque, qu'il étoit le maître & non l'esclave de ses biens. N'ayant pu jamais porter Epaminondas son ami à accepter ses offres, &

à user de son bien : il apprit de lui à vivre comme pauvre au milieu des richesses. Il faisoit à dessein la visite des maisons des pauvres, pour apprendre d'eux à se passer de beaucoup de choses. Il auroit eu honte, disoit-il, de dépenser plus pour sa table & pour ses habits que le dernier des Thébains. Et il n'étoit si sévére contre lui-même, que pour être en état de partager son bien avec un plus grand nombre d'honnêtes gens qui en avoient besoin.

Ils étoient tous deux également nés pour les grandes choses ; avec cette différence pourtant, que Pélopidas s'appliquoit davantage à exercer son corps, & Epaminondas à cultiver son esprit. Ils emploioient tout leur loisir, l'un aux exercices de la lutte & à la chasse, l'autre à la conversation & à l'étude de la philosophie.

Mais ce que les personnes les plus sensées ont admiré par dessus tout en eux, a été cette amitié & cette union inaltérable qu'ils consérvérent pendant tout le cours de leur vie, quoiqu'ils se trouvassent presque toujours emploiés ensemble soit dans le com-

mandement des armées, ſoit dans le gouvernement de la République: union, fondée ſur une eſtime mutuelle de part & d'autre, & encore plus ſur l'amour du bien public, qui faiſoit que chacun d'eux regardoit les ſuccès de l'autre comme les ſiens propres. Cette intelligence & ce bon accord, qualités infiniment rares parmi ceux qui tiennent enſemble le timon de l'Etat, comme on le peut voir par l'exemple des plus grands hommes d'Athénes, ne peut être que l'effet d'une véritable grandeur d'ame, & d'une vertu ſolide, qui ne cherchant ni la gloire, ni les richeſſes, ſources funeſtes des diſſentions & de l'envie, mais le bien & l'aggrandiſſement de la patrie, eſt bien au deſſus des petiteſſes & des foibleſſes d'une baſſe jalouſie, pour qui le mérite d'autrui eſt un tourment.

La premiére & la plus éclatante preuve que Pélopidas donna de ſon courage & de ſa prudence, fut le deſſein hardi qu'il conçut & qu'il exécuta, quoiqu'il fût encore fort jeune, de délivrer ſa patrie du joug de la domination des Lacédémoniens, qui par ſurpriſe s'étoient emparé de la

citadelle de Thébes. Il ſut former en peu de tems une conſpiration conſidérable contre les tyrans. Quoique cette affaire eût été conduite avec tout le ſecret poſſible, un moment avant l'exécution, un courier, qui avoit fait grande diligence, demanda Archias chef des tyrans, qui tous enſemble étoient à table & ſe réjouiſſoient, & il lui remit entre les mains une lettre qu'il diſoit être fort preſſée, & regarder des affaires ſérieuſes. En effet on ſut depuis qu'elle marquoit un détail circonſtancié de toute la conjuration. [a] Archias, ſe mettant à rire, *A demain donc*, dit-il, *les affaires ſérieuſes ;* & il mit la lettre ſous le couſſin ſur lequel il étoit appuié. Mais il n'y eut point de lendemain pour lui. Il fut tué la nuit même avec tous les tyrans, & la citadelle repriſe. On peut dire que le changement qui arriva bien-tôt après dans les affaires, & que la guerre qui rabaiſſa l'orgueil de Sparte, & qui lui ôta l'empire de la terre & de la mer, fut l'ouvrage de cette ſeule nuit, dans laquelle Pélopidas, ſans prendre ni

[a] Καὶ ὁ Ἀρχίας μειδιάσας· Οὐκοῦν εἰς αὔριον (ἔφη) τὰ σπουδαῖα.

chateau, ni place, mais avec une petite poignée de gens, délia, pour ainſi dire, & rompit les nœuds de la domination des Lacédémoniens, qui paroiſſoient ne pouvoir jamais être ni rompus, ni déliés.

Il eut part dans la ſuite à toutes les victoires que Thébes remporta contre Lacédémone. Après de ſi grandes & de ſi heureuſes expéditions, toutes les villes de Theſſalie appellent Pélopidas contre le tyran qui les opprime. Il marche auſſi-tôt, & leur rend la liberté par ſa préſence. Les deux princes qui ſe diſputoient la couronne de Macédoine, le prennent pour arbitre de leur querelle. Il leur preſcrit les conditions de la paix, & exige d'eux des otages pour ſûreté de leur parole : tant étoit grande la renommée de la puiſſance de Thébes, & la confiance qu'on avoit en ſa juſtice. Il va enſuite en qualité d'ambaſſadeur auprès du Roi de Perſe, & il en eſt reçu avec les plus grandes marques de diſtinction & d'eſtime : & pendant que les députés des autres républiques s'empreſſent d'en tirer des avantages particuliers, il n'eſt occupé que du bien général de la

Grece ; & sans rien demander pour sa patrie, il ne veut que la liberté parfaite de tous les Grecs, & leur entiére indépendance. Content de l'avoir obtenue, & peu touché des présens magnifiques que le Roi lui offre, il n'accepte que ceux, qui, sans l'enrichir, marquoient simplement la bienveillance du Prince, & sa faveur.

Tant de belles actions furent terminées par une mort fort glorieuse à la vérité, mais qui laisse pourtant quelque chose ă desirer. Car Pélopidas poursuivant trop vivement le tyran de Pheres qui fuioit devant lui, & qui s'étoit retiré dans le bataillon de ses gardes, succomba enfin sous le grand nombre, après avoir fait des actions héroïques de courage. Il auroit dû se souvenir que les grands hommes sont redevables de leur vie à leur patrie ; & que c'est pour elle seule, & non pour eux-mêmes, qu'ils doivent mourir.

POUR CE QUI REGARDE Epaminondas, [a] ce n'est point sans raison qu'il a été consideré comme le premier

a Thebanum Epaminondam, haud scio an summum virum Græciæ. *Cic. lib. 3. de Orat. n. 139.*

homme de la Grece. [a] Il seroit difficile de dire s'il fut plus grand Capitaine, qu'homme de bien. Il réunissoit en lui seul, comme le remarque Diodore de Sicile, toutes les belles qualités des plus fameux Généraux, & n'en avoit point les vices. Il étoit également insensible à l'ambition & à l'avarice. Il chercha, non à commander lui-même, mais à procurer le commandement à sa patrie. Les richesses, loin de le tenter, ne purent jamais approcher de lui: il semble qu'il se seroit cru deshonoré en devenant riche, & sa pauvreté l'accompagna jusqu'au tombeau, où il ne put être porté qu'aux dépens du public. Etant né pauvre, il voulut toujours le demeurer: & jamais son ami Pélopidas ne put vaincre sa résistance. » Je » ne rougis point, lui disoit-il, d'une » pauvreté qui ne m'a point empêché » de mériter les premiers emplois de » la République, & le commande- » ment de ses armées. Elle ne m'a » point fait de honte, & je ne veux » pas non plus lui en faire en l'aban- » donnant.

a Fuit incertum, vir melior an dux esset. Nam & imperium non sibi, semper, sed patriæ quæsivit: & pecuniæ adeo parcus fuit, ut sumptus funeri defuerit. *Justin. lib. 6. cap. 8.*

[a] Il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Jamais il ne brigua les premiéres places : ce furent les dignités qui allérent le chercher, & elles furent ſouvent obligées de faire violence à ſa modeſtie. Il s'en acquitta toujours de telle ſorte, qu'il parut leur faire plus d'honneur que lui-même n'en étoit honoré.

Sa droiture, ſa ſincérité, ſon amour invincible pour la juſtice, lui attiroient une pleine confiance des citoiens, & même des ennemis. On ne pouvoit s'empêcher d'aimer & d'admirer en lui un caractére de bonté & de douceur conſtante, que rien n'étoit capable d'altérer, & qui ne diminuoit rien de la haute eſtime & de la vénération que ſes grandes qualités lui attiroient. [b] C'eſt en ces ſortes de vertus que Plutarque fait conſiſter la véritable grandeur d'Epaminondas. Rien en effet n'eſt plus rare

a Gloriæ quoque non cupidior, quàm pecuniæ: quippe recuſanti omnia imperia ingeſta ſunt; honoreſque ita geſſit ut ornamentum non accipere, ſed dare ipſi dignitati videretur. Jam literarum ſtudium, jam philoſophiæ doctrina tanta, ut mirabile videretur, unde tam inſignis militiæ ſcientia homini inter literas nato. *Juſt. ibid.*

b Ἡ τἀληθινὴ μέγας ἐγκράτεια, καὶ δικαιοσύνη, καὶ μεγαλοψυχία καὶ πρᾳότητι. *Plut. in Pelop.*

que ces qualités dans un pouvoir presque souverain, au milieu des guerres & des victoires, à la tête des grandes affaires; & il n'y a rien qu'il soit plus nécessaire de bien montrer aux gens de qualité, qui sont souvent tentés d'y substituer l'artifice, la dissimulation, les airs de hauteur & de faste.

L'élévation de ses sentimens lui fit toujours porter avec douceur & avec patience la jalousie de ses égaux, la mauvaise humeur de ses citoiens, les calomnies de ses ennemis, & l'ingratitude de sa patrie après ses grands services. [a] Il étoit persuadé que la grandeur d'ame consiste principalement à souffrir ces épreuves sans se troubler, sans se plaindre, sans rien rabattre de son zéle; [b] parce qu'il en est de la patrie comme de ceux qui nous ont donné la vie, dont nous devons endurer les mauvais traitemens avec soumission.

Jamais personne ne fut mieux que

a Τὸ δὲ συκοφάντημα καὶ τὴν περὶ Ἐπαμινώνδαν ἤνεγκε πρᾴως, μέγα μέρος ἀνδρείας καὶ μεγαλοψυχίας τὴν ἐν τοῖς πολιτικοῖς ἀνεξικακίαν ποιούμενος. *Ibid.*

b Ut parentum sævitiam, sic patriæ, patiendo ac ferendo leniendam esse. *Liv. lib.* 37. *n.* 34.

lui le métier de la guerre. Il joignoit à un courage intrépide une prudence consommée. Et toutes ces vertus ne furent pas moins l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue, que de son heureux naturel. Dès sa plus tendre jeunesse il avoit témoigné un goût merveilleux pour l'étude & pour le travail, en sorte qu'on pourroit s'étonner comment un homme né parmi les lettres, & nourri dans le sein de la philosophie, avoit pu acquerir une science si parfaite de l'art militaire.

Voila ce qui fait les grands hommes, & comment ils se forment; & l'on ne sauroit trop en avertir les jeunes gens destinés à la guerre, aux premiéres places de l'Etat, & généralement à quelque emploi que ce soit, dont plusieurs regardent l'étude comme inutile pour eux, & presque deshonorante. Cicéron dans le troisiéme livre de l'Orateur fait un long dénombrement des Capitaines les plus illustres de la Grece, qui tous avoient pris grand soin de cultiver leur esprit par l'étude des sciences, & en particulier par celle de la philosophie. Pisistrate, Périclès, Alci-

Lib. 3. de Orat. n. 137. 141.

biade, Dion de Syracuſe dont nous parlerons bien-tôt, Timothée fils de Conon, Agéſilas, & Epaminondas. C'eſt un grand malheur quand ceux qui entrent dans les charges & dans le maniement des affaires publiques, y entrent, pour me ſervir des termes de Cicéron, nuds & deſarmés, c'eſt-à-dire ſans connoiſſances, ſans lumiéres, & preſque ſans aucune teinture des ſciences qui ſervent à orner & à embellir l'eſprit. *Nunc contrà plerique ad honores adipiſcendos, & ad rempublicam gerendam nudi veniunt atque inermes, nulla cognitione rerum, nulla ſcientia ornati.* *Ibid. n. 136.*

2. *Délivrance de Syracuſe.*

Deux hommes fort illuſtres travaillérent à rétablir la liberté dans Syracuſe, Dion & Timoléon. Le premier en jetta les fondemens, & le ſecond acheva entiérement ce grand ouvrage.

1. Dion.

Je ne sai ſi parmi les vies des hommes illuſtres que Plutarque nous a laiſſées, il y en a aucune plus belle & plus curieuſe que celle de Dion;

mais il n'y en a point certainement qui marque davantage quel eſt le prix de la bonne éducation, & de quelle utilité peut être la converſation des gens ſavans & vertueux. C'eſt preſque l'unique point auquel je m'arréterai, en faiſant quelques réflexions ſur les circonſtances de la vie de Dion qui y ont le plus de raport.

Premie're Re'flexion.

Converſation des gens de lettres & de probité infiniment utile aux Princes.

Dion étoit frere d'Ariſtomaque, que le premier Denys avoit épouſée. Une eſpece de hazard, ou plutôt, dit Plutarque, une providence particuliére, qui jettoit de loin les fondemens de la liberté de Syracuſe, y avoit amené Platon le plus célébre des philoſophes. Dion devint ſon ami & ſon diſciple, & profita bien de ſes leçons. Car, quoiqu'élevé dans des mœurs baſſes ſous un tyran, quoiqu'accoutumé à une ſujettion craintive & ſervile, quoique nourri dans le faſte & les délices, en un mot dans un genre de vie qui fait conſiſter le ſouverain bien dans la volupté & dans la ma-

gnificence : il n'eut pas plutôt entendu les discours de ce philosophe, & gouté de cette philosophie qui mene à la vertu, qu'il sentit son ame enflammée d'amour pour elle.

Le second Denys avoit succedé à son pere dans un âge, [a] où, comme le dit Tite-Live d'un autre Roi de Syracuse, à peine étoit-il capable d'user modérément de sa liberté, loin de pouvoir gouverner avec sagesse. Dès qu'il fut monté sur le trône, le premier soin des courtisans fut de s'emparer de son esprit, & d'obséder ce jeune Prince par des flateries continuelles. Ils ne pensoient qu'à lui fournir tous les jours de vains amusemens, le tenant toujours occupé à des festins, à des commerces de femmes, & à tous les autres plaisirs les plus honteux. Dion, persuadé que tous les vices du jeune Denys ne venoient que de la mauvaise éducation qu'il avoit eue, chercha à le jetter dans des conversations honnêtes, & à lui faire goûter des discours capables de former les mœurs. Pour cela

a Puerum, vix dum libertatem, nedum dominationem, modicè laturum. Lætè id ingenium tutores atque amici ad præcipitandum in omnia vitia acceperunt. *Liv. lib.* 24. *n.* 4.

il l'engagea à faire venir à sa cour Platon. Quelque répugnance qu'eût le Philosophe pour ce voiage, dont il n'espéroit pas un grand fruit, il ne put résister aux vives sollicitations qu'on lui fit de toutes parts. Il arriva donc à Syracuse, & y fut reçu avec des marques d'honneur & de distinction extraordinaires.

Platon trouva les plus heureuses dispositions du monde dans le jeune Denys, qui se prêta sans réserve à ses leçons & à ses conseils. Mais, comme il avoit lui-même infiniment profité des avis & des exemples de Socrate son maître, le plus habile homme qu'ait eu le paganisme pour faire goûter la vérité, il eut soin de manier l'esprit du jeune tyran avec une adresse merveilleuse, évitant de heurter de front ses passions, travaillant à gagner sa confiance par des maniéres douces & insinuantes, & surtout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable, pour la rendre en même tems victorieuse du vice, qui ne retient les hommes dans ses liens qu'à force d'attraits, de douceurs, de plaisirs, & de délices qu'il leur présente.

Le changement fut promt & éton-

nant. Le jeune Prince, plongé jusques-là dans l'oisiveté, dans la mollesse, & dans l'ignorance de tous ses devoirs qui en est une suite inévitable, sortant comme d'un sommeil létargique, commença à ouvrir les yeux, à entrevoir la beauté de la vertu, à goûter les douceurs & les charmes d'une conversation également solide & agréable, & il se livra avec autant d'empressement au desir d'apprendre & de s'instruire, qu'il en avoit eu auparavant d'éloignement & d'horreur. La Cour, qui est le singe des Princes, & qui suit en tout leurs inclinations, entra dans les mêmes sentimens. Toutes les sales du palais, comme autant d'écoles de géométrie, étoient pleines de la poussiére dont les géometres se servent pour tracer leurs figures; & en très-peu de tems l'étude de la philosophie & des plus hautes sciences, devint le goût dominant & général.

Le grand fruit de ces études, par raport à un Prince, n'est pas seulement de lui remplir l'esprit d'une infinité de connoissances très-curieuses, très-utiles, & souvent très-nécessaires; mais encore plus de le retirer de

l'oisiveté, de l'indolence, & des vains amusemens de la Cour; de l'accoutumer à une vie appliquée & sérieuse; de lui faire naître le desir de s'instruire des devoirs de la roiauté, & de connoître ceux qui ont excellé dans l'art de regner; en un mot, de le mettre en état de gouverner par lui-même, & de voir tout par ses propres yeux, c'est-à-dire d'être véritablement Roi. Mais c'est à quoi s'opposeront toujours les courtisans & les flateurs; comme cela ne manqua pas d'arriver sous le jeune Denys.

Seconde Re'flexion.

Flateurs, peste funeste des Cours, & ruine des Princes.

Ce que dit Cicéron de la flaterie par raport à l'amitié, n'est pas moins vrai par raport à la cour des princes, qu'elle en est le poison le plus mortel: *Sic habendum est, nullam in amicitiis pestem esse majorem, quàm adulationem.* Il entend par flateurs ces hommes faux & doubles, d'un esprit souple & pliant, qui vrais Protées prennent mille formes différentes selon le besoin, uniquement atten-

De amicit. n. 91.

Ibid. n. 91. 93.

tifs à plaire au Prince, toujours occupés à étudier ses goûts & ses inclinations, & à lire sur son visage ce qu'il desire, se faisant une loi de ne lui présenter jamais aucune vérité choquante, de ne le contredire en rien, & de parler toujours le même langage que lui. Les gardes veillent autour du palais des Rois, dit un Ancien, pour écarter des ennemis moins dangereux que n'est la flaterie. [a] Elle trompe les sentinelles : elle pénétre, non seulement dans le cabinet, mais dans le cœur du Prince, & elle travaille à lui enlever ce qu'il y a de plus précieux & de plus essentiel à son bonheur : c'est-à-dire, un esprit sage & équitable, le discernement du vrai & du faux, l'amour de la justice & du bien public.

[b] Il n'est pas étonnant qu'un jeune prince comme Denys, qui avec le plus excellent naturel & au milieu des meilleurs exemples auroit eu bien

a Sola quippe hæc, (adulatio) nequicquam vigilantibus satellitibus imperium deprædatur ; regumque nobilissimam partem, animam nimirum, aggreditur. *Synes. de regno.*

b Vix artibus honestis pudor retinetur, nedum inter certamina vitiorum pudicitia, aut modestia, aut quidquam probi moris servaretur. *Tacit. Annal. lib. 14. cap. 15.*

de la peine à se soutenir, ait enfin succombé à une tentation si délicate dans une cour infectée depuis lontems, où il n'y avoit d'émulation que pour le vice, & où il étoit environné d'une troupe de flateurs qui ne cessoient de le louer & de l'applaudir en tout. Ils commencérent par jetter un ridicule parfait sur la vie retirée qu'on lui faisoit mener, & sur les études ausquelles on l'appliquoit, comme si il s'agissoit d'en faire un philosophe. Ils allérent plus loin, & travaillérent de concert à lui rendre suspect, & même odieux, le zéle de Dion & de Platon, en les lui représentant [a] comme d'incommodes censeurs & d'impérieux pédagogues, qui prenoient sur lui une autorité qui ne convenoit ni à son âge ni à son rang. Enfin Dion & Platon, sous différens prétextes, & en différens tems, furent éloignés de la cour, qui se trouva de nouveau abandonnée à toutes sortes de désordres & d'excès.

On voit par-là combien il est difficile à un Prince d'éviter les pieges qui lui sont tendus par la conspiration

a Tristes & supercilio-sos alienæ vitæ censores, publicos pædagogos. *Senec. epist.* 123.

d'un petit nombre de perſonnes qui occupent les premiéres places auprès de lui & les premiers emplois ; qui ont intérêt à ſe ménager les uns les autres, à lui cacher une partie de ce qui devroit lui être connu ; & à s'accorder ſur divers points malgré leurs intérêts différens, leurs jalouſies, leurs haines ſecrettes, pour ſe rendre ſeuls les maîtres des affaires, pour borner à eux ſeuls la confiance du Prince, & pour le tenir comme captif dans l'étroite enceinte dont ils l'ont environné. *Claudentes principem ſenem, & agentes ante omnia ne quid ſciat.* Lamprid. in vitâ Alex.

TROISIE'ME RE'FLEXION.

Grandes qualités de Dion mêlées de quelques légers défauts.

IL EST difficile de trouver réunies dans une ſeule perſonne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans le Prince dont nous parlons. Grandeur d'ame, nobleſſe de ſentiment, générosité à répandre ſes biens, valeur héroïque dans les combats accompagnée d'un ſang froid & d'une prudence peu communes, un eſprit

vaste & capable des plus grandes vûes, une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers & dans les revers de fortune les plus inopinés, un amour de la patrie & du bien public porté presque jusqu'à l'excès; voila une partie des vertus de Dion. Il saisit les préceptes de la philosophie avec une ardeur, dont Platon témoigne avoir vû peu d'exemples : & il l'étudia, non par curiosité, ou par vanité, mais pour s'instruire de ses devoirs, & pour en faire la régle de sa conduite.

Quelque passionné qu'il fût pour la philosophie, [a] cette étude ne le détourna jamais de son devoir, & il sut contenir son ardeur dans de justes bornes. Après que Denys l'eut obligé de quitter Syracuse & la Sicile, il menoit dans son exil la vie la plus agréable qu'il soit possible d'imaginer pour un homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude; jouissant tranquillement de la conversation des philosophes, assistant à leurs disputes, y brillant d'une maniére toute particuliére par la beauté de son génie & par la solidité de son jugement, parcou-

a Retinuitque, quod est difficillimum, ex sapientia modum. *Tacit. in vit. Agric. n. 4.*

rant les villes de la docte Gréce, pour y cueillir, s'il est permis de parler ainsi, la fleur des beaux esprits, & pour y consulter les plus habiles politiques, laissant par-tout des marques de sa libéralité & de sa magnificence, également aimé & respecté de tous ceux qui le connoissoient, & recevant dans tous les lieux où il passoit, des honneurs extraordinaires, qu'on rendoit encore plus à son mérite qu'à sa naissance. C'est du milieu d'une vie si douce qu'il s'arracha pour aller secourir sa patrie qui imploroit sa protection, & pour la délivrer du joug de la tyrannie sous lequel elle gémissoit depuis lontems.

Jamais peut-être entreprise ne fut plus hardie, & n'eut en même tems un succès plus heureux. Il partit avec huit cens hommes seulement, & deux vaisseaux de charge, pour aller attaquer à main armée une puissance aussi redoutable que celle de Denys. « Qui auroit jamais cru, dit un historien, « qu'un homme avec deux vaisseaux « de charge fût venu à bout de détrô- « ner un Prince qui avoit quatre cens « navires de guerre, cent mille hom- « mes de pié, dix mille chevaux, une «

Diod. Sic. hist. lib. 16.

» aussi grande provision d'armes &
» de blé, & autant de richesses qu'il
» en faloit pour entretenir & pour
» soudoier des troupes si nombreuses ?
» qui outre cela étoit maître d'une
» des plus grandes villes de Grece;
» qui avoit des ports, des arsenaux,
» des citadelles imprenables, & qui
» étoit soutenu & fortifié par un
» grand nombre d'alliés très-puis-
» sans ? La cause des grands succès
» de Dion fut sa magnanimité & son
» courage, & l'affection de ceux à qui
» il devoit procurer la liberté.

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, &, s'il étoit permis de parler ainsi, de plus au dessus de l'humain, c'est cette grandeur d'ame & cette patience inouie avec laquelle il souffrit l'ingratitude de ses citoiens. Il avoit tout quitté pour venir à leur secours : il avoit réduit la tyrannie aux abois, & touchoit au moment où il devoit les rétablir dans une entiére liberté. Pour prix de tant de services, ils le chassent honteusement de leur ville accompagné d'une poignée de soldats étrangers dont ils n'ont pu corrompre la fidélité, ils le chargent

d'injures, & ajoutent à la perfidie les plus durs outrages. Il n'a, pour punir ces ingrats & ces rebelles, qu'à faire un mouvement : il n'a qu'à laisser agir l'indignation de ses soldats. Maître de leur ame comme de la sienne, il arrête leur impétuosité, & sans desarmer leurs mains il met un frein à leur juste colére, ne leur permettant, dans le feu même & dans l'ardeur du combat, que d'effraier & non de tuer ses ennemis, parcequ'il les regardoit toujours comme ses concitoiens & comme ses freres.

Il disoit dans une autre occasion, que les Capitaines passoient ordi- « nairement leur vie à s'exercer aux « armes, & à apprendre le métier de « la guerre : que pour lui il avoit passé « un fort lontems à Athénes dans « l'Académie, pour y apprendre à « domter la colére, l'envie, & le res- « sentiment : que la marque de la vi- « ctoire que l'on a remportée sur ses « passions, ce n'est pas d'être doux « & affable à ses amis & aux gens de « bien, mais de se montrer humain « à ceux qui nous ont fait injustice, « & d'être toujours prêt à leur par- « donner.... Il est vrai, disoit-il, que «

» selon les loix humaines, il est plus
» pardonnable & plus permis de se
» venger quand on a été maltraité,
» que de commettre le premier une
» injustice contre les autres. Mais, si
» on consulte la nature, on trouvera
» que l'une & l'autre de ces fautes
» viennent de la même source, &
» qu'il y a autant de foiblesse à se
» venger d'une injure, qu'à la faire
» le premier.

Toutes les injustices & les ingratitudes de sa patrie ne furent pas capables de rallentir son zéle. Après beaucoup d'avantures il la rétablit dans sa liberté, & en chassa les tyrans. Il n'eut pas la consolation de jouir du fruit de ses travaux. Un traître forma un complot contre lui, & l'égorgea dans sa propre maison. Sa mort replongea Syracuse dans de nouveaux malheurs.

On ne pouvoit, ce me semble, reprocher à Dion qu'un défaut ; c'est qu'il avoit quelque chose de dur & d'austére dans l'humeur, qui le rendoit moins accessible & moins sociable, & qui éloignoit un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien, & jusqu'à ses meilleurs amis. Platon l'avoit souvent averti

averti de ce défaut. Il avoit tâché même de l'en corriger en le liant particuliérement avec un philosophe qui avoit du jeu & de l'agrément dans l'esprit, & qui étoit fort propre à lui inspirer des maniéres douces & insinuantes. Il l'en fit encore depuis souvenir dans une lettre qu'il lui écrivit où il lui parle ainsi : [a] » Faites réflexion, je vous prie, qu'on trouve « que vous manquez de douceur & « d'affabilité ; & mettez-vous bien « dans l'esprit que le moien le plus « sûr de faire réussir les affaires, c'est « de se rendre agréable à ceux avec « qui l'on a à traiter. La * fierté écar- «

a Ἐνθυμοῦ δὲ καὶ ὅτι δοκεῖς τισὶν ἐνδεεστέρως τοῦ προσήκοντος θεραπευτικὸς εἶναι· μὴ οὖν λανθανέτω σε ὅτι διὰ τοῦ ἀρέσκειν τοῖς ἀνθρώποις, καὶ τὸ πράττειν ἐστίν.

* Ἡ δ' αὐθάδεια ἐρημίᾳ ξύνοικος. *Cette pensée de Platon est parfaitement belle, mais ne se fait pas sentir tout d'un coup. M. Dacier l'a traduite ainsi :* La fierté est toujours compagne de la solitude ; *ce qui n'offre aucune idée, ou plûtôt en présente une absolument contraire à la vérité. Car il n'est point vrai que la fierté se trouve toujours dans la solitude. Un homme seul, & réduit à lui-même, en est peu susceptible, & n'a point d'occasion de la faire paroître. Ce vice demande des témoins & des spectateurs. Aussi n'est-ce pas là la pensée de Platon. Il veut dire que la fierté écarte tout le monde : qu'elle éloigne de nous ceux qui nous devroient être le plus unis : qu'au lieu que l'affabilité attire du monde de tous côtés auprès des grands, & les fait comme habiter au milieu d'une foule de personnes, même inconnues & étrangeres, qui les appro-*

» te le monde, & réduit un hom-» me à la solitude. [a] Malgré les reproches qu'on lui faisoit de la gravité trop austére, & de l'inflexible sévérité avec laquelle il traitoit le peuple, il se piqua toujours de n'en rien relâcher, soit que son naturel fût entiérement éloigné des attraits de l'insinuation & de la persuasion, soit que dans le dessein qu'il avoit de corriger & de ramener les Syracusains gâtés & corrompus par les discours flateurs & complaisans des Orateurs, il crût devoir emploier des maniéres plus fermes & plus mâles.

Dion se trompoit dans le point le plus essentiel du gouvernement. A compter depuis le trône jusqu'à la derniére place de l'Etat, quiconque est chargé du soin de gouverner & de conduire les autres, doit avant tout

chent volontiers, & qui s'empressent de s'attacher à eux : au contraire la fierté fait autour d'eux un desert, met tout en fuite & les réduit à demeurer seuls comme dans une solitude, & par là les prive du secours des hommes dont ils ont besoin pour le succès de leurs affaires.

ἡ δ' αὐθάδεια, ἐρημίᾳ ξύνοικος. La fierté réduit un homme à la solitude.

[a] Ἀλλὰ φύσει τε φαίνεται πρὸς τὸ πιθανὸν δυσκεράστῳ κεχρημένος, ἐπιπλεῖον τοὺς Συρακουσίους ἄγαν ἀνειμένους καὶ διατεθρυμμένους προθυμούμενος. Plut. in vit. Dion.

étudier * l'art de manier les esprits, de les fléchir, de les tourner à son gré, de les amener à son point ; ce qui ne se fait point en voulant les maîtriser durement, en leur commandant avec hauteur, en se contentant de leur montrer la régle & le devoir avec une rigidité inflexible. Il y a, dans le bien même & dans la vertu, & dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude & une fermeté ou plûtôt une sorte de roideur, qui souvent dégénere en vice, quand elle est poussée trop loin. Je sai qu'il n'est jamais permis de courber la régle : mais il est toujours louable, & souvent nécessaire, de l'amollir & de la rendre plus maniable ; ce qui se fait sur-tout par des maniéres douces & insinuantes, en n'éxigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux sur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertissant avec bonté de celles qui sont plus considérables ; en un mot en tâchant par tous les moiens possibles de se

* *C'est ce qu'un ancien poete appelloit*, flexanima atque omnium regina rerum oratio. *Cic. lib. 1. de Divinitatê, n.* 80.

faire aimer, & de rendre la vertu & le devoir aimables.

2. TIMOLEON.

TIMOLEON, qui étoit de Corinthe, acheva à Syracuse ce que Dion y avoit commencé si heureusement; & il se signala dans cette expédition par des exploits inouis de valeur & de sagesse, qui égalérent sa gloire à celle des plus grands hommes de son tems. Après avoir obligé Denys de se retirer hors de la Sicile, il rappella tous les citoiens que la tyrannie avoit dispersés en différentes contrées : il en rassembla jusqu'à soixante mille pour repeupler la ville déserte : il leur partagea les terres : il leur donna des loix, & il établit une police avec les commissaires de Corinthe : il purgea toute la Sicile des tyrans qui l'avoient si lontems infestée, rétablit par-tout la sureté & la paix, & fournit aux villes ruinées par la guerre tous les moiens de se relever.

Après de si glorieuses actions, qui lui avoient donné un crédit sans bornes, il se déposa lui-même de son autorité, & passa le reste de sa vie

à Syracuse en simple particulier, goûtant la douce satisfaction de voir tant de villes, & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la félicité dont ils jouissoient. Mais il fut toujours respecté & consulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avoit ni traité de paix, ni établissement de loi, ni partage, de terres, ni réglement de police, qui fussent bien faits, si Timoleon ne s'en étoit mêlé, & ne les avoit finis lui-même.

Sa vieillesse fut éprouvée par une affliction bien sensible, qu'il supporta avec une patience étonnante; je veux dire par la perte de la vûe. Cet accident, loin de rien diminuer de la considération & du respect qu'on avoit pour lui, ne servit qu'à les augmenter. Les Syracusains ne se contentérent pas de lui rendre de fréquentes visites : ils lui menoient encore à la ville & à la campagne tous les étrangers qui passoient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur & leur libérateur. Quand ils avoient à délibérer dans l'assemblée publique sur quelque affaire importante, ils l'appelloient à leur secours : & lui, sur un

char à deux chevaux, il traversoit la place, se rendoit au théâtre, & monté sur ce char, il étoit introduit dans l'assemblée, avec des cris & des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avoit dit son avis, qui étoit toujours religieusement suivi, ses domestiques le ramenoient au travers du théâtre & tous les citoiens le reconduisoient jusques hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de main.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après sa mort. Rien ne manqua à la magnificence de son convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empressoit de combler le défunt, & qui n'étoient accordées ni à la coutume, ni à la bienséance, mais partoient d'une affection sincere, & de la plus vive reconnoissance. Il fut ordonné qu'à l'avenir toutes les années le jour de son trépas on célébreroit en son honneur des jeux de musique & des jeux gymniques, & qu'on feroit des courses de chevaux.

Nous n'avons encore rien vû de plus accompli que ce que l'histoire

nous apprend de Timoleon. Je ne parle pas seulement de ses exploits guerriers, & de l'heureux succès de toutes ses entreprises. Ce que j'admire le plus en lui, c'est son amour vif & désinteressé pour le bien public, ne se réservant que le plaisir de voir les autres heureux par ses services : c'est son extrême éloignement de tout esprit de domination & de hauteur, sa retraite à la campagne, sa modestie, sa modération, sa fuite des honneurs, &, ce qui est encore plus rare, son aversion pour toute flaterie, & même pour les plus justes louanges. [a] Quand on relevoit en sa présence sa sagesse, son courage, & la gloire qu'il avoit eue de chasser les tyrans, il ne répondoit autre chose, sinon qu'il se sentoit obligé de témoigner une grande reconnoissance envers les dieux, de ce qu'aiant résolu de rendre à la Sicile la paix & la liberté, ils avoient bien voulu pour cela se servir principalement de son ministére : car il étoit bien per-

a Cùm suas laudes audiret prædicari, nunquam aliud dixit, quàm se in ea re maximas diis gratias agere, atque habere, quòd, cùm Siciliam recreare constituissent, tum se potissimum ducem esse voluissent. Nihil enim rerum humanarum sine deorum numine agi putabat. *Cornel. Nep. in Timol. cap. 4.*

ſuadé que tous les événemens humains ſont conduits & réglés par les ordres ſecrets de la Providence divine.

Je ne puis finir cet article qui regarde le gouvernement de la Sicile, ſans prier le lecteur de comparer l'heureuſe & paiſible vieilleſſe de Timoleon, eſtimé, honoré, aimé généralement de tous les peuples, avec la vie miſérable que traînoit Denys le Tyran, (je parle du pere) toujours agité de troubles & de fraieurs qui ne lui laiſſoient aucun repos, & devenu l'horreur & l'éxécration du public.

Cic. lib. 8. Tuſc. Quæſt. n. 58. 62.

Pendant tout le tems de ſon regne, qui fut de trente-huit ans, il porta toujours ſous ſa robe une cuiraſſe d'airain. Il ne haranguoit ſon peuple que du haut d'une tour. N'oſant ſe fier à aucun de ſes amis ni de ſes proches, il ſe faiſoit garder par des étrangers & des eſclaves, & ſortoit le plus rarement qu'il pouvoit, la crainte l'obligeant de ſe condanner lui-même à une eſpece de priſon. Pour ne point confier ſa tête & ſa vie à la main d'un barbier, il chargea ſes filles encore très-jeunes de ce vil miniſtére: & quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciſeaux & le raſoir,

& leur apprit à lui brûler la barbe & les cheveux avec des cocquilles de noix : & enfin il se rendit lui-même ce service, n'osant plus apparemment se fie à ses propres filles. Il n'alloit jamais de nuit dans la chambre de ses femmes, sans avoir fait fouiller partout auparavant avec grand soin. Le lit étoit environné d'un fossé très-large & très-profond avec un petit pont levis, qui en ouvroit le passage. Après avoir bien fermé & bien vérouillé les portes de sa chambre, il levoit ce pont-levis, afin de pouvoir dormir en sureté. Ni son frere, ni son fils même, n'entroient dans sa chambre sans avoir changé d'habits, & sans avoir été visités par les gardes. Est-ce regner, est-ce vivre que de passer ainsi ses jours dans une défiance & une fraieur continuelles ? [a] Un roi véritablement digne de ce nom, n'a besoin de gardes que pour la bienséance, & pour l'éclat extérieur de la majesté ; [b] parce qu'il vit au milieu

Lib. 1. de Off. n. 25.

Plut. in vit. Dion.

a Princeps, suis beneficiis tutus, nihil præsidio eget : arma ornamenti causa habet. *Senec. lib. 1. de Clem. cap. 13.*

b Quod tutius imperium est, quàm illud, quod amore & caritate munitur ? Quis securior quàm rex ille, quem non metuunt, sed cui metuunt subditi ? *Synes. de regno.*

de sa famille, qu'il ne voit par-tout où il va que ses enfans, qu'il ne visite que ses amis, qu'il ne marche que dans un païs confié à ses soins & à sa bonté, & que tous ses sujets, loin de le craindre, ne craignent que pour lui.

Lib. 5. Tusc. Quæst. n. 63, 66. Quelle comparaison, dit Cicéron, dans un de ses livres des Tusculanes, entre la vie malheureuse & tremblante de Denys le tyran, & celle que menoit un Platon, un Architas, & tant d'autres philosophes qui vivoient du même tems ! Ce Prince, au milieu du faste & de la grandeur, condanné par son propre choix à une espece de cachot, exclus du commerce des honnêtes gens, passoit sa vie avec des esclaves, des scélérats, des barbares, regardant comme ennemis quiconque savoit faire cas de la liberté, ne s'occupant que de meurtres & de carnages, & passant les jours & les nuits dans une fraieur continuelle. Les autres, liés ensemble par l'estime & le goût des mêmes biens & des mêmes études, formoient entr'eux la plus douce & la plus agréable societé qu'il soit possible d'imaginer, exemts de tout soin & de toute inquiétude,

& ne connoiſſant d'autre plaiſir que celui qui vient de la contemplation de la vérité, & de l'amour de la vertu, en quoi ces philoſophes faiſoient conſiſter tout le bonheur de l'homme.

C'eſt dans leur école & dans leurs converſations que Dion avoit puiſé ces principes & ces ſentimens qu'il s'efforçoit d'inſpirer au jeune Denys, en l'exhortant à gouverner ſes ſujets avec bonté & douceur, comme un bon pere gouverne ſa famille. » Penſez, lui diſoit-il, que les liens qui « maintiennent & affermiſſent la do- « mination monarchique, & que vo- « tre pere ſe vantoit d'avoir rendu « auſſi difficiles à rompre que le dia- « mant, ne ſont ni la crainte, ni la « force, comme il l'a cru, ni le grand « nombre de galéres, ni ces milliers « de barbares qui compoſent votre « garde : mais l'affection, l'amour, « & la reconnoiſſance que font naître « dans le cœur des peuples la vertu « & la juſtice des Princes ; & que des « liens, formés par de tels ſentimens, « quoique plus doux & moins ſerrés « que ces autres ſi roides & ſi durs, « ſont pourtant plus forts pour la du- « rée & pour le maintien des Etats : «

Plut. in vit. Dion.

» Que d'ailleurs un Prince n'eſt ni
» honoré, ni eſtimé, parce qu'il eſt
» habillé magnifiquement, qu'il a
» de grands équipages & des meu-
» bles ſomptueux, qu'il entretient
» ſa maiſon dans le luxe, dans la dé-
» licateſſe, dans les delices, & dans
» tous les plaiſirs les plus recher-
» chés ; pendant que du côté de l'eſ-
» prit & de la raiſon il n'a aucun
» avantage ſur le moindre de ſes
» ſujets, & qu'uniquement occupé
» à parer & à enrichir ſes apparte-
» mens, il dédaigne de tenir le pa-
» lais de ſon ame décemment & roia-
» lement orné.



ARTICLE SECOND.

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Quelque prévenu que paroiſſe Tite Live en faveur du peuple dont il écrit l'hiſtoire, on ne peut nier que le magnifique éloge qu'il en fait dès l'entrée de ſon ouvrage n'ait de très-juſtes fondemens, & l'on doit reconnoître avec lui qu'il n'y a jamais eu de république ni plus puiſſante, ni gouvernée avec plus de juſtice, ni plus riche en grands exemples ; & qu'il n'y en a point eu non plus où l'avarice & le luxe ſoient entrés ſi tard, & où la pauvreté & la frugalité aient été en ſi grand honneur, & pendant un ſi lontems. *Ceterum*, dit Tite Live, *aut me amor negotii ſuſcepti fallit, aut nulla unquam reſpublica nec major, nec ſanctior, nec bonis exemplis ditior fuit ; nec in quam tam ſeræ avaritia luxuriaque immigraverint ; nec ubi tantus ac tandiu paupertati ac parſimoniæ honos fuerit.* Tit. Liv. in Præf.

La Providence, après avoir montré dans Nabucodonoſor, dans Cyrus, dans Alexandre, avec quelle facilité elle renverſe les plus grands

empires, & en forme de nouveaux, a pris plaisir à en établir un d'un genre tout différent, qui ne tînt rien de cette impétuosité précipitée des premiers, & de ce tumulte où le hazard paroît plus dominer que la sagesse ; qui s'étendît par mesure & par degrés ; qui fût conquérant par méthode ; qui s'affermît par la sagesse des conseils & par la patience ; dont la puissance fût le fruit de toutes les plus grandes vertus humaines ; & qui par tous ces titres méritât de devenir le modéle de tous les autres gouvernemens. Dans cette vûe elle a jetté de loin les fondemens capables de porter ce grand édifice. Elle y a préparé par une longue suite de grands hommes, & par un enchaînement d'événemens singuliers, que les payens n'ont pu s'empêcher d'admirer, & ausquels ils ont été forcés d'avouer que la Divinité présidoit. Tite Live, dès le commencement de son histoire, dit [a] que l'origine & la fondation du plus grand empire qui fût sur la terre, ne pouvoit être que l'ouvrage des destins,

[a] Debebatur, ut opinor, fatis tantæ origo urbis, maximique secundùm deorum opes imperii principium. Liv. lib. 1. n. 4.

& l'effet d'une protection particuliére des dieux. [a] Il fait déclarer par Romulus, dans le moment qu'il est admis dans le ciel, que les dieux veulent que Rome devienne la capitale de l'univers, & que nulle puissance humaine ne pourra lui résister. [b] Il raporte avec soin les prodiges qui dès la fondation de cette ville en attestoient la future grandeur, & fait remarquer dans plusieurs de ceux qui la gouvernerent d'abord comme un secret instinct & un pressentiment assuré de la puissance à laquelle elle étoit destinée. Enfin Plutarque dit en termes exprès, que pour peu d'attention que l'on fasse sur la conduite & sur les actions des Romains, on reconnoîtra clairement qu'ils ne seroient jamais parvenus à ce haut point de gloire, si les dieux n'en avoient pris soin dès le commencement, & si leur origine n'avoit eu quelque chose de miraculeux & de divin. Et dans un autre endroit, qui m'a paru bien digne

Plut. in vita Rom.

a Abi: nuncia Romanis, Cœlestes ita velle, ut mea Roma caput orbis terrarum sit.... Sciantque, & ita posteris tradant, nullas opes humanas armis Romanis resistere posse. *Ibid. n* 16.

b Inter principia condendi hujus operis, (Capitolii) movisse numen ad indicandam tanti imperii molem traditur deos. *Ibid. n.* 55.

d'attention, [a] il attribue cette rapidité incroiable de conquêtes qui étonna l'univers, non à des efforts humains de prudence & de valeur, mais à une protection spéciale des dieux, dont la faveur, comme un vent impétueux, sembloit s'être hâtée d'accroître par de promts succès, & de porter au loin la puissance Romaine.

C'est de l'histoire de ce peuple que j'entreprends de donner ici quelque idée. J'en raporterai pour cela quelques morceaux détachés, comme j'ai fait en traitant de l'histoire grecque; & je choisirai ceux qui font mieux connoître le caractére & l'esprit du peuple Romain, & qui présentent de plus grandes vertus, & de plus beaux modéles. J'y joindrai aussi quelques réflexions, pour apprendre aux jeunes gens à tirer de leurs lectures tout le fruit qu'on en doit tirer.

Le premier morceau de cette histoire traitera de la fondation de l'em-

a H' εὔροια τῶν πραγμάτων καὶ τὸ ῥόθιον τῆς εἰς τοσαύτην δύναμιν καὶ αὔξησιν ὁρμῆς, οὐ χερσὶν ἀνθρώπων οὐδ' ὁρμαῖς προχωροῦσαν ἡγεμονίαν, θείᾳ δὲ πομπῇ καὶ πνεύματι τύχης ἐπιταχυμένης ἐπιδείκνυται τοῖς ὀρθῶς λογιζομένοις. *Plut. de fort. Rom.*

piré Romain par Romulus & Numa : le second de l'expulsion des rois, & de l'établissement de la liberté : le troisiéme aura beaucoup plus d'étendue, quoiqu'il ne renferme que l'espace d'environ 50 ans, depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la défaite de Persée roi de Macedoine, qui est le tems des plus grands événemens de l'histoire Romaine. Enfin, le quatriéme & dernier morceau aura pour matiére le changement de la République Romaine en Monarchie, prévû & marqué par l'historien Polybe.

PREMIER MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Fondation de l'Empire Romain par Romulus & Numa.

On trouve réunis dans Romulus & dans Numa tous les principes & les fondemens de la puissance de Rome, les causes de son agrandissement & de sa durée, les maximes de sa politique, les régles de son gouvernement, le génie particulier de son peuple, & l'esprit dont il a été animé dans toute sa conduite & dans toutes

ses différentes situations pendant plus de douze siecles. C'est dans ces deux régnes que le peuple Romain a puisé les caractéres propres & singuliers qu'il a portés depuis avec tant d'éclat & de succès : & l'impression en a été si intime & si profonde, qu'elle a duré sans altération ; non-seulement du tems des Rois & de la République, mais sous les Empereurs, & jusqu'à la décadence de l'Empire.

I. Caractere des Romains.

La valeur.

Un des caractéres dominans du peuple Romain, a été d'être belliqueux, entreprenant, conquérant ; de se consacrer tout entier à la profession des armes, & de préférer à tout la gloire qui revient des exploits guerriers. Romulus, son fondateur, semble lui avoir inspiré ce caractére. Ce Prince, endurci dès son enfance par les pénibles exercices de la chasse, & accoutumé à combattre contre les voleurs ; obligé ensuite de défendre les franchises de l'asyle qu'il avoit ouvert ; n'aiant pour sujets de son nouveau roiaume qu'un assemblage

de gens hardis, déterminés, féroces, qui n'espéroient de sûreté pour leurs personnes que par la force, & qui ne possédant rien ne pouvoient trouver de subsistance qu'à la pointe de l'épée : ce Prince, dis-je, s'accoutuma à avoir toujours les armes à la main, & il passa son regne à faire successivement la guerre aux Sabins, aux Fidénates, aux Veïens, & à tous les peuples voisins.

Il mit fort en honneur la bravoure militaire par les fréquentes victoires qu'il remporta, & par ses exploits personnels. Et l'éclat avec lequel on le vit entrer deux fois dans Rome, portant un trophée à la tête de ses troupes victorieuses au milieu d'une foule de captifs, & parmi les acclamations de tout le peuple, donna lieu aux triomphes qui furent en usage dans la suite, & qui étoient en même tems l'éguillon le plus puissant de l'ambition des Généraux, & le dernier comble de la grandeur à laquelle ils pouvoient aspirer. Romulus ne fut pas moins attentif à animer le courage des simples soldats par les récompenses & les différens honneurs militaires, & par l'amorce des

terres conquises qu'il leur partageoit.

II. Caractere des Romains.

Mesures sages pour étendre l'Empire.

Un autre grand caractére des Romains consiste dans les sages mesures qu'ils ont toujours prises pour étendre & agrandir leur empire, & dont Romulus leur a donné l'exemple. Ce Prince, persuadé qu'un Etat n'est puissant qu'à proportion de la multitude des sujets qui le composent, emploia deux moiens pour augmenter le nombre des siens.

Le premier fut l'usage modéré & prudent qu'il fit de ses victoires & de ses conquêtes. Au lieu de traiter les vaincus en ennemis, selon la coutume des autres conquérans, en les exterminant, en les dépouillant, en les réduisant en servitude, ou en les forçant par la dureté du joug qu'on leur impose de haïr le nouveau gouvernement, il les regarda tous comme ses sujets naturels, les fit habiter avec lui dans Rome, leur communiqua tous les privileges des anciens citoiens, adopta leurs fêtes & leurs sacrifices, leur ouvrit indifféremment

l'entrée à tous les emplois civils & militaires ; & en les intéressant par tous ces avantages au bien de l'Etat, il les y attacha par des liens si puissans & si volontaires, qu'ils ne furent jamais tentés de les rompre.

Les Romains portant au fond du cœur un pressentiment secret de la grandeur à laquelle ils étoient destinés, furent en tout tems fidéles à suivre cette maxime d'une politique si profonde & si salutaire. On sait que c'étoit ordinairement le Général même qui avoit fait la conquête d'une ville ou d'une province, qui en devenoit le protecteur, qui plaidoit leur cause dans le Sénat, qui défendoit leurs droits & leurs intérêts, & qui, oubliant sa qualité de vainqueur, ne se souvenoit que de celle de patron & de pere, pour les traiter tous comme ses cliens & ses enfans.

Le second moien que Romulus emploia, fut de ne pas dédaigner des bergers, des esclaves, des gens sans biens & sans naissance, pour augmenter le nombre de ses sujets & de ses citoiens. a Il savoit que les commen-

a Urbes quoque, ut cetera, ex infimo nasci : deinde, quas sua virtus ac dii juvent, magnas

cemens des villes & des Etats, aussi-bien que de toutes les autres choses humaines, étoient foibles & obscurs, & que c'est ce qui avoit donné lieu aux fondateurs des villes de feindre que leurs premiers habitans étoient nés & sortis de la terre. Il reçut donc dans son asyle tous les fugitifs que l'amour de la liberté, & les poursuites pour dettes ou pour d'autres raisons, obligeoient de chercher une retraite. Ce premier bienfait, joint à la fête des Saturnales que Numa introduisit depuis, & où les maîtres admettoient leurs esclaves aux mêmes festins, & vivoient avec eux dans une parfaite égalité, inspira aux Romains plus de douceur & de bonté pour leurs esclaves que n'en a eu aucun peuple policé. Chaque citoien avoit le pouvoir, en donnant la liberté à ses esclaves, de les rendre citoiens Romains comme lui, de leur en accorder le rang & tous les droits, & de les unir à l'Etat d'une maniére si étroite & si honorable,

sibi opes magnumque nomen facere.... Adjiciendæ multitudinis causa, vetere consilio condentium urbes, qui obscuram atque humilem conciendo ad se multitudinem, natam è terra sibi prolem ementiebantur; asylum aperit. *Liv. lib. 1. n. 8. & 9.*

qu'on n'a point vû d'affranchi qui n'ait préféré cette nouvelle patrie à ſon pays natal & à ſa famille.

C'eſt par ces deux moiens que Rome ſe renouvelloit ſans ceſſe, & ſe fortifioit. C'eſt par là qu'elle réparoit ſes pertes, qu'elle remplaçoit les anciennes familles qui s'éteignoient par les accidens de la guerre ; qu'elle trouvoit dans ſon ſein des recrues toujours prêtes à remplir les légions, & des ſujets capables d'occuper tous les emplois de la paix & de la guerre; & que ſe ſentant ſurchargée par une multiplication trop féconde, elle étoit en état d'envoier au loin de nombreux eſſains, & d'établir ſur ſes frontiéres de puiſſantes colonies, qui ſervoient de rempars contre les ennemis, & faiſoient la ſûreté des nouvelles conquétes.

En s'incorporant ſans ceſſe des étrangers, & les transformant en citoiens & en membres, elle leur communiquoit ſes mœurs, ſes maximes, ſon eſprit, la nobleſſe de ſes ſentimens, ſon zéle pour le bien public; & en les aſſociant à ſa puiſſance, à ſes avantages, & à ſa gloire, elle formoit un Etat toujours floriſſant,

que le dehors & le dedans contribuoient également à fortifier & à agrandir.

Plut. in vit. Peric. Les Romains évitérent en tout tems la faute capitale que fit Périclès, quoique d'ailleurs un des plus grands politiques qu'ait eu la Grece, en déclarant qu'on ne tiendroit pour Athéniens naturels & véritables que ceux qui seroient nés de pere & de mere Athéniens. Par ce seul décret, qui excluoit plus du quart de ses citoiens, il affoiblit extrêmement sa République. Il la mit hors d'état de faire des conquêtes, ou de les conserver ; & forcé de se contenter d'avoir les villes conquises pour alliées ou pour tributaires, au lieu de les unir à soi comme membres du corps de l'Etat, & comme parties de sa République, selon les principes des Romains, il les vit bien-tôt secouer le nouveau joug, & se mettre en liberté.

C'est avec raison que [a] Denys d'Halicarnasse regarde la coutume introduite par Romulus d'incorporer dans l'Etat les villes & les nations

[a] Κράτιστον ἁπάντων πολιτευμάτων ὑπῆρχον, ὃ καὶ τῆς βεβαίου Ῥωμαίοις ἐλευθερίας ἦρχε, καὶ τῶν ἐπὶ τὴν ἡγεμονίαν ἀναγόντων οὐκ ἐλαχίστην μοῖραν παρέσχε. *Dionys. Halic. Antiq. Rom. lib. 2.*

vaincues,

vaincues, comme la plus excellente maxime de politique, & qui a le plus contribué à l'établissement & à l'affermissement de la grandeur Romaine. Il remarque que ce fut le mépris ou l'ignorance de cette maxime qui ruina la puissance des Grecs, qui mit Sparte hors d'état de se relever après la bataille de Leuctres, & qui à la bataille de Chéronée fit perdre pour toujours aux Thébains & aux Athéniens l'empire de la Gréce : au lieu qu'on a vu la république Romaine survivre aux plus sanglantes défaites, & mettre sur pié de nouvelles armées encore plus nombreuses que celles qu'elle venoit de perdre.

L'Empereur Claude, dans un excellent discours qu'il fit au Sénat pour justifier le privilége de citoien Romain qu'il avoit accordé aux peuples de la Gaule, remarqua judicieusement que [a] ce qui avoit perdu les républiques de Lacédémone & d'Athénes, étoit l'extrême différence qu'elles avoient mise entre les ci-

a Quid aliud exitio Lacedæmoniis & Atheniensibus fuit, quanquam armis pollerent, nisi quòd victos pro alienigenis arcebant? At conditor noster Rómulus tantum sapientia valuit, ut plerosque populos eodem die hostes, dein cives habuerit. *Tacit. Annal. lib.* 11. *cap.* 24.

toiens & les peuples conquis : traitant toujours ces derniers comme étrangers, les tenant séparés de tout, & ne les intéressant ainsi jamais au bien public ; au lieu que le fondateur de Rome, par une politique infiniment mieux entendue, avoit incorporé dans le nombre des citoiens les peuples qu'il avoit vaincus ; & que dans le jour même où il les avoit combattus comme ennemis, il les avoit reçus comme membres de l'Etat, admis à tous les priviléges des sujets naturels, & engagés par leur propre interêt à défendre la même ville qu'ils avoient attaquée.

Ce fut principalement par ce moien, comme on l'a déja remarqué, que le plus étendu de tous les empires fit un corps dont toutes les parties étoient liées, beaucoup plus par l'affection que par la crainte. Les Romains avoient des colonies dans tous les pays ; & les peuples de toutes les provinces étoient admis au gouvernement de l'Etat, sans qu'il y eût presque de différence entre eux & les vainqueurs. Les [a] Gaules étoient pleines

[a] Cetera in communi sita sunt : (*disoit Céréalis Général de l'armée Romaine à ceux de Treves*

de familles consulaires. Les charges civiles & militaires étoient également remplies ou par les Romains, ou par des hommes du pays. Saint Augustin remarque en quelque endroit qu'on distinguoit peu à Carthage si elle étoit libre ou vaincue, tout étant commun entre ses citoiens & ceux de Rome, & le gouvernement étant égal pour l'une & pour l'autre.

Ce principe de politique à l'égard des peuples vaincus, observé exactement à Rome dans tous les tems, est bien digne d'attention, & peut être d'un grand usage. Les voies dures & hautes ne sont propres qu'à entretenir une division dangereuse, qui éclate à la premiére occasion. Le bon traitement au contraire fait aimer le vainqueur, attache au nouveau gouvernement, efface les anciennes impressions, & comme les peuples conquis servent ordinairement de frontiére, leur fidélité devient une barriére plus ferme & plus sûre que tous les remparts.

& de Langres.) Ipsi plerumque legionibus nostris præsidetis: ipsi has aliasque provincias regitis. Nihil separatum, clausum-ve.... Proinde pacem & urbem, quam victi victoresque eodem jure obtinemus, amate, colite. *Tacit. Hist. lib.* 4. *cap.* 74.

III. Caractere des Romains.

Sageſſe des délibérations dans le Sénat.

Le troiſiéme caractére eſt la ſageſſe du Sénat, qui commença ſous Romulus à prendre une forme arrêtée & fixe. Le Sénat [a] étoit le Conſeil public de la nation toujours ſubſiſtant; composé, non de membres arbitraires, mais de perſonnes tirées des plus conſidérables familles. Les Sénateurs intereſſés par leurs fortunes & par leurs dignités au ſuccès du gouvernement, capables par la maturité de l'âge & par une longue expérience de gouverner ſagement, tenoient le milieu & la balance entre l'autorité ſouveraine du Prince & la foibleſſe du peuple, & fourniſſoient une foule de Magiſtrats, formés au bien & préparés

a Majores noſtri, cùm regum poteſtatem non tuliſſent, ita magiſtratus annuos creaverunt, ut conſilium Senatus reipublicæ præponerent ſempiternum: deligerentur autem in id conſilium ab univerſo populo, aditusque in illum ſummum ordinem omnium civium induſtriæ ac virtuti pateret. Senatum reip cuſtodem, præſidem, propugnatorem collocaverunt. Hujus ordinis auctoritate uti magiſtratus, & quaſi miniſtros graviſſimi conſilii eſſe voluerunt: Senatum autem ipſum proximorum ordinum ſplendore confirmari, plebis libertatem & commoda tueri atque augere voluerunt. *Cic. Orat. pro Sext. n* 137.

aux plus grands emplois par une excellente éducation, remplis de lumiéres & de sentimens supérieurs à ceux du vulgaire. On les appelloit *Peres, Patres*, afin que d'un côté ce nom les fît souvenir qu'ils étoient en place, & tenoient un rang distingué, pour devenir les protecteurs du peuple, dont ils devoient procurer les avantages avec une vigilance, un desintéressement, un zéle de peres; & que d'un autre côté le peuple fût averti du respect & de l'affection qu'il étoit obligé de leur témoigner, & de la confiance avec laquelle il devoit faire usage de leur conseil, de leur crédit, & de leur protection.

Ce Sénat fut dans tous les siecles suivans le plus ferme appui, la principale force, la plus grande ressource de l'Etat, même sous les Empereurs. On sait la célébre parole de Cineas, que Pyrrhus avoit député vers les Romains. Quand il fut de retour, [a] il dit à son maître que le Sénat de Rome lui avoit paru une assemblée de Rois, tant il y avoit reconnu de grandeur

a Quem qui ex regibus constare dixit, unus veram speciem Romani senatus cepit. *Liv. lib. 9. n. 17.*

& de majesté. Ce [a] n'est point dans les édifices, (dit l'Empereur Othon à l'occasion d'une émeute où il craignoit pour le Sénat) ni dans la magnificence extérieure que consiste la gloire & la durée de l'Empire. Tout ce qui n'est que matériel est peu de chose : il peut se détruire & se rétablir, sans que l'essentiel souffre aucun changement. Mais c'est attaquer le fond de l'Etat & le Prince même, que de donner atteinte à l'autorité du Sénat.

J'aurai lieu de parler encore ailleurs du Sénat, lorsque j'examinerai plus en détail la forme du gouvernement établi dans la république Romaine.

IV. Caractere.

Union étroite de toutes les parties de l'Etat.

Le peuple Romain n'étoit d'abord qu'une multitude confuse, formée par l'assemblage tumultueux & fortuit

a Quid? Vos pulcherrimam hanc urbem domibus & tectis, & congestu lapidum stare creditis? Muta ista & inanima intercidere ac reparari promiscua sunt : æternitas rerum, & pax gentium, & mea cum vestrâ salus, incolumitate senatus firmatur. *Tacit. Hist. lib.* 1. *cap.* 84.

de plusieurs peuples, opposés de caractéres & d'intérêts, différens d'inclinations & de professions, pleins de jalousies & d'animosités. Pour faire cesser cette diversité si nuisible à l'affermissement solide de l'Etat, Romulus commença par distribuer tous les citoiens en tribus & en légions : & ensuite Numa, allant encore plus loin au devant du mal, rassembla tous ceux d'un même art & d'un même métier, & les réunit dans une même confrairie, en leur assignant des jours de fêtes & des cérémonies propres, pour leur faire oublier par ces nouveaux liens de religion & de plaisir la diversité de leur ancienne origine. *Plut. in vit. Num.*

Mais ce qui contribua le plus à établir une parfaite concorde dans ce peuple naissant, fut le droit de patronage établi par Romulus; parce qu'en unissant par des liens très-étroits & très-sacrés les Patriciens avec les Plébéiens, les riches avec les pauvres, il sembloit ne faire du peuple entier qu'une seule famille. On appelloit les premiers Patrons ou Protecteurs, & les autres Cliens. Les Patrons étoient engagés par leur nom même à pro- *Dionys. Halicarn. Antiq. Rom. lib. 2.*

téger en toute occasion leurs Cliens, comme un pere soutient ses enfans; à les aider de leur conseil, de leur crédit, de leurs soins; à conduire & poursuivre leurs procès, s'ils en avoient; en un mot, à leur rendre toutes sortes de bons offices. Les Cliens de leur côté rendoient toutes sortes d'honneurs à leurs Patrons, les respectoient comme de seconds peres, contribuoient de leurs biens à marier leurs filles si elles étoient pauvres, à racheter leurs enfans s'ils avoient été pris par l'ennemi, à les faire subsister eux-mêmes s'ils tomboient dans quelque disgrace. On a déja remarqué que dans les tems postérieurs ce n'étoit pas seulement des particuliers, mais des villes & des provinces entiéres, que l'on mettoit sous la protection des Grands de Rome.

Cette union des citoiens, comme l'observe Denys d'Halicarnasse, formée ainsi dès le commencement & cimentée avec soin par Romulus, s'affermit de telle sorte dans la suite, que pendant l'espace de plus de six cens ans, quoique la République fût continuellement agitée par les divi-

sions intestines qui exercérent si lontems le peuple & le senat, jamais on n'en vint jusqu'à prendre les armes & à répandre le sang ; [a] mais les disputes, quelque échaufées & violentes qu'elles fussent, se pacifioient toujours à l'amiable sur les remontrances qui se faisoient de part & d'autre, chacun cédant mutuellement de son côté, & relâchant quelque chose de ses droits ou de ses prétentions.

V. CARACTERE.

Amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail, de l'agriculture.

Un des premiers soins de Numa, quand on l'eut choisi pour Roi, fut d'inspirer à ses nouveaux sujets l'amour du travail, de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, dont le goût & l'estime ont duré si lontems parmi les Romains. La maniére dont il étoit monté sur le trône lui donnoit droit de recommander fortement toutes ces vertus à ses citoiens.

Numa étoit né & faisoit sa rési- *Plut. in vit. Numa.*

[a] Πείθοντες καὶ διδάσκοντες ἀλλήλους, καὶ τὰ μὲν εἴκοντες, τὰ δὲ παρ' ἑκόντων λαμβάνοντες, πολιτικὰς ἐποιοῦντο τὰς τῶν ἐγκλημάτων διαλύσεις. *Dionys. Halic. lib. 2.*

dence ordinaire à Cures, principale ville des Sabins, d'où les Romains, unis avec cette nation, s'appellerent *Quirites*. Porté naturellement à la vertu, il avoit encore cultivé son esprit par l'étude de toutes les sciences dont son siécle étoit capable, & surtout de la philosophie. Il en mit les régles en pratique dans toute sa conduite. La campagne & la solitude faisoient ses délices. Il s'y occupoit à cultiver la terre, & à étudier dans les ouvrages de la nature les merveilles de la puissance divine.

Il jouissoit d'un si doux repos, lorsque les ambassadeurs des Romains vinrent lui annoncer que les deux partis qui divisoient Rome, s'étoient enfin réunis à le choisir pour leur Roi. Cette nouvelle le troubla, mais ne le déconcerta pas. Il leur représenta combien il étoit dangereux à un homme qui étoit heureux & content dans la vie qu'il menoit, de passer brusquement à un genre de vie tout opposé. » J'ai été nourri & élevé, leur dit-il, » dans la discipline dure & au-» stere des Sabins, & hors le tems » que je donne à étudier & à connoî-» tre la divinité, je ne m'occupe qu'à

cultiver la terre, & à nourrir des « troupeaux. Si l'on croit voir en moi « quelque chose d'estimable, ce sont « toutes qualités qui doivent m'éloi- « gner du trône : l'amour du repos, « une vie retirée & appliquée à l'é- « tude, une extrême aversion de la « guerre, & une grande passion pour « la paix. Me siéroit-il bien, entrant « dans une ville qui ne retentit que « du bruit des armes, & qui ne respire « que les combats, de vouloir ensei- « gner & inspirer le respect des dieux, « l'amour de la justice, la haine des « violences & de la guerre à un peu- « ple, qui semble desirer beaucoup « plus un Capitaine qu'un Roi ? «

Le refus de Numa ne servit qu'à redoubler les instances des Romains. Ils le priérent & le conjurérent de ne pas les rejetter dans une nouvelle sédition, qui aboutiroit à une guerre civile, puisqu'il n'y avoit que lui seul qui fût au gré des deux partis.

Quand ces ambassadeurs se furent retirés, son pere & Martius son parent n'oublierent rien pour le porter à accepter le sceptre. « Si vous n'ê- « tes sensible, lui disoient-ils, ni au « plaisir d'amasser de grands biens «

» parce que vous vous contentez de
» peu ; ni à l'ambition de comman-
» der, parce que vous jouiſſez d'une
» gloire plus grande & plus réelle,
» qui eſt celle de la vertu : conſidérez
» que bien régner, c'eſt rendre à
» Dieu l'hommage & le culte qui lui
» eſt le plus agréable. C'eſt Dieu qui
» vous appelle, ne voulant pas laiſſer
» inutile & oiſif le grand fonds de
» juſtice qu'il a mis en vous. Ne vous
» dérobez donc point à la roiauté,
» puiſque c'eſt à un homme ſage le
» plus vaſte champ du monde pour
» faire de belles & de grandes actions.
» C'eſt là qu'on peut ſervir magni-
» fiquement les dieux, & adoucir in-
» ſenſiblement l'eſprit des hommes ;
» & les plier ſous le joug de la reli-
» gion : car les ſujets ſe conforment
» toujours aux mœurs de leurs prin-
» ces. Les Romains ont aimé Tatius,
» quoiqu'il fût étranger : & ils ont
» conſacré par des honneurs divins
» la mémoire de Romulus, qu'ils
» adorent. Que ſait-on ſi ce peuple
» victorieux n'eſt pas las de guerres,
» & ſi, plein de triomphes & de dé-
» pouilles, il ne deſire pas un chef
» plein de douceur & de juſtice, qui

le gouverne en paix sous de bonnes «
loix & sous une bonne police ? Mais «
quand il continueroit d'aimer la «
guerre avec la même fureur, ne «
vaut-il pas mieux tourner ailleurs «
cette fougue, en prenant en main «
ses rênes, & unir par des nœuds «
d'amitié & de bienveillance votre «
patrie & toute la nation des Sabins «
avec une ville si puissante & si flo- «
rissante ? «

Numa ne put résister à de si fortes & de si sages remontrances, & il se mit en marche. Le sénat & le peuple, pressés d'un merveilleux désir de le voir, sortirent de Rome, & allérent au devant de lui. L'idée qu'ils avoient conçue depuis lontems de sa probité s'étoit beaucoup accrue par ce que les ambassadeurs leur avoient raporté de sa modération. Ils comprenoient qu'il faloit qu'il y eût un grand fonds de sagesse dans un homme capable de refuser la roiauté, & qui regardoit avec indifférence, & même avec mépris, ce que le reste des hommes considére comme le comble de la grandeur & de la félicité humaine. *Dionys. Halic. lib. 2.*

Numa conserva sur le trône les

vertus qu'il y avoit portées. Autant que les bienséances de son rang le pouvoient permettre, il vécut avec la simplicité & la modestie qu'il avoit choisies dès le tems de sa vie privée. On voit en lui un modéle parfait de la roiauté. Il tempére la majesté du Prince par la modération du philosophe, ou plutôt il la releve par un nouvel éclat, & la rend plus aimable & plus assurée. Content de s'attirer le respect par ses qualités vraiment roiales, il bannit le vain appareil de sa grandeur, qui n'impose qu'aux sens, & dont sa vertu n'avoit pas besoin. Il est sans faste, sans luxe, sans gardes. Dès le premier jour de son régne il casse la cohorte que Romulus tenoit toujours auprès de sa personne, [a] en déclarant qu'il ne vouloit ni se defier de ceux qui se fioient à lui, ni commander à des hommes qui se défieroient de lui.

Il partage entre les pauvres citoiens les terres conquises, afin de les éloigner de l'injustice par les fruits légitimes de leur travail, & afin de les porter à l'amour de la paix par les

[a] Ὅτι γὰρ ἀπιστεῖν πιστεύουσιν, ἢ βασιλεύειν ἀπιστοῦσιν ἠξίου. *Plut.*

soins de l'agriculture qui en a besoin. Il arréte & il charme leur ardeur trop bouillante pour la guerre par les douceurs d'une vie tranquille & utilement occupée. Pour les attacher à la culture des terres d'une maniére plus intéressante & plus fixe, il les distribue par bourgades, leur donne des inspecteurs & des surveillans, visite souvent lui-même les travaux de la campagne, juge des maîtres par l'ouvrage, éleve aux emplois ceux qu'il reconnoît laborieux, appliqués, industrieux; réprimande les négligens & les paresseux. Et par ces différens moiens, soutenus de son exemple, & appuiés par la persuasion, il met l'agriculture si fort en honneur, que [a] dans les siécles suivans les Gé-

[a] Pluribus monumentis Scriptorum admoneor, apud antiquos nostros fuisse gloriæ curam rusticationis: ex qua Quintius Cincinnatus obsessi Consulis & exercitûs liberator, ab aratro vocatus ad dictaturam venerit; ac rursus, fascibus depositis, quos festinantiùs victor reddiderat quàm sumpserat imperator, ad eosdem juvencos & quatuor jugerum avitum herediolum redierit. Itemque C. Fabricius & Curius Dentatus, alter Pyrrho finibus Italiæ pulso, domitis alter Sabinis, accepta quæ viritim dividebantur captivi agri septem jugera non minus industriè coluerit, quàm fortiter armis quæsierat. Et ne singulos intempestivé nunc persequar, cùm tot alios Romani generis intuear memorabiles duces hoc semper duplici studio floruisse, vel defendendi vel colendi patrios quæsitosque fines. *Columella de re rust. lib. 1.*

neraux d'armée & les premiers Magiſtrats, bien-loin de regarder comme au-deſſous d'eux les occupations ruſtiques, faiſoient gloire de cultiver leurs champs de ces mêmes mains victorieuſes & triomphantes qui avoient domté l'ennemi ; & le peuple Romain ne rougiſſoit pas de donner le commandement de ſes armées & de confier le ſalut de l'Etat à ces illuſtres laboureurs qu'il alloit prendre à la charue, & leur faiſoit quitter le ſoin de leurs terres pour prendre celui de l'Empire.

[a] Scipion l'Africain, après avoir vaincu Annibal, béchoit lui-même la terre, ſelon l'uſage des anciens, plantoit & greffoit ſes arbres, & s'occupoit de travaux ruſtiques. Perſonne n'ignore combien Caton l'ancien, ſurnommé le Cenſeur, s'étoit appliqué à l'agriculture, dont il nous a même laiſſé des préceptes. Cicéron, [b] dans ſon beau plaidoier pour Roſ-

a In hoc angulo ille Carthaginis horror Scipio, abluebat corpus laboribus ruſticis feſſum : exercebat enim opere ſe, terramque (ut mos fuit priſcis) ipſe ſubigebat. *Senec. Epiſt.* 86.

b Næ tu, Eruci, accuſator eſſes ridiculus, ſi illis temporibus natus eſſes, cùm ab aratro arceſſebantur qui conſules fierent. Etenim, qui præeſſe agro colendo flagitium putes, profectò il-

cius d'Amerie, entre dans une juste indignation contre l'accusateur de sa partie, qui aiant dégéneré de l'ancien goût, décrioit le séjour de Roscius à la campagne, & vouloit qu'on le prît comme une preuve de la haine de son pere contre lui; & qui par le même principe auroit dû regarder comme un homme dégradé & deshonoré un Atilius, que les députés du peuple Romain trouvérent dans son champ occupé actuellement à semer ses terres. « Nos ancêtres, dit-il, pen- « soient bien autrement. Et c'est par « une telle conduite que de foible & « de médiocre qu'étoit notre Répu- « blique, ils l'ont rendu si puissante « & si florissante. Ils cultivoient leurs « propres terres avec soin, & ne de- « siroient point celles d'autrui par le « sentiment d'une basse & insatiable «

lum Atilium, quem sua manu spargentem semen, qui missi erant, convenerunt, hominem turpissimum atque inhonestissimum judicares. At hercule majores nostri longè aliter & de illo & de ceteris talibus viris existimabant. Itaque ex minima tenuissimaque republica maximam & florentissimam nobis reliquerunt. Suos enim agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant: quibus rebus & agris, & urbibus, & nationibus rempublicam, atque hoc imperium, & populi R. nomen auxerunt. *Orat. pro S. Rosc. Amer. n. 50.*

» avarice ; & par là ils ont enrichi la
» république & grossi l'empire Ro-
» main de tant de terres, de villes, &
» de nations.

Mais cet amour du travail & de la vie champêtre n'a pas seulement contribué aux conquêtes & à l'agrandissement de l'empire Romain : il a servi aussi à y conserver pendant tant de siécles cette noblesse de sentimens, cette générosité, ce désintéressement, qui ont encore plus illustré le nom Romain que toutes les plus fameuses victoires. Car, il faut l'avouer, [a] cette vie innocente de la campagne a une liaison bien étroite avec la sagesse dont elle est comme la sœur ; [b] & l'on peut avec raison la regarder comme une excellente école de simplicité, de frugalité, de justice, & de toutes les vertus morales.

Numa, élevé dans cette école, inspira le même goût & les mêmes sentimens, non-seulement à ses propres sujets, mais aux villes voisines, comme l'observe Plutarque dans la ma-

a Res rustica, sine dubitatione, proxima & quasi consanguinea sapientiæ est. *Colum. de re rust. lib.* 1.

b Vita rustica parsimoniæ, diligentiæ, justitiæ magistra est. *Orat. pro Rosc. Amer. n.* 75.

gnifique description qu'il nous a laissée de son régne. Car le peuple Romain n'étoit pas le seul qui fût adouci & calmé par la justice & l'humeur pacifique de ce bon Roi, mais aussi les villes des environs, dans lesquelles, comme si un doux zéphyre eût soufflé du côté de Rome, on aperçut un admirable changement de mœurs, & l'on vit succéder à la fureur de la guerre un ardent désir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ses enfans, & de servir les dieux en repos. Dans tout le pays ce n'étoient que fêtes, que jeux, sacrifices, festins, & réjouissances de gens qui se visitoient, & qui alloient les uns chez les autres, sans aucune crainte, comme si la sagesse de Numa eût été une riche source d'où la vertu & la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, & répandu dans leur cœur la même tranquillité qui régnoit dans le sien.

En effet pendant le régne de Numa on ne vit ni guerre, ni esprit de révolte ; & l'ambition de régner ne porta personne à conspirer contre lui. Mais, soit que le respect pour son éminente vertu, ou la crainte de la

divinité qui le protégeoit si visiblement, eût desarmé le crime ; soit que le ciel par une faveur singuliere prît plaisir à préserver cet heureux regne de tout attentat qui pût en souiller la gloire, ou en troubler la joie ; il a servi de preuve & d'exemple à cette grande vérité ; que [a] Platon osa prononcer lontems depuis, lorsqu'en parlant du gouvernement, il dit : *Les villes & les hommes ne seront délivrés de leurs maux, que lorsque, par une protection particuliere des dieux, la souveraine puissance & la philosophie se trouvant réunies dans un même homme, rendront la vertu victorieuse du vice.* Car le sage n'est pas seulement heureux, mais il rend encore heureux tous ceux qui écoutent les paroles qui sortent de sa bouche. Il n'a presque jamais besoin d'en venir à la force & aux menaces pour réduire ses sujets, qui voiant éclater la vertu dans un modéle aussi illustre & aussi exposé aux yeux qu'est

Lib. 5. de Rep.

a Atque ille quidem princeps ingenii & doctrinæ Plato, tum denique fore beatas respublicas putavit, si, aut docti & sapientes homines eas regere cœpissent ; aut, qui regerent, omne suum studium in doctrina ac sapientia collocassent. Hanc conjunctionem videlicet potestatis & sapientiæ saluti censuit civitatibus esse posse. *Cic. Epist.* 1. *ad Quint. frat. lib.* 1.

la vie de leur Prince, ſe portent naturellement à l'imiter, & à mener comme lui une vie irrépréhenſible & heureuſe, ce qui eſt le fruit le plus doux d'un ſage gouvernement: comme d'un autre côté la plus ſolide gloire d'un Prince eſt de pouvoir inſpirer à ſes ſujets une ſi noble inclination, & de les conduire à une vie ſi parfaite; ce que perſonne n'a ſu ſi bien faire que Numa.

J'ai cru devoir expoſer avec quelque étendue les raiſons de Numa pour refuſer la couronne, les motifs qui le déterminérent à l'accepter, les excellentes régles qu'il ſuivit dans ſon gouvernement, & la belle deſcription que fait Plutarque des merveilleux effets que produiſit ſon régne, fondé ſur la juſtice & ſur l'amour de la paix. Ce caractére eſt grand, & preſque unique dans l'hiſtoire: & il me ſemble que le devoir d'un maître eſt de bien faire ſentir à ſes diſciples des endroits ſi pleins de beaux ſentimens, & ſi propres à former en même tems & l'eſprit & le cœur.

VI. Caractere,

Sageſſe des Loix.

Numa comprit dès le commencement de ſon régne que la juſtice, qui eſt la baſe des empires & de toute ſociété, étoit encore plus néceſſaire à un peuple elevé dans l'exercice des armes, accoutumé à ſubſiſter par la violence, & à vivre ſans diſcipline & ſans police. Pour adoucir la férocité de ces eſprits, & pour réduire à l'uniformité tant de caractéres différens, il établit des loix ſages, & les rendit aimables par ſa modération & ſa douceur, par l'exemple des plus grandes vertus, par un amour invariable pour l'équité envers les étrangers auſſi-bien qu'à l'égard des citoiens. Par cette conduite il inſpira à ſes ſujets un ſi grand reſpect pour la juſtice, qu'il changea toute la face de la ville. Et le zéle pour obſerver des loix ſi utiles & ſi ſaintes, & pour en perpétuer l'eſprit, fut ſi grand, que l'on vit toujours à Rome juſques ſous les derniers Empereurs une tradition ſuivie de juriſprudence, une eſpece d'école de ſages Légiſlateurs

& de célébres Juriſconſultes, qui formant leurs déciſions ſur les plus pures lumiéres de la raiſon, & ſur les plus ſûres maximes de l'équité naturelle, compoſerent ce corps de droit & de juriſprudence, qui eſt devenu l'admiration de tout l'univers, & que toutes les nations policées ont adopté, ou du moins imité, en y puiſant les loix les plus ſalutaires.

VII. CARACTERE.

La Religion.

Le ſeptiéme caractére eſt un grand reſpect pour la réligion, une exacte fidélité à tout commencer par elle, & à y raporter tout. Romulus avoit déja montré beaucoup d'attachement pour la religion, comme Plutarque l'obſerve: mais Numa le porta beaucoup plus loin, & s'appliqua à lui donner plus de luſtre & plus de majeſté. Il en preſcrivit les régles particuliéres: il en marqua en détail les exercices & les rits, & les accompagna de tout ce que les cérémonies pouvoient avoir de plus auguſte, & les fêtes de plus agréable & de plus attirant. Par ces ſpectacles nouveaux

de religion, & par ce commerce fréquent avec les choses saintes qui sembloient rendre la divinité présente par-tout, il rendit les esprits plus dociles, plus traitables, plus humains, & tourna insensiblement le panchant qu'ils avoient à la violence & à la guerre, vers l'amour de la justice, & vers le désir de la paix qui en est le fruit. Cette habitude de faire entrer la religion dans toutes les actions, remplit le peuple d'une vénération pour la divinité si profonde & si durable, que dès lors, & dans tous les siécles suivans, on ne créoit point de magistrats, on ne déclaroit point la guerre, on ne donnoit point de bataille, on n'entreprenoit rien en public, & l'on ne faisoit rien en particulier, ni mariages, ni funérailles, ni voiages, sans l'avoir consacré par la religion. Le soin qu'il eut de bâtir un temple à la Foi, & de la faire regarder comme la dépositaire sacrée des paroles données & des promesses, & comme la vengeresse inéxorable de leurs violemens, rendit le peuple si fidéle à ses engagemens, que jamais dans aucune nation la sainteté du serment ne fut plus inviolable.

Polybe

Polybe & Tite-Live rendent ſur cela un glorieux témoignage aux Romains. [a] Le premier dit que quand ils avoient une fois prêté ſerment, ils gardoient inviolablement leur parole, ſans qu'il fût beſoin ni de cautions, ni de témoins, ni de promeſſes par écrit : au lieu que toutes ces précautions étoient inutiles chez les Grecs. Le ſecond remarque [b] que « les différens & continuels exercices de « religion, établis par Numa, qui « faiſoient intervenir la divinité à « toutes les actions humaines, avoient « rempli d'une ſi grande religion tous « les eſprits, qu'une parole donnée « & un ſerment n'avoient pas moins « de poids & d'autorité à Rome, que « la crainte des loix & des châtimens. « Et non-ſeulement les Romains pri- « rent le caractére & les mœurs pa- «

a Δὶ αὐτῆς τῆς κατὰ τὸν ὅρκον πίστεως τηρῦσι τὸ καθῆκον. *Polyb. lib.* 6.

b Deorum aſſidua inſidens cura, cùm intereſſe rebus humanis cœleſte Numen videretur, ea pietate omnium pectora imbuerat, ut fides ac juſjurandum proximè legum ac pœnarum metum civitatem regerent. Et cùm ipſi ſe homines regis, velut unici exempli, mores formarent; tum finitimi etiam populi, qui antè, caſtra, non urbem poſitam in medio, ad ſolicitandam omnium pacem crediderant, in eam verecundiam adducti ſunt, ut civitatem totam in cultum verſam deorum violari ducerent nefas. *Liv. lib.* I. *n.* 21.

» cifiques de Numa, se formant sur
» leur Roi comme sur un modéle par-
» fait : mais les nations voisines, qui
» auparavant avoient regardé Rome,
» moins comme une ville, que com-
» me un camp destiné à troubler la
» paix de tous les peuples, conçurent
» une si profonde vénération pour le
» Prince & pour ses sujets, qu'ils au-
» roient cru que ç'eût été commettre
» un crime & une espece de sacrilege,
» que d'attaquer une ville toute oc-
» cupée du culte & du service des
» dieux.

En commençant à parler de l'histoire Romaine, il m'a paru nécessaire de donner d'abord une idée de ce fameux peuple, dont les principaux caractéres, qui l'ont rendu si célébre & l'ont si fort élevé au-dessus de tous les autres peuples, se trouvent heureusement réunis dans Romulus & Numa ses deux fondateurs. On voit par là de quelle conséquence sont, non-seulement pour les particuliers, mais même pour des nations entiéres, les premiéres impressions qu'on leur donne ; & il est visible que ce furent ces grandes & solides vertus, établies dans Rome dès sa

naissance, & toujours cultivées de plus en plus & infiniment accrues dans la suite des siecles, qui la rendirent victorieuse & maitresse de l'univers. [a] Car, selon la judicieuse remarque de Denys d'Halicarnasse, c'est une loi immuable, & fondée dans la nature même, que ceux qui sont supérieurs en mérite, le deviennent aussi en pouvoir & en autorité; & que les peuples qui ont plus de vertu & de courage, l'emportent tôt ou tard sur ceux qui en ont moins.

SECOND MORCEAU

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Expulsion des rois, & établissement de la liberté.

L'époque de l'expulsion des rois, & de l'établissement de la liberté à Rome, est trop considérable pour ne s'y pas arrêter. Cet événement mémorable est la base de la plus fameuse République qui ait jamais été: c'est la source de ses beaux jours, & de tout ce qu'on a admiré en elle de plus

a Φύσεως γὰρ δὴ νόμος ἅπασι κοινὸς, ὃν οὐδεὶς ἀναλύσει χρόνος, ἄρχειν ἀεὶ τῶν ἡττόνων τοὺς κρείττονας. *Dionys. Halic. lib. 1. Antiq. Rom.*

grand & de plus merveilleux. De là le peuple Romain contracta encore deux caractéres singuliers : l'un de haine irréconciliable contre la roiauté, & contre tout ce qui en présentoit la moindre apparence ; l'autre d'un violent amour de sa liberté, dont il fut jaloux dans tous les tems presque jusqu'à l'excès. La modération réciproque que le Sénat & le peuple gardérent dans leurs disputes, fait encore un troisiéme caractére, bien digne d'être remarqué.

I. Caractére.

Haine de la roiauté.

Plusieurs circonstances & divers motifs concoururent à faire naître cette haine implacable de la roiauté, & à la fortifier.

1. Le mécontentement & l'aversion que le peuple Romain couvoit depuis lontems contre les violences & le gouvernement tyrannique des Tarquins, éclatérent enfin à l'occasion de l'outrage fait à Lucréce, & de la maniére funeste dont elle punit sur elle-même le crime du Prince en se donnant la mort de sa propre main.

2. Ces dispositions augmentérent infiniment par la fermeté inouie avec laquelle le consul Brutus fit en sa présence trancher la tête à ses enfans, pour être entrés dans un complot qui tendoit au rétablissement des Rois. Le sang de deux fils répandu par un pere avec le saisissement & l'effroi de tous les assistans, fit sentir plus vivement quel étrange malheur c'étoit que le joug des Tarquins, puisqu'il en faloit acheter l'affranchissement à un si grand prix. Cette exécution sanglante, & la fin tragique de Lucréce, qui faisoient également horreur à la nature, gravérent si avant dans tous les esprits l'aversion de la roiauté, que même dans les siecles suivans ils n'en purent souffrir jusqu'à l'ombre; & ils crurent, à l'exemple de leurs ancêtres, devoir sacrifier ce qu'ils avoient de plus cher, & tenter ce qu'il y a de plus extrême, pour écarter un mal qu'ils étoient accoutumés dès la jeunesse à regarder comme le plus grand & le plus insupportable de tous les maux.

3. En livrant au pillage les biens du Roi, en abbatant son palais & sa maison de campagne, en consa-

crant au dieu Mars ses champs près de Rome, afin d'en rendre la restitution impossible, en jettant dans le Tibre la moisson de ses terres, ils achevérent de rendre la rupture irréconciliable; & tout le peuple qui avoit pris part à l'insulte & au pillage, comprit qu'il ne pouvoit trouver l'impunité que dans une résistance infléxible.

4. L'acharnement opiniâtre des Tarquins à fatiguer les Romains par une longue & rude guerre, & à soulever contre eux tous leurs voisins, les mit dans la nécessité de se défendre sans ménagement. Les attaques réitérées, les fréquentes batailles, la mort d'un de leurs Consuls tué dans le combat avec les plus considérables des citoiens, entretinrent & échauffé-rent leur animosité, & firent passer en habitude la crainte & la haine de la roiauté. On peut juger de l'horreur qu'ils en avoient conçue dès le commencement par la réponse qu'ils firent aux ambassadeurs du roi Porséna, qui sollicitoit fortement le rétablissement des Tarquins. [a] Ils dé-

[a] Ita induxisse in animum, hostibus potiùs quàm regibus portas patefacere; eam esse volun-

clarérent qu'ils étoient disposés à ouvrir plutôt leurs portes aux ennemis qu'aux rois, & qu'ils aimeroient mieux perdre leur ville que leur liberté.

5. La loi qui donnoit pouvoir de prévenir quiconque tenteroit de se rendre maître de la République, & de le tuer avant qu'il fût juridiquement condanné, pourvû qu'après le meurtre on apportât des preuves de l'attentat, sembloit armer indifféremment la main de tous les citoiens contre l'ennemi commun, établir tous les particuliers comme également dépositaires de la liberté publique, & les rendre responsables de sa conservation.

6. La valeur héroïque d'Horatius Coclès, avec les récompenses & les honneurs extraordinaires qu'il reçut, pour avoir arrêté seul sur le pont l'armée auxiliaire des Tarquins : l'audace intrépide de Scévola, qui punit sa main pour avoir manqué son coup : le courage de Clélie & de ses compagnes : les triomphes décernés à Publicola & à Marcus son frere à cause des

tatem omnium, ut qui libertati erit in illa urbe finis, idem urbi sit. *Liv. lib.* 2. *n* 15.

victoires remportées sur les rois : l'éloge funébre, & les honneurs solennels rendus à Brutus comme au pere de la liberté, & ceux qu'on rendit ensuite à Publicola en reconnoissance de son amour constant pour la République : tous ces objets enflammérent de plus en plus le zéle pour la liberté, & la haine de la tyrannie ; & en attirant l'admiration de tous les esprits vers ces grands modéles, leur inspirérent un ardent desir de les imiter.

7. [a] Le serment solennel que fit le peuple sur les autels en son nom, & au nom de toute la postérité, que jamais, sous quelque prétexte que ce pût être, il ne souffriroit qu'on rétablît à Rome la roïauté, fut toûjours dans la suite des siecles aussi présent à ce peuple, que s'il eût tout récemment secoué le joug d'une servitude également dure & honteuse.

Cette aversion, cimentée par tant de sang, & fortifiée par de si puissans motifs, a passé d'âge en âge, non-seulement pendant que la République a

a Omnium primùm avidum novæ libertatis populum, ne postmodum flecti precibus aut donis regiis posset, jurejurando adegit (Brutus,) neminem Romæ passuros regnare. *Liv. lib. 2. n. 1.*

subsisté, mais sous les Empereurs mêmes, & [a] n'a pu s'éteindre qu'avec l'Empire. L'entreprise de Manlius, qui aspiroit à la roiauté, effaça le souvenir de toutes ses grandes actions, & le fit précipiter impitoiablement du haut de ce roc même qu'il avoit sauvé d'entre les mains des ennemis. Rien ne hâta plus la mort de César que le soupçon qu'il avoit donné qu'il pensoit à se faire déclarer roi. Ses successeurs, outre la puissance Tribunitienne, accumulérent les titres de César, d'Auguste, de Grand Pontife, de Proconsul, d'Empereur, de Pere de la patrie: mais ni leur ambition, ni la flaterie des peuples n'osa aller plus loin, ni trancher le mot. Et quoiqu'ils fussent, autant qu'aucun roi de la terre, en possession d'une puissance absolue; quoique quelques-uns même, comme Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale, poussassent l'abus de la souveraineté jusqu'à la plus cruelle tyrannie; aucun

a Damnatum tribuni de saxo Tarpeio dejecerunt: locusque idem in uno homine & eximiæ gloriæ monimentum, & pœnæ ultimæ fuit..... Ut sciant homines quæ & quanta decora fœda cupiditas regni, non ingrata solùm, sed invisa etiam reddiderit. *Liv. lib. 6. n. 20.*

ne s'est hazardé à prendre le diadême, parce qu'il étoit regardé comme la marque d'un titre dont huit ou dix siecles n'avoient pu effacer ce qu'il avoit d'odieux : &, ce qui est étrange, & paroît presque incroiable, pendant que leur religion impie leur permettoit, de se donner pour des dieux, une politique plus reservée leur défendoit de se donner pour des rois.

II. Caractère.

Amour excessif de la liberté, & application à en étendre les droits.

On sait que le corps entier de la république Romaine étoit composé de deux Ordres, qui avoient chacun leurs magistrats particuliers, aussi-bien que leurs interêts différens, & qui furent toujours opposés entre eux. L'un s'appelloit *le Sénat* ; & il étoit comme le chef & le conseil de l'Etat : l'autre étoit le simple peuple, nommé en latin, *plebs* ou *plebes* ; qui étoit distingué de la noblesse & des familles patriciennes. Ces deux ordres réunis ensemble formoient ce qu'on appelle proprement le peuple Romain, *populus Romanus* : dont les assemblées

générales se tenoient ou par Centuries, & étoient nommées *centuriata comitia*, & le Sénat y étoit plus puissant ; ou par Tribuns, *tributa comitia*, & le peuple y dominoit davantage.

Ce peuple, à qui les victoires fréquentes & les conquêtes sur ses voisins avoient déja fort élevé le cœur, prit encore des sentimens plus hauts, & conçut plus d'amour pour la liberté par la part qu'on lui donna à l'autorité & aux affaires publiques : & par les complaisances que le Sénat fut obligé d'avoir pour lui dans les premiers tems qui suivirent la révolution.

Rien ne fut plus capable de flater ce peuple que la promtitude avec laquelle le consul Publicola fit raser dans une nuit sa maison sur quelques murmures qu'on faisoit contre sa situation élevée, & contre la grandeur de l'édifice que l'on traitoit de citadelle.

Le même Publicola, pour ôter au gouvernement consulaire ce qu'il montroit de terrible, & pour le rendre plus populaire & plus doux, fit ôter dans la ville les haches des faisceaux qu'on portoit devant les

Consuls ; [a] & en se présentant à l'assemblée du peuple, il fit baisser les faisceaux, comme s'il les lui soumettoit, & lui faisoit hommage de son autorité.

Il augmenta encore extrêmement le pouvoir du peuple & ses immunités par la loi qui permettoit d'appeller au peuple du jugement des Consuls & du Sénat, par celle qui condannoit à mort ceux qui prendroient quelque charge sans la recevoir du peuple : par la loi qui affranchissoit des impôts les pauvres citoiens : par celle qui exemtoit de punition corporelle ceux qui désobéiroient aux Consuls, & qui réduisoit toute la peine de leur désobéissance à une amende pécuniaire.

Il crut aussi, pour affermir davantage l'autorité du peuple, devoir se décharger de la garde & de la dispensation des deniers publics, & en interdire le maniement à ses proches & à ses amis. Il les mit donc en dépôt dans le temple de Saturne ; & en permettant au peuple de choisir

a Gratum id multitudini spectaculum fuit, summissa sibi esse imperii insignia, confessionemque factam populi quam consulis majestatem vimque majorem esse. *Liv. lib. 2. n. 7.*

lui-même deux Gardes du trésor, il lui donna beaucoup de part à l'administration des finances, qui sont la force d'un Etat, le nerf de la guerre, & la matiére des récompenses.

Le peuple ayant pris goût pour le gouvernement & pour l'autorité, fut toujours attentif dans la suite à porter plus loin les anciennes bornes; & l'on ne pouvoit le flater plus agréablement qu'en lui donnant des ouvertures & des prétextes pour étendre ses prérogatives & ses droits.

La plus forte barriére qu'il opposa aux entreprises du Sénat & des Consuls, & le plus ferme appui de son crédit & de sa liberté, fut l'établissement des Tribuns du peuple, [a] qui fut une des conditions de sa réunion avec le Sénat & de son retour dans la ville lors de sa retraite sur le mont sacré. La personne de ces Tribuns, qui étoient proprement les hommes du peuple, fut déclarée inviolable & sacrée. On en créa d'abord deux, & ils furent multipliés dans la suite.

a Agi deinde de concordia cœptum, concessumque in conditiones, ut plebi sui magistratus essent sacrosancti, quibus auxilii latio adversus consules esset, neve cui patrum capere eum magistratum liceret. *Liv. lib. 2. n. 33.*

jusqu'au nombre de dix. L'entrée dans cette charge fut absolument interdite aux Patriciens: [a] & pour les mettre hors d'état d'influer par leur crédit dans l'élection des Tribuns, il fut ordonné que tous les magistrats plébéiens seroient nommés dans les assemblées qui se faisoient par Tribus, où les Sénateurs avoient moins d'autorité. La violence & l'injustice des Décemvirs, qui fut l'occasion de la seconde retraite du peuple sur le mont Aventin, donna lieu aussi à fortifier de nouveau la puissance des Tribuns. Il fut arrêté que les loix portées par le peuple dans les assemblées par Tribus, obligeroient le peuple Romain entier, & par conséquent le Sénat comme le reste; [b] ce qui arma les Tribuns d'une grande autorité: Qu'on ne créeroit aucune magistrature dont il ne fût permis d'appeller, & l'on donnoit pouvoir à tout particulier de tuer impunément

a Volero, tribunus plebis, rogationem tulit ad populum, ut plebeii magistratus tributis comitiis fierent. Haud parva res, sub titulo prima specie minimè atroci, ferebatur; sed quæ patriciis omnem potestatem per clientium suffragia creandi quos vellent tribunos auferret. *Ibid.* n 56.

b Qua lege tribuniciis rogationibus telum acerrimum datum est. *Liv. lib.* 3. *n.* 55.

quiconque contreviendroit à cette ordonnance : Que la personne des Tribuns seroit de nouveau déclarée plus que jamais sacrée & inviolable. Leur pouvoir en effet alloit fort loin, & s'étendoit jusques sur les Consuls mêmes, qu'ils prétendoient avoir droit de faire mettre en prison, [a] comme ils le déclarérent publiquement dans une occasion où le Sénat eut recours à leur autorité pour réduire à leur devoir des Consuls qui refusoient de lui obéir.

Après que le peuple eut ainsi affermi son autorité, il ne cessa de former de nouvelles entreprises, que les Tribuns, par complaisance ou par zéle, ne manquoient pas de seconder avec chaleur. Il n'y a point d'efforts qu'il ne fit pour s'ouvrir le chemin à toutes les dignités, & sur-tout au Consulat qui étoit la premiére charge de l'Etat, dans laquelle résidoit presque toute l'autorité publique, & qui étoit réservée aux seuls Patriciens. Après de longues & de vives contestations, il y parvint enfin ; & une légere avanture en fit naître l'occasion. Qu'il me

a Pro collegio pronunciant, placere consules senatui dicto audientes esse ; si adversùs consensum amplissimi ordinis ultrà tendant, in vincula se duci eos jussuros, *Liv. lib.* 4. *n.* 26.

ſoit permis d'en inférer ici le récit ; l'un des plus beaux & des plus naturels qui ſe trouvent dans Tite-Live. Fabius [a] Ambuſtus avoit marié ſa fille aînée à Serv. Sulpicius de race patricienne, & la cadette à un jeune homme plébéien, nommé Licinius Stolo. Un jour que celle-ci étoit allé rendre viſite à ſa ſœur, pendant qu'elles s'entretenoient enſemble, Sulpicius, alors Tribun des ſoldats avec la puiſſance conſulaire, revenant chez lui, le premier des licteurs frapa à la porte avec la verge qu'il portoit à la main, comme c'étoit l'ordinaire, & fit grand bruit. La jeune Fabia, pour qui cette coutume étoit nouvelle, aiant fait paroître quelque fraieur, ſa ſœur ſe mit à rire d'une telle ſimplicité, s'étonnant que cet uſage lui fût inconnu. Comme ſouvent les moindres choſes font impreſſion ſur les perſonnes du ſexe, cette innocente plai-

a M. Fabii Ambuſti, potentis viri, filiæ duæ nuptæ, Ser. Sulpicio major, minor C. Licinio Stoloni erat . . . Forrè ita incidit, ut in Ser. Sulpicii tribuni militum domo ſorores Fabiæ, cùm inter ſe (ut fit) ſermonibus tempus tererent, lictor Sulpicii, cùm is de foro ſe domum reciperet, forem (ut mos eſt) virga percuteret. Cùm ad id, moris ejus inſueta, expaviſſet minor Fabia, riſui ſorori fuit, miranti ignorare id ſororem. Ceterùm, is riſus ſtimulos parvis mobili rebus animo mu-

ſanterie piqua juſqu'au vif la cadette. La foule des perſonnes qui accompagnoient le Tribun militaire par honneur, & qui lui demandoient ſes ordres, lui fit ſans doute regarder le ſort de ſon aînée comme beaucoup plus heureux que le ſien; & une ſecrette jalouſie, qui fait qu'on ne peut voir ſans peine ſes proches au-deſſus de ſoi, lui fit regretter d'être aliée comme elle l'étoit. Dans le trouble que cette plaie de ſon cœur encore toute récente lui cauſoit, ſon pere l'aiant trouvée plus triſte qu'à l'ordinaire, lui en demanda la cauſe. Mais, comme elle ne pouvoit l'avouer ſans paroître manquer d'amitié pour ſa ſœur, & de reſpect pour ſon mari, elle diſſimula quelque tems. Enfin Fabius, par ſa douceur & ſes careſſes, tira d'elle le ſujet de ſon chagrin, & l'obligea à lui avouer qu'elle avoit de

liebri ſubdidit: frequentiâ quoque proſequentium rogantiumque numquid vellet, credo fortunatum matrimonium ei ſororis viſum; ſuique ipſam malo arbitrio, quo à proximis quiſque minimè anteiri vult, pœnituiſſe. Confuſam eam ex recenti morſu animi cùm pater fortè vidiſſet; percunctatus *ſatin' ſalva*, avertentem cauſam doloris (quippe nec ſatis piam adverſùs ſororem, nec admodum in virum honorificam) elicuit, comiter ſciſcitando, ut fateretur eam eſſe cauſam doloris, quòd juncta impari eſſet, nupta in domo; quam nec honos nec

la peine de se voir engagée par une alliance inégale dans une maison, où jamais ne pouvoit entrer ni charge ni crédit. Son pere la consola ; & lui dit de prendre courage, l'assurant que bien-tôt elle verroit dans sa maison ces mêmes dignités, qui lui faisoient trouver sa sœur si heureuse. C'est à quoi, depuis ce moment, il travailla de toutes ses forces avec son gendre Licinius. Aiant associé à leur dessein L. Sextius, jeune homme entreprenant, à qui il ne manquoit, pour mériter les plus hautes dignités, que le rang de patricien, ils saisirent l'occasion favorable que la conjoncture du tems leur présentoit, & après avoir livré aux Patriciens bien des attaques, ils les forcérent enfin d'admettre les Plébéïens au Consulat. L. Sextius fut le premier à qui cet honneur fut accordé.

Depuis cette victoire, rien ne demeura inaccessible au peuple. Préture, Censure, Dictature même, & Sacerdoce, tout lui fut offert, tout lui fut

gratia intrare posset. Consolans inde filiam Ambustus, bonum animum habere jussit : eosdem propediem domi visuram honores, quos apud sororem viderat. *Liv. lib.* 6. *n.* 34.

accordé ; [a] le Sénat jugeant bien, qu'après s'être vû forcé de céder pour le Consulat, il feroit d'inutiles efforts pour conserver le reste. C'est ainsi qu'un peuple, presque esclave sous les Rois, & foible client sous les Patriciens, devint par dégrés égal à ses patrons, & leur associé dans toutes les dignités de la République.

III. CARACTE'RE.

Modération réciproque du Sénat & du peuple dans leurs disputes.

Les disputes entre le peuple & le Sénat au sujet des charges publiques durérent fort lontems, & furent poussées avec une force & une vivacité qui sembloit ne pouvoir se terminer que par la ruine de l'un des deux partis. Les Tribuns du peuple, fort violens pour l'ordinaire, & fort emportés, ne cessoient d'animer la multitude par des discours pleins de fiel & d'amertume contre les Consuls & le Sénat. Au sujet des mariages avec les Patriciens qu'on avoit interdits à

a Senatu, cùm in summis imperiis id non obtinuisset, minùs in prætura tendente. *Liv. lib.* 8. *n.* 15.

ceux du peuple : [a] » Sentez-vous, leur disoient-ils, » dans quel mépris vous » vivez ? Ils vous ôteroient, s'ils le » pouvoient, une partie de cette lu- » miére qui vous éclaire. Ils souffrent » avec peine que vous respiriez avec » eux un même air, que vous parliez » un même langage, & que vous aiez » la figure d'homme aussi-bien qu'eux. » Y a-t-il donc rien de plus outrageux » & de plus infamant, que de décla- » rer une partie de la ville indigne de » s'allier avec les patriciens, comme » étant souillée & impure ? Et quant » aux dignités, la République a-t-elle » lieu d'être mécontente du service » des Plébéiens dans toutes les char- » ges qui leur ont été confiées ? Il ne » leur reste donc plus que le Consu- » lat. C'est en ce point désormais

a Ecquid sentitis in quanto contemtu vivatis? Lucis vobis hujus partem, si liceat, adimant. Quod spiratis, quòd vocem mittitis, quòd formas hominum habetis, indignantur... An esse ulla major aut insignior contumelia potest, quàm partem civitatis, velut contaminatam, indignam connubio haberi! *Liv. lib. 4. n. 3. & 4.*

Nullius eorum (qui ex plebe creati sint tribuni militum) populum Romanum pœnituisse. Consulatum superesse plebeiis. Eam esse arcem libertatis, id columen. Si eò perventum sit, tum populum Romanum verè exactos ex urbe reges, & stabilem libertatem suam existimaturum. *Lib. 6. n. 37.*

qu'ils doivent faire consister leur »
salut & leur liberté, & ce n'est que «
du jour qu'ils y seront parvenus, «
qu'ils peuvent compter être deve- «
nus libres, & avoir secoué le joug «
de la servitude & de la tyrannie. «

Du côté du Sénat il n'y avoit pas quelquefois moins de violence & d'emportement. [a] Tout ce qu'on accordoit au peuple pour affermir sa liberté, ils croioient que c'étoit autant de perdu pour eux : [b] & quoiqu'ils reconnussent que leur jeunesse étoit souvent trop vive & trop échaufée, cependant, s'il faloit que de part ou d'autre on sortît des bornes, ils aimoient mieux voir l'audace poussée trop loin du côté de leurs partisans, que de celui de leurs adversaires : tant, dit Tite-Live, il est difficile dans ces sortes de disputes, où l'on croit ne vouloir qu'établir une par-

a Quicquid libertati plebis caveretur, id Patres decedere suis opibus credebant. *Liv. lib. 3. n.* 55.

b Seniores Patrum, ut nimis feroces suos credere juvenes esse, ita malle, si modus excedendus esset, suis quàm adversariis superesse animos. Adeo moderatio tuendæ libertatis, dum æquari velle simulando ita se quisque extollit, ut deprimat alium, in difficili est; cavendoque ne metuant homines, metuendos ultro se efficiunt: & injuriam à nobis repulsam, tanquam aut facere aut pati necesse sit, injungimus aliis. *Liv. lib. 3. n.* 65.

faite égalité entre les deux partis, de tenir la balance dans un équilibre si juste qu'elle ne panche ni de côté ni d'autre; chacun travaillant insensiblement à s'élever pour abaisser son adversaire, & à se rendre formidable pour n'être point soi-même en état de le craindre, comme s'il n'y avoit point de milieu entre faire & souffrir l'injure.

Cependant, il faut l'avouer à la gloire du peuple Romain, [a] cette disposition prochaine ce semble à en venir aux derniéres extrémités, & à éclater par de sanglantes séditions, qui est la source & la cause ordinaire de la ruïne des grands empires, fut lontems arrêtée & comme suspendue, partie par la sagesse des Sénateurs, partie par la patience du peuple; & pendant plus de six cens ans, comme on l'a déja remarqué, jamais ces disputes domestiques ne dégénérérent en guerres civiles.

Il se trouvoit toujours dans le Sé-

[a] Æternas esse opes Romanas, nisi inter semetipsi seditionibus sæviant. Id unum venenum, eam labem civitatibus opulentis repertam, ut magna imperia mortalia essent. Diu sustentatum id malum, partim Patrum consiliis, partim patientia plebis. *Liv. lib. 3. n. 44.*

nat de ces hommes graves & sages, amateurs zélés du bien public, qui [a] évitant également les deux excès contraires, ou de trahir les interêts du Sénat pour se rendre agréables au peuple, ou d'aigrir & d'irriter le peuple en se déclarant trop vivement pour le Sénat, savoient ramener doucement les esprits à la paix & à l'union, & par de prudentes condescendances prévenir les suites funestes qu'une résistance trop ferme auroit infailliblement attirées. [b] Ils représentoient à leurs Consuls trop échauffés & trop violens, tel qu'étoit un Appius, qu'ils ne devoient pas prétendre porter la majesté consulaire au-delà des justes bornes que demandoit le bien commun de la paix & de la concorde: que pendant que les Tribuns & les Consuls tiroient tout

a Alios consules, aut per proditionem dignitatis Patrum plebi adulatos, aut acerbè tuendo jura ordinis, asperiorem domando multitudinem fecisse T. Quintum orationem memorem majestatis Patrum concordiæque ordinum habuisse. *Liv. lib. 3. n. 69.*

b Ab Appio petitur ut tantam consularem majestatem esse vellet, quanta in concordi civitate esse posset. Dum tribuni consulesque ad se quisque omnia trahant, nihil relictum esse virium in medio: distractam laceratamque rempublicam magis quorum in manu sit, quàm ut incolumis sit, quæri. *Liv. lib. 2. n. 57.*

chacun de leur côté, la République ainsi divisée & déchirée demeuroit sans force, les deux partis songeant moins à la conserver qu'à s'en rendre maîtres. [a] Ils représentoient aussi aux Tribuns, qu'il ne seroit ni glorieux ni utile pour eux de vouloir établir & accroître leur autorité sur la ruine de celle du Sénat, qui étoit le conseil public: & que l'unique moien d'affermir la liberté dans Rome, & de maintenir l'égalité entre les citoiens, étoit de conserver à chaque corps & à chaque ordre ses droits, ses privileges, & sa majesté.

Le peuple de son côté montroit quelquefois une modération étonnante, & se piquoit d'une générosité dont on auroit de la peine à croire qu'une multitude fût susceptible: témoin ce qui arriva dans une assemblée où les esprits avoient paru plus échaufés que jamais. Le peuple paroissoit déterminé à ne point prendre les armes pour repousser les ennemis qui étoient en campagne, si l'on re-

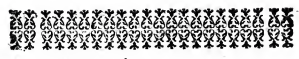
a Ne ita omnia tribuni potestatis suæ implerent, ut nullum publicum consilium sinerent esse. Ita demum liberam civitatem fore, ita æquatas leges, si sua quisque jura ordo, suam majestatem teneat. *Liv. lib. 3. n. 63.*

fusoit

fusoit de l'admettre dans les charges publiques. Le Sénat voiant qu'il faloit céder ou au peuple, ou aux ennemis, après s'être inutilement relâché sur ce qui regardoit les mariages, crut le devoir faire aussi sur les honneurs; & aiant proposé de nommer des Tribuns militaires au lieu de Consuls, il consentit que les Plébéiens fussent admis à cette charge. [a] L'événement montra qu'après la chaleur & le feu des disputes, lorsque les esprits tranquilles & rassis sont en état de juger sainement des choses, le peuple étoit tout autre que dans les disputes mêmes. Content de la condescendance qu'avoit eu pour lui le Sénat, il ne nomma pour Tribuns militaires que des Patriciens, par une modération, dit Tite-Live, une équité, & une grandeur d'ame, qui se trouve rarement même dans des particuliers. *Hanc modestiam, æquitatemque, & altitudinem animi, ubi nunc in uno inveneris, quæ tunc populi universi fuit?*

a Eventus eorum comitiorum docuit, alios animos in contentione libertatis dignitatisque, alios secundum deposita certamina incorrupto judicio esse. *Liv. lib. 4. n. 6.*

Fin du Troisième Tome.



TABLE

LIVRE QUATRIÉME.

DE L'HISTOIRE.

TROISIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de QUILLAU.

